



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

# Studier i modern språkvetensk...

Nyfilologiska  
sällskapet  
(Stockholm, ...

1233.67

HARVARD COLLEGE  
LIBRARY



*From the Fund in Memory of*

**B. OSGOOD PEIRCE**

HOLLIS PROFESSOR OF MATHEMATICS  
AND NATURAL PHILOSOPHY,  
1888-1914



Established in 1916 "for the purchase of  
books on Mathematical Physics"







6

# STUDIER

I

## MODERN SPRÅKVETENSKAP

UTGIFNA AF

NYFILOLOGISKA SÄLLSKAPET

I

STOCKHOLM — 1

II

---

6819  
71

UPPSALA 1901

ALMQVIST & WIKSELLS BOKTRYCKERI-AKTIEBOLAG.



Pierce fund  
(II)

Redigerandet af föreliggande volym har ombesörjts af Sällskapets ordförande och sekreterare jämte professorerna Geijer och Wahlund samt docenten Staaff. Såsom ett bidrag till bestridande af omkostnaderna för sin publikation har Sällskapet åter fått sig tilldeladt ett sökt statsunderstöd, denna gång å 500 kronor.

---

## Innehåll.

---

Sällskapets medlemmar .....	Sid. V
Föredrag .....	VIII
Kronologiskt ordnade Geografiska schemata öfver nordfranska medeltids- litteraturen. <i>Carl Wahlund</i> .....	I
Sur les »propositions relatives doubles». <i>A. Malmstedt</i> .....	11
Om franska lånord i svenskan. <i>Alfred Nordfelt</i> .....	53
Om användningen af ordet katt i svenska eder och liknande uttryck. <i>Åke W:son Munthe</i> .....	73
Les pronoms français au seizième siècle. <i>Gustaf Ernst</i> .....	105
Sur les adverbes qui déterminent les substantifs. <i>Anna Ahlström</i> .....	133
Sur le développement phonétique de quelques mots atones en français. <i>Erik Staaff</i> .....	143
La note sur le Virgile de l'Ambrosienne. <i>Fr. Wulff</i> .....	163
Rimstudier hos Verlaine. <i>Ruben G:son Berg</i> .....	173
Modus Conjunctivus, särskildt i franskan. <i>P. A. Geijer</i> .....	197

---





## Sällskapetets medlemmar.

- Ahlström, Anna*, F. D., Stockholm.  
*Ahlström, A.*, F. D., rektor, Göteborg.  
*Andersson, O. H.*, F. D., lektor, Karlskrona.  
*Berg, R. G:son*, F. L., Stockholm.  
*Bergman, G. J.*, F. K., extralärare, Stockholm.  
*Bergström, A. G. E.*, F. L., adjunkt, Stockholm.  
*Bergström, G. A.*, F. L., extralärare, Helsingborg.  
*Björklund, Sigrid*, F. K., Stockholm.  
*Blomgren. Å.*, F. K., Upsala.  
*Boheman, M.*, F. D., bibliotekarie, Stockholm.  
*Brusewitz, K. V.*, F. L., extralärare, Stockholm.  
*Christiernsson, B.*, F. D., Stockholm.  
*Collijn, I.*, F. L., e. o. biblioteksamanuens, Upsala.  
*Dehlgren, K. E.*, F. K., extralärare, Stockholm.  
*Edström, A. E.*, F. D., lektor, Stockholm.  
*Engstrand, J.*, F. K., extralärare, Upsala.  
*Ernst, A. G. W.*, F. D., docent, Lund.  
*Eurén, S. F.*, F. D., adjunkt, Upsala.  
*Fahlstedt, C. A.*, F. K., extralärare, Stockholm.  
*Falk, A.*, F. L., rektor, Norrtelje.  
*Falk, J. F.*, F. D., utn. lektor, Nyköping.  
*Frösell, E.*, F. K., extralärare, Stockholm.  
*Geijer, P. A.*, F. D., professor, Upsala.  
*Hagelin, H.*, F. D., lektor, Nyköping.  
*Hainer O.*, F. K., extralärare, Linköping.  
*v. Hall, K. C., H.*, F. K., Upsala.  
*Hammar, J.*, direktör, Stockholm.  
*Harlock, W. E.*, lektor, Stockholm.  
*Hjort, J. H.*, F. L., lärare vid Beskowska skolan, Stockholm.  
*Hoppe, E. O. L.*, F. K., lexikograf, Lund.

- Hultenberg, H.*, F. L., lärare vid Upsala Enskilda läroverk och Privattgymnasium, Upsala.
- Humble, J. L.*, F. D., lektor, Stockholm.
- Hård af Segerstad, Kerstin*, F. K. Upsala.
- Kjellberg, A.*, F. K., extralärare, Stockholm.
- Klint, A. H.*, F. D., adjunkt, Stockholm.
- Kullberg, K. M.*, F. K., extralärare, Stockholm.
- Kökerits, G.*, F. K., Upsala.
- Lange, P. A.*, F. D., docent, Upsala.
- Lené, G. A.*, F. D., v. lektor, Malmö.
- Lévy-Ullman, G.*, Licencié ès lettres, f. d. universitetslektor, Paris.
- Lidblom, E. G. A.*, F. D., extralärare, Stockholm.
- Lindberg, L. J. R.*, F. D., extralärare, Karlstad.
- Lindqvist, E. O. G.*, F. D., lärare vid Beskowska skolan, Stockholm.
- Lindström, V. A.*, F. D., Stockholm.
- Ljungqvist, Augusta*, Cambr. Mediev. and Mod. Lang. Tripos, Stockholm.
- Malmstedt, B. J. A.*, F. D., kollega, Stockholm.
- Marks v. Württemberg, Julia*, Lärarinna vid Nya Samskolan, Stockholm.
- Munthe, Å. W:son*, F. D., rektor, Stockholm. Sällskapets n. v. ordförande.
- Nicolin, E.*, F. K., Upsala.
- Nordfelt, A.*, F. D., lektor, Stockholm. Sällskapets n. v. sekreterare.
- Nordgren, C. O.*, F. K., lärare vid K. Krigshögskolan, Stockholm.
- Osterman, R.*, pastor, Genève.
- Reinholdsson, O. E.*, F. L., extralärare, Stockholm.
- Reinius, J.*, F. L., vik. adjunkt, Göteborg.
- Rhedin, V.*, F. L., extralärare, Stockholm.
- Ringenson, C. A.*, F. D., adjunkt, Stockholm.
- Rohnström, J. O.*, F. D., extralärare, Stockholm.
- Staaß, E. S.*, F. D., docent, Upsala.
- Sturzen-Becker, V. T. P.*, F. D., lektor, Stockholm.
- Sundén, K. F.*, F. L., Upsala.
- Svedelius, C.*, F. D., lektor, Luleå.
- Söderman, S. E.*, F. D., Stockholm.
- Tamm, F. A.*, F. D., professor, Upsala.
- Tengstrand, D. V.*, F. K., extralärare, Stockholm.

- Thunberg, Alice*, F. K., lärarinna vid Upsala Enskilda läroverk  
och Privattgymnasium, Upsala.  
*Wahlund, C. W.*, F. D., professor, Upsala.  
*Westerblad, C. A.*, F. K., Upsala.  
*Westholm, A. E.*, F. D., lektor, Falun.  
*Wigert, O. P.*, F. D., lektor, Stockholm.  
*Vingqvist, N. H.*, F. L., Stockholm.  
*Wulff, F. A.*, F. D., professor, Lund.  
*Zamore, C. A.*, F. L., extralärare, Stockholm.  
*Zetterström, S. O.*, F. K., extralärare, Stockholm.  
*Öberg, A. B.*, F. L., extralärare, Malmö.  
*Örtenblad, O. G.*, F. D., lektor, Stockholm.  
*Österberg, E. P. V.*, adjunkt, Stockholm.
-

## Föredrag, som hållits vid sällskapet sammanträden h. t. 1898—v. t. 1901.

Den 12 november 1898:

Fil. D:r *C. Svedelius*: Det karakteristiska hos franskans satsanalys.

Den 18 februari 1899:

Docent *P. A. Lange*: Den pleonastiska negationen i tyskan.

Den 15 april 1899:

Docent *E. Staaff*: Om artikeln vid geografiska namn i franskan.

Lektor *A. Nordfelt*: Om franskans ställning vid de allmänna läroverken.

Den 14 oktober 1899:

Professor *P. A. Geijer*: Iakttagelser i modern fransk syntax.

Den 2 december 1899:

Professor *P. A. Geijer*: Iakttagelser i modern fransk syntax (forts.).

Den 17 februari 1900:

Fil. D:r *A. Malmstedt*: De franska dubbelrelativsatserna.

Den 7 april 1900:

Rektor *Å. W:son Munthe*: Om användningen af ordet katt i eder och liknande uttryck.

Universitetslektor *G. Lévy-Ullmann*: Quelques observations sur la langue de Flaubert.

Den 5 maj 1900:

Fil. Dr *S. Eurén*: **Referat af Alfred Fouillé: Psychologie  
du peuple français.**

Docent *E. Staaff*: **Några romanska ords etymologi.**

Den 20 oktober 1900:

Lektor *A. Nordfelt*: **Om franska lånord i svenskan.**

Den 16 februari 1901:

Professor *C. Wahlund*: **Kommentarier till Brendan-legenden.**

Den 4 maj 1901:

Docent *E. Staaff*: **Nomina proprias användande som appella-  
tiva i franskan.**

---

## Tillägg och rättelser.

S. 30, not 2. Le latinisme *digne qui* se rencontre chez Montaigne;  
p. ex. *aucune utilité privée n'est digne pour laquelle nous faisons cet effort à notre conscience* (Stapfer, *Montaigne* p. 62).

S. 18, r. 26	står »pas»	läs »par»
„ 38, „ 11	„ »ces deux»	„ »les deux»
„ 40, „ 20	„ »(dit on, on etc.»	„ »dit on (on etc.»
„ 45, „ 16	„ »un suédois»	„ »en suédois»
„ 49, „ 19	„ »scholastique»	„ »scolastique»
„ 66, „ 28	„ »drett (droit»	„ »adrett (adroit»

---



KRONOLOGISKT ORDNADE

GEOGRAFISKA SCHEMATA

ÖFVER

NORDFRANSKA MEDELTIDSLITTERATUREN

FÖRSÖKSVIS UPPSTÄLLDA

AF

Carl WAHLUND

---



# Ludvig den Høeliges epok.

---

U r v a l,

efter landskap och i tidsføljd,

af

typiska fornfranska litteraturverk

från omkr. år 1225 till omkr. år 1275.

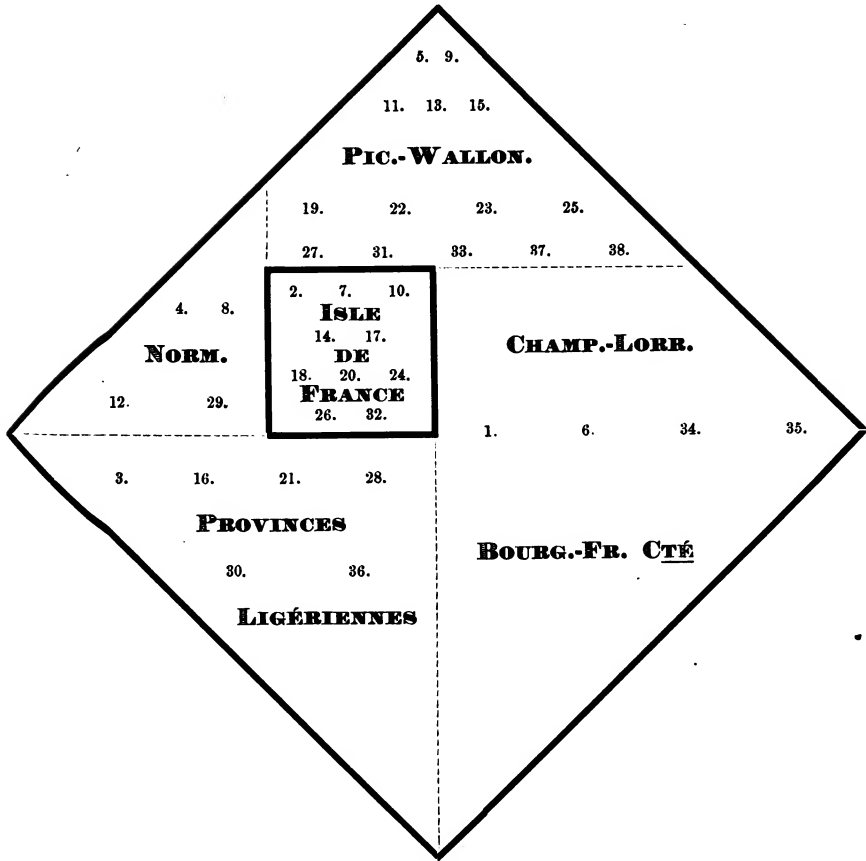
---

Kartor och Listor.

---



## Karta 1.



## Lista 1

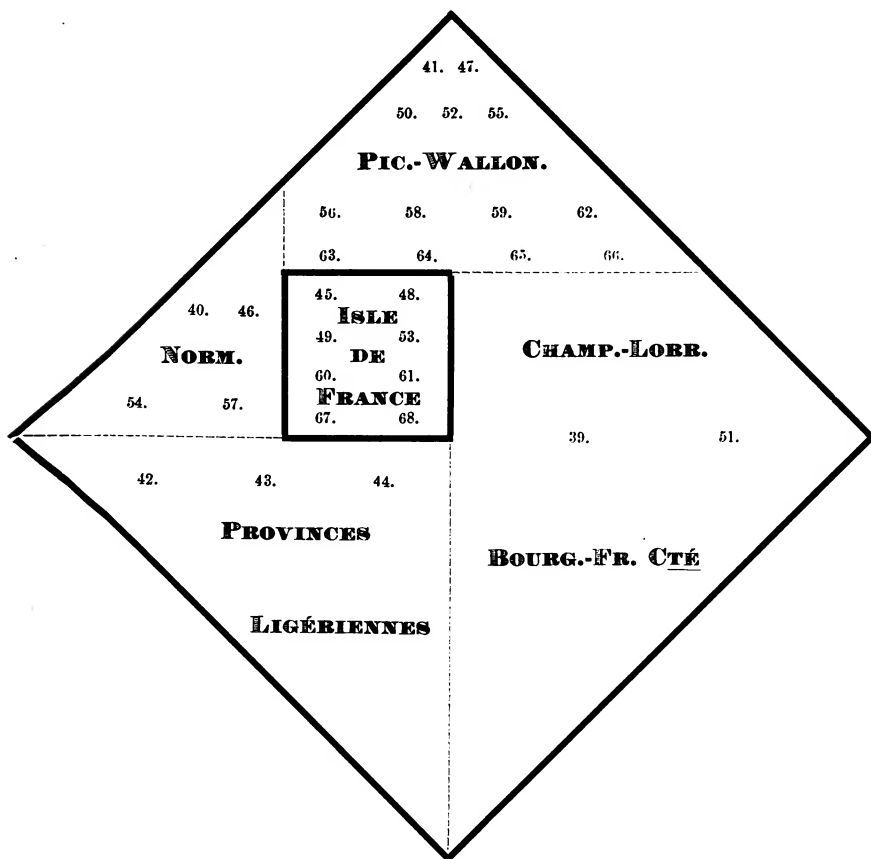
(från omkr. år 1225 till omkr. år 1250).

1. Lyriska dikter af TIBAUD DE CHAMPAGNE, JEAN DE BRIENNE, &c.
2. » » » RAUL DE SOISSONS, PHILIPPE DE NANTEUIL-le-Haudouin, &c.
3. » » » TIBAUD DE BLASON-sur-Loire, HUE DE LA FERTÉ-BERNARD
4. » » » PIERRE DE MOULINS
5. » » » SIMON D'AÛTHIE och GUILLAUME LE VINIER, &c.

6. Fableaux af BOIVIN DE PROVINS
7.   »   » CORTEBARBE, GARIN, &c.
8.   »   » JEAN LE CHAPELAIN, &c.
9.   »   » MILON D'AMIENS, &c. &c.
10. *Pamphile et Galatée* af JEAN BRASDEFER, de Dammartin-en-Govelle
11. *Roman de la Violette* af GERBERT DE MONTREUIL-sur-Mer
12. *Besant de Dieu*, &c. af GUILLAUME LE CLERC (1227)
13. *Dit de l'Unicorne*
14. *Miracles de la Sainte Vierge* af GAUTIER DE COINCI
15. *Galeran de Bretagne* af RENAUD, *Eustache le Moine, Comtesse de Pontieu*, &c.
16. *Gaidon*
17. *Chronique des Rois de France*
18. *Tournoïement d'Antéchrist* af HUON DE MÉRI (1234)
19. *Ordre de Chevalerie*
20. *Dits* af HENRI D'ANDELI (1237)
21. *Roman de la Rose* af GUILLAUME DE LORRIS
22. *Mappemonde* af PIERRE
23. *César* af JEAN DE TUIN
24. *Faits des Romains*
25. *Barlaam et Josaphat* af GUI DE CAMBRAI
26. *Lai de l'Ombre* af JEAN RENARD
27. *Bestiaire d'Amour*, &c. af *maistre* RICHARD DE FOURNIVAL
28. *Passion de Ste Catherine* af AUMERI, *moine du* MONT-S<sup>t</sup>-MICHEL
29. *Vie de Ste Catherine* af GUI
30. *Miracles de N.-D. de Chartres* af *maistre* JEAN LE MARCHANT
31. *Chronique rimée* af PHILIPPE MOUSKET (1243)
32. *Bible des sept états du monde* af GEFFROI DE PARIS (1243)
33. *Loenge Nostre Dame*, &c. af ROBERT D'ARRAS
34. *Livre de Clergie* af *maistre* GOSSOUIN (1245)
35. *Image du Monde* af GAUTIER DE METZ
36. *Coutume d'Anjou* (1246)
37. *Caton* af ADAN DE GIVENCHI
38. *Mériadeuc, Durmart le Gallois*, &c.



## Karta 2.



## Lista 2

(från omkr. år 1250 till omkr. år 1275).

- 39. *Credo* af JEAN DE JOINVILLE (1250)
- 40. *Dits* af HUE ARCHEVESQUE
- 41. » » BAUDOUIN DE CONDÉ
- 42. » » ROBERT DE BLOIS
- 43. *Vie de St Martin de Tours* af PEAIN GATINEAU, de Tours
- 44. *Joufroi*

45. *Judas Macabé* af GAUTIER DE BELLEPERCHE
  46. *Apocalypse de St Paul* af AD. DE ROS
  47. *Bible* af JEAN MALKARAUME
  48. *Chastement d'un père à son fils*
  49. *Roman de Mahon* af ALEXANDRE DU PONT (1258)
  50. *Gilles de Chin* af GAUTIER DE TOURNAI
  51. *Récits af le Ménestrel de Reims* (1260)
  52. *Chroniques* af BAUDOUIN D'AVESNES
  53. *Chatonet* af JEAN DU CHASTELET
  54. *Lucidaire* af GUILBERT, *moine de CAMBRES*
  55. *Congé* af BAUDE FASTOUL
  56. *Doctrinal Sauvage* af SAUVAGE D'ARRAS
  57. *Art de Calendrier* (1267)
  58. *Vie de St Tibaud* af GUILLERME D'OYE (1267)
  59. *Dits* af ALARD DE CAMBRAI
  60. » » RUSTEBEUF
  61. *Claris et Laris*
  62. *Théâtre, &c.* af *maistre* ADAN DE LE HALE
  63. *Roman de la Poire* af TIBAUD
  64. *Couronnement Renard*
  65. *Chansons de geste* af ADENET LE ROI
  66. *Tençons* af JEAN BRETTEL
  67. *Ditelet de Fortune* af JEAN MONIOT
  68. *Poèmes & poésies* af PHILIPPE DE BEAUMANOIR
-

## Listan 1,

landskapsvis uppställd.

**N.; N.-O.**

- 5. S. D'AUTHIE, &c.
- 9. M. D'AMIENS &c.
- 11. *R. de la Violette*
- 13. *L'Unicorne*
- 15. *Galeran*, &c.
- 19. *Ordre de Chev.*
- 22. PIERRE
- 23. J. DE TUIN
- 25. G. DE CAMBRAI
- 27. R. DE FOURNIVAL
- 31. PH. MOUSKET
- 33. ROB. D'ARRAS
- 37. AD. DE GIVENCHI
- 38. *Mériadeuc*, &c.

**W.****Centr.****Ö.**

- |                        |                                 |                             |
|------------------------|---------------------------------|-----------------------------|
| 4. P. DE MOULINS       | 2. R. DE SOISSONS, &c.          | 1. T. DE CHAMP., &c.        |
|                        | 7. CORTEBARBE, &c.              |                             |
| 8 J. LE CHAPELAIN, &c. | 10. J. BRASDEFER                | 6. B. DE PROVINS            |
|                        | 14. G. DE COINCI                |                             |
| 12. G. LE CLERC        | 17. <i>Chr. des Rois de Fr.</i> | 34. M <sup>r</sup> GOSSOUIN |
|                        | 18. H. DE MÉRİ                  |                             |
| 29. GUI                | 20. H. D'ANDELI                 | 35. G. DE METZ              |
|                        | 24. <i>Faits des Rom.</i>       |                             |
|                        | 26. J. RENARD                   |                             |
|                        | 32. G. DE PARIS                 |                             |

**S.-W.**

- 3. T. DE BLASON, &c.
- 16. *Gaidon*
- 21. G. DE LORRIS
- 28. AUMERİ
- 30. J. LE MARCHANT
- 36. *Coutume d'Anjou*

## Listan 2,

landskapsvis uppställd.

### N.; N.-O.

- 41. B. DE CONDÉ
- 47. J. MALKARAUME
- 50. G. DE TOURNAI
- 52. B. D'AVESNES
- 55. B. FASTOUL
- 56. SAUVAGE
- 58. G. D'OYE
- 59. AL. DE CAMBRAI
- 62. AD. DE LE HALE
- 63. TIBAUD
- 64. *Court Renard*
- 65. AD. LE ROI
- 66. J. BRETEL

### W.

- 40. H. ARCHEVESQUE
- 46. AD. DE ROS
- 54. G. DE CAMBRES
- 57. *Art de Calendr.*

### Centr.

- 45. G. DE BELLEPERCHE
- 48. *Chastiment*
- 49. AL. DU PONT
- 53. J. DU CHASTELET
- 60. RUSTEBEUF
- 61. *Claris et Laris*
- 67. J. MONIOT
- 68. BEAUMANOIR

### Ö.

- 39. J. DE JOINVILLE
- 51. *Le Ménestrel de Reims*

### S.-W.

- 42. R. DE BLOIS
- 43. P. GATINEAU
- 44. *Joufroi*



SUR

LES «PROPOSITIONS RELATIVES DOUBLES»

ET LEURS ÉQUIVALENTS

PAR

A. MALMSTEDT







Dans les phrases du type *Iste vir, quem credebam esse amicum meum*, etc., la proposition relative et l'accusatif avec l'infinitif qui lui est subordonné sont entrelacés de telle sorte que le pronom qui introduit la proposition relative est aussi le sujet de l'infinitif. Pour rendre une telle phrase, le français, comme les langues germaniques, dispose de plusieurs constructions, entre autres celle à laquelle on a donné le nom de « proposition relative double »<sup>1</sup>: *Ne faites pas à autrui ce que vous ne voulez pas qui vous soit fait*, où l'accusatif avec l'infinitif du latin est remplacé, non, comme à l'ordinaire, par une proposition substantive, introduite par la conjonction *que*, mais par une proposition relative. Littré (*que* 8°) dit de cette construction qu'« elle est vive et très commode » et qu'« il serait utile de la remettre en honneur », ce qui prouve qu'elle est aujourd'hui relativement peu usitée. Génin, auteur de *Lexique comparé de la langue de Molière* etc. l'appelle un « gallicisme » qui « n'est pas élégant » mais qui « peut souvent être commode ». Aussi Génin s'en sert-il lui-même deux fois: *De l'or qu'on craignit qui ne fût faux*, et *Notre langue française présente une particularité curieuse que je doute qui se rencontre dans aucune autre langue*.

Les exemples n'abondant pas, j'ajouterai ici ceux que j'ai notés au cours de mes propres lectures: *J'ai travaillé à cette grande bombarde, que vous savez qui a crevé au pont de Charenton* (V. Hugo, N. Dame)<sup>2</sup>; *une petite comédie: Peril en demeure, qu'on ne croirait jamais qui fût de l'auteur de Sibylle* (Brunetière, Nouv. Ess. 80); *A la vérité . . . je ne comprends pas bien comment on peut ainsi séparer . . . ce que la nature a voulu*

<sup>1</sup> Die relativen Doppelsätze (Diez, Gr. III<sup>4</sup>, p. 336), Die altfranzösischen Doppelrelativsätze (Schäfer).

<sup>2</sup> A en juger par la ponctuation, la construction est autre dans *Cette bohémienne que vous savez bien, qui vient tous les jours baller sur le parvis* (ibid.).

*qui fût si étroitement uni* (Id., Études crit. III, 265); *Il y a des vers sans art . . . qu'on sent qui ont été faits comme les plus mauvais* etc. (Faguet, Dix-neuvième Siècle p. 289); *Aventure toute pareille pourrait arriver au roman historique que nous avons vu qui a avec la tragédie tant de rapports . . . Nous trouvons tout naturel qu'ils aient les mêmes passions et les mêmes sentiments; c'est cela que nous savons très bien qui est éternel* (Id., R. d. d. M.  $\frac{1}{3}$  1900, p. 155); *J'y ai joint 3 Bonbonnières ciselées Louis XV . . . que je désirerais bien qui vous conviennent* (Rofls, Moderne Handelsbriefe p. 48).

Le premier qui ait essayé d'expliquer la genèse de cette singulière tournure, c'est M. Tobler (Zs. II, 562 sq., Verm. Beitr. I, 102 sq.). Rien de plus commun, on le sait, en français, moderne et ancien, comme en anglais et en suédois, que des phrases comme celle-ci: *des raisons qu'il a cru que j'approuverais*, où le premier *que* est évidemment le régime de *approuverais*, et où un Français, un Anglais, et un Suédois (mais non pas un Allemand) voient tout naturellement dans le second la conjonction *que*.

On s'attendrait donc, dit M. Tobler, dans le cas où le relatif correspond à un accusatif-sujet dans la construction latine (p. ex. *Iste vir quem credebam esse* etc.), à trouver en français la même tournure, mais avec le relatif au nominatif. Et en effet, cette construction se rencontre quelquefois dans l'ancienne langue, mais alors le sujet de la subordonnée de 1<sup>er</sup> rang est toujours contenu dans le verbe: *il faisoit totes les choses qui savoit Qu'a la dame deüssient plaire*. Or comme la langue ne semble pas avoir trop aimé ce procédé et que l'oreille ne pouvait supporter le voisinage immédiat des deux nominatifs *qui je*, *qui tu*, *qui il*, on eut recours à la construction *que — qui*. Dans une phrase de ce type, p. ex. *les bestes que tu vois qui mostrent felonie*, *que* n'est pas originairement l'accusatif féminin pluriel du pronom relatif, ayant pour antécédent *bestes*, mais l'accusatif neutre sing., employé dans un sans adverbial, comme dans *Ce sera, que je crois, dans huit jours au plus tard* (Quinault); *on aura, que je pense, Grande joie à me voir après dix jours d'absence* (Molière). La proposition amenée par *que* est donc originairement une parenthèse, qui, comme c'est souvent le cas, en français aussi bien qu'en latin, pour une subordonnée

de second rang, a été placée en tête de l'accessoire de premier rang, au lieu d'y être intercalée.

Or, évidemment, les deux passages de M. Brunetière que nous venons de citer — et des phrases semblables se rencontrent déjà en ancien français — ne se laissent pas analyser de cette manière. Le subjonctif prouve avec évidence que la proposition introduite par *qui* est subordonnée à celle amenée par *que*, laquelle, partant, ne peut pas être une incise.

Aussi M. Tobler admet-il que, *de bonne heure*, sous l'influence de phrases telles que *des raisons qu'il a cru que j'aprouverais*, *que* a fini par être regardé comme un pronom relatif, se rapportant à un antécédent dans la principale; ce qui a eu pour conséquence que la proposition introduite par *qui* est tombée au second rang et a été soumise, pour l'emploi du subjonctif et l'emploi facultatif de *ne*, aux mêmes règles que les propositions substantives.

J'ignore si quelqu'un s'est prononcé pour cette explication. M. Lücking (p. 438) la mentionne sans la discuter, ce qui pourrait indiquer qu'il l'accepte. Par contre, l'hypothèse de M. Tobler a été combattue par plusieurs auteurs, parmi lesquels M. Tobler cite lui-même MM. Koschwitz, Plattner et Wilhelm Schäfer.

Selon M. Koschwitz (Zs. f. neufr. Spr. und Litt. I, p. 115), dans la phrase *Les bestes que tu vois qui mostrent felonie*, les deux propositions relatives étaient originairement coordonnées. Plus tard un changement s'opéra, de telle sorte que la seconde fut regardée comme subordonnée à la première et comme équivalant en quelque sorte à une proposition-régime; et cette modification accomplie, il est tout naturel qu'on en soit venu à dire aussi, par analogie: *Nous verrons si c'est moi que vous voudrez qui sorte*. Je me bornerai ici à faire remarquer que cette explication serait peut-être plus acceptable avec une petite modification. Plutôt que de dire que les deux propositions relatives étaient originairement coordonnées, j'aurais dit que, dans l'exemple cité, la première proposition relative avait originairement pour antécédent *bestes*, et la seconde, *les bestes que tu vois*.

Le passage cité plus haut de *Notre Dame* signifie, ponctué comme il l'est: *Cette bohémienne à vous connue qui vient* etc. Mettez la virgule après *bohémienne*, et vous aurez une «proposition relative double» qui, matériellement, dit à peu près la

même chose<sup>1</sup>. Il se pourrait que la seconde des deux constructions vînt de la première.

M. Hermann Schmidt (p. 35) voit dans le passage suivant de Joinville une preuve irréfutable en faveur de l'explication de M. Koschwitz: *Pour l'amour que il orent veue que li roys m'avoit moustrée*. Mais d'abord la seconde subordonnée n'est sans doute point une proposition relative, mais une proposition conjonctive. Puis, il est tout à fait exceptionnel que le participe soit variable dans la position qu'occupe *veue*, et il serait aussi exceptionnel dans une phrase telle que \**Pour l'amour que il orent veue qui me fut moustrée par le roy*. Le passage cité ne prouve donc rien.

M. Plattner (*Herrigs Archiv*, Bd 64, p. 355 sq.), tout en reconnaissant ce qu'il y a d'ingénieux dans l'explication de M. Tobler, la trouve, pour deux raisons, douteuse. Nous ne croyons pas que ces deux raisons soient de nature à ébranler l'hypothèse en question. On peut se demander, il est vrai, pourquoi, excepté dans ce seul cas, on ne trouve jamais *que je vois*, *que je présume*, *que j'assure* parenthétiquement intercalés, aussi bien que *que je sache*, *que je pense*, *que je crois*. Mais cela pourrait tenir au fait qu'on n'en a pas eu besoin. Si je ne me trompe, on a beaucoup plus rarement occasion d'employer comme incises *je vois*, *je vous assure*, *que je crois*, *je pense*. Quant à *que je veux*, il saute aux yeux que ce n'est qu'à une époque où ce *que* n'avait plus la valeur de *comme* (à supposer qu'il l'ait eue autrefois) qu'on a pu dire: *Ainc Sarrasin ne vi . . . Que miex vousisse qui fust crestiennés*, ce que prouve le subjonctif *fust*. Selon la règle des grammairiens français citée par M. Plattner, ce n'est qu'à la 1<sup>re</sup> personne, surtout du singulier, que le verbe *savoir* est employé parenthétiquement, ce qui est aussi le cas des autres verbes. Mais M. P. émousse lui-même la pointe de cet argument, en citant des exemples de *que tu saches*. Il n'y a rien de bien hardi, d'ailleurs, à supposer que, par analogie avec *cet homme que (= comme) je pense qui* etc., on en soit venu à dire aussi *cet homme que tu penses qui* etc. Et, enfin, est-il bien sûr qu'on connaisse des exemples de *que tu penses*

<sup>1</sup> Nous citerons ci-après un exemple danois, où, pourvu qu'il ait autrefois existé des «propositions relatives doubles» en danois, ce n'est que la ponctuation qui nous dit à quelle construction nous avons affaire.

qui antérieurs à l'époque où il y a lieu de supposer que cette tournure avait reçu sa nouvelle signification.

Selon M. Plattner, dont l'opinion est partagée par M. Morf (Litteraturblatt 1887, p. 216), les « propositions relatives doubles » auraient pour prototype la construction bien connue *On voit les vaisseaux qui s'arrêtent*, où un infinitif ou un participe s'est transformé en une proposition relative, et il faut convenir que le pas semble bien court de la phrase que nous venons de citer à *les vaisseaux qu'on voit qui s'arrêtent*. Que la construction *que* — *qui* ait un emploi beaucoup plus étendu que son prototype, qui, lui, est restreint aux verbes de perception, y compris *voici* et *voilà*, cela s'expliquerait — et c'est sans doute ce que veut dire M. Plattner — par une extension analogique.

Bien que, avec M. Meyer-Lübke (p. 716), nous ayons quelque peine à croire que tous les autres verbes (*penser, croire, savoir, dire, vouloir, craindre* etc.) se soient réglés sur les verbes de perception, nous admettrons que cela est toujours possible. Nous supposons donc *que cet homme que je croyais (savais, disais* etc.) *qui était mon ami* soit calqué sur *cet homme que je voyais qui* etc. Malheureusement la dernière de ces deux phrases ne peut guère s'expliquer de la façon indiquée par M. Plattner.

M. Tobler, qui a consacré une intéressante étude à « La proposition relative comme complément prédicatif » (Verm. Beitr. III, p. 63 sq.), dit que cette construction exprime « dans quel état, situation, activité de l'objet il faut se figurer que la perception a lieu ». La même chose pourrait peut-être s'exprimer ainsi: *Je le vis (entendis* etc.) *qui* etc. exprime toujours une action ou un état passager du sujet de la subordonnée, ou un changement d'état, jamais un état permanent. On dit *Je l'entendis qui pleurait; Je le vis qui entra*, et on dit même, ou du moins on a dit *quant li Sarrazins voit son compaignon a tere, qui fu mors et ocis* (Meyer-Lübke p. 708), mais on ne dit pas, et on n'a probablement jamais dit *Le général vit tout de suite la ville qui était inexpugnable; Je l'entendis qui était un étranger*<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Dans le même article M. Tobler montre qu'en anc. français, ital. et esp., mais non pas en français moderne, on se sert aussi, après *voir* et des expressions analogues, de propositions prédicatives, introduites par *où*, p. ex. *Troverent lor signor u tenoit un sautier*. Je ne signale cette construction que pour faire remarquer qu'elle existe en suédois aussi, où cependant elle n'est

Il faudrait donc recourir une fois encore à l'influence de l'analogie, ce qui serait peut-être abuser un peu de cette panacée. Enfin, cette explication ne rend pas compte d'une autre construction dont on ne saurait nier l'étroite connexité avec les «propositions relatives doubles». Nous voulons parler de phrases telles que *C'est duel, que ne sai, dont vos nest* (Schäfer p. 6), où une proposition interrogative est enlacée dans la proposition relative. Voilà les raisons pour lesquelles, à notre avis, l'explication de M. Plattner, pour ne pas être absolument impossible, offre pourtant des difficultés et ne rend pas inutile la tentative de trouver une autre solution.

Une chose qui ne laisse pas d'étonner un lecteur suédois, c'est que M. Plattner trouve la construction plus difficile à expliquer dans une phrase telle que *des raisons qu'il a cru que j'approuverais*. M. Plattner regarde aussi le second *que* comme un pronom relatif, et cela bien que tous les grammairiens français à lui connus y voient la conjonction. Je ne vois pas bien comment, dans un cas pareil, on peut mettre en doute ce qui est l'opinion unanime d'un grand nombre de Français lettrés (car je suis persuadé que M. Plattner connaît pas mal de grammairiens français). Puisque tous ces messieurs voient, *entendent, sentent* dans ce *que* la conjonction, ce *que* est la conjonction, quelle que soit l'acception qu'il a pu avoir autrefois. Il n'est pas douteux, du reste, que ce *que* ne soit originairement la conjonction, puisque dans la plupart des cas l'accusatif avec l'infinitif se rend en français pas la proposition conjonctive; et il n'y a aucune raison d'accoupler cette tournure parfaitement simple et lumineuse à la construction *que — qui*, qui, elle seule, demande une explication. Peut-être aussi M. Plattner aurait-il modifié sa manière de voir, s'il avait connu la phrase suédoise *skäl, som jag trodde att han skulle gilla*, ou s'il avait pensé à la phrase anglaise *reasons, which I thought (that) he would approve*, où je

pas restreinte aux verbes indiqués. Remarquez que dans les vers bien connus de Runeberg *Så talte vid sitt middagsbord det rika Herr prostén, där han satt i all sin ståt, där n'a pas middagsbord* pour antécédent et ne pourrait point être remplacé par *hva rest*. Comp. *Hvad hon var pilsustig, där hon satt Med sin förvildade lugg i pannan Och sin parisiska bäfverhatt* (Fröding, Bjällerklang). C'est là souvent le seul équivalent suédois vraiment idiomatique d'un participe français ou anglais, p. ex. *Now was she false to the nearest of ties . . . sitting calmly there beside him with a secret in her mind etc.*? (Mrs. Oliphant) == *där hon satt . . .*

suppose que personne ne doute que *that* ne soit la conjonction. Que le *che* (*que*) qui en ital. et en esp. introduit la seconde subordonnée soit la conjonction, c'est ce que montrent des exemples comme *la vostra onestà? la quale . . . il terrore del morte non credo che potesse smagare*; *Hallé al conde A. que con cuatro eriaños . . . entendí que iba á Roma* (Schäfer p. 5); et dans les dialectes romans où l'accusatif du pronom relatif et la conjonction diffèrent de forme, c'est la conjonction qu'on rencontre en tête de la seconde proposition (Meyer-Lübke p. 717). S'il est donc absolument certain que le *que* en question est originairement la conjonction, et qu'il l'est dans le français actuel, et s'il est absolument impossible de prouver qu'il ait jamais eu la valeur d'un pronom relatif, il n'est peut-être pas aussi sûr qu'il n'ait pu, à une époque intermédiaire, se présenter à l'esprit d'un plus ou moins grand nombre comme tel. Nous aurons plus loin l'occasion de revenir sur ce point.

A notre avis M. *Wilhelm Schäfer* a dit à peu près ce qu'il y avait à dire contre l'hypothèse de M. Tobler, et même un peu plus.

Ainsi M. Tobler a montré par des exemples (pp. 98, 107) que dans *que je pense* l'adverbe *que* a été employé, non seulement dans le sens de *autant que*, mais aussi dans celui de *à ce que, comme*; et l'exemple de M. Tobler *Les bestes que tu vois qui mostrent felonie et que l'une vers l'autre porte si grant envie* n'offre pas la moindre difficulté depuis que nous savons que le second *que* est l'adverbe relatif, remplaçant, comme souvent en ancien français, le pronom relatif (Tobler pp. 103, 105). Si le premier *que* a le sens de *comme*, toute la phrase signifie *Les bêtes qui, comme tu le vois, montrent felonie et dont (comme tu le vois) l'une etc.* Si le premier *que* est déjà senti comme pronom relatif, ayant pour antécédent *bestes*, le sens est *Les bêtes que tu vois montrer félonie et se porter envie l'une à l'autre.* Dans l'un et l'autre cas ce sont les propositions *qui mostrent et que (= qui) porte* qui sont coordonnées.

Et quand M. Schäfer affirme (p. 2) que nous ne nous rapprochons pas de l'explication de passages tels que *Ainc Sarra-sin ne vi . . . Que mieus vousisse qui fust crestiennés*, en supposant, avec M. Tobler, qu'une modification de sens s'est de bonne heure opérée, il semble donner des mots de M. Tobler: *«eine früh eingetretene, etwelche Entfernung von ihrem ur-*

sprünglichen Wesen» une autre interprétation que celle que nous leur avons donnée, et qui nous semble la seule possible. Du reste, l'hypothèse de M. Tobler ne vise pas seulement à nous «rapprocher» de l'explication de ces phrases: ou bien elle est cette explication, ou bien elle ne l'est pas.

Quant à la supposition d'une pareille modification de sens, il est permis de la trouver plus ou moins probable. Qu'elle ne soit pas impossible, inutile de le dire, puisqu'elle vient de M. Tobler. Pour nous, nous n'y voyons rien de bien difficile, bien que nous ne croyions pas que la chose se soit passée ainsi. L'ancien français offre un autre cas où la confusion de deux mots homonymes a donné naissance à une nouvelle construction syntaxique. Nous voulons parler des formules hypothétiques *Se Dieus m'ait*, *Se Dieus t'ait*, qui doivent leur origine à la confusion de l'adverbe *si* avec la conjonction *si* (*se*)<sup>1</sup>.

Mais très curieux est en effet le fait, signalé par M. Schäfer (p. 3), qu'on n'a jamais relevé d'exemple où la seconde subordonnée fût introduite par *liques*, ce à quoi on eût pourtant pu s'attendre, si cette proposition était originairement la subordonnée de premier rang. Ce fait n'est pas suffisamment balancé, nous semble-t-il, par cet autre, assez curieux lui aussi, savoir, qu'on n'a jamais trouvé de passage où la première subordonnée fût introduite par *cui* (Tobl. p. 110)<sup>2</sup>.

La forme que j'ai presque partout rencontrée en parcourant quelques «journées» du Décaméron, est celle dont Diez cite des exemples: *per ciò estimo a ciascuno douere essere licito quella novella dire, che più crede che possa dilettere; nella camera del Cavaliero, che sai, che è piccola; un dono, il quale voglio, che mi sia confermato*, et M. Schäfer montre par de nombreux exemples, puisés dans le *Décaméron* et dans les *Novelas ejemplares*, que c'est là en ital. et en esp. la construction prédominante. Nous avons déjà cité de M. Schäfer deux exemples qui

<sup>1</sup> Je vois avec plaisir que M. Meyer-Lübke (p. 720) a adopté pour ces formules l'analyse de Diez, contestée sans raison par tant d'auteurs; mais il eût été sans doute intéressant pour bien des lecteurs d'apprendre aussi que M. G. Paris a expliqué la genèse de la formule hypothétique et ainsi complété Diez (*Romania* VIII, 287; XII, 628; XV, 640).

<sup>2</sup> Dans l'exemple de M. Schäfer *que il esliroient à empereor celui cui il cuideroient que fust plus à profit de la terre, cui est*, comme le montre M. Tobler, le régime d'un *eslire* sous-entendu, non le sujet de *fust*, devenu par attraction le régime de *cuideroient*.



prouvent que le second *che (que)* est la conjonction; mais le premier *che (que)*, à quel cas est-il? Est-il senti comme sujet de la seconde subordonnée, ce qu'il est logiquement, ou, par attraction, comme régime de la première? Voilà une chose que l'oreille de l'indigène peut seule décider. Une des constructions qui en suédois correspondent à ces phrases est celle-ci: *Denne man, som jag trodde var min vän etc.* Pour mon oreille ce *som* est décidément resté le sujet de *var*; mais je n'aurai garde d'en tirer aucune conclusion pour le relatif roman dans la même position.

On voit donc que la construction ital. et esp. ne jette aucune lumière sur les «propositions relatives doubles» du français; car, comme le remarque M. Schäfer, du fait que dans ces deux langues la construction est la même pour les deux cas *Il quale io non reputo che stato sia errore* et *(il parlar di M. O.) il qual comandò la Reina a P. che seguitasse*, on n'a pas le droit de conclure qu'il en a toujours été de même en français. M. Schäfer le trouve pourtant bien probable, et il a peine à croire que dans les deux phrases *Mes de cest Jhesu me merveil,* *Contre qui diz que n'apareil* et *les franchisses ke vos saves ki sont en la chitet* (p. 2), on ait vraiment affaire à deux constructions absolument différentes.

Je suis de son avis, et je ne fais que donner une autre forme à sa pensée, en disant qu'il me semble bien improbable que, trouvant intolérable la proximité immédiate de deux nominaux, *qui je, qui tu* etc., on ait entièrement rejeté la construction originaire et régulière. Il me semble bien plus conforme au génie de l'ancien français, comme à celui de toute langue qui n'a pas été grammaticalement réglée, de supposer qu'on s'est contenté d'écarter, par la moindre modification possible, ce qui était senti comme un inconvénient, sans se soucier si dans sa nouvelle forme la phrase était ou non une expression logique de la pensée.

Enfin je crois avec M. Schäfer que dans les deux constructions *Que croyez-vous qui soit arrivé?* et *C'est duel, que ne sai, dont vos nest* nous avons affaire à un procédé identique en partie à celui qui a donné naissance aux «propositions relatives doubles».

J'ignore si M. Schäfer a tenu sa promesse de traiter dans une étude spéciale la période française, et s'il a réussi à prouver

que les incisives *que je pense* etc. ne sont pas de celles qui peuvent être placées devant la proposition qu'elles déterminent. Mais s'il en est ainsi, c'est sans doute là encore un argument contre l'hypothèse de M. Tobler.

Voici l'explication de M. Schäfer. Dans la construction primitive *Cet homme qui je croyais que était mon ami*, le nominatif *qui* est devenu *que* par l'attraction bien connue du latin et du grec, p. ex. *Nosti Marcellum quam tardus sit*, (Dræger, II, 471) et qui était très commune en ancien français aussi (p. 13). Nous avons alors la construction *Cet homme que je croyais que était etc.* Or cette construction est extrêmement rare. Aucun des auteurs qui se sont occupés de cette question n'en cite d'exemple, mais si la leçon est correcte, le vers 140 de Gauvain en offre un: *Cil que vos m'oés nonmer, Que on dist que Gauvain a non* (Abbehusen, p. 62); comp. encore le passage que nous venons de citer: *Cest duel, que ne sai, dont vos nest*. Évidemment on ne se contentait pas du sujet contenu dans le verbe, et on sentait le besoin de remplacer par un mot spécial le sujet qu'on avait perdu, lorsque *qui* était devenu *que*. Ce besoin, on y satisfait en intercalant après la conjonction un pronom personnel, au nominatif, du même genre et nombre qu'avait été *qui*; procéda dont s'est servi, comme nous le verrons plus tard, l'allemand, et qui se rencontre encore en suédois. Nous voilà donc arrivés à *Cet homme que je croyais qu'il était* etc., construction dont serait directement sorti *Cet homme que je croyais qui était* etc.

Il suffit peut-être, pour réfuter cette dernière assertion, de l'objection de M. Tobler que *que—qu'il* ne se rencontre dans la littérature que plus tard que *que—qui*. Mais comme M. Tobler ne fait cette remarque qu'en passant, dans une parenthèse, il est peut-être permis de croire qu'il ne lui donne pas trop d'importance et ne veut pas affirmer que la première de ces deux constructions soit plus récente que la seconde. Quoi qu'il en soit, et bien que pour des raisons positives je ne croie pas à la transition de *que—qu'il* à *que—qui*, j'essayerai d'exposer d'une manière succincte l'argumentation de M. Schäfer, d'autant plus qu'elle lui donne l'occasion de toucher à plusieurs questions très intéressantes. M. Schäfer remarque que les «propositions relatives doubles» n'offrent pas le seul exemple d'une construction relative là où l'on s'attendrait à trouver une proposition

conjonctive. Pour rendre compte de l'apparition de la construction relative dans ces cas, il propose une hypothèse sur le relatif roman, dont il prédit lui-même que les savants l'accueilleront probablement par des hochements de tête.

Et, en effet, il ne s'est pas trompé, car c'est sans doute cette théorie surtout qu'a en vue M. Tobler, lorsque, après avoir qualifié l'étude de M. Schäfer de «*fleissig und umsichtig*», il ajoute que sur «le relatif roman en général» elle contient bien des choses absolument insoutenables.

S'il faut supposer — c'est M. Schäfer qui parle — que toute liaison de propositions était primitivement paratactique, il faut que plus tard soit venue une période où tous les rapports de subordination s'exprimaient au moyen d'un petit nombre de conjonctions, d'abord, probablement, par une seule «conjonction générale». Le représentant roman de cette «conjonction générale» était *que*, employé dans plusieurs cas où plus tard il a été remplacé par le pronom relatif. A côté de cette construction on avait cependant aussi la construction relative, qui s'était déjà développée en des temps dont il n'existe plus de monuments littéraires; — M. Schäfer se demande si c'est «sous l'influence romaine seulement» que s'est opéré ce développement (p. 24) Ces mots «*ob vielleicht erst unter römischem Einflusse*» sont extrêmement obscurs, puisqu'il est absolument impossible de se rendre compte quelle était cette langue qui aurait été influencée par le latin. En tout cas, selon M. Schäfer, le pronom relatif doit sa naissance à une fusion de la «conjonction générale» et du pronom personnel, exprimé ou sous-entendu. Peu à peu la construction relative gagna du terrain au dépens de la construction primitive avec *que*, et il serait étonnant que dans sa marche triomphale elle n'eût empiété sur des territoires où elle n'avait rien à faire. Or, c'est précisément là ce qu'elle a fait dans plusieurs cas, et l'un de ces cas, ce sont nos «propositions relatives doubles».

M. Schäfer admet lui-même que cette théorie peut être contestée, mais il est absolument persuadé que les faits sur lesquels elle se fonde suffisent à expliquer la transition de *qu'il* à *qui* dans la construction qui nous occupe. Ne pouvant pas discuter tous ses arguments, ce qui nous obligerait à transcrire la plus grande partie de son livre, nous nous bornerons à exa-

miner les points auxquels lui-même attache sans doute le plus d'importance.

Dans les phrases suivantes M. Schäfer voit des restes de la construction primitive, où la subordination se marquait au moyen de la «conjonction générale» *que* : *dos hombres que el uno era portuges; los poetas de la ciudad que hay algunos et muy buenos; D'une damoisele vos veul Conter, c'onques ne virent oeil Plus bele riens*. Inutile de dire que Diez, tout en qualifiant ce *que* de conjonction (Gr. III<sup>4</sup>, p. 378) n'y a pas vu la «conjonction générale» de M. Schäfer, mais qu'il a regardé la construction comme un néologisme roman. Il n'y a pas de doute non plus, après tout ce qui a été écrit avant et surtout après le travail de M. Schäfer, que ce *que*, qu'on l'appelle pronom, adverbe ou conjonction, n'indique un rapport *relatif*.

C'est là l'opinion de MM. Tobler (Zs. II, 560 sq., Verm. Beitr. I, 97 sq.), Storm (Engl. Phil.<sup>2</sup>, p. 802), Bonnet (p. 509) Jeanjaquet (p. 41 sq.) et Geijer (p. 15). Dans le passage cité, M. Bonnet dit: «Quand Grégoire dit *in libro quod primum operabat*, il n'a pas en vue un substantif neutre *librum*, le livre; il prend *quod* comme équivalent de *quem*, ou peut-être plus exactement comme un simple signe de proposition relative tel qu'on en a en hébreu, et en français même dans le langage des gens du peuple, une sorte de conjonction»; comp. M. Jeanjaquet, qui cite du bas latin un pronom indéclinable *que* aussi, quelquefois écrit *quæ*.

Comme exemples de *que*, accompagné d'un pronom personnel, remplaçant le pronom relatif, M. Bonnet cite *C'est moi que je l'ai fait (que je = qui)*; *C'est l'homme que j'y ai parlé (= à qui)*; comp. encore: *Je le regarde avec épatement comme un jeune homme qu'on se fiche de lui* (Storm); *La dame que sa demoiselle s'est mariée*; *Mon cousin que vous avez dîné avec lui à la maison* (Siede p. 38); *T'écris des lettres que je peux pas voir c'qui a dedans* (Souvestre, Henri Hamelin). Qu'on appelle ce *que (che)* pronom, adverbe ou conjonction, peu importe, pourvu qu'on y reconnaisse un mot *relatif*; mais il me semble très convenable de l'appeler «conjonction relative», quand, comme dans les exemples français que nous venons de citer, l'antécédent est indiqué par un mot spécial dans la proposition relative, autrement «pronom relatif» (Geijer p. 14). Pour ce qui est de l'exemple espagnol *los poetas que hay algunos*, qu'on se rappelle la construction latine *amici mei quos multos habeo*, sur laquelle il semble presque calqué.

Les langues germaniques offrent des exemples de connexion relative de la même nature. M. Schäfer remarque lui-même qu'en anglo-saxon l'adverbe *þe* s'emploie souvent d'une manière analogue, ce qui ne prouve rien en faveur de sa «conjonction générale».

En islandais et en anc. suédois *sem*, *sum*, (*som*), primitivement conjonction comparative, est aussi pronom, adverbe et conjonction relative; *at*, de la même racine que goth. *þatei*, angl. *that*, (Cleasby-Vigfusson), est en isl. et en anc. suéd. pronom relatif et conjonction, et *er*, dont l'origine est obscure (Klochhoff pp. 9, 34), est en isl. et en anc. suéd. pronom relatif, en isl. du moins conjonction aussi; p. ex. *sva mikil er* = *si grand que* (Egils Saga p. 37), *bar fram síðan langskipssögl gott, er han sagði, er Skallagrímur hefði sent konungi* (*ibid.* p. 120), où l'on dirait une «proposition relative double», mais où la seconde subordonnée est sans doute une proposition-régime. Ce *er* relatif peut remplir dans la phrase des fonctions très diverses; souvent il est doublé d'un pronom personnel pour indiquer les rapports de cas, p. ex. *þess manns mundi hefst verða, er hann felli á grufu* (Egils Saga p. 75). Dans ce cas donc *er* mériterait d'être appelé une «conjonction relative».

Le suédois parlé ne possède guère qu'un relatif, *som*, tous les autres, pronoms et adverbes (*hvilkens*, *hvars*, *hvaraf* etc.) étant presque restreints à la langue littéraire. Tout au plus un homme cultivé se voit-il quelquefois dans la nécessité de se servir du génitif *hvars*; mais il le fait, je crois, à contre-cœur, sentant vaguement qu'il parle un peu comme un livre. Le plus souvent, peut-être, nous nous contentons de deux propositions juxtaposées. Pour exprimer que nous avons rencontré deux hommes dont l'un, à ce que nous apprîmes plus tard, était un Portugais, nous dirions sans doute: *Fa mötte två karar* (ou *herrar*, selon les circonstances), *den ena va en portugis, sa di*. Mais quelquefois on se tire d'affaire tout comme dans le français populaire, c'est-à-dire au moyen de *som*, complété ou non par un pronom personnel. M. Geijer cite (p. 16) la phrase suivante du règlement imprimé d'un établissement de bains: *Betingadt gyttjebad, som ej lämnas återbud minst tolf timmar före den bestämda timmen, betalas, äfven om badet inställes* = *Un bain de bourbe commandé, que contre-ordre n'a pas été donné* (c'est-à-dire, *qui n'a pas été contremandé*) *au moins douze heures avant l'heure fixée, doit être payé, que le bain soit pris ou non*. Je

ne saurais dire quelle vogue a cette construction, ni si elle est habituelle dans aucune couche du suédois parlé; ce qui est sûr c'est qu'on l'entend occasionnellement. Ainsi j'ai entendu dire à une dame qui ne manquait pas d'une certaine instruction: *en gosse, som hans far va dö(d)*, et à une autre: *såna där maskinsyddas skodon, som de inte finns nåra andra* (= de ces chaussures faites à la machine, qu'il n'y a pas d'autres, c'est-à-dire, les seules qu'il y ait). Qu'on ne se moque pas de ces pauvres dames dont j'ai saisi les phrases au vol. Car si bizarres qu'elles puissent paraître (je parle des phrases) — ce qui est d'ailleurs souvent le cas de la phrase parlée, quand on la voit imprimée — la construction remonte peut-être jusque dans l'ancienne langue. Nous avons déjà vu qu'en isl., comme dans le premier de nos exemples, *er*, suivi d'un pron. pers., remplace souvent le pron. relatif<sup>1</sup>. Avec notre second exemple (et avec l'exemple français cité plus haut *D'une damoiselle vos veut Conter, c'onques ne virent oeul Plus bele riens*), comparez cette phrase islandaise: *in hnæfíligu ord er ek heyrða aldregi hnæfíligri* (= quibus numquam audiui acerbiora; Lund, p. 257).

Mais si la construction des phrases suédoises est de plus récente date, elle s'expliquerait facilement par un croisement de deux formes de la pensée. J'ai entendu une jeune dame, dont on se moquait à cause d'une construction syntaxique un peu trop hardie qu'elle s'était permise, répondre fort justement: «Ah oui, c'est qu'on ne sait pas toujours, en commençant la phrase, comment on la finira». Ainsi la dame qui disait *En gosse, som hans far var död* pensait peut-être vaguement à quelque chose comme *En gosse, som förlorat sin far*, et c'est peut-être par la même anacoluthie qu'il faut expliquer les phrases italiennes et espagnoles du type *uno ser Antonio da Montagnone il quale gli era stato morto il padre* (Meyer-Lübke p. 703).

Dans les phrases du type *Il n'a çaiens Sarrasin ne Escler, Tant soit haut hom, se il li faisoit mel, Que il ne soit pendus et trainés; Dex ne fist feme, tant ait fait ses delis, Que, s'ele boit de l'aige un seul petit, Ne soit pucelle comme au jor que nasqui* (Sch. p. 18), où la proposition conjonctive remplace une

<sup>1</sup> Dans le norvégien et dans l'anglais populaires c'est là une construction consacrée, p. ex. *ein mann som eg hever gleymt navnet hans* (Falk-Torp, p. 142); *Mrs. Boffin, which her father's name was Henery* (Storm, Engl. Phil.<sup>2</sup> p. 801).

proposition relative, M. Schäfer voit une preuve irréfutable que le pronom relatif s'est «résolu» dans la conjonction *que* et le pronom personnel, exprimé ou contenu dans le verbe.

Il est hors de doute, cependant, que ce *que*, qui n'exprime plus un rapport relatif, est par degrés sorti du pronom relatif (Bischoff p. 100). Tout ce que prouvent ces phrases, c'est donc qu'il existait côte à côte deux formes pour la même pensée, tout comme en latin on avait les deux constructions *Nemo est qui non sciat* et *Nemo est quin sciat*.

Enfin, dans une phrase telle que *k'en cele mesure ke nos averons mesuriet, reserat mesuriet a nos* (Sch. p. 23) *que*, qu'on pourrait remplacer par un pronom relatif, précédé de la même préposition que l'antécédent, est décidément ce qu'il y a de plus relatif, qu'on l'appelle d'ailleurs adverbe ou conjonction. Nous possédons en suéd. la même construction relative, seulement la conjonction relative est toujours sous-entendue; p. ex. *I det djup*, [s.-ent. *som* = *hvari*] *cyklopen viggat svafnar, Har han en gång störtat templets gaflar* (Bellman, *Fredm. ep.* 54); *Jag har visserligen fått tillbaka Rydbergs »Vapensmeden» . . . men tyvärr ej i samma skick* [s.-ent. *som* = *hvari*] *du mottog den* (Supplem. till Calwagens Tyska översättningsöfn., p. 7) En anc. suéd. on sous-entend quelquefois un relatif qui serait précédé d'une autre préposition que l'antécédent, p. ex. *i allo ty* [s.-ent. *per um*] *han vadr spurdr* (Landtmanson, p. 110).

Cette construction, qui n'est peut-être pas regardée d'un œil favorable par les grammairiens, est sans doute très usitée dans le suédois parlé (dont la syntaxe a encore été trop peu étudiée); à la dernière «Assemblée générale des professeurs suédois» j'ai entendu dire à un orateur *i det klimat de lefva* et à un autre *vid det läroverk jag tjänstgör*. Très communes, on le sait, sont en anglais des tournures comme *at the rate you walk*; *in the manner he travelled*, où le *that* sous-entendu ferait fonction de *at which*, *in which*; et le latin présente des exemples tels que *incidit in eandem invidiam quam* (= *in quam*) *pater suus ceterique Atheniensium principes* (Cornel. Nepos, Cimon 3,1).

Donc, toujours liaison relative, jamais de »conjonction générale».

Ce qui prouve, non seulement que le relatif roman devait son origine à la susdite fusion, mais que (en ancien français) cette origine était toujours instinctivement sentie, de sorte qu'on

décomposait mentalement le relatif dans ses deux éléments constitutifs, *que* et le pronom personnel, c'est, selon M. Schäfer, le fait qu'au lieu de répéter un relatif, on pouvait y substituer un pronom personnel, p. ex. *dou fil ce Roy, qui fu rois d'Engleterre et le clamoit on le roy* (p. 19). Or cette substitution se rencontre, non seulement en roman et en latin, mais encore en grec (Kühner, *Ausführl. Gramm. d. griech. Spr.* II, p. 936) et dans les langues germaniques, p. ex. *Sprüche, die der Wandersmann verweilend liest und ihren Sinn bewundert* (Schiller, cité p. Matthias, p. 284); *The lanes and alleys, which I could not enter, but only viewed them as I passed, are from twelve to eighteen inches* (Swift); *we must call that man an Englishman whose father comes from an old Yorkshire family and his mother from an old Leicestershire one* (Thackeray), *þeim monnum er hofsmenn sé . . . ok þeira frændr hafa hér aðr haft þvilik starf* (Egils Saga p. 42); *þæt sighs af enum giruglum ok orættum höfþinga, þær hvatski ræddis Guþ ulla man, ok han trösti sva sinum fastum husum, at han ængti ræddis sin almogha* (Um Styrilsi, p. 32); *j hwilko tolken intit ræknar sig vara skeedt för när, utan bedher ther om* (Noreen-Meyer, p. 3); *Den som blifver i mig och jag i honom*, etc. (Jean XV, 5). Quelle que soit l'explication de ce phénomène, (s'il en faut absolument une) on ne peut donc accepter celle proposée par M. Schäfer.

Des cas où, selon M. Schäfer, le relatif, dans sa marche triomphale, a empiété sur le domaine de la conjonction *que*, je ne citerai que deux. Le premier embrasse quelques propositions très curieuses où, si la leçon est correcte, *qui* remplace *que* je on *qu'il*: *Certes, fait il, c'est verités, Qui issi le vos creantai (qui = que je); Quer bien sachiez de verité, Qu'o Fhesu sunt resuscité; Et qui es (?) sepucres ne sunt mie* (Sch. p. 24). Je laisse à de plus compétents le soin de décider ce qu'il en est de ces passages (faudrait-il tout simplement lire *que* pour *qui*?); mais quand M. Schäfer ajoute qu'ils jettent une vive lumière sur les phrases bien connues où *qui* fait fonction en quelque sorte de *si l'on*, il faut encore une fois répliquer que cette dernière construction n'est pas exclusivement romane. Elle existe aussi, outre en latin, en moyen haut allemand et encore dans la langue de Jacob Grimm (Andresen p. 213); elle se rencontre aussi en anç. suédois, p. ex. *þy at hvar som plægha mera drikka,*



*æn hans naturlik skipilsí þorva til líkamans uphældis, þa varþer han gíærnt þrutin ok bulghin ok lytter til sín líkama* (Um Styrlísi, p. 47), et aujourd'hui encore dans le danois parlé (Mikkelsen, p. 340).

Elle ne s'explique donc pas par l'affinité mystique qui, selon M. Schäfer, existerait entre *qui* et la «conjonction générale» *que*, laquelle ferait ici fonction de *si*. Sans aucun doute cette construction est due à une extension analogique, comme elle a été expliquée par M. Marchot (Zs. XX, p. 525; comp. Tobler, Zs. II, 561; Verm. Beitr. I, 99)<sup>1</sup>.

L'exemple le plus caractéristique de l'empiètement du relatif roman est pour M. Schäfer le cas où après *si*, *tel*, *tant* une proposition relative s'est substituée à une proposition conjonctive, p. ex. *une si longue chaaine, Qui dure jusqu'an la fontaine* (p. 25). Sans doute nous avons ici affaire à un empiètement du relatif, mais ce phénomène, transmis aux langues romanes par le latin, se rencontre chez Shakespeare et chez Luther aussi (Franz, p. 154, Wunderlich, Unters. p. 70), bien que dans l'anglais et dans l'allemand il n'ait jamais eu de «conjonction générale» et que le relatif n'ait jamais fait de marche triomphale.

<sup>1</sup> M. Lindberg (p. 83) objecte que, pour qu'on pût admettre que la phrase *Qui le fera, maus loiers sera rendus* a pour prototype p. ex. *Qui le fera, mal loier recevra*, il faudrait démontrer que les deux *qui* ne sont pas identiques, c'est-à-dire, que le second *qui* n'a pas aussi un sens conditionnel. Voilà qui est bien difficile à démontrer, puisqu'il est presque axiomatique que le second *qui* est un «beziehungsgeloses Relativ», et le raisonnement de M. Lindberg fait penser à celui de M. Plattner, quand, parce que les «propositions relatives doubles» présentent des difficultés, il en veut trouver aussi dans les phrases telles que *un homme que je crois que tu aimeras*. Selon M. Lindberg, dont l'opinion semble aussi être celle de Dræger (II, 511) *qui* est originairement un pronom indéfini, et la construction la même qu'en *filiam quis habet, pecunia opus est; negat quis, nego*, où la première proposition remplace une proposition conditionnelle. Or si, à ce qu'il semble, *quis* n'est jamais placé en tête de la phrase, il est bien peu probable que le *qui* en tête d'une telle phrase ait jamais été un pronom indéfini; et des phrases telles que *omnia adsunt bona quem penes est virtus* (Pl. Amph. 625), qu'il est facile de compléter par l'adjonction d'un antécédent, semblent indiquer que le développement a été le même en latin que, selon M. Marchot, en français et, à notre avis, dans les langues germaniques et en grec (Kühner, Ausf. Gramm. d. griech. Spr. II, p. 945). Il faut ajouter que selon Dræger ce *qui*, originairement pronom indéfini, est pourtant devenu pronom relatif et que la construction a de bonne heure disparu de la littérature latine, ce qui rend déjà bien improbable l'explication de M. Lindberg.

Cette construction aussi est due sans doute, en latin comme en anglais et en allemand, à une extension analogique, ou, ce qui revient au même, à une fusion de deux tournures qui se touchent de très près. Ainsi p. ex. dans *Non ego is sum qui hoc faciam* se sont fondues les deux constructions *Non ego talis (vir) sum ut hoc faciam* et *Non ego is (ou talis vir) sum, qui hoc facit*. En suédois moderne cette construction hybride ne se rencontre que très rarement, p. ex. *Och icke finns så dumt ett får, som man ej klokt en gång skall finna* (A. M. Lenngren); *Der flög aldrig så liten en fogel under ö, som han ej spörjer efter sin fästemo* (Traduction anonyme de *Erik Menveds Barndom*, par Ingemann)<sup>1</sup>. Comp. aussi *Du bist nicht der Mann dazu, der einem das Herz so unbemerkt und ohne Gefahr aus der Brust reissen könnte* (Hauff, *Das kalte Herz*), où se sont croisées les deux tournures *der Mann, der reissen könnte* et *der Mann dazu, reissen zu können*<sup>2</sup>.

Je le répète, j'ai cité ces faits, parce que je les ai trouvés intéressants en soi, et que j'ai cru qu'ils pourraient intéresser quelques-uns de mes confrères aussi qui n'ont peut-être jamais essayé de se les expliquer; mais je suis fermement persuadé que ni ces faits ni aucun des autres phénomènes signalés par M. Schäfer ne prouvent rien en faveur d'un passage de *qu'il* à *qui*.

M. Plattner aussi parle (p. 359) d'une transition de *qu'il* à *qui*, laquelle, selon lui, s'expliquerait aisément. Il ne nous dit pourtant pas comment, et il est clair d'ailleurs que cette transition n'a rien à faire avec son explication de la tournure en question. A supposer toujours qu'il ne soit pas sûr que la construction *que—qu'il* soit plus récente que *que—qui*, on pourrait se demander

<sup>1</sup> Dans l'original: *Der flöi aldrig saa liden en Fugl under Ø, Han spurgte jo efter sin Fæstemo*.

<sup>2</sup> On sait qu'en latin *qui* se trouve de même régulièrement employé après *dignus*, *indignus*, *aptus*, *idoneus*, où une autre construction, comme *ut*, l'infinitif, ou *ad* avec le gérondif, serait plus logique. Ici aussi c'est sans doute la fusion de deux constructions, p. ex. *vir dignus ut ametur* (ou *amari*, ou *ad amandum*) et *vir qui ametur* (qui doit être aimé) qui a amené la construction pléonastique *vir dignus qui ametur*. Un exemple français de cette construction, qui ne paraît pas avoir été usuelle en ancien français, est cité par M. Wilh. Neumann (p. 20), sans qu'on puisse savoir de quel auteur: *Il est digne pour qui on face*. Luther aussi s'est une fois servi de ce latinisme: *ich hett dich nit würdig geacht dem ich antworten soltt* (Wunderlich, *Untersuch.* p. 69).

si la transition de *qu'il* à *qui* tiendrait peut-être à l'amuïssement de *l* en *il*. Alors le procédé eût été celui-ci. Dans la construction primitive *qui* est devenu *que*, c'est-à-dire, l'accusatif du pronom relatif, par attraction. Pour remplacer le sujet ainsi perdu on aurait intercalé un *il* après la conjonction, et ce *qu'il* se prononçant *qui*, on l'aurait pris pour le pronom relatif. Il faut convenir que de cette manière s'expliquerait aisément l'emploi du subjonctif et de la négation dans un exemple comme *cette réponse que le comte a craint qui ne le couvrit d'une nouvelle confusion* (Tobler p. 108); et si les «propositions relatives doubles» n'avaient paru qu'au dix-septième siècle, cette explication mériterait peut-être d'être prise en considération. Mais quand le *l* de *il* s'est-il amui? Ce phénomène est-il constaté avant le dix-septième siècle (Thurot, De la Pron. franç. I, p. 140, Koschwitz, Gramm., p. 82, cités par Lotsch, p. 6)? Et quand M. Mussafia (Pfeiffers Germania VIII (1868), p. 221), après avoir corrigé le texte des vers 85 sq. de Gauvain: *Servi furent si comme il durent Des mès, car asés en avoient. Mais saciés qui lor desplaisoient Co que li rois o els n'estoit* de la manière suivante: . . . *avoit. Mais saciés qui lor desplaisoit* etc., se contente d'ajouter: «*Qui* est là pour *qu'il*», est-ce à dire que c'est là, en anc. français déjà, une graphie usuelle? Et, s'il en est ainsi, comment l'expliquer?

Quelles que soient les réponses qu'on fera à ces questions, ce n'est pas de *qu'il* qu'à notre avis il faut faire dériver *qui* dans ces propositions.

Dans ses *Principien der Sprachgeschichte*, M. H. Paul cite (p. 133) cet exemple de Hans Sachs *Ein jedes thut, als es dann wolt, als ihm von jhem geschehen solt*, où la construction, comme l'explique M. Paul, est due à un croisement de *wie es wollte dass* etc. et *wie ihm geschehen sollte*. Que nous appelions *als* une conjonction comparative ou un adverbe relatif, peu importe; et nous voici donc en présence d'un phénomène presque identique à celui dont nous cherchons l'explication. Comme dans l'exemple de Hans Sachs, dans *Cil que l'on voit qui joute mienz* (Meraugis 102. 7) la construction pourrait bien s'expliquer par une fusion de *Celui qu'on voit jouter* et *Celui qui joute*. Or ce n'est, en ancien français, qu'après les verbes de perception et quelques autres (Tobler p. 105) que s'emploie l'accusatif avec l'infinitif, et nous avons déjà dit que nous ne croyons pas que

tous les autres verbes (*croire, dire, vouloir* etc.) se soient réglés sur ceux-là. Voici donc comment nous nous représentons la genèse de la construction tant discutée. Dans la construction primitive *qui* — *que*, *qui* est devenu *que*, c'est-à-dire l'accusatif du pronom relatif, ou par attraction ou pour éviter la rencontre de deux nominatifs. Il est à supposer aussi que la construction *il faisoit Totes les choses qui savoit Qu'a la dame d'eussient plaire*, où le nominatif *qui* est placé immédiatement devant un verbe à forme personnelle dont il n'est pas le sujet, n'a pas pu ne pas choquer l'oreille, et les quelques exemples cités par M. Tobler ne contredisent pas cette supposition. Enfin, à la dite permutation de cas, l'emploi fréquent de phrases du type *un homme que je crois que tu aimeras* a aussi pu contribuer. La seconde subordonnée restant ainsi sans sujet, il fallut lui en procurer un, puisque, comme nous l'avons vu, on ne se contentait pas d'un sujet contenu dans le verbe. Que la construction fût correcte, peu importait, pourvu qu'on se pût faire comprendre. Eh bien, l'un des deux expédients qui se présentèrent, ce fut de mettre le *qui* qui, logiquement, devait se trouver en tête de la première subordonnée, mais qui en était devenu le régime, en tête de la seconde. Figurons-nous un ancien Français qui voulût dire à un autre ce qui en latin s'exprimerait par *Ille vir quem sciebam (videbam* etc.) *esse amicum meum* etc. Notre homme n'a peut-être jamais prononcé ni entendu prononcer cette phrase compliquée, et qui sait du reste si la construction correcte *qui* — *que* a jamais été bien en vogue? Toujours est-il qu'il commence, sans se douter de rien: *Cist hom que je savois (veois)*, ayant souvent entendu et ayant lui-même souvent prononcé les groupes de mots *que je*, *que tu* etc., mais là il s'arrête net. Il tousse peut-être une fois on deux pour gagner du temps, mais sans résultat. Ne trouvant pas le moyen de dénouer le noeud, il le tranche et ajoute: *qui estoit mes amis*. Dans sa bouche donc la phrase est anacoluthique: *Cet homme que je savais . . . enfin . . . je veux dire, qui était mon ami*. Mais l'autre n'a pas remarqué la toux de son ami, ou du moins ne s'est-il pas douté qu'elle avait une cause grammaticale. Aussi, ayant lui-même besoin, une quinzaine de jours après, de dire la même chose ou quelque chose de pareil, il dit sans broncher: *Cist hom que je savois (creois* etc.) *qui estoit (fust) mes amis*, tournure qu'il avait entendue sans y réfléchir, et qui pour lui était une construction consacrée.

Mais un troisième, se trouvant dans le même embarras, se tire d'affaire par un autre moyen, savoir, en intercalant un pronom personnel pour remplacer le sujet perdu, et en disant: *Cist hom que je savois qu'il estoit mes amis*. Ces deux tournures, toutes deux des pis aller, se sont donc formées indépendamment l'une de l'autre.

Très rares, à ce qu'il semble, sont en anç. français les phrases dont la première subordonnée est une proposition relative, la seconde une proposition interrogative. Nous avons déjà cité le seul exemple de M. Schäfer, qui est en même temps le seul que nous connaissions: *Cest duel, que ne sai, dont vos nest*. Ici donc le procédé a été en partie le même que dans les «propositions relatives doubles»: le pronom relatif, logiquement le sujet de la proposition interrogative, est devenu le régime de la proposition relative, et l'autre a dû se contenter du sujet contenu dans le verbe. Sans doute on disait en anç. français aussi, comme on le dit dans la langue parlée de nos jours: *cet homme que je ne sais où il demeure*, et comme on dit en ital.: *Mingo che sai quanto egli sia intendente* (Meyer-Lübke, p. 718). C'est là la tournure commune du suédois parlé, et nous en donnerons plus loin des exemples du suédois littéraire aussi. C'est de la même manière, enfin, que s'expliquent selon nous les phrases où la proposition relative est subordonnée à une question, directe ou indirecte, p. ex. *Que pensez-vous qui suive cette terrible sortie?* (Gautier, Les Grotesques, p. 27); *Que croyez-vous qui soit arrivé?* (Plattner, Ausführl. Gramm., p. 375)<sup>1</sup>. Ici aussi la construction relative est une manière de réparer, tant bien que mal, la perte du sujet *que*, devenu le régime de la proposition interrogative. Dans l'exemple de M. Schäfer *Li quex cuidiez vos, qu'i* (AB *qui*, das im Texte aufzunehmen ist) *mialz vaille*, *Quant li uns a l'autre conquis?* (p. 7), il est vrai que *Li quex* est resté le sujet de *vaille*, et que, par conséquent, il devrait suffire d'un *que* en tête de la subordonnée; mais ce

<sup>1</sup> Au lieu de *qui* on trouve aussi *qu'il* dans ces phrases, p. ex. *Que veux-tu qu'il m'arrive?* (Daudet et Hennequin, La Menteuse, p. 91); *Et maintenant, de ce mouvement artistique . . . que pouvons-nous inférer qu'il arrive?* (Spronck, Artistes littéraires, p. 352). Inutile de faire remarquer que dans ces deux phrases il n'y a pas de pléonasme. *Il* est le sujet grammatical et *que* représente le sujet logique de la subordonnée (devenu le régime de la principale?); et la phrase correspond au type *Il est arrivé un malheur*, tandis que *Que croyez-vous qui* etc. suppose *Un malheur est arrivé*.

sujet est si loin qu'on a eu le temps de la perdre de vue en arrivant au prédicat, et il y a quelque chose de si anormal dans une construction où le sujet précède la conjonction qui introduit la proposition, qu'il n'est que tout naturel qu'on ait senti le besoin d'un nouveau sujet<sup>1</sup>.

Mon opinion sur la genèse des «propositions relatives doubles» était déjà faite, quand j'ai eu connaissance de celles de MM. Wilhelm Neumann, Gebhardt et Meyer-Lübke. Chez le premier de ces auteurs j'ai eu le plaisir de trouver une manière de voir presque identique à la mienne. Seulement M. Neumann nie qu'il ait jamais existé, en français, une construction *qui* -- *que*. Dans les passages apportés par M. Tobler, il faut lire *cui* ou *qu'il*, cela «en conformité avec la construction du bas latin». Voilà qui s'annonce bien. Avant d'avoir connaissance de la thèse de M. Neumann, j'avais essayé d'apprendre quelle était la forme latine de ces phrases, quand l'accusatif avec l'infinitif avait été remplacé par une proposition introduite par *quod*. Mais ni dans les ouvrages de MM. Mayen, Bonnet, Regnier, Koffmane et d'autres, ni dans l'*Archiv für lateinische Lexicographie* je n'avais réussi à trouver un exemple de ce genre<sup>2</sup>. Malheureusement M. Neumann n'a qu'un seul exemple à produire, ce qui est bien peu, et en outre nous n'en connaissons même pas la leçon véritable: *Illa femina quam dicites esse (quod sit) sanctissima*. Il me semble pourtant bien improbable qu'en bas latin, du moins à côté de la construction correcte *Illa femina quæ dicitis quod sit*, il n'ait pas existé aussi la construction *Illa femina qu a m* etc.

<sup>1</sup> Il y a en anc. français et en provençal une construction dont la genèse offre une certaine analogie avec celle des «propositions relatives doubles», telle que nous nous l'expliquons. Quand une préposition était séparée par un nom de l'infinitif auquel elle appartenait, l'oreille la rattachait souvent à ce nom. Or, comme, excepté dans quelques cas, l'infinitif ne pouvait se passer de préposition, on sentit le besoin de réparer la perte, et on le fit en intercalant avant l'infinitif la préposition dont la signification est la plus générale, à; p. ex. *les attendent pour eus a detrachier; sans nous a parjurer; de traison a faire n'est pas la vielle lente* (Lachmund p. 27; Meyer-Lübke p. 568).

<sup>2</sup> La thèse de M. Thomas Dokkum *De constructionis analyticæ vice accusativi cum infinitivo fungentis usu apud Augustinum*, Diss. inaug., Snecæ 1900, ne m'est connue que par un bref compte rendu dans l'*Archiv f. lat. Lexicographie* XI, p. 596, où cependant la construction qui nous intéresse n'est pas mentionnée.

Comme nous le verrons tout à l'heure, l'anglais possède cette construction hybride, et le latin classique offre des exemples d'un procédé analogue. Dans le cas où une proposition interrogative est enlacée à une proposition relative, le pronom relatif qui est, ou qui devrait être, le sujet de la proposition interrogative est souvent à l'accusatif, par attraction, p. ex. *quem ego qui sit homo nescio* (Pl. Trin. 849 et 960, Dræger II, p. 470); comp. *si quid est in me ingenii quod sentio quam sit exiguum* (Cic. Arch. I, 1) et *Quod nuper ipse juratus docuit quemadmodum gestum esset* (Verr. 5, 7, 15), où l'on a quelque peine à croire que *quod* se soit maintenu comme nominatif. Si la littérature citée par Reisig p. 117 était à ma portée, j'en saurais peut-être un peu plus long sur ce point.

M. Neumann, qui est très laconique, ne nous dit pas quelles sont les raisons qui lui ont fait décréter que, dans les exemples de M. Tobler, il faut lire *cui* on *qu'il* au lieu de *qui*; mais on peut les deviner. Son seul exemple latin semble lui suffire pour prouver qu'en bas latin *quem* (*quam*) — *quod* était la seule construction usitée, et de là il conclut qu'il *n'a pu* exister en français une construction *qui* — *que*. Si c'est là ce qu'entend M. Neumann, inutile de dire que sa conclusion est de beaucoup trop large. D'autre part, quand même dans les exemples de M. Tobler la leçon serait absolument certaine, ces exemples sont en si petit nombre qu'il prouvent tout au plus que la construction latine qu'ils supposent, *qui* (*quæ*) — *quod*, a existé, mais non pas qu'elle ait été la seule. Somme toute, nous ne savons pas si c'est principalement en français que le sujet de la seconde subordonnée est devenu par attraction le régime de la première, ou si cette permutation de cas était un fait accompli en latin déjà, mais ce n'est là qu'un détail sans importance.

Quand M. Gebhardt (Zs. XX p. 46) qualifie la seconde des deux propositions relatives d'*explicative*, il faut qu'il entende ce terme dans un sens autre que celui qu'il a ordinairement. Si l'on appelle la proposition relative *explicative* «lorsqu'elle ne restreint par la signification du substantif auquel elle se rapporte, mais qu'elle exprime un simple fait ou circonstance accessoire qui n'est pas nécessaire au sens de la principale», et si la proposition relative *explicative* «a toujours son verbe à l'indicatif» (Ayer p. 548), il faut convenir que les propositions dont nous nous occupons sont tout ce qu'il y a de moins explicatives.

Plutôt *déterminatives* alors, s'il faut absolument qu'une proposition relative soit ou l'un ou l'autre. Mais à quoi bon s'ingénier à faire entrer, bon gré mal gré, dans les catégories régulières de la grammaire ce qui est une des «pousses sauvages de la langue». Ce n'est pas ainsi, il est vrai, que M. Gebhardt considère notre construction. Il semble y voir, non pas une construction éminemment irrégulière dont il faille expliquer la genèse, mais seulement une construction un peu compliquée, il est vrai, mais syntactiquement irréprochable. Aussi bien se contente-t-il de l'analyser et de nous montrer que le relatif en tête de la dernière proposition a pour antécédent le premier relatif, ou éventuellement, le pronom interrogatif, etc. etc.

Tout cela est très bien, mais nous le savions déjà. M. Plattner nous avait déjà dit dans la première édition de sa grammaire (p. 278) que dans la phrase *Que pensez-vous qui soit arrivé?* *qui* se rapporte au pronom interrogatif, et dans l'article que nous avons mentionné plus haut, il dit la même chose, bien qu'en d'autres termes. Nous ne nierons pas que la phrase, une fois formée, ne puisse être analysée ainsi, ni qu'on ne puisse l'appeler une proposition prédicative. Mais comment une construction si étrange et si totalement différente de l'équivalent ou des équivalents de la langue mère, comment s'est-elle formée? Et pourquoi n'a-t-on jamais dit aussi *Je le pensai qui était arrivé?* Voilà ce que M. Gebhardt ne nous dit pas.

J'ai beau lire et relire, en français et en allemand, les pages consacrées par M. Meyer-Lübke à cette construction (Grammaire III, p. 716 sq., Grammatik III, p. 688 sq.), je ne parviens pas à saisir nettement comment le célèbre auteur se l'explique. Il dit que «dans tous les cas nous avons affaire à des propositions relatives prédicatives» («Durchweg liegen prädikative Relativsätze vor»), mais il n'accepte pas la solution de MM. Plattner et Morf; il parle d'un *que je crois* parenthétique, mais il n'admet pas l'hypothèse de M. Tobler. Selon lui, l'opinion qui se rapproche le plus de la sienne, c'est celle de M. Gebhardt, et chez M. Gebhardt nous n'avons pu trouver aucune opinion sur ce qui nous importe le plus, savoir, la genèse de la construction.

---

Il ne sera peut-être pas sans intérêt de voir quelles sont toutes les constructions dont s'est servi, ou se sert encore, le



français pour rendre la phrase *Ille vir quem credebam esse amicum meum*. C'est pourquoi j'ai réuni ces constructions, dont des exemples se trouvent dispersés dans les articles déjà cités :

1) *qui — que*. C'est là, comme nous l'avons dit, la construction strictement logique, et dont il faut partir (Tobl. p. 104).

2) *qui — qu'il*; p. ex. *del diable qui entreset Cuidoie qu'il vos enväist* (Tobl. p. 105).

3) *que — qui*. A cette construction appartiennent comme l'observe M. Tobler, des phrases telles que *la feme qu'on cuide ou il a plus avoir* et aussi *des choses qu'il m'avouait sur lesquelles il ne s'était jamais tant ouvert avec lui* (Morf, p. 217). Mais où la première subordonnée ne contient pas un verbe transitif, ce n'est que par fausse analogie qu'on s'est servi de cette construction, comme dans cette phrase de M<sup>me</sup> de Sévigné *Je n'ai pu me dispenser de causer un peu avec vous sur ce sujet que je suis assurée qui vous tient au cœur* (Plattn., p. 359).

4) *que — qu'il*; Tobl. p. 107; Schäf. p. 8. Cette construction, dont M. Haase (p. 88) cite de nombreux exemples du XVII<sup>e</sup> siècle, n'est plus usitée dans le français littéraire, mais, comme nous venons de le dire, elle s'entend dans la conversation. Un pléonasme analogue se rencontre dans les deux passages suivants, où c'est le régime qui est deux fois exprimé: *Joseph... que vous orrez ci-après commant Judas le vendi pour trente pièces d'argent* (Joinville, Schäf., p. 6); *il y a là des œuvres que Sainte Beuve lui-même, si curieux, a fait comme s'il les ignorait* (Brunetière, Ét. crit. III, 65);

5) *que — que*; Gauvain 140, cité plus haut (p. 22);

6) *dont — qu'il*. Cette construction a des racines profondes. Chez Cicéron déjà nous en trouvons le prototype: *de quo esset orta suspicio pecunia oppugnatum* (s.-ent. *eum esse*); *de quo exploratum sit tibi eum redditurum* (Dræger II, p. 412, Kühner II, p. 526, Reisig, p. 116). En ancien français les exemples semblent être assez nombreux, tant de cette construction que de celle qu'elle suppose: *De la fontaine poez croire Qu'ele boloit com eve chaude* (Tobl. p. 17, 106; Schäf. p. 3, 12, 13, 14). Selon M. Plattner (p. 357) *Le Courier de Vaugelas* (V, p. 173) cite comme vicieux cet exemple: *une discussion dont tout le monde sait qu'elle n'aboutira pas*, et M. Plattner est lui-même d'avis que l'emploi de *dont* est incorrect quand il qualifie un verbe déclaratif, comme dans les deux exemples qu'il cite de Fr. Sarcey:

*Une de ces affaires dont le peuple dit . . . qu'il n'y a pas de quoi fouetter un chat et celui dont le proverbe dit qu'on n'est jamais mieux servi que par cet ami-là.* Sans doute *dont* — *que* se rencontre plus rarement que l'accusatif avec l'infinitif (Lücking Gramm. p. 304), mais il fallait ajouter qu'il est des cas où ni cette dernière construction ni aucune autre que *dont* — *que* ne peut faire service. Les trois exemples que nous venons de citer sont de tels cas. Dans aucun de ces exemples l'accusatif avec l'infinitif n'est possible, et *Une de ces affaires où le peuple dit qu'il n'y a pas etc.* ne dit pas exactement la même chose que *Une de ces affaires dont le peuple dit que etc.* Pour ces deux premiers exemples on pourrait sans doute se servir de la construction n° 9 ci-dessous, mais nous ne sommes pas certains que *Une de ces affaires où, comme dit le peuple, etc.* dise précisément ce qu'a dit l'auteur.

Cette dernière tournure n'impliquerait-elle pas que celui qui la prononce partage l'opinion qu'il cite?

Comp. encore *la mécanique littéraire, dont on est forcé de convenir qu'elle est effectivement « enfantine »* (Brunetière Ét. crit. I, 295); *On peut écrire comme Marivaux, dans un style dont les juges sévères diraient qu'il approche du galimatias, et cependant être naturel* (*ibid.* II, 141; Id., Nouv. Ess. 226, 235, 256); *Cette quantité se trouve perdue maintenant dans une masse confuse et incohérente . . . qui fait le succès du moment, mais dont on ne peut dire en conscience qu'elle représente la force intellectuelle d'une nation* (Spronck, Artistes littéraires p. 13); *L'ironie . . . est un procédé de style . . . dont on peut dire seulement que la médiocrité y est plus déplaisante qu'ailleurs* (Doumic, R. d. d. M. 15/1 '00, p. 430; T. de Wyzewa, *ibid.* 15/3 '00, p. 467; Le Goffic, *ibid.* 1/5 '00, p. 166). Dans quelques-uns de ces exemples l'accusatif avec l'infinitif serait grammaticalement correct; et pourtant j'ose dire, au risque de me tromper, qu'il donnerait à la phrase je ne sais quoi de lourd et de pédantesque.

Si donc, comme nous l'avons vu, *dont* — *que*, transmis par la langue mère, est d'un fréquent emploi, dans le français actuel aussi bien que dans l'ancienne langue, et s'il est impossible de nier que dans les exemples cités cette construction ne soit, au point de vue logique, irréprochable, puisque les verbes *savoir*, *dire*, *convenir* prennent en d'autres cas un régime avec *de* (*Je n'en sais rien; Qu'en dis-tu? Convenez-en*), on se demande

vainement sur quoi se fonde le jugement du Courrier de Vaugelas et de M. Plattner. Mais il y a d'autres cas où cette construction a passé les limites légitimes de son emploi, p. ex. *Bellah est le seul* [récit de Feuillet] *dont on ne voit pas qu'il ait eu des raisons de l'écrire* (Brunetière, Nouv. Ess. p. 80); *ce monde, c'était l'ancien, si dur aux misérables, le même dont on oublie toujours . . . qu'étant fondé sur l'esclavage, il l'était sur la force et sur l'iniquité* (*ibid.* p. 238); *des caractères, enfin, dont on est obligé d'avouer qu'ils manquent de caractéristique* (Ét. crit. I, 295). Évidemment la construction de ces phrases n'est pas strictement correcte, puisque les verbes *voir*, *oublier*, *avouer* ne se construisent pas avec *de*. Comp. aussi les deux passages suivants: *Étrange conception de l'art, véritablement inhumaine, dont on ne saurait dire s'il y entre plus de mépris de la souffrance des autres, ou plus d'amour et d'orgueil de soi* (Brunetière, Nouv. Ess., p. 152); *Ce théâtre ne se contente pas des œuvres qui ne peuvent pas mourir et de celles qui veulent naître; il en évoque quelquefois dont on se demande si elles dorment ou si elles sont vraiment mortes* (Dumas, Théâtre compl. VI, p. 210);

7) *dont — qui*; p. ex. *Celui dont ele savoit Qui suens avoit esté*; — *li mariages dont il dist A qoi li siecles se tenist* (Tobl. p. 106); *pour le grant nombre de pucple dont il estoient enfourmé qui les sievoit* (Schäf. p. 3). Ici *qui* n'a même pas la raison d'être que dans la construction n° 3, où il remplace le *qui* qui devrait se trouver en tête de la première subordonnée, et la tournure est évidemment due à une contamination des deux constructions *dont — qu'il* et *que — qui*. De même dans l'exemple de Villehardouin cité par M. Schäfer (p. 11), la leçon de Mätzner *Celui cui Diex donra qui soit esliz* s'explique par une extension analogique de la construction relative.

8) *Accusatif avec infinitif*, ou *Accusatif du pronom relatif + un complément prédicatif*.

De même qu'il y a des cas où les deux constructions n° 6 et n° 8 sont grammaticalement correctes, mais où la première est seule usitée, il y en a d'autres où c'est la dernière qui l'emporte. Personne ne songerait, je crois, à faire usage de *dont — que* dans des phrases telles que *toutes les sottises qu'on supposait avoir été faites* (Sarcey, Siège de Paris); *vous qu'un vieillard morose croyait être une petite folle* (A. France, Crime de

Sylv. Bonnard p. 91); *ce gentil homme que je devine être M. d'Astarac* (A. France, *Rôtisserie de la Reine Pédauque*, p. 336); *cette mère qu'elle devina malheureuse* (Ohnet, *Dames de Croix-Mort* p. 172); *Un public qu'on savait favorable* (Renan, *Pages choisies* p. 283); *une large rivière que le sergent me dit être l'Elster* (Erckmann-Chatrian, *Hist. d'un Conscrit*); *ce comte de Saxe que l'on disait aimable* (Scribe et Legouvé, *Adrienne Lecouvreur*); *un exemple que je garantis authentique* (Flaubert), et pour *Cette honnête femme que je voulais si pure et si noble* (Dumas, *Th. compl.* V, p. 72) l'autre construction est évidemment hors de question. Mais si M. Lücking (l. c.) veut dire que, même dans une phrase telle que *Ce conquérant, de qui on a dit qu'il avait fait taire toute la terre*, l'accusatif avec l'infinitif est préférable ou plus usité, je crains qu'il ne se trompe. De même qu'il faut, pour justifier l'emploi de la construction *dont — que*, que la proposition-régime ait un certain corps, de même, me semble-t-il, l'emploi de l'accusatif avec l'infinitif dans ce cas rend la phrase lourde et archaïque;

9) Le verbe déclaratif ou le verbe de perception est placé dans une incise: *cet homme, qui, (dit-on, on le sait, comme nous l'avons vu etc.) est etc.* C'est là dans le français contemporain la forme qu'on préfère partout où on peut l'employer.

Il y a du moins une autre langue qui offre des exemples de la construction relative dans les mêmes deux cas que le français. C'est l'allemand. Ainsi Luther rend St. Matth. XXVII. 21 par *Welchen wollt ihr unter diesen beiden, den ich euch soll losgeben?* Chez Lessing, comme chez les autres écrivains des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles les exemples de cette construction abondent, p. ex. *Oder es hat sich mit diesen Käfern gerade das Gegenteil von dem zugetragen, was Herr Klotz meint, das mit den andern Aegyptischen Steinen geschehen; Was ich empfinde, das in meinem (Herzen) vorgehen würde, das ging alles in seinem vor; Ferner will ich deinem Vater sagen, was ich glaube, das du wünschest* (Lehmann p. 136).

L'allemand actuel a abandonné cette construction. Il ne connaît même pas les phrases du type «*un homme que je crois que tu aimeras*», qui se rendent ou par *ein Mann, den du, wie*

*ich glaube, lieben wirst* ou par *ein Mann von dem ich glaube, dass du ihn lieben wirst*<sup>1</sup>.

Tout au plus une proposition conjonctive peut-elle s'entrelacer avec une proposition interrogative, si le pronom interrogatif est le régime direct de la subordonnée, p. ex. *Was glaubst du, dass er antwortete?* (Lehmann, p. 157).

Quand donc nous rencontrons quelquefois dans l'allemand du XIX<sup>e</sup> siècle des phrases analogues à celles citées de Lessing, il faut sans doute n'y voir qu'une confusion accidentelle de *das* et *dass*. M. Gebhardt cite (p. 47), outre un autre exemple de Luther, d'une version du Nouveau Testament, imprimée à Cologne, St. Matth. VII, 12: *Alles nun was ihr wollt, das euch die Leute thun sollen, das thut ihr ihnen*; de Buchmann, *Geflügelte Worte*: *Was du nicht willst, das dir geschieht, Das thu' auch keinem andern nicht*, et d'une traduction des *Promessi sposi*, imprimée en 1837: *Was wollen sie, das er mit mir thue?*<sup>2</sup>

Il n'y a pas de doute, me semble-t-il, que la construction allemande ne soit due aux mêmes facteurs que l'est, à mon avis, la construction française. Quand Lessing écrivait: *was Herr Klotz meint, das mit den andern Aegyptischen Steinen geschehen*,

<sup>1</sup> Comme en français, on trouve, par analogie, cette dernière construction avec des verbes qui autrement ne prennent pas un régime avec *von*, p. ex. *Wohlstand, von dem es ein Wunder wäre, wenn er mit dem wahren Glauben bestehen könnte* (Lessing, cité par Lehmann p. 132); *interessante und werthvolle Arbeit, von welcher zu bedauern ist, dass der Verfasser sie nicht . . . erweitert hat* (G. Kœrting, Zs. f. neufr. Spr. und Litt. I, p. 121); *Eine durch und durch absurde Novelle, von der zu beklagen ist, dass ein Mann von Cherbuliez' Talent sie zu schreiben für seiner würdig erachtet . . . hat* (Id., *ibid.* p. 285); comp. *Die Lilja des Eystein Asgrimsson, von der alle Zeitgenossen wünschten, sie selbst gedichtet zu haben*, etc. (E. Mogk, Litteraturblatt 1900, p. 366).

<sup>2</sup> Dans «*Die Rose von Tistelö*, von Emilie Flygare-Carlén, übers. von H. Denhardt» (Reclam), se trouve p. 339 cette phrase *Aber was meinst du wol, was geschehen ist?* et p. 383 *Was denken Sie, Herr Lieutenant, was er verlangt?* J'avais toujours cru que le second *was* était le pronom relatif, faisant la même fonction que *das* dans les phrases citées plus haut. Or MM. Falk et Torp citent (p. 251) un exemple pareil comme parallèle aux phrases islandaises *hvat ætlið ér, hvær þessi maðr man vera? hvat ætla þú, hvær til hafi gefit?* où *hvat* sert à «diriger l'attention sur l'interrogatif suivant». Les phrases islandaises, et les phrases allemandes aussi peut-être, pourraient donc être appelées des «propositions interrogatives doubles», et la construction s'explique sans doute par le croisement de deux pensées: *Was meinst du wol dass geschehen ist?* et *Kannst der dir denken was* etc.?

*was*, qui devait être le sujet de *geschehen*, s'est présenté à lui comme le régime de *meint*, et *qui* remplace le sujet ainsi perdu. Dans d'autres passages il se sert, pour réparer la perte, de l'autre procédé que nous connaissons de l'ancien français, savoir, celui qui consiste à intercaler un pronom personnel, p. ex. *das... was Aristoteles will, dass es in allen Tragödien geschehen soll* (Lehm. 137). Enfin, quelquefois, dans une question, le pronom interrogatif, qui logiquement est le sujet de la subordonnée, se maintient comme tel; dans ce cas nous avons cette construction: *Was meinst du, dass der Fall ist?*

Comme on a pu le voir, dans quelques-uns de nos exemples le pronom interrogatif ou le premier pronom relatif est logiquement le régime de la subordonnée ou, dans le dernier cas, de la seconde subordonnée. Ici la construction relative n'est pas nécessaire, et au vers 17 Luther dit: *Welchen wollt ihr, dass ich euch losgebe*. Mais quand, dans ce cas, nous trouvons la conjonction remplacée par le pronom relatif, le procédé a été le même, à cela près qu'ici c'est le régime de la dernière proposition qui a été annexé à la proposition précédente, et que c'est ce régime perdu qui a été remplacé par le relatif.

Pour qui ne serait pas satisfait de l'explication que nous venons de donner, en voici une autre, qui n'en est au fond qu'une modification. Il se pourrait que le double sens de *das(s)* eût entraîné une confusion de la conjonction et du pronom relatif, confusion d'autant plus facile à comprendre que ces phrases présentent le seul cas où le sujet ou le régime de la proposition aient leur place avant la conjonction qui introduit la proposition<sup>1</sup>. Et du moment que, de cette manière, *dass* était quelquefois pris pour *das*, il est tout naturel qu'on en soit aussi venu à dire: *Welchen wollt ihr, den ich euch losgebe* et *Welcher dünkt dich, der unter diesen dreien der nächste sei gewesen dem, der unter die Mörder gefallen war?*<sup>2</sup> (cité par M. Gebhardt, p. 46).

<sup>1</sup> On sait que la conjonction *dass*, aussi bien que le pronom relatif *der*, *die*, *das*, provient du pronom démonstratif. Ces deux sens s'étaient différenciés de très bonne heure, mais l'orthographe ne se fixa que beaucoup plus tard, selon M. Wunderlich (Satzb., p. 212) après le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, selon M. Lange (p. 109) vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Pour la langue de Luther la graphie *das* dans des phrases telles que *Was willst du, das ich thun soll?* (alternant avec *Was willst du, dass etc.?*) ne prouve donc pas, à elle seule, que nous ayons affaire à des propositions relatives.

Nous croyons pourtant qu'il suffit, pour les « propositions relatives doubles » allemandes, de la même explication que pour les françaises. Mais le fait que MM. Lehmann et Gebhardt n'ont apporté que chacun un exemple où la proposition relative est introduite par *den* ou *der*, tandis que celles amenées par *das* abondent, semble indiquer que ces dernières ont été plus en vogue et se sont maintenues plus longtemps que celles introduites par une autre forme du pronom relatif, ce qui s'explique peut-être par la dite confusion.

C'est en présence des phrases allemandes du type *Ferner will ich deinem Vater sagen, was ich glaube, das du wünschst*, où la construction relative n'est pas nécessaire, que j'ai dit plus haut (pour faire à M. Plattner autant de concessions que possible) que, dans une phrase comme *des raisons qu'il a cru que j'approuverais*, le second *que*, bien que originairement la conjonction, aurait bien pu être conçu, occasionnellement, par un plus ou moins grand nombre d'individus, comme pronom relatif.

MM. Falk et Torp citent (p. 145) d'un auteur danois du XVI<sup>e</sup> siècle *som han viste i sandhed der haffde hans far kier*, où ils regardent *som . . . der* comme équivalant à un simple *som* ou *der*, comme dans la phrase *af een som der var ganske hvid*, pléonasme qui, selon eux, s'entend encore aujourd'hui dans le danois de Copenhague. Il semble pourtant fort douteux que ces deux cas soient identiques, puisque dans l'un les deux relatifs sont séparés l'un de l'autre et introduisent chacun sa proposition; et on se demande si la phrase citée n'est pas plutôt une « proposition relative double », devant sa genèse aux mêmes causes que, selon nous, les propositions françaises et allemandes du même genre. Il arrive quelquefois que ce qui est dans une langue une construction usuelle se rencontre dans une autre occasionnellement.

Dans le passage suivant *Den Mærkeligste, jeg ved der har beboet dette Statsfængsel, var den rasende Biskop Valdemar* (Ingemann, *Erik Menveds Barndom*, II, p. 103), la construction est sans doute la même que dans le passage de *Notre Dame* cité plus haut *Cette bohémienne que vous savez bien, qui etc.*, c'est-à-dire, la seconde subordonnée à pour autécédent *Den Mærkeligste jeg ved* (= *L'homme le plus remarquable à moi connu qui etc.*), mais alors il faut avouer que la ponctuation n'est pas bien heureuse.

En anglais, où il n'y a pas, et où il n'y a probablement jamais eu de «propositions relatives doubles», il existe cinq équivalents:

1) *This man, whom I thought to be (whom I regarded as) my friend, etc.*;

2) On n'écirait peut-être pas *This man, who, I thought, was my friend, etc.*, mais le type existe, c'est-à-dire, le verbe *think, say* etc. figure quelquefois dans une incise; p. ex. *I came to see a — a — a young man, who, I believe, works in this establishment* (W. Besant); *the prospects of her venture, which were gloomy, she thought, as the competition was so severe* (Id.); *Here there is erected a statue of the Founder, who, it is stated on the pedestal, died . . . in the year 1686* (Id.); comp. *but I respected the truce, as, I am bound to say, did Northmour* (Stevenson);

3) *This man, who I thought was my friend, etc.* De ce type sont sans doute des phrases telles que les deux suivantes, bien que la forme du pronom relatif ne nous permette pas de décider à quel cas il est: «*The dream of Gerontius*» *is full of concerted songs, which we would fain hope might be dispensed with in the passage from life to death* (Mrs. Oliphant, *The Victorian Age* II, p. 12); *doing, in spite of herself and all her best instincts, what she felt whas right* (Id.);

4) *This man, whom I thought was my friend, etc.*; p. ex. *The greatest heiress in England whom they had hoped would marry a duke, or a marquis, or an earl at least, had positively and actually married the son of a common soldier* (Walter Besant). Quand M. Franz dit (p. 146) que cette dernière construction — qui, on le comprend, n'est pas reconnue comme correcte, mais qui n'en est pas moins très usitée (Jespersen, p. 188) — doit son origine à une fusion de la construction n° 1 et d'une incise, ce n'est sans doute que par inadvertance. Inutile de faire remarquer, après tout ce que nous avons déjà dit, que dans la construction n° 3, *I thought* n'est pas une incise, mais la subordonnée de premier rang dont *who was my friend* est le régime. Sans doute une contamination aurait pu se produire entre les deux constructions n° 1 et n° 2 aussi, comme en grec, où le croisement des deux phrases Τόδε, ὥς οἶμαι, ἀναγκαιότατον ἐστὶ et Τόδε οἶμαι ἃ. εἶναι a eu pour résultat Τόδε ὥς οἶμαι ἀναγκαιότατον εἶναι, ce qui est chez Platon une construction consacrée



(Ziemer, p. 105). Mais puisque la construction n° 3 existe en anglais, il semble bien plus naturel de supposer que c'est elle qui avec le n° 1 a donné naissance au n° 4;

5) Sans doute on n'écrit jamais, ni ne dit: *A man of whom I thought that he was my friend*, mais la construction n'en existe pas moins. Prenez un autre verbe, p. ex. *know*, et ajoutez l'adverbe *only*, et la seule construction possible sera *A man of whom I only know that he is etc.*; comp. *There are a few other cases . . . of which it can only be said that in Modern English they are no longer of frequent occurrence* (Stoffel, Engl. Stud. XXIX, 87);

Il semble qu'une phrase du type *Un homme dont je ne savais pas où il demeurerait* ne puisse se rendre en anglais littéraire que par quelque périphrase, p. ex. *A man whose residence was unknown to me*. Mais dans la langue parlée, on dit, comme en français et un suédois, *A man [that] I didn't know where he lived*.

En suédois, enfin, où il n'y a pas non plus de «propositions relatives doubles», il existe aussi cinq équivalents:

1) *Denne man, som jag trodde vara min vän*, etc. Quant à cette construction, il me semble que la question de savoir s'il faut l'employer ne dépend pas seulement du verbe dont elle est le régime, mais encore de l'infinitif même. Il est aisé de voir que *anse* s'y prête mieux que *tro*, et *tro* mieux que *förmoda*. Mais si l'oreille ne me trompe pas, c'est avec les infinitifs *hafva* et *vara* que la construction est le plus naturelle et le plus usitée. Quoi qu'il en soit, j'écrirais sans hésitation la phrase citée ci-dessus, mais je n'écrirais jamais *Denne man, som jag trodde bo i Stockholm*, etc.

2) *Denne man, hvilken, såsom jag trodde, (man visste, det berättades etc.) var* etc. Construction absolument étrangère à la langue parlée, et dans la littérature aussi moins usitée que la construction identique en français;

3) *Denne man, om hvilken jag trodde (man visste, det berättas etc.) att* etc.

Cette construction jouit d'une réputation extraordinaire, et tandis que la tournure équivalente n'est tout au plus admise en latin que pour le style épistolaire et qu'en français quelques-uns ne la reconnaissent même pas comme correcte, c'est là en suédois la construction officielle, attitrée, la favorite de tous les

amis de la convenance et de la correction. Pour nous, nous n'aimons pas trop cette circonlocution un peu traînante et monotone, et comme la construction suivante lui est supérieure, il nous semble qu'il faut restreindre son emploi aux cas où ni cette dernière ni l'accusatif avec l'infinitif ne sont possibles<sup>1</sup>;

4) *Jag tager nu afsked af eder, herr Sigfrid, för att begifva mig till min fader, som jag förmodar är i staden* (C. H. Mellin, *Sivard Kruses bröllop*); *Jag har ingen, som jag vill skall minnas mig* (Geijerstam, *Kampen om kärlek* p. 105); *Doktor S. ordinerade droppar, som han trodde skulle hjälpa* (cité par M. Linder p. 216).

C'est là, au contraire, la bête noire de beaucoup de grammairiens. M. Linder, connaisseur des plus distingués de notre idiome, la désigne nettement comme incorrecte; opinion que j'ai trouvée partagée par d'autres maîtres de la langue suédoise, sans que j'aie jamais pu comprendre en quoi consiste l'incorrection. Je n'alléguerai point en sa faveur qu'elle est très usitée dans la langue parlée, car je ne suis pas d'avis que tout ce qui est usité dans la conversation doive par là même être admis dans la langue littéraire. Ainsi l'emploi de *inte* pour *icke* ou *ej*, et de *bara* pour *blott* ou *endast*, affectionné par quelques auteurs, me fait l'effet de quelque chose, sinon d'affecté, du moins de forcé; car ce n'est décidément pas sans effort qu'un homme cultivé réussit, quand il écrit, à s'en servir d'une manière conséquente (excepté dans le style le plus familier), tandis que *icke* ou *ej*, *blott* ou *endast* lui vient tout naturellement sous la plume. Mais, d'autre part, une construction n'est pas incorrecte pour la seule raison qu'elle est usitée dans le langage de tous les jours, et il faut prendre garde de vouloir ériger entre la langue parlée et la langue littéraire une muraille de Chine qui fermerait à celle-ci bien des sources d'enrichissement et de rajeunissement.

Quant à la construction en question, elle n'est ni pléonastique ni elliptique; rien n'y est de trop, rien n'y manque, si ce

<sup>1</sup> Comp. ce que dit M. Lehmann de la même construction en allemand: «... während jene Umschreibungen mit *von* und dergleichen, zumal in häufiger Wiederholung, doch in der That nicht bloss überaus einförmig und minder schnell fasslich sind, sondern auch oft einen ledernen und hölzernen Klang haben und mehr zerspalten und zersplittern, als verbinden und einen.» (p. 159).

n'est la conjonction *att*. Or *att* manque aussi dans la construction qu'elle suppose: *jag trodde han var min vän*, sans qu'on ait jamais qualifié d'incorrectes ni les phrases suédoises de ce type ni les phrases latines, anglaises, allemandes et danoises où la conjonction est omise. Ajoutons que la construction analogue de l'italien et de l'espagnol et la construction absolument identique de l'anglais sont usitées dans tous les styles, et l'on comprendra peut-être pourquoi, sans nier que l'accusatif avec l'infinif ne puisse être quelquefois préférable dans le style élevé, soit par raison d'euphonie, soit parce qu'il donne à l'expression quelque chose de légèrement archaïque, nous regardons la tournure suédoise, non seulement comme grammaticalement irréprochable, mais encore comme digne de n'importe quel style. C'est aussi là, semble-t-il, l'opinion de beaucoup d'écrivains de talent, qui l'emploient, non seulement dans le dialogue, mais aussi quand ils parlent eux-mêmes; p. ex. *den fara, som han trodde förestod honom* (C. H. Mellin); *hvilket vi nödgas erkänna sällan hände* (Id.); *den scen, som de visste spelades där nere* (Geijerstam, *Det yttersta skäret*); *Rane sände från schavotten hälsningar till sin "våna hustru", hvilken han hoppas skall uppföstra deras barn "till gudsfrukian"* (Schück, *Ur gamla papper*, Andra ser. p. 97). En danois cette construction est très commune, p. ex. *Ole Ark, som man troede havde været behjælpelig ved Erkebispens Flugt; anselige Prælater, som man vidste vare Kongen hengifne* (Inge-mann); *tror I at hun som har levet som hun har troet var ret levet . . . tror I at Gud vilde skyde henne fra sig?* (Jacobsen, *Fru Marie Grubbe*, p. 336), et ni M. Mikkelsen ni MM. Falk et Torp n'y trouvent rien à redire. Enfin, elle est de noble origine, sa généalogie remontant jusqu' à la vieille *norræna*, où pourtant la dernière proposition est toujours introduite par *at* ou *er*, p. ex. *þá menn, at (er) hann spyrr at afreksmenn eru at afti ok hreysti* (Egils Saga p. 15); *þá menn er hann vissi, at þeim hefðu allkerir verit* (*ibid.* p. 92).

Soit rapport historique ou non, on rencontre dans le suédois finlandais la même variété qu'en isl., p. ex. *ett leende som jag kunde förstå att inte anslagit; den finska visan, som Ben tyckte att var vacker; mottagandet har inte varit så hjärtligt, som den ärlige folkvännen önskat att skulle komma honom till del* (Tavaststjerna, cité par M. Lennart Hennings, *Finsk tidskr.*, Senare

halfåret 1899 (Tom 47), p. 205)<sup>1</sup>. Je ne dirais pas avec M. Lennart Hennings que dans ces trois phrases la dernière proposition manque de sujet. Dans les deux premières *som* reste décidément pour mon oreille le sujet de la proposition-régime et n'est pas devenu, par attraction, le régime de la proposition relative<sup>2</sup>. Ce qui donne lieu de croire qu'en islandais aussi *er*, *es*, *at* dans le même cas étaient sentis comme des nominatifs, c'est le nominatif *fáir* dans les exemples suivants: *þvíat fáir hygga ek at sik viti saklausu* (Egils saga, p. 41); *fáir ætla ek at þau bindi sárin, er hann veitti* (ibid. 67);

5) *Utan att svara på vidare frågor, grep jag en revolver, som låg i min ficka och som jag nästan hade glömt, att den fanns till* (Geijerstam, *Medusas hufvud* p. 291). M. Linder cite (p. 216): *På skolmötet fällde herr B. ett yttrande, som han fruktade, att det skulle väcka ond blod*. La première de ces deux phrases est bonne, la seconde ne l'est pas. C'est que, d'abord, la première peut être regardée comme appartenant à la langue parlée, puisque le verbe est à la première personne. Puis, nous n'employons cette tournure qu'avec des verbes qui, comme *glömma*, ne se prêtent pas bien à la construction précédente. Mais elle appartient, étant pléonastique, à la langue parlée, et sans doute on ne la rencontre pas souvent dans la littérature, sauf, bien entendu, dans le dialogue.

Dans deux cas l'entrelacement d'une proposition interrogative avec une proposition relative a pour résultat une construction grammaticalement correcte, bien que, souvent, un peu lourde. C'est quand le relatif est ou bien le régime ou bien un circonstanciel de la proposition interrogative; p. ex. *Som ett par bisysstrar utmärkte sig fröknarna Torsell för ganska mycken scenvana, som jag icke vet hvar de förvärfvat sig* (T. H., Sv. Dagbl. <sup>20</sup>/9 99); *ett faktum, hvaröfver man ej riktigt visste, om*

<sup>1</sup> La forme sans *att* se rencontre cependant déjà dans le suédois du XVI<sup>e</sup> siècle, à côté de celle avec *att*; p. ex. *Dock hoppas jag, att där varder näst Guds hjälp väl bot uppå, om I icke mig förgäten, hvilket jag förhoppas aldrig sker* (Schück, *Ur gamla papper* s. 150); *det målet, som the brukade (thet var på latina) thet dock väl hadhe boort sig ath utfås skulle på hwars landens eghit tungomål* (Noreen-Meyer p. 1).

<sup>2</sup> Comp. aussi la phrase suivante, où il n'y a pas de verbe transitif et où, par conséquent, *som* ne peut être que le sujet de la dernière proposition: *sådan innebär i sak en verklig rättskränkning, som jag är viss aldrig kan blifva af eders k. m:t stadfästad* (Knut Tillberg, Sv. Dagbl. <sup>11</sup>, 8 '00).

*man skulle glädja sig* (Kuylenstjerna, *Mina resor i Orienten* p. 7)<sup>1</sup>. Mais si le relatif est le sujet de la proposition interrogative, il est quelquefois impossible d'éviter la répétition du sujet sous forme d'un pronom personnel; p. ex. *Jag förstod, att det nu verkligen fanns något, som jag till hvarje pris måste utforska hvad det var* (*Medusas hufvud*, p. 111). C'est ainsi en effet que nous parlons, et ce n'est pas dans le dialogue seulement que la littérature nous offre des exemples de cette construction pléonastique, mais aussi dans le style indirect; p. ex. *Bengt erfor en orolig känsla vid tanken på den vackra varelsen, hvilken han väl anade hvem hon var* (Mellin, *Sigrid den Fagra*); *Han hade frågat alla bekanta, som han visste, hvar de bodde* (*Siv. Kruses bröllop*); *Men han känner, att det finns något, som han ej vet, hvad det är* (Geijerstam, *Kampen om kärlek*, p. 211). Dans le deuxième de ces exemples, l'auteur aurait facilement évité la construction incorrecte, en écrivant: *hvilkas bostad var honom bekant*. Mais *något, hvarom han ej vet, hvad det är* serait d'un pédantisme intolérable, et *något för honom obekant* serait trop fade et délayé. C'est à regretter que la terminologie scholastique ne soit pas un peu mieux connue, autrement *Något, hvars quidditet är honom obekant* pourrait satisfaire les grammairiens les plus épineux, en même temps qu'il exprimerait exactement ce que veut dire l'auteur.

Je ne vois donc pas comment M. Geijerstam eût pu s'exprimer autrement qu'il ne l'a fait. Pour l'exemple de *Sigrid den Fagra*, je dirai seulement que *om hvilken han anade hvem hon var* ne serait pas correct, puisque *ana* ne prend pas un régime avec *om*.

Le danois possède pour ce cas une construction absolument correcte et que nous avons sujet de lui envier: *Dette Raab, som ingen vidste hvorfra kom, istemmedes af flere* (Ingemann, *Kon. Erik og de Fredløse*); comp. *Kjærlighed — det ved de kun lidt hvad er* (*ibid.*).

---

<sup>1</sup> Seulement pas de virgule après *visste*, les deux propositions étant entrelacées, de sorte que l'adverbe relatif qui introduit la première est en même temps le circonstanciel de la seconde. Comp. ce que dit M. Ziemer (p. 73) de la ponctuation de phrases latines telles que *Nosti Marcellum quam tardus sit*.

### Ouvrages cités en abrégé.

- Abbehusen, Zur Syntax Raouls de Hondenc, Marburg 1888.  
 Andresen, Ueber die Sprache Jacob Grimms, Leipzig 1869.  
 Ayer, Grammaire comparée de la langue française, 3<sup>e</sup> éd., Genève, Bale et Lyon 1882.  
 Bischoff, Der Conjunctiv bei Chrestien, Halle 1881.  
 Bonnet, Le latin de Grégoire de Tours, Paris 1890.  
 Cleasby-Vigfusson, An Icelandic-English dictionary, Oxford 1869.  
 Dräger, Historische Syntax der lateinischen Sprache, 2<sup>te</sup> Aufl., Leipzig 1878.  
 Egils Saga Skallagrímssonar, herausgeg. von Finnur Jónsson, Halle 1894.  
 Falk og Torp, Dansk-Norskens Syntax i historisk fremstilling, Kristiania 1900.  
 Franz, Shakespeare-Grammatik, Halle 1898-1900.  
 Geijer, Historisk öfverblick af latinets *Qui* och *Qualis* fortsatta som relativpronomen i de romanska språken, Uppsala 1897.  
 Haase, Syntaxe française du XVII<sup>e</sup> siècle, trad. p. M. Obert, Paris 1898.  
 Ingemann, Samlede Skrifter, Afd. 2, Bnd 5—9, Kjøbenhavn 1869—71.  
 Jeanjaquet, Recherches sur l'origine de la conjonction «Que», Thèse, Neuchâtel 1894.  
 Jespersen, Progress in Language, London 1894.  
 Klockhoff, Relativsatsen i den äldre Fornsvenskan (Programme du lycée de Karlstad 1884).  
 Koffmane, Geschichte des Kirchenlateins, 1 Band, Breslau 1879-81.  
 Kühner, Ausführliche Grammatik der lateinischen Sprache, Hannover 1878—79.  
 Lachmund, Ueber den Gebrauch des reinen und propositionalen Infinitivs im Altfranzösischen, Inauguraldissertation, Schwerin [sans date].  
 Landtmanson, Undersökning öfver språket i skriften «Um styrils konunga ok höfðinga», Upsala Universitets årsskrift 1865.  
 Lange, Ueber die Sprache der Gottschedin in ihren Briefen I, Upsala 1896.  
 Lehmann, Forschungen über Lessings Sprache, Braunschweig 1875.  
 Lindberg, Les Locutions verbales figées dans la langue française, Thèse, Uppsala 1898.  
 Linder, Regler och råd angående svenska språkets behandling i tal och skrift. Stockholm 1886.  
 Lotsch, Über Zolas Sprachgebrauch, Inaugural-Dissertation, Greifswald 1895.  
 Lücking, Französische Grammatik, Berlin 1883.  
 Lund, Oldnordisk Ordføjningslære, Kjøbenhavn 1862.  
 Mathias, Sprachleben und Sprachschäden, Leipzig 1892.  
 Mayen, De particulis *Quod Quia Quoniam Quomodo Ut* pro cc. cum infinitivo post verba sentiendi et declarandi positus, Diss. inaug., Kiliae 1889.  
 Meyer-Lübke, Grammaire des Langues Romanes, Traduction française par Auguste Doutrepoint et Georges Doutrepoint, Tome Troisième, Paris 1900.  
 Mikkelsen, Dansk Sproglære med sproghistoriske Tillæg, Köbenhavn 1894.  
 Neumann, Zur Syntax des Relativpronomens im Französischen, Diss., Prerau [sans date].

- Norcen-Meyer, Valda stycken af svenska författare 1526—1732, Uppsala 1893.  
Paul, Principien der Sprachgeschichte, Zweite Auflage, Halle 1886.  
Plattner, Ausführliche Grammatik der französischen Sprache, I. Teil, Karlsruhe 1899.  
Regnier, De la latinité des sermons de Saint-Augustin, Paris 1886.  
Reisig, Lateinische Syntax, neu bearbeitet von J. H. Schmalz und Dr. G. Landgraf, Berlin 1888.  
Schäfer, Über die altfranzösischen Doppelrelativsätze, Inaug.-Diss., Marburg 1884.  
Schmidt, Das Pronomen bei Molière, Inaug. Diss., Kiel 1885.  
Siede, Syntaktische Eigentümlichkeiten der Umgangssprache weniger gebildeter Pariser, Inaug.-Diss., Berlin 1888.  
Tobler, Vermischte Beiträge zur Französischen Syntax I—III, Leipzig 1886—1899.  
Um Styrilsi kununga ok höfðinga, Normaliserad upplaga, utg. af Robert Geete, Stockholm 1874.  
Wunderlich, Untersuchungen über den Satzbau Luthers, I. Theil: Die Pronomina, München 1887.  
» Der deutsche Satzbau, Stuttgart 1892.  
Zierner, Junggrammatische Streifzüge im Gebiete der Syntax, Zweite Auflage, Colberg 1883.  
Zs. = Zeitschrift für romanische Philologie, herausg. von Gust. Gröber.







OM

# FRANSKA LÅNORD

I

# SVENSKAN

AF

**ALFRED NORDFELT**





## I.

### Inledande öfversikt.

Hvad som menas med främmande *lånord* i ett språk, är tämligen allmänt bekant. Men måhända vore det af intresse att litet mera tillse, hvad denna företeelse innebär, att söka komma den närmare in på lifvet. Den vanliga benämningen är så till vida oegentlig, som här ej blir frågan om något verkligt lån och ännu mindre om något återlämnande, utan saken tillgår helt enkelt så, att det ena språket af de andra annekterar, hvad det behöfver. Införandet af utländska lånord kan närmast jämföras med seden att i inhemsk mark omplantera främmande länders växtalster. Lånorden gå i hufvudsak samma öde till mötes som dessa. Några växa kraftigt och hårdigt och inför-lifvas till den grad med det nya landets flora, att deras främmande härkomst endast kan upptäckas vid närmare skärskådande och ibland blott af forskarens öga. Sådana äro bland de franska lånorden t. ex. *bal*, *blus*, *fadd*, *fjär*, (vara på sin) *kant* (se *tenir sur son quant-à-soi*), *kvalt*, (blifva någon) *kvitt* (quitte), *park*, *pur*, *prompt*, *pris* (prix l. prise), *rang*, *rar*, *rest*, *sort*, *sås* m. fl. vanligen enstafviga ord, ty ju längre lånordet är, desto lättare röjer det sin utländska härkomst.

Andra växa också mycket bra men bibehålla med en viss förnämhet sin utländska skrud, lätt skönjbar för hvar och en, t. ex. *allé*, *armé*, *butelj*, *fantasi*, *figur*, *humör*, *kuvert*, *officer*, *parfym*, *porslän*, *present*, *tambur* m. fl. Några — och de äro vanligen praktblommor — trifvas aldrig rätt väl utan försvinna tämligen snart för att nu för tiden endast anträffas mellan gamla papper, t. ex. *appartementer*, *chagrinera*, *deplorabel*, *fortune*, *imaginera*, *incommodera*, *incomparabel*, *obliger*, *mallhonnett*, *pensiv*, *sensibel* o. s. v. Slutligen finnes det några — med obe-

stämd gräns till de föregående men med något bättre anpassningsförmåga till vårt språk —, som synas trifvas förträffligt en lång tid bortåt, tills de plötsligen börja känna sig öfverflödiga, vissna bort och dö ut. Sådana äro de i författarens barndom allmänt gängse, men nu af yngre personer nästan okända *brysk, jaloux, kapris, migrän, proper, souvenir, surpris, mamsell*, hvilket sistnämnda ännu, åtminstone på några orter, tycks lefva med svagt lif i vissa sammansättningar, t. ex. *symamsell* samt äfven i uttrycket *en gammal mamsell*.

Ett och annat flyttar in i fattigmans trädgård, innan det alldeles försvinner, t. ex. *altererad, cedera, estimerer* (vanl. uttaladt »extimerer» eller »exmera»), *existera* (i uttrycket »det existerar inte» = »det kommer inte i fråga»), *inkiett, kommers, logis, maruffel, mojenger*, »på *momangen*», *raljera*, »*rejäl*», *schalett* m. fl. Väl bekant är den hastighet, hvarmed ordet *madam* gått en fullständig degradering till mötes.

Otänkbart är väl ej heller, att en från en annan växtregion lånad art kan så förändras, att den en vacker dag planteras tillbaka till sin gamla mark, som om den där vore alldeles ny och utifrån hämtad. I alla händelser förekomma dylika fram- och tillbakavandringar ganska ofta inom språkets värld, om icke så mycket mellan de enskilda språken så dock mellan större språkområden. Ett särdeles typiskt och därför gärna citeradt exempel erbjuder ordet *budget*, som i sin ursprungliga franska form *bougette* (kappsäck, rensel) gick öfver till England och där blef *budget*, för att sedan vända tillbaka till Frankrike under formen *budget*. *Bougette* och *budget* äro sålunda samma ord men kännas ej vid släktskapen och ha olika betydelse, ehuru väl sambandet äfven där kan skönjas. Ett liknande, rätt intressant exempel förekommer bland de fransk-svenska orden. Ett germanskt ord, som numera endast finnes kvar i det svenska *vante*, synes hafva lånats af de romanska språken och i franskan blifvit *gant* (med *v* förvandladt till *g* liksom i *Guillaume* af *Wilhelm*); och därpå ha vi återfått vår gamla egendom såsom lånord i den allbekanta benämningen *gants de Suède*, där således ödets ironi velat, att ordet är mera svenskt än saken.

Ej heller är det väl omöjligt, att växter kunna dö ut i sitt hemland, under det att de lefva ett tämligen hårdigt lif i en främmande jordmån. Sådana fall äro ej allt för sällsynta bland lånorden, se t. ex. de gammalfranska *samit* (velours) och *ram-*

*posner*, hvilket senare under formen *ramponera* dagligen förekommer i våra tidningar. Båda orden äro för nyfranskan alldeles okända.

Vare det sagdt först som sist, att alla dessa lånord på ett eller annat sätt förändrats på svensk mark, äfven om ändringen är så ringa, att den icke ger sig tillkänna i skriften.

Låt oss nu tillse, hvilka de *orsaker* äro, som föranleda upptagandet af främmande lånord i ett språk, samt i hvad mån de kunna tillämpas på de fransk-svenska orden.

1:o. Den enklaste och naturligaste anledningen är den, att en ny sak, som föres in från utlandet, gärna bibehåller sitt utländska namn, efter som språket ej kan vara färdigt att gifva den ett inhemskt. Därför ser man också i språken en spegelbild af de olika ländernas forna eller nuvarande specialitet, i det de sköna konsternas, särskildt litteraturens, samt militarismens, modernas, det högre sällskapslivets och kokkonstens termer äro franska, sportens och (delvis) sjöfartens engelska, musikens italienska o. s. v., och det är därför det svenska *slöjd*, det norska *ski* och det ryska *samovar* i tämligen oförändrad form vandrat ut öfver hela den bildade världen. De för kalla klimat särskildt utmärkande *isbergen* ha såväl i engelskan som i modern franska fått behålla sitt nordiska namn, stafvadt *iceberg* (ibland i franskan *isberg*). Engelsmännen äro kända för det intresse, hvarmed de omfatta sina småbarn, och därför har ordet *baby* blifvit ett *commune bonum* för språken. En vacker trumf i den vägen kan franskan anses hafva spelat ut i våra tider i och genom det s. k. metersystemet.

2:o. En icke mindre naturlig anledning till främmande ords införande äro de respektive ländernas grannskap till hvarandra eller rättare den lifliga kommunikation, som uppstår på grund af närbelägenhet. Det synes emellertid vara många och invecklade faktorer, som reglera denna vid ett hastigt påseende så lättförklarliga företeelse. Den tyckes i första rummet vara beroende af själfva språkens beskaffenhet och organiska beröringspunkter med hvarandra, t. ex. genom släktskap, samt af den omständigheten, om det främmande språket är bärare af en högre eller lägre kultur (jämför nedan, sid. 59). Endast därigenom kan det förhållandet förklaras, att Ryssland, trots dess närhet till Sverige och de ej så få förbindelserna med

vårt land, ej utöfvat det minsta språkliga inflytande på svenskan, under det att däremot Tysklands inverkan varit oerhörd.

Att ett rent mekaniskt utbyte af ord dock äger rum mellan närbelägna länder, är obestridligt, äfven om utbytet ibland ej skulle sträcka sig längre än till de närmast de främmande landet liggande provinserna. Så behöfver man icke läsa långt i modern norsk litteratur för att finna, att engelskan för det språket varit af vida större betydelse än för svenskan, i våra västra dialekter återfinnas en massa norska ord, och i sydligaste Sverige möter ett och annat inlånadt tyskt eller danskt ord, som i det öfriga Sverige är obekant. På samma sätt förklaras de ryska lånorden *droska* och det bland östra Sveriges skolgungdom brukliga *karutscha* (radergummi).

Härmed lämna vi denna fråga, och det så mycket hellre som den är af underordnad vikt för vårt språks förhållande till franskan. De speciella förbindelser, vi haft med Frankrike, ha knappast varit af den betydelse, att de kunnat öppna en särskild kanal för de franska ordens införande i svenskan.

3:o. En tredje anledning till införande af främmande ord är behovet af eufemismer eller förmildrande uttryck för anstötliga saker. Den främmande dräkten så att säga skyler ordets nakenhet. Sådana äro t. ex. *kabinett*, *toilett*, *lavemang*, *demimonde* m. fl., ord så mycket mer kärkomna i ett land, som äger språkets blygsamhet i så hög grad som vårt. Denna användning af franska lånord bevisar för öfrigt, hvilken ringa betydelseintensitet de enskilda orden kunna äga i franskan, och häraf förklaras det i synnerhet på tal om teatern så ofta framhållna faktum, att det finnes så många saker, som låta säga sig på franska, men som i den svenska öfversättningen blifva klumpiga och stötande.

Dock kan det hända, att det främmande ordet blir så vanligt för den sak, det betecknar, att det, låt vara af en falsk blygsamhet, ej gärna kan få passera, utan till slut utbytes mot ett annat, som ibland, lustigt nog, är ett inhemskt ord, t. ex. *underbenkläder* och *linne*, som föredragas framför de franska orden *kalsonger* och *chemise*, hvilka i sin tur en gång föredragits framför *byxor* och *lintyg*. Uttrycket *permissioner* för *byxor* synes vara en utom Frankrike uppkommen eufemism, som, så vidt vi kunnat finna, i ordets hemland är alldeles okänd.

Med lånordens användbarhet som eufemismer sammanhänger deras begagnande i skämtsamt syfte; se härom vår uppsats om ändelsen *-is* i nysvenskan (Studier i Modern Språkvetenskap, utgifna af Nyfilologiska Sällskapet i Stockholm, I, sid. 138).

4:o. Vi komma nu till den viktigaste anledningen till införandet af utländska lånord: det främmande landets *öfverlägsenhet i andligt afseende*.

Denna faktor bör egentligen uppdelas i två: den kulturella öfverlägsenheten och den rent språkliga. Båda äro intimt förbundna med hvarandra, och den senare har egentligen betydelsen af ett *conditio sine qua non*. Så har ju England gått i spetsen för nationerna i flera viktiga frågor, men dess språk har ej lämnat några mera betydande spår i de öfriga ländernas, och Tyskland har inom åtskilliga andliga områden tagit ledningen, utan att dock Europa i sin helhet rönt något intryck af tyska språket. Häremot kan man invända, att dessa språks tid ännu icke är kommen, men att en likadan roll som den, franskan spelat, är dem i framtiden förbehållen. Det är svårt att ens gissningsvis yttra sig härom, men medges måste, att en sådan tingens ordning ej är otänkbar. Hur som helst har Frankrike ägt den dubbla fördelen att bjuda världen en hög universell kultur i ett smidigt, välljudande och fast byggt språk, och därmed är det språkets stora betydelse för de öfriga lätt förklarlig lika väl som de s. k. döda språkens. Ett språk, som är bärare af en rik kultur och i sig själf nått en hög utveckling, är i själfva verket en stormakt, mot hvilken icke ens våldet får rätt, såsom flerfaldiga gånger bevisats af historien.

5:o. Å andra sidan är det uppenbart, att en stark politisk ställning äfven bidrager till ett lands betydelse i språkligt afseende. Så torde väl franskan, trots alla sina öfriga egenskaper, ej hafva blifvit det internationella språk, det ännu är, och ej heller blifvit öfverallt så omhuldadt och studerad, om icke Frankrike under sin språkliga glansperiod (1600—1700-talen) varit tongifvande äfven i politiskt afseende. Alla dessa faktorer — de kulturella, språkliga och politiska — hänga till den grad tillsammans, att man ej kan urskilja, hvilken särskild roll hvar och en af dem spelat, utan endast konstatera det resultat, hvartill de samfäldt fört.

6:o. En särskild anledning till franskans framgång torde vara dess harmoniska och elastiska ljudbyggnad, som tillåter andra språk att utan för stora svårigheter eller slitningar assimilera de franska ljuden med sina egna. Alldeles motsatt är förhållandet med t. ex. engelskan och ryskan: man jämföre t. ex. det franska *idée* med det engelska *thought*.

Till sist får ej förbises, att, om de ofvan under de särskilda momenten angifna inre och yttre egenskaper, som kunna tillskrifvas franskan, göra ett språk *värddt* att vinna en sådan framgång och antagligen i och för sig skulle hafva fört densamma till en maktställning, så beror dock, historiskt sedt, dess popularitet i hög grad på den *prestige*, *den ärft af latin*. Men det är vackert så att på ett så glänsande och systerspråken i hög grad öfverlägset sätt kunna förvalta mödernearfvet och så länge skydda det mot förfall.

\*                      \*

En stor mängd franska ord i svenskan bevisa, hur mycket vi behöft låna, särskildt för våra andliga vyer och intressen, t. ex. *ambition*, *banér*, *ceremoni*, *debatt*, *deklamation*, *diplomat*, *direktör*, *etikett*, *expedition*, *familj*, *figur*, *general*, *harmoni*, *illusion*, *ironi*, *karakter*, *kommun*, *kompositör*, *kritik*, *kuplett*, *kår*, *kåseri*, *legation*, *majestät*, *majoritet*, *manöver*, *medalj*, *melodi*, *metod*, *mission*, *moral*, *motiv* m. fl., m. fl., af hvilka många än i dag äro svåra eller omöjliga att återgifva med svenska ord. Ehuru de omfatta de mest olika områden af mänsklig verksamhet, dock med företräde för dem, som ofvan nämnts (sid. 57), kan man såsom ett gemensamt drag angifva, att de beteckna en viss grad af utifrån kommen kultur, hvadan det ej kan förnekas, att massan af de franska lånorden ej äro i verklig mening folkliga. Om t. ex. orden *kafé* och *ridå* ingå äfven i den lägst bildade stadsbos ordförråd, så är dock förhållandet ingalunda detsamma med landsbygdens invånare. Också gäller i de talrika fall, där språket äger en fransk och en svensk beteckning för samma sak, såsom allmän regel, att det främmande ordet anses finare och förnämligare och därför ofta användes för att beteckna en högre, mera konstmässig art af saken. Så för ordet *yrkesafund* vår tanke allt för mycket på *yrke* i betydelse *handverk*, under



det *jealousie de métier*, väl också därför att uttrycket låter mindre brutalt, användes om de högsta befattningar, *köttsoffa* och *buljong* kan vara alldeles detsamma, men den, som behöfver skylta för varan, använder gärna det senare ordet, och stå i *handskbutik* låter alltid litet för mer än stå i *handskbod*, trots det att det franska ordet *boutique* i sitt hemland har en särdeles anspråkslös betydelse. På ofvannämnda sätt förhåller det sig äfven med *gång* — *allé*, *här* — *armé*, *löfsal* — *berså*, *blomsterkvast* — *bukett*, *dragkista* — *byrå*, *samtal* — *konversation*, *uppläsning* — *deklamation*, *efterrätt* — *dessert*, m. fl., m. fl. Undantagsvis förekommer dock, särskildt på grund af den inhemska formens mera målände kraft, att det svenska ordet har en högre och allvarligare betydelse än det motsvarande inlånade, t. ex. *vrångbild* — *karrikatur*, *skådespelare* — *aktör*.

Ibland begagnas de franska orden rent af som ett slags öfverklassjargon, t. ex. då man säger om en person, att han är *juste* eller *sekyr* (hemmagjord latinsk-fransk form), eller att han *partout* vill göra det och det.

De franska lånordens betydelse för vårt språk inskränker sig emellertid icke därtill, att för vissa begrepp lånats vissa ord, utan svenskan har äfven bland sina afledningselement upptagit en del franska suffix. Med andra ord: de utländska formerna ha en sådan lifskraft, att de locka det inhemska språket till imitation. De element, som begagnas i detta syfte, äro i synnerhet suffixen *-ist* och *-age* samt framför allt infinitivändelsen *-er* (era). Bland de talrika efterbildningarna af denna art må nämnas: *nykterist*, *blåbandist*, *flottist*, *hafverist*, *byggerage* (bygge), *lastageplats*, *slitage*, *skrodör*, *gäldenär*, *tullnär*, *flottyr*, *förnämiet*, *frukostera*, *handtera*, *hofvera* (med det kuriösa substantivet *hofvans*, t. ex. »han uppträder med mycken hofvans»), *hundsottera*, *husera*, *blommerna* (i uttrycket oförblommerad) (jämför den ofvan citerade uppsatsen i Nyfil. Sällskapets publikation I). Intressant är, att, under det franskan ej har något af *duel* afledt verb, svenskan äger ett sådant i *duellera* (se battre en duel). Särskildt bör märkas, att infinitivändelsen *-era* trängt in i alla fransk-svenska verb, af hvilken konjunktion de än må vara, t. ex. *debattera* (débattre), *permittera* (permettre), *garantera* (garantir), *sortera* (assortir), *servera* (servir) o. s. v.

Motsatta förhållandet, d. v. s. att svenska änder lagts till franska stammar, förekommer också, ehuru mera sparsamt,

om man undantager den vidsträckta bildningen af substantiv på *-ing* och *-ande* samt på *-erare*, såsom *garnering*, *polering*, *boisering*; *parlamentärerande*, *resonerande*; *barberare*, *sekreterare* m. fl. Exempel utom dylika äro: *schappa* och *kvitta* (se sid. 66) samt sådana som *repulerlig*, *blaserihet*, *kusinskap* o. dyl. Hit höra också på sätt och vis de sekundära femininbildningarna *direktörska*, *kassörska* o. s. v.

Sammansättningar, hvaraf det första ordet är franskt, det andra svenskt och tvärtom, bildas utan svårighet, t. ex. *biljettlucka*, *resårskor*; *valmanskår*, *urboett*.

Den ofvan omtalade själfständiga användningen af suffixen förklarar, att de franska lånorden genom diverse sidoinflytelser, isynnerhet analogisk attraktion från snarlika ord eller ord med närbesläktad betydelse, ofta fått en oriktig, ehuru väl fransk ändelse, t. ex. *kassör* (caissier) *fabrikör* (fabricant), *prokurist* (procureur), *artillerist* (artilleur), *kavallerist* (cavalier), *baronessa* (baronne), *patronessa* (patronne), *leverans* (livraison), *mokant* (moqueur), *polityr* (politesse l. polissure), *kvittera* (quittancer), *spekulant* (speculateur), *ventil* (ventilateur), *comediant* (comédien), *konservativ* (conservateur), *agentur* (agence), *entreprenad* (entreprise), *assuradör* (assureur), *raffinadör* (raffineur) m. fl.

Häri genomsedd uppstår ibland den egenheten, att svenskan liksom på måfå slår ihop en främmande stam och ett främmande suffix samt därigenom bildar ett nytt ord, som alls ej existerar i det främmande språket, t. ex. *grossör* el. *grossist* (marchand en gros), *kontorist* (employé de bureau), *gardist* (garde el. soldat de la garde), *advokatyr* (chicane), *inventiös* (igénieux), *kurtisör* (galant), *biljettör* (distributeur de billets), *rekognoscör*, *landålett*, *leverantör* (fournisseur), *maskinist* (mécanicien), *kuvertera* (mettre sous enveloppe), *madrassera* m. fl. På detta sätt, d. v. s. såsom en själfständig nybildning på germanskt område, ehuru med franska eller romanska element, får man väl också förklara ordet *gardin*, som ej tyckes ha existerat i något af de romanska länderna.

En suffixväxling af ganska omfattande art har försiggått mellan ändelserna *-al* och *-el* och det till den senares förmån, t. ex. i *generell* (général), *universell* (universal), *speciell* (spécial), *commerciell* (commercial), [däremot *personal* (personnel, subst.)]. Anledningen härtill torde hafva varit, att det vida större antalet ord på *-el* med sig analogiserat orden på *-al*. Åtskilliga på *-al*

kvarstå dock, såsom *total*, *banal*, *fatal*, *frugal* o. s. v. Af några existera båda formerna, t. ex. *ideal* (adj.) och *idéell*.

Särskildt på tal om suffixen är vid lånorden en sak att märka, som är ägnad att beröfva dem något af deras intresse, nämligen att de till största delen ej äro att betrakta såsom direkta lånord utan helt visst genomvandrat andra länder, särskildt Tyskland, innan de kommit till oss. Så torde väl t. ex. de svenska *marschera* och *garantera* snarare vara ättlingar af de tyska *marschieren* och *garantiren* än af de franska *marcher* och *garantir*, och *fransysk* (gam.-sv. fransösk) är uppenbarligen det tyska *französisch*. Det är nu en gång vårt öde att sällan lyckas få till oss en romansk vara, utan att tyskar och danskar först på ett eller annat sätt fingrat på den, och så är det också ifråga om de franska lånorden. Å andra sidan behöfver man icke antaga, att *alla* franska ord kommit till oss i andra eller tredje hand. Många ha utan tvifvel upptagits direkt genom litteraturen, och dit höra företrädesvis ord, som angå sjäslifvet och den högre stilen i allmänhet. Lika påtagligt som det är, att yrkes- och affärsord såsom *douzaine* och *raisin* stufvats om till de tyska *Dutzend* och *Rosine*, innan vi lagat om dem till *dussin* och *russin*, lika visst är det, att t. ex. *idé* och *republik* ej behöft gå en sådan omväg. Ett tyskt inflytande röjer sig särskildt i orden *komisk*, *tragisk*, *magisk*, *fysisk* etc., som, om de invandrat direkt borde haft formerna \*komik, \*tragik, \*magik etc. likaväl som *antik*, *unik*, *magnifik* o. s. v. [formen komik (adj.) förekommer dock]. Dessa ord ha förmodligen i tyskan undergått suffixväxling med *-isch* (komisch etc.), som i svenskan såsom vanligt gifvit *-isk*. Äfven den ofvan omtalade förväxlingen *-al* och *-el* torde hafva inträdt i tyskan, innan orden inlånats hit.

Det torde vara en hart när olöslig uppgift att alltid afgöra, hvilken roll de mellanliggande språken spelat i de fransk-svenska ordens omgestaltning, men ej heller kan nödvändigheten att besvara denna fråga anses alltför trängande, och får man tills vidare se sakerna mera i stort samt anse frågan om de franska lånorden vara en angelägenhet, som i många fall berör det germanska språkområdet i dess helhet.

Den, som sysslar med studier öfver dessa lånord, det må vara i hvilket språk som helst, stöter emellertid mycket snart på en annan svårighet, af vida större betydelse än den nyss-

nämnda men tyvärr nästan lika invecklad. Innan franskan blef det internationella språk, som tjänade till meddelelsemedel mellan politici och lärde och därunder skänkte de andra språken en mängd lånord, hade, som bekant, en sådan roll spelats af latinet, som endast motvilligt lämnade platsen och efter en långvarig strid, äfven kännetecknad af återeröfringar, i en massa fall lyckats hålla sig kvar. Däraf förklaras de fransk-svenska *kompositör*, *order*, *fabrik*, *reflexion*, *moderera*, *tapisseri*, m. fl. vid sidan af de latinsk-svenska *komponera* (fr. composer), *ordinera*, (fr. ordonner), *fabricera* (fr. fabriquer), *reflektera* (fr. réfléchir), *moderat* (fr. modéré), *tapet* (fr. tapis) m. fl. Några afvika mycket tydligt från de franska formerna, t. ex. *rekognoscera* (fr. reconnaître), *reducera* (fr. réduire), men vid en hel del är det ytterst svårt att afgöra, om de äro latinska med bortkastad ändelse eller franska, t. ex. *central*, *civil*, *diftong*, *disciplin*, *element*, *instrument*, *jurist*, *kollekt*, *konsul*, *legend*, *liberal*, *magistrat*, *mandat*, *minister*, *neutral*, *pest*, *planet*, *profet*, *senat*, *text* m. fl.

Åtskilliga hithörande ord, särskildt en massa verb på *-era*, t. ex. *disputera*, *citera*, äro förmodligen till sitt ursprung latinska lånord<sup>1</sup>, som förfranskats med afseende på ändelsen. En mängd andra bevisa åter, att latinet icke blott bestått i kampen mot franskan utan äfven i sin tur i många ord helt eller delvis undanträngt de rent franska formerna; sådana äro t. ex. *korrespondent*, *intendant*, *kontraband*, *rekommendera* m. fl. i stället för \*korrespondant, \*intendant (jämför de svenska *kommendant*, *representant* och det tyska *Intendant*), \*rekommandera, \*konterband (jämför sv. konteramiral). Ett slående exempel på denna ända från 1600-talet alltjämt pågående täflan mellan latinet och franskan erbjuda i svenskan formerna *inspektör*, *inspèktor* och *inspektör*<sup>2</sup>.

Man har sålunda att räkna med såväl en *francisering* af latinska ord som en *latinisering* af franska, omständigheter, som helt visst ännu mera inveckla frågan. Ej heller får förbises, att en sådan latinisering i en mängd fall inträdt redan i franskan i och genom bildandet af s. k. *mots savants* eller *demi-savants*.

Vi nödgas till ett lämpligare tillfälle uppskjuta den vid-

<sup>1</sup> Med latin afses i detta sammanhang äfven senlatin.

<sup>2</sup> Den sistnämnda formen är intressant såsom afvikande med afseende på betoningen från alla andra på *-or*. Denna accentförflyttning kan måhända förklaras på grund af ordets jämförelsevis gamla och folkliga användning i vårt språk. Möjligen har analogisk attraktion från *inspektör* medverkat.

lyftiga frågan om vissa lånords franska eller latinska ursprung<sup>1</sup> och vilja här endast för svenskans vidkommande rörande dessa ord konstatera:

1) att alla latinska verb få den fransk-svenska ändelsen *-era*, t. ex. *orera*, *deklina*;

2) att nästan alla ord på latinskt *-io* uppträda under den franska formen på *-ion*, t. ex. *oration*, *deklinat*. Ett intressant undantag är *aktie*;

3) att de allra flesta ord på latinskt *-ans*, *-ens* fått den franska formen på *-ant*, *-ent*, t. ex. *vagant*, *agent*. Undantag är t. ex. *amanuens*;

4) att det öfvervägande flertalet af ord på latinskt *-ia* visa den franska ändelsen i(e), t. ex. *harmoni*, *ironi*. Undantag äro dels t. ex. *gloria*, *historia*, dels t. ex. *furie*, *orgie*.

En företeelse som är något lättare att komma på spåren, representeras af de fall, där orden lånats från ett annat romanskt språk, t. ex. italienskan, fastän de för germanska öron något långsläpiga ändelserna fått en mera fransk anstrykning, t. ex. *karaffin* (it. *caraffino*, fr. *carafon*), *violin* (it. *violino*, fr. *violon*), *korsar* (it. *corsaro*, fr. *corsair*), *trampolin* (it. *trampellino*, fr. *tremplin*), *bastant* (it. *bastante*), *kvertett* (it. *quartetto*, fr. *quatuor*), *duett* (it. *duetto*, fr. *duo*), *ackuratess* (it. *accuratezza*, fr. *exactitude*) samt det nästan komiska *stjoflett* (it. *stivaletto*) m. fl.

Åtskilliga afvikelser från de vanliga ljudlagsenliga förhållandena förklaras ur detta ordens dels franska, dels latinska eller italienska ursprung.

En mängd andra oregelbundenheter hafva uppstått genom analogi, suffixbyte och nybildningar inom de språk, dit orden inlånats, och vilja vi redan här nämna några belysande exempel.

*Rabatt* (fr. *rabais*) är sannolikt en nybildning efter *rabattera* liksom, på omvänd väg, *salutera* (saluer) af *salut*. Det i affärsspråket gängse *offert* (offre de services) måste vara bildadt efter participet *offert* i uttryck som *un article offert*, *une partie*

<sup>1</sup> En holländsk språkforskare, *de Grave*, som utgifvit flera skrifter om de franska elementen i holländskan, har åt denna fråga ägnat ett helt specialarbete (*Essai sur quelques groupes de Mots empruntés par le Néerlandais au Latin écrit*, par J. J. Salverda de Grave, Amsterdam, Johannes Müller 1900). Ehuru vi i åtskilliga fall äro af annan åsikt än *de Grave*, särskildt beträffande francisering af latinska ord, som han synes oss tillskrifva allt för ringa betydelse, är det oss ett nöje att erkänna, att det samvetsgranna arbetet varit oss till stor nytta.

*offerte*. *Filur* (filou) har utan tvifvel fått sitt *r* genom en kontamination med det svenska *lura* (Bellman har ännu formen *filu*), liksom *falissement* (faillite), *fallera* och (vara i) *falli* påverkats af *falla* och *petimeter* (petit-mètre) i den allmänna föreställningen säkerligen sammanställes med *petig*. *Patrask* (patraque) har möjligen rönt inflytande af *traska* (jämför strykare, luffare o. dyl.); i *futtig* (af futile) har det svenska suffixet segrat; *schappa* och *kvitta* äro anmärkningsvärda, därför att de fått en ren svensk verbaländelse i stället för den vanliga *-era*. Därför äro de också betydligt mera införlifvade med vårt språk än de äfven begagnade *echappera*, *kvittera*. *Esse*, i uttrycket *vara i sitt esse* (être à son aise) är ett bland de ytterst få franska lånord, där stumt *e* bibehållits i svenskan. Denna omständighet beror sannolikt, såsom äfven stafningen angifver, på en förblandning med det latinska *esse*. *Faillite* har förlängts till *fallissement* måhända på grund af analogi med *etablissement* och möjligen äfven under inverkan af det italienska *fallimento*, under det att *applaudissement*, *ameublement*, *assortir* förkortats till *applåd*, *möblemang*, *sortera* förmodligen påverkade af *applådera*, *möbler* och *sort* (eller it. sortimento). Det finala *t* i *favorit* (favori) kan hafva uppstått genom attraktion från femininformen (favorite) eller genom inflytelse från det italienska *favorito*. Att formen *fraîche* (frais, fem. fraîche) blifvit allenahärskande kan möjligen bero därpå, att ordet mest användts om det täcka könet, eller också kan en analogisk inverkan hafva ägt rum från sådana ord som *fraîcheur* och andra afledningar. Om allt detta samt om sådana på den historiska utvecklingen beroende afvikelser, som föreligga i t. ex. *boett* (boîte), *oboe* (hautbois), *drett* (droit, jakt-term), *Boivie* (familjenamn, uttaladt Beve); *connossement* (connaissance); *sidensars* (serge); *societet* (société) o. s. v. — se närmare under kapitlet om ljudläran.

Angående svårare folketymologiska förvrängningar enligt typen *kullerbytta* af *culbute*, se R. Geetes Ordklyfverier samt smärre uppsatser af samme författare.

De franska orden bibehållas nästan alltid i sin ursprungliga ordklass, men all böjning sker på svenskt sätt. Egendomligt är, att *prompt* (af adj. prompt) med några få nästan föråldrade undantag (ett prompt svar, prompt och ferm expedition) ej användes annat än i adverbieell betydelse, förmodligen på grund af sin ändelse, ehuruval detta ej borde vara skäl nog. Upp-

komsten af adjektivet *kulört* får väl tillskrifvas den elliptiska användningen af substantivet i sådana uttryck som «une robe couleur d'argent». Svårare är att förklara, hvarför adjektiven *marginal* och *lineal*<sup>1</sup> kommit att användas såsom substantiv. Bland lånorden äro verben, substantiven och adjektiven talrikast representerade. Småorden förekomma sparsamt (obs. dock prep. à: två à tre, à tre kronor o. s. v.); likväl äro interjektionerna ej allt för sällsynta i de mera bildades mun, t. ex. *allons, à la bonheur, bien, eh bien, pull, pull* (lockrop på hönsen). Kanhända hör också hit *schas* med *schasa* (af chasser?); härom är dock svårt att döma på grund af dylika ords internationella karakter. Till sist må framhållas, att åtskilliga ord af germansk stam direkt eller indirekt synas påverkade af snarliktande ord i franskan och vice versa, fastän graden af denna inverkan numera är omöjlig att konstatera. Så torde väl det svenska *gräl* ej hafva varit utan inflytande af det franska *querelle, larm* af *alarme, drul* eller *drulle* af *drôle* samt möjligen *tös* af fornfranska *touse* (lat. tonsa) och *så* (mindre kar) af *seau*, såvida ej ordens likhet ibland beror på en ren slump, såsom fallet synes vara med det modernt franska *gosse* (sv. gosse), ehuru medges måste, att detta är en bra egendomlig slump. Omöjligt är ej heller, att det franska *fille* haft någon inverkan på det svenska *flicka*, som ju är ett relativt ungt ord och (liksom sv. gosse) af tämligen omstridt ursprung.

Vi ha hittills nästan uteslutande hållit oss till enstaka franska ord i svenskan, men det får ej heller förglömmas, att svenskan äfven lånat åtskilliga af ett par ord bestående uttryck eller hela meningar. Sådana fraser som *comme il faut, noblesse oblige, sans façon, en passant, par excellence, par la force des choses* liksom ellipsen *à la* (t. ex. *à la Karl XII*) äro i hvarje bildad persons mun, och ej så sällan får man höra *Quel bruit pour une omelette!* o. dyl. I några fall afvika de från modern franska, t. ex. *par* (fr. de) *renommé, par* (fr. de) *préférence*, och några uppvisa större eller mindre oriktigheter och förvrängningar, t. ex. skämtuttrycken «*gênez-vous non*», «*tutt solo*» (tout seul) m. fl.

Några intaga en mellanställning, i det en del af uttrycket,

<sup>1</sup> De Grave uppfattar detta ord såsom kommande af det gammalfranska substantivet *lignal* (bois).

vanligen verbet, öfversatts till svenska, t. ex. *göra les honneurs, förlora kontenansen, vara i sitt esse, slå puder i ögonen, sauvera apparencerna, hvarken rim eller reson, tur och retur* (aller et retour), *göra musik, löpa risk, med dessein, kaffe med avec*, det sistnämnda en lustig tautologisk korrumperring af *café avec cognac*, till sin uppkomst erinrande om de moderna berlinska uttrycken vid vattenkioskerna: «ein Glas mit» och «ein Glas ohne» (nämligen Himbeersaft). Förmodligen har det fransksvenska ordet *toujour* (t. ex. i uttrycken «en toujours karl», «treflig och toujours») en lika kuriös tautologi att tacka för sin uppkomst. Den primära frasen är troligen det ofta förekommande talesättet «han är alltid så toujours», hvilket torde vara en tautologisk öfversättning af «il est toujours si aimable» eller något dylikt. En sådan förklaring bör förefalla fullt naturlig, när man betänker, att det franska *tout* på alldes analogt sätt gifvit upphof åt «hela tutten».

Af större betydelse äro emellertid de många fall, där svenskan skaffat sig ett uttryck genom direkt öfversättning från franskan, t. ex. *sluka med ögonen* (dévorer des yeux), *taga slut* (prendre fin), *sätta sig på sina höga hästar* (monter sur ses grands chevaux), *på tapeten* (sur le tapis, hvarmed i franskan torde afses bordduken, sålunda: lägga fram något på bordet till skärskådande), *rida på* [t. ex. småsaker] (être à cheval sur), *lägga benen på ryggen* (prendre ses jambes à son cou), *sådan herre, sådan dräng* (tel maître, tel valet) m. fl.<sup>1</sup>.

I denna kategori ingå isynnerhet ordspråksmessiga uttryck och stående fraser, och för en och annan bland dem kan man hänvisa till en bestämd fransk källa, t. ex. *Hvad hade min son på galejan att göra?* från det Molièreska «Que diable allait-il faire dans cette galère?»

Det är svårt att säga, hur pass stort inflytande franska språket genom dylika direkta öfversättningar haft på utvecklingen af svenskans fraseologi, men man kan konstatera, att ett sådant inflytande genom upptagandet af nya gallicismer gör sig gällande ännu i dag. Så finner man i Strindbergs: »I Notre-Dame och Kölner-Dômen» den genuint franska vändningen »Jag vände om på mina spår», och i Finsk Tidskrift 1894 t. 37, sid. 284 förekommer det ännu djärfvare uttrycket »bränna sina hjär-

<sup>1</sup> Hit höra möjligen också *vilja åt någon* (en vouloir à quelqu'un) och *komma att* i betydelsen råka (venir à).



nor» (skjuta sig för pannan), för att icke nämna talrika hithörande fall i de allmänna tidningarnas korrespondensartiklar från Frankrike.

\*                      \*                      \*

Komma vi så till den frågan, huru talrika de franska orden för närvarande äro i vårt språk. För att få en ungefärlig måttstock för bedömandet häraf ha vi genomsett Svenska Akademiens Ordlista (7:de upplagan) och utgallrat de ord, som enligt vårt förmenande obestriddligen äro att anse som franska lånord och därvid funnit, att af de i Ordlistan upptagna nära 16,000 hufvudorden omkring 1,600 äro att anse som franska lånord<sup>1</sup>. Antalet af dessa senare uppgår sålunda till 10 procent, ett i sanning betydande antal, när man betänker de respektive ländernas afstånd från hvarandra och språkens brist på frändskap.

Beträffande de fransk-svenska personnamnen ingår det ej i planen för detta arbete att behandla dem annat än i förbigående; måhända böra de lämpligast blifva föremål för en särskild studie.

Om det sålunda är ett faktum, att ett mycket afsevärdt antal inlånade franska ord ännu äro vid full lifskraft i svenskan, så är det å andra sidan äfven i ögonen fallande, att antalet sådana varit ännu större. Man behöfver blott iakttaga en ålderstigen bildad persons tal för att med lätthet kunna konstatera detta förhållande. Den historiska utredningen häröfver är afsedd att bilda ett särskildt kapitel, men redan nu torde den nära till hands liggande frågan böra uppställas, om de franska lånorden äro på väg att totalt försvinna ur vårt språk, eller om minsk-

<sup>1</sup> Naturligtvis får man ej allt för mycket bygga på en dylik beräkning, eftersom ett fullt tillförlitligt resultat endast står att vinna antingen genom undersökning af en ordbok, där *alla* i svenskan använda inhemska och inlånade ord stå upptagna — och ett sådant arbete äga vi icke ännu — eller ock af en mindre ordbok, där man hade säkerhet för, att dessa båda kategorier af ord vore representerade i fullt rättvis proportion. Men äfven om man kan invända, att bra många ovanliga franska ord upptagits i Ordlistan, ha vi å andra sidan ur vår förteckning på dessa nödgats utesluta sådana, om hvilkas latinska eller franska ursprung det varit omöjligt att med bestämdhet yttra sig; klart är, att åtskilliga af dessa ord verkligen äro franska. Skäl finnes sålunda för det antagandet, att den ofvan angifna procenten näppeligen kan anses för högt tilltagen. — Låtom oss tillägga, att, om vi utan vidare kunde följa de grunder, de Grave uppställt för att skilja ord af latinskt ursprung från ord af fransk härkomst, skulle procenten af franska lånord i vårt språk ställa sig ansevärt högre, än ofvan beräknats.

ningen är tillfällig. Vi tro oss som allmän regel kunna uppställa den satsen, att *lånord från ett språk, som med det inhemska har ringa frändskap, äro att betrakta som mer eller mindre tillfälliga gäster på det senares område*. Så länge det inhemska språket ej har något motsvarande att sätta i deras ställe, äro de allenahärskande; så småningom uppstå inhemska konkurrenser, och ju mera stadga dessa vinna, desto mindre tolereras det utländska elementet för att till sist alldeles undan-skjutas, liksom främmande ämnen aflägsnas ur en organism, som för något visst ändamål varit tvungen att för tillfället upptaga dem.

Vi ha förut jämfört lånorden med inplanterade växter, och jämförelsen kan i viss mån fortsättas här: de, som ej kunna skiljas från de inhemska, och de, som ingått i vårt dagliga bröd, bilda undantag från den allmänna regeln. Om de öfrigas fullständiga acklimatisering är man åtminstone inom språkets värld aldrig fullt säker. Så är det väl antagligt, att sådana uttryck som *vara på sin kant* och *blifva någon kvitt* ha att påräkna lika lång lifstid, som om de vore inhemska. Ovisst är, huruvida lifskraften är mindre i sådana vanliga ord som *butelj*, *lyx*, *reparera* m. fl. än i de motsvarande svenska: *flaska*, *prakt*, *lag* m. fl., och om man någonsin med svenska ord skall ersätta sådana som *adress*, *bassäng*, *boett*, *biljett*, *kår*, *möbel*, *porträtt* o. s. v., för hvilka för närvarande inga användbara svenska beteckningar existera. Ett bland de vanligaste ord i hela svenska språket, ett ord, som under normala förhållanden uttalas flera gånger dagligen af hvarenda människa, är också franskt; vi mena ordet *adjö*, och föga troligt är, att det någonsin kommer att utträngas af det svenskfödda *farväl*. Någon säkerhet i detta afseende förefinnes dock icke, och man känner sig allt mer tviflande äfven om sådana franska ords bibehållande, när man iakt-tager utvecklingen. Så är ju ordet *trottoar* så acklimatiserad som möjligt, och dock torde dess bestånd få anses hotadt i och genom slutordet i tidningarnas täta uppmaningar: *Sanda gångbanorna!* — ett ord, hämtadt från det officiella språket, hvilket i våra dagar visar en bestämd tendens att hålla sig till inhemsk terminologi.

Det är intressant att se, hur lånorden i kampen för sin tillvaro få göra som andra besegrade, d. v. s. rädda sig från undergång genom att nöja sig med ett mindre område. Så har t. ex. ordet *permission* fått inskränka sig till det militära området, *reparation* hufvudsakligen till byggnadsfacket och gar-

*nera* till modebranschen, där de förmodligen såsom ett slags halft tekniska termer ännu ha ett långt lif att påräkna. Några rädda sig med mindre väl bibehållen ära, i det de före sitt försvinnande nedsjunka till ett slags skämt- eller slangord, såsom *kommers*, *konterfej*, *kurage*, *fysionymi* (t. ex. i *galgfysionomi*), *spektakel monsieur* (vanl. uttaladt *munsjör*) m. fl., under det andra ha en såväl allvarlig som skämtsam användning, t. ex. *regera* (»besitta och regera»), *revidera* (ungefär: rifva omkring och ställa till oreda) o. s. v.

Att ett medvetet motarbetande af de främmande lånorden påskyndar deras aflägsnande, är obestriddt, särskildt om det genom samfärdad öfverenskommelse sker från korporationer med stor auktoritet, t. ex. från deras sida, som ha värden om den officiella stilen, från författare, lärare och tidningsmän; men ett faktum är också, att språket, när tiden är inne, d. v. s. när motsvarande inhemska beteckningar hunnit uppstå och vinna stadga, så småningom aflägsnar dem vår bön förutan, liksom äfven att ingen makt på jorden kan hindra detsamma att upptaga nya lånord, om sådant finnes behöfligt, ty ett rent och oblandadt språk är något, som ej kan tänkas existera, så länge samfärdsel finnes folken emellan. Det synes snarare förhålla sig så, att ett språk tycker om att i sitt förråd ha ett antal utländska ord såsom ett slags krydda på anrättningen, samt att ett främmande språkelement tränges tillbaka endast för att — åtminstone i någon mån — ersättas af ett nytt, som i sin tur blir på modet. Så ha ju de latinska citaten för länge sedan sett sin blomstringstid och blifva med hvarje år mindre populära, helt enkelt därför att de blifva mindre förstådda; de franska uttrycken ha också passerat sin kulmen; men det ser ut, som om man kunde skymta en ny invasion, denna gång från engelskt (resp. amerikanskt) håll. Ej blott en mängd enstaka ord, såsom *sport*, *cykel*, *tennis*, *smart*, *self-made*, *check*, *gentleman* m. fl., utan äfven uttryck såsom *last but not least*, *from sounds to things*, *the upper ten*, *great attraction* m. fl. komma allt rikligare i bruk, och vi ha ju äfven kommit så långt, att en verkligt bildad person ej får miss-handla uttalet af engelska ord, hvilket förut var honom förlåtet, blott han icke brast i latin och franska<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> I själfva verket torde antalet af speciellt engelska ord och uttryck i vårt språk vara anseeligare, än hvad man är böjd att tro, ehuru den närbesläktade formen gjort, att de hellre helt och hållet anpassats efter svenskan, t. ex.  *fotboll*,  *en smal sak*,  *småtimmarna* (the small hours) och förmodligen "kopparslagare" (hot coppers) o. s. v.

En annan fråga blir, om det är en god patriots plikt att såvidt möjligt motverka de främmande lånordens användande i öfverensstämmelse med den af Tegnér gjorda uppmaningen att »tvätta det främmande smink». Vi tro, att en sådan skyldighet i princip kan sägas existera i fråga om språk, som ha så liten frändskap med vårt som det franska, men också, att *individens* göranden och låtanden i denna riktning, äfven om han ägde den språkliga insikt och urskillning, som härvidlag behöfvas, äro af synnerligen ringa betydelse. I alla händelser synes det oss, att, om man från utlandet kan få, hvad man behöfver men själf icke har, bör man vara tacksam för att så kan vara förhållandet; och när man kan ersätta den främmande varan med en inhemsk af fullgod beskaffenhet, bör det naturligtvis ske, men utan hårda ord om det inlånade utan snarare med rättvist erkännande af hvad som varit. Säkert är, att vårt hvardagligaste språk i den dag, som är, ej kan undvara åtskilliga franska ord, och obestriddigt är äfven, att det högre språket ännu ej med tillräcklig ledighet kan röra sig med inhemskt material. För att använda en bild, så passar det helt visst ej för våra hederliga borgardöttrar att kläda sig efter parisisk snitt, men det skadar ej heller, att det tills vidare ingår godt franskt silke i deras högtidsdräkt.

---

OM ANVÄNDNINGEN AF  
ORDET KATT I SVENSKA EDER  
OCH LIKNANDE UTTRYCK

---

STRÖDDA ANTECKNINGAR

AF

ÅKE W:SON MUNTHE

---



Efterföljande anteckningar utgöra egentligen ett nödtorftigt utarbetadt fragment af en för länge sedan anlagd och under senare tid i någon mån kompletterad materialsamling till en studie öfver den bildliga användningen af svenska djurnamn, af hvilken jag hoppas att framdeles få tillfälle offentliggöra ytterligare ett eller annat fragment.

\*

I modern svenska användes som bekant ordet katt synnerligen allmänt i eder och därmed besläktade uttryck. Jag anför här ur litteraturen några exempel på de vanligaste hit hörande formlerna\*. I brist på någon bättre indelningsgrund, grupperar jag dessa exempel efter den satsställning ordet katt intar.-

1. a) «Jag vet ta mig katten ej om jag vågar»<sup>1</sup>; b) «Det måtte katten lefva på räntan! sa huspigan»<sup>2</sup>;

2. «Finge de först fotfäste, vore det väl katten, om de ej kunde blifva något mer»<sup>3</sup>;

3. «De gäfvö katten alla förbud»<sup>3</sup>; «G. gaf sig katten på att T. skulle sjunga»<sup>4</sup>; «Jag ger katten i det här sällskapet»<sup>5</sup>\*\*.

4. a) «Hon har utvecklat sig af bara katten»<sup>6</sup>; b) «För katten i våld, det faller sig ju förträffligt, herr baron»<sup>7</sup>; «Seså för katten, häng inte läpp för det»<sup>8</sup>; «Nä fy för katten, ska väl så hundan heller»<sup>9</sup>; c) «Fy katten så de klä sig»<sup>10</sup>; d) «Det ser jag nog katten»<sup>11</sup>; «Destillera bäst katten du vill»<sup>12</sup>; e) «Hvem katten kunde också tro det?»<sup>6</sup>; «Hva katten har du gjort så länge?»<sup>11</sup>; «Hvar katten har du hållit hus?»<sup>11</sup> o. s. v.

---

\* Källor, som ej anföras i texten; sammanföras i slutet af uppsatsen och angifvas i texten med siffror efter citaten.

\*\* Här är visserligen 'katten' akusativobjekt, men detta fall (och motsvarande med andra ord) torde vara sekundärt och ha framgått ur de föregående genom kontamination med andra fraser (t. ex. 'göra en konst i ngt').

Det torde ej behöfva påpekas, att alla de anförda fallen äro sådana, i hvilka annars mörkrets furste under en eller annan af sina talrika benämningar uppträder och att sålunda 'katten' här är en eufemism för djäfulen. Härvid bör emellertid observeras, att 'katten' i dessa uttryck är en mycket stark eufemism: äfven 'tusan', 'böfveln', 'raggen', 'hin' o. s. v. äro ju eufemismer, men 'katten' är betydligt oskyldigare. Vidare är också att märka, att åtskilliga gängse svordomar och liknande uttryck finnas, där 'katten' ej vunnit insteg, och detta speciellt i sådana fall, där så att säga det personliga mera framträder, hvarom mera nedan.

I alla de ofvan anförda fallen kan nu i st. f. 'katten' äfven förekomma en form på -ingen, 'kattsingen', 'kassingen', 'kattingen' (den sista anford af Rietz), t. ex. «jag tror ta mig katsingen, att du vädrar stugluft»<sup>13</sup>; «Då kan jag ge mig kassingen på att var M.»<sup>14</sup>; «Hon tyckte det skulle vara kattsingen så roligt om . . .»<sup>14</sup>; «Kors för kassingen»<sup>15</sup> o. s. v. Denna form har påtagligen diminutiv eller i allt fall förmildrande innebörd och är måhända, såsom G. Cederschiöld, Om Grundtalen p. 57 not 2, på tal om 'tusingen' (äfven 'tussingen'<sup>16</sup>) föreslår, att sammanställa med former som 'fossingen', 'hansingen'. Cederschiöld erinrar härvid äfven om svordomen 'hundingen' (f. ö. äfven 'hunsingen'), hvartill emellertid kan läggas en stor mängd andra af samma form såsom 'fasingen'<sup>17</sup> o. <sup>18</sup>, 'satingen'<sup>19</sup>, 'djestingen'<sup>20</sup>, 'knäfringen'<sup>21</sup>, 'raggingen'<sup>8</sup>, 'tjyfvingen'<sup>4</sup>, 'helsingen'<sup>17</sup>, 'suringen'<sup>3</sup>, 'allingen'<sup>14</sup>, 'sjuttingen' och 'sjutsingen'<sup>9</sup>, 'förbaskingen'<sup>18</sup>, 'besittingen'<sup>22</sup>, 'bettringa dö'<sup>23</sup> o. a. — t. o. m. 'sickingen' («Sickingen, edra skvallertaskor, har ni inte bepriset henne som ett mönster för kloka ungar?»<sup>25</sup>, jfr ibid. «Sicken, hvad skola de göra med mig?» — utan tvifvel det vänliga 'sicken', som utvecklats till fristående interjektion af svordomsart)\*\*). Denna bildning på

\* Jfr 'bittra dö' t. ex.<sup>24</sup> och i Olaus Petri Predican emot the gruffue-liga eeder (1539): «sweria tusende gonger om wor herres harda och bittra dödh».

\*\* Hos Nilsson<sup>19, 19a</sup> o. <sup>26</sup>, förekomma åtskilliga hithörande bleking-ska former på -ingor t. ex. faaningor, jäcken förbaskingor, förgjordingor, anamingor, jäeningor, piningor, skamfingor — med hvilken sista form är att jämföra 'skamfingen god' hos Rietz. (Tillägget 'god', efter vissa ingen-former är f. ö. icke ovanligt t. ex. 'förbaskingen goder', Strix 1901 n:o 26. Detta god är väl dock knappast adjektivet — kanske hänger det tillsammans med det nedan, p. 78, omtalade 'ko').



ingen är således ganska lifskraftig och synes äfven vara rätt gammal i språket; från 16 och 1700-talen har jag sålunda antecknat: 'fanningen'<sup>27</sup>, 'gussbältingen'<sup>28 o. 29</sup>, 'wass mäntingen'<sup>30</sup>, 'hva giäsingens'<sup>31</sup>, 'serra doningar'<sup>32</sup>. En möjlighet vore kanske, att dessa ingen-former kunde ha sitt ursprung i det ofvan anförda 'helsingens', som jag då menar kunde på naturligt sätt ha framgått ur 'Helsingeland' = helvete, hvilken eufemism synes vara gammal\*. En annan och kanske antagligare utgångspunkt för massan af dessa former kunde måhända vara ord som 'fulingen', 'ledingens' i betydelse af den onde (t. ex. «Fy, fulingen, här är ränt» och «Hvad är detta för ledingens konster?»<sup>23</sup>), hvilka väl äro att uppfatta som vanliga personliga ing-afledningar af adjektiven ful, led (i användningen 'den fule' etc.) af samma art som gamling, raring o. d.

En kattformel, som f. ö. är mig obekant i modernt språk, men som väl ännu kan finnas i dialekterna, förekommer vidare i Fru Knorrings Torparen, alltså närmast från Västergötland, nämligen 'alle-di-katten': «En duktig matmor, som håller snyggt af alle-di-katten» och «Gärna af alle-di-katten gick du sta ändå». Detta 'alla de' synes emellertid förr ha varit mycket vanligt i svordomar och är måhända så ännu på vissa håll. Sålunda har jag t. ex. antecknat från 1600-talet: «Hvem all di dän å dän täll Stockhols jer fört alla?» och «Du lög som all di skam»<sup>32</sup>; «Så tog då we'a den allade skam» och «Då ska du sij du får allede skam»<sup>28</sup> ('all(e) di skam' f. ö. ännu på 1800-talet t. ex. hos Fredrek på Rannsätt: «Slöss som all di skam» och «Hva i alle di skam går ôt karn?»<sup>33</sup>); »Kallt äret, hon säger, som alla the knäfla»<sup>34</sup>; vidare från 1700-talet: «Hvad alla de Påcker äro det för ceremonier?» och «Hvad alla de tusende»<sup>35</sup>; «Slå för alla di tusend Hans Mattzo»<sup>31\*\*</sup>; «Swor som all di fan»<sup>38</sup>; «Ah för alla de sex»<sup>24</sup> o. a. Vidare är härtill att jämföra det ofvan citerade 'allingen' («Kors för allingen, hvad du ser förkyttrad ut»<sup>14</sup>) och formeln 'alla de grå kattor' nedan.

\* Se här ett belägg från 1600-talet:

«Ja, jag menar i går dee fålas där fram,

Som tramen [= hin onde] foor öfwer Helsingelann»<sup>28</sup>.

\*\* 'Hans Mattsson' förekommer äfven annorstädes eufemistiskt för den onde t. ex. »Ty må Hans Mattson längre gå och så sin ungdom spilla»<sup>36</sup>. Jfr härtill 'Mäster Hans' i samma betydelse: »Ack at Mäster Hans hade den spitsbofven i sina händer» och «Han såg rätt täck ut, men det var lika fullt mäster Hans sjelf»<sup>37</sup>.

analogy

Slutligen har jag i en af J. Sundblads historier från Väster-götland<sup>16</sup> funnit ett enstaka 'kokatten'. Stället lyder: »Åskådarne började fnissa och bland flickorna hörde man sådana yttranden som: dä va »kokatten» hva han ä rolier, den Nils». Denna onekligen något kuriösa bastard har utan tvifvel uppkommit genom kontamination af en katted med någon af de i den äldre litteraturen ofta uppträdande och dialektiskt nog ännu förekommande ederna innehållande ordet 'ko' 'ku' = gud (— kanske ursprungligen en finsk form? Ett hos Bellman förekommande 'för ku' kommenteras af utgifvaren Carlén såsom 'finsk brytning'). Se här några exempel på dylika eder med 'ko': 'håla ko dö'<sup>40</sup>, 'hålakoknö'<sup>41</sup> och 'håla kofemtan'<sup>42</sup>; 'serrakodö'<sup>43</sup>, 'kodon' (Ihre, Gloss., s. v. knävel, och af honom riktigt satt = guds död), 'vassherra kuduns'<sup>44</sup> och 'vass kuduns'<sup>45</sup> \*; 'vasserra koknös'<sup>46</sup>, 'was koknös'<sup>48</sup> \*\*\*; 'was Herra nåppa koo tre' och 'was byxen nåppe koo tre'<sup>28</sup> \*\*\* samt 'ja ko tre'<sup>51</sup>. Rietz anför från olika håll en del liknande former såsom 'vasserra-ko-knös', 'vasko-knös' och 'vasserrakodde'. Att katten nu förbundits med detta 'ko', får väl åtminstone delvis skrivas på språkrimstendensens räkning (hvilken f. ö. nog också bidragit till uppkomsten af *ko knös*). Med 'kokatten' är för öfrigt att jämföra det längre ned behandlade gamla 'fammikatten' samt den skämtsamma utvidgningen 'wasserra koka päron' (se nedan p. 88).

\*

Detta är hvad jag antecknat om kattens förekomst i ed-artade uttryck på svensk botten i senare tid. Men äfven utom Sverige användes katten på samma eller liknande sätt.

I finsk-svenskan äro sålunda, enligt hvad prof. W. Söderhjelm välvilligt upplyst mig om, af de vanliga svenska katt-formlerna särskildt 'ta mig katten', 'det var katten', 'fy katten', 'tvi katten' och det speciellt finska 'voj katten' (uttryck för för-

\* För formen 'don' etc. jfr det förut anförda 'serra doningar' och vidare t. ex. 'vella don' och 'beskelidon'<sup>47</sup>; för vass-ederna i allmänhet, jfr f. ö. äfven p. 87 nedan.

\*\* För 'knös' jfr 'gross knos'<sup>49</sup> och äfven 'bli rik som hin knese'<sup>40</sup>.

\*\*\* För 'nåppa', 'nåppe' jfr 'was Härra nåpper'<sup>28</sup> och 'Hwas nopper'<sup>52</sup> samt 'was Herra nå' och 'was nå'<sup>28</sup>, hvilka senare gifvetvis äro utgångspunkten; för 'byxen' jfr t. ex. 'box giök' och 'box fälten'<sup>52</sup> (ty. Potz velten).

argelse) mest brukliga. Men äfven de öfriga formerna «kunna vid tillfälle begagnas utan att förefalla främmande». I Finland, säger S. vidare, höres detta eufemistiska 'katten' särskildt i kvinnomun\*.

Då det kunde äga ett visst intresse att få konstateradt, huruvida katten äfven i finskan har någon liknande användning, vände jag mig till prof. J. J. Mikkola i Helsingfors, som benäget meddelade mig, att man i finskan verkligen har uttrycket 'kissa vieköön' d. v. s. 'katten må föra (= taga) [dig]' — «en mycket lindrig svordom». Det är det enda egentligen hithörande finska uttryck, M. känner till. Men han nämner äfven ett par andra finska kattfraser, okvädingsfraser, som i viss mån kunna jämföras med de edartade, nämligen 'mene kissan huiluun' = 'gå in podicem felis' och 'mene kissan (l. katin) häntään' = 'gå i kattens svans'. Äfven blott 'kissan!' d. v. s. 'kattens' har M. hört af en österbottning, «möjligtvis förkortning af 'kissan häntä' eller någonting ännu skamlösare». M. säger vidare, att man äfven i svensk-finskan kan få höra uttrycket 'gå nu i kattsvansen!' Sannolikt är väl då denna svenska fras en öfversättning af den anförda finska, hvilken åter knappast torde ha något verkligt samband med våra edartade kattfraser — om icke möjligen andra finska 'huilu'- och 'häntä'-fraser finnas ock katten i de anförda vore sekundär. Däremot kunde väl den först anförda finska frasen sammanhånga med våra kattededer och måhända då, när den förra synes vara ensam och de senare så talrika, på så sätt, att den helt enkelt öfverflyttats från svenska. — Från slaviska språk känner M. inga som helst dylika kattfraser.

I danskan förekomma, enligt välvilligt meddelande af prof. Kr. Nyrop, allmänt en del edartade uttryck med ordet katt,

\* Detta torde knappast kunna sägas f. n. vara fallet i Sverige. Det förefaller mig tvärt om, som om dessa uttryck nu, åtminstone i Stockholm, skulle ha en synnerligen allmän användning bland bildade män. Å andra sidan kan det väl sägas, att kattederna nästan torde vara de enda eder, som f. n. i allmänhet utan att verka stötande kunna användas, och i själfva verket nog också icke så sällan användas, af kvinnor tillhörande de bildade klasserna — när en kvinnlig medlem af detta sällskap i Uppsater i romansk filologi tillägnade professor P. A. Geijer skall på svenska återge det provençalska 'noum d'un garri', väljer hon också 'det var katten'. Säkert är emellertid, att de äro betydligt vanligare i männens mun; men förhållandet kan ju förr ha varit annorlunda (jfr t. ex. det nyss anförda citatet efter J. Sundblad).

«måske endnu mere i dialekterne end i rigssproget». Dessa danska formler synas emellertid ej vara så talrika som de svenska och äro f. ö. delvis något afvikande från våra. I det danska riksspråket känner Nyrop 'katten ta mig', «der er forholdsvis almindelig»; dessutom brukas 'katten rive mig' »der høres sjældnere og nærmest er en litterær reminiscens — den bruges næmlig af Blicher i hans jyske fortællinger *Æ Bindstouw*»; slutligen höras också i riksspråket 'fy for katten' och 'af for katten'. På Jutland synes ordet katt på detta sätt användas oftare än i riksspråket. I sin monumentala Ordbog over jyske Almuesmål anför Feilberg bl. a. 'katten klø dæ', 'katten ta mæ, ryw mæ', 'gi katten han håd di hæ ligfær' (= jag önskar katten tog dehär begrafningarna), 'dæ må æ katt ved'. Till några andra af Feilberg anförda kattfraser återkommer jag längre fram. Att för öfrigt dessa danska uttryck med 'katten' sammanhånga med de motsvarande svenska torde vara påtagligt, ehuru det nog ej är så lätt att uppvisa på hvilket sätt.

På norsk botten synes däremot katten icke ha fått någon vidare användning i ifrågavarande uttryck. Den enda mer allmänna frasen är 'katten klore mig', som förekommer i Per Gynt och annorstädes (t. ex. «Der staar de formentе førere och ved, katten klore mig, ikke besked om någenting», Bojer, *Den evige krig*, Kria 1899). Aasen och Ross ge ingenting hithörande i sina ordböcker. Den senare har emellertid välvilligt i bref meddelat mig, att han, utom det anförda 'katten klore mig', äfven någon gång hört 'katta ta me' och det synnerligen lindriga 'katta trø paa mei', men samtliga blott på östlandet. För öfrigt menar Ross, att 'katten klore mig' blifvit populärt genom Per Gynt, af Ibsen måhända lånadt från Danmark, och att 'katta ta me', och väl då äfven 'katta trø paa me' importerats österifrån eller bildats under svenskt inflytande. Ross betonar f. ö., att dessa norska uttryck alltid ha en skämtsam, humoristisk innebörd och att särskildt det sista uppenbarligen är bara »løier». För att få någon visshet angående Ibsens förhållande till 'katten klore mig', gjorde jag en vördsam förfrågan hos den fräjdade diktaren, som godhetsfullt gaf mig följande upplysning: «Jeg tror at udtryket 'katten klore mig' hidrører fra mig. Jeg tror at jeg valgte ordet 'klore' for alliterationens skyld. Siden efter er det da kanske blevet 'populært' ligesom adskillige andre udtryk i mine böger . . .»

I nyisländskan finnes, enligt hvad rektorn d:r Björn M. Ólsen i Reikjavik välvilligt meddelat mig, icke något spår af katteder. Däremot har isländskan en annan kattfras gemensam med de öfriga nordiska språken, till hvilken jag senare skall återkomma.

I andra språk har icke heller, så vidt jag vet, ordet katt kommit till användning i edartade uttryck. I Sprogets vilde Skud påpekar emellertid Nyrop, på tal om Tamms nedan anförda förslag till förklaring af de svenska kattederna, tillvaron af ett lågtyskt 'dүvkater'. Beträffande detta ord finnes i Schiller & Lübbens *Mittelniederd. Wb.*: «Dufkater, Namen für den Teufel», men utan andra belägg än hänvisning till Stürenbergs *Ostfries. Wb. och Höfer i Germania*. Den senare citerar blott Dähnerts *Plattd. Wb.* (1781), där man kort och godt finner: «Dүwkater, eine in den ersten Buchstaben erkenntliche Benennung des Teufels». Stürenberg åter har: »Dөvekater, Dүvekater, Dүvehenker: Teufel, Teufelshenker (scherzhaft)»\*. Huruvida detta lågtyska ord har eller har haft någon användning i eder, framgår ej af dessa källor, de enda jag haft tillfälle rådfråga. Den framstående folkloristen Oberlehrer R. Wossidlo i Waren, som jag interPELLERAT om ordet, känner det icke alls från Mecklenburg och f. ö. öfverhuvud icke någon användning af katten i edartade uttryck på lågtysk botten. Till några andra lågtyska kattfraser, som i själfva verket torde stå i rätt nära samband med våra katteder, återkommer jag längre fram.

\*

Beträffande förklaringen af kattens förekomst i svenska eder har prof. Fredr. Tamm, i Svenska ord belysta genom slaviska och baltiska språken, framkastat den förmodan, att det i

\* Sammanställningen 'Dөvekater, Dүvehenker' leder tanken på Tamms nedan anförda gissning. Emellertid företer det senare ordet en misstänkt snarlikhet med ty. *Diebhenker*, hvaraf Grimms *Wb.* ger ett citat från 1598. (Detta tyska ord har f. ö. äfven funnits i svenskt språk; i Gustaf I:s Registratur, <sup>16</sup>/<sub>4</sub> 1529, förekommer nämligen «Bödel eller Dіffhengere»). Det synes mig därför icke alldeles afgjort, att åtminstone det lt. *Dүvehenker* verkligen innehåller ordet djäfvul. — För öfrigt må här erinras om, att en 'dөfvelskatt' (jfr t. ex. en uppsats om Lucia i St. Dagbl. för <sup>13</sup>/<sub>12</sub> 1900) i själfva verket funnits och kanske ännu finnes i Sverige (Västergötland), nämligen i betydelse af ett speciellt för 'Lussedagen' bakadt bröd.

polskan och äfven i andra slav. språk förefintliga ordet 'kat' (utt. katt) = bödel, som är vanligt i svordomar (t. ex. polska 'tam do kata' ungefär = så för fan, jfr ty Henker och sv. bödeln, böfveln i svordomar) under de polska krigen upptagits af svenska soldater i svensk form. I bref till mig (1899) säger sig T. dock icke själf just tro härpå, på sin höjd att det sv. katt, sannolikt redan tidigare brukligt såsom substitut för djäfvul, kanske efter dessa krig kommit mera i svang i vissa svordomar. För min del tror jag icke heller på det polska ursprunget af våra katteder och knappast ens, att det polska 'kat' haft något vidare inflytande på deras frekvens.

Kr. Nyrop opponerar sig i Sprogets vilde Skud mot Tamms förmodan och menar, att en sådan förklaring är alldeles öfverflödigt, då katten här i Norden liksom annorstädes anses stå i mycket nära förbindelse med den onde och hexorna. Han synes sålunda uppfatta 'katten' i eder såsom en mycket naturlig vikarie för djäfvulen, vald speciellt med tanke på hans intima förhållande till denne potentat. Nyrop hänvisar i detta sammanhang till det ofvan omnämnda lt. düvkater, som han synes mena sammanhänga med de nordiska kattederna.

Att i själfva verket katten, eller i allt fall somliga katter, anses stå mörkrets furste och hans anhang, troll och häxor, ganska nära, är allbekant, och orsakerna därtill äro ej heller svåra att finna. Katten har verkligen något sataniskt i sin natur och sitt utseende — hans mordiskhet och skarpa klor, hans lurande rörelser, hans rasande ilska, när han sätter den sidan till, och kanske framför allt hans sprakande skinn och hans i mörkret lysande ögon, om hvilka Hallman i Tillfället gör tjuften säger, att

«Kattornas ögon i mörkret de föda

Förskräckelse mer än själf djäfvulens Drott.»

Som ett slags uttryck för denna allmänna föreställning om en viss själsfrändskap mellan katten och hans infernaliska majestät kan också erinras om ordstäfvet 'Hygglig ungdom, sa fan om kattungarna'<sup>53</sup>.

För fullständighetens skull anför jag några exempel på hvad som i detta afseende hos oss berättas om katter. I gamla anteckningar om Vässbo allmoge från 1774<sup>54</sup> nämnes, att katter tros ha bekantskap i bergen hos bergatrollen och där

som oftast göra besök. Hyltén-Cavallius (Värend och Virdarne) säger likaså, att katten hör till Päckers följe och att han hålles för troll eller trolltyg. Det är af sådan anledning, som kattor ofta göra besök i bergen, och när de bli gamla gå de bort, utan att man vet hvart de ta vägen. I Woxtorps socken är ett berg, som heter Trollberget. På ett torp därintill hade de blifvit af med en katt. Så hände sig en kväll, att man fick se, hur trollen dansade på berget med katten och sjöngo: «Här dansar Kisse Murre och hans fru». I Möre<sup>65</sup> och äfven annorstädes anses kattor bli troll när de bli gamla\*. I Delsbo<sup>66</sup> ha somliga sett tomten, som där är ett stycke satan, i skepnad af en stor svart katt. Det synes för öfrigt särskildt vara de svarta kattorna, som äro misstänkta. I Skåne<sup>67</sup> anses, att svarta kattor äro af trollens släkt, liksom svarta höns äro trollhöns. Där tros också, att troll ofta ikläda sig skepnad af svarta kattor, och när man är ute och åker i åskväder, kan man få se, hur de krypa upp på långvagnen, ty de äro rädda, att 'gudmor' ska slå ihjäl dem. På Åland<sup>68</sup> tros, att djäfvulen kan ingå i svarta kattor och hundar, hvilket ses af deras 'besynnerliga rörelser'. Men den svarta färgen är dock icke ett *conditio sine qua non*. Jag erinrar t. ex. om den nedan (p. 91) omnämnda skånska gråa katten och från samma håll<sup>67</sup> berättas äfven om dylikt trolltyg i form af hvita kattor med svarta svansar. Wranér<sup>4</sup> omtalar en gammal kärring, som «visst icke var någon riktig trollpacka, ty hon hade hvarken någon gul katt eller någon uggle». I detta sammanhang kan vidare, med förbigående af en hel del annat kattsrock, erinras om, att i norra Jämtland<sup>69</sup> en 'trollkatt' ersätter den annars, så vidt jag vet, af häxorna allmänneligen brukade 'trollharen'.

Slutligen må också anföras några vittnesbörd från äldre tider. I legenden om Sankta Katarina<sup>60</sup> heter det: «Tha — — warth kesaren wrädher och grömber som ett leon och — — — sagde saa: hwro lenghe skulom wy thetta lydha och thola, ath thesson kätthan [= kattan, S. Katarina] skall göra warom gwdhom

\* I Sprengers Malleus Maleficus uppges också (enl. V. Rydbergs Medeltidens magi), att häxorna kunna förvandla sig själfva och äfven andra till kattor, och flerstädes, ehuru så vidt jag vet ej hos oss, bruka ännu dessa damer rida på kattor till Blåkulla. På den tiden, då man brände häxor och trollkarlar, brändes mångenstädes ofta äfven kattor. Ännu 1750 hvarlefde i Metz ett förr mycket spridt bruk att bränna kattor på midsommarsbålen (P. Mégnin, Notre ami le chat, Paris 1899).

saa stora forsmälse? — — — Alle the, som nw wilia hemnas gwdhana oreta, the ganghe fram och taghe handh oppa thesse trvll kättone och martzlen hona och pinen»\*. I en af P. Johannis Gothus öfversatt traktat Om Fedswäriande (Rostock 1601) omtalas, hurusom en bonddräng, som hade «sworit sigh löösan i Ehtenskaps handel», blef «ganska illa plågadher aff Dieffulen, then ther kom ofta til honom såsom en katta, bårtog honom maatten, bröd, kött och ost aff Talrikonne och sleek allestädes effter honom ehwart han gick». I en relation om «de swåra Anfäktningar af Satan och hans anhang»<sup>61</sup>, som sacellanen P. Simming var utsatt för anno 1660, omtalas, att bönderna, som gingo vakt kring den hemsökta gården, sett «en hop kattor, som uti en wret strax vid gården sprungo uti en ring omkring en stor katt, som satt midt uti hopen».

Emellertid tror jag af flera skäl icke, att denna kattens sataniska sida varit den egentliga anledningen till hans användning i eder. Bland annat finns det jämte katten många andra djur, som anses stå det onda väsendet nära, och det skulle då i alla händelser tariffa sin särskilda förklaring, att man bland dessa utvalt just katten till dess representant i eder\*\*. Ty trots hvad som ofvan anförts, har katten säkerligen aldrig betraktats såsom ett afgrundsdyr par préférence. Tvärt om ha nog satkattorna i verkligheten varit jämförelsevis sällsynta undantag och det stora flertalet kattor torde ha varit ganska anständiga kråk, som intagit ungefär samma relativt fördelaktiga ställning i huset som ännu är förhållandet och varit omtyckta och omhuldade af små och stora, om de nog också fått erfara, att den ringes lott understundom kan vara ganska bitter i denna världen. Härtill kan äfven erinras därom, att katten alltid varit synnerligen populär i klostren, där man ju annars bort undvika

\* Att f. ö. S. Katarina sålunda får heta 'katta' och 'trollkatta' förefaller nästan som en vitz på namnet.

\*\* Härtill må också erinras, att katten aldrig, åtminstone hos oss, synes förekomma utom de edartade uttrycken för att beteckna det onda väsendet, såsom förhållandet är med en del andra djur, såsom ormen och ulfven, äfven hunden och t. o. m. korpen. Så talar t. ex. And. Rydelius om «Helfwits-ulfwen Satan» och Olof Wexionius († 1690) om «Den stygga mörckzens hund», och i en psalm af Peter Brask († 1695) heter det:

«Du räknat har vår hufwudhår,  
Den swarte afgrundskorpen får  
Ej magt deraf ett röra.»



allt som särskildt stötte på det sataniska. Betecknande är också en föreskrift, som lämnas i domprosten Andreas statuter för Upsala Helgeandshus af 1305, nämligen att hjonen där fingo hålla sig med kattor, men icke med andra djur: «Nullus eciam ibidem nutriet vel teneat porcellos, vel huiusmodi, nisie attos»\*. Om kattens popularitet i gamla tider kan man också se ett vittnesbörd i medeltidsordspråket 'Hundin skal thiæna hærran ok kattin frwnne' och desslikes i följande ställe i Schack-tafvels lek:

«En then som haffwer  
katta fagra,  
jak gifwer hanom raad thz besta:  
han skal ey gerna  
skinnara manga  
bywda sik til gesta» —

hvaraf öfverhufvud framgår, att man satte värde på kattor, hvarförutom också bilden 'katta fagra' för en vacker kvinna väl får anses förutsätta en ej alltför afgrundsartad uppfattning af katten.

Men framför allt skulle det vara högst egendomligt, om det sataniska, ifall det nu antoges vara ursprunget till kattederna, så totalt skulle ha försvunnit, som fallet är åtminstone i de svenska formlerna. Ty dessa uttryck äro onekligen i hög grad oskyldiga, ofta närmast gemytliga eller skämtsamma och i alla händelser utan minsta spår af något djäfvulskt eller trollskt. Man säger väl i mer eller mindre gemytlig ton 'ta mig katten', 'det vore väl katten', 'kors för katten' o. s. v., men det skulle nog ej falla någon in att i vredesmod säga t. ex. 'nu ska katten ta dig' ('Nu skall dig katten taga med hull och hår' vore omöjligt i Runebergs v. Konow!) Härvid erinrar jag om det redan förut påpekade faktum, att en hel del edartade uttryck finnas, där 'katten' aldrig användes — ingen säger t. ex. 'nu är katten lös', 'jag menar katten rider dig', 'jag tror katten är med i spelet', 'tag fast den katten' o. a., uttryck, som dock bort vara både möjliga och naturliga, om 'katten' i detta fall verkligen uppfattades närmast såsom ett afgrundsväsen. Jag tror således för min del icke, att det egentliga ursprunget till kattederna är att söka i det sataniska draget hos djuret, om det också väl är möjligt, att detta i någon mån bidragit till deras utveckling.

\*

\* Jfr följande uppmaning till nunnorna i Ancren Riwle: «3e, mine leove sustren, ne sculen habben no best, bute kat one.»

I den visserligen icke alltför omfångsrika, men dock heller icke alltför knapphändiga äldre svenska litteratur (från tiden före 1800), som jag haft tillfälle genomgå, har jag egendomligt nog, på ett par undantag när, icke alls funnit några exempel på dessa numera dock så ytterst vanliga formler, oaktadt i denna samma litteratur massor af andra eder och edartade uttryck af mångahanda slag och äfven katteder af trenne numera, så vidt jag vet, ej förekommande typer uppträda. Under det t. ex. i E. Nordensvans lilla proverb Den rätte (Ord och Bild 1899) icke mindre än fyra af våra kattedersformler anträffas, kan man genomgå tjugtals dramatiska stycken från tiden före 1800 utan att finna en enda. Icke heller hos en sådan författare som Bellman finnes något exempel, och de saknas likaledes i hvad jag genomgått af 1700-talets ofta för ett ledigt och frasrikt språk utmärkta satiriska och skämtsamma efemerider. Detta är onekligen påfallande och synes tyda därpå, att de nu så vanliga kattederna i själfva verket äro jämförelsevis moderna i denna form eller i allt fall, att de numera äro mycket allmännare än förr.

Det äldsta belägg jag funnit för dessa uttryck är följande ur en komedi från 1741<sup>36</sup>:

«Si så, har I ock hatten,  
Jag färdig är med all min last;  
Nu må wäl swarta katten  
Bli längre hemma hos sin mor,  
Men ut till Tyskland segla» o. s. v.

Emellertid kan det vara tvifvel underkastadt, huruvida detta 'Nu må väl svarta katten bli längre hemma hos sin mor' i själfva verket har fullt samma valör som det moderna 'det ska katten göra' hvarom mera nedan. Vidare förekommer i Envallssons Kusinerna (tryckt 1807, men uppfört redan 1791): «En rik köpman! Jo, ta mig katten! Nu lär Mamsell Sophia, kan tänka, komma te sätta näsan ändå högre i vädret»; i Lannerstjernas Qwinnorna och Förtroendet (förmodligen skrifvet på 1790-talet, men tryckt först 1861 efter ett af utgifvaren, Hanselli, hos en resande trupp funnit mskr.): «Ack, hvad katten — jag glömde... Pelle, Pelle!»; i ett bref från C. G. Gjörwell af <sup>24</sup>/<sub>1</sub> 1800<sup>69</sup>: «Jag ger katten glasögonen»; och slutligen finns i Envallssons Dalaröflickan (1805) följande not: «*Karaj* är en interjektion, som betyder ett utrop, liksom man hos oss ville säga *för Nec-*

*ken i våld! Åh katten! o. s. v.»* Omkring år 1800 synes sålunda i allt fall 'katten' ha användts i edartade uttryck ungefär på samma sätt som nu.

I litteraturen före slutet af 1700-talet, där jag, med undantag af det anförda citatet från 1741 ej funnit några kattedder af den moderna arten, förekomma emellertid, som sagdt, trenne numera, åtminstone så vidt jag känner, utdöda kattedstyper. Den att döma efter de funna beläggen yngsta af dessa är 'vass katten', som jag påträffat dels i ett skillingstryck från 1775<sup>42</sup>: «Men se, där kommer Anna kökspiga. Wass katten, kalla mig Mosiö bra högt!» — och dels två gånger i Hallmans Petis och Telée (1779): «Hvass katten! Spring din väg, ack spring!» och «Hvas katten, hör, det klingar i vår klocka»\*. Här har nu 'katten' kommit in i de delvis allt fortfarande brukliga, men som det vill synas förr ännu mycket vanligare edartade utropen med vass, vars = vårs (herra), af hvilka det mest bekanta är 'vasserratre'. Rietz ger åtskilliga hithörande (vass-herra-dö, vass-herra-män o. a.) och från 16 och 1700-talen har jag antecknat en massa dylika, däribland många, där de ursprungligen på 'vass (herra)' följande orden ersatts af helt andra t. ex. 'hwas blätten'<sup>52</sup>, 'was Dunder'<sup>63</sup>, 'vass pocker'<sup>64</sup>, 'was felten'<sup>65</sup>, 'was tunner tusend'<sup>66</sup>, 'wass slapperdibus'<sup>67</sup>, 'wass slapperbus'<sup>68 o. 69</sup> (jfr sapperment, slapperment), 'wassknäken'<sup>70</sup> o. a. \*\*.

Emellertid anser jag icke osannolikt, att 'vass katten' är en förkortning af en annan, som det vill synas, äldre kattedsförmel eller åtminstone bildats med anslutning till denna. För denna andra typ har jag funnit rätt många belägg: «Hå! Jo, wass famme-katten!» (1739)<sup>71</sup>; «Wass fammi katten, nu kommer hon bulrandes» (1740)<sup>72</sup>; «Wass fami-katter, det lærer blifva fanders illa för min rygg» (1740)<sup>73</sup>; «Wass fammekatten, det tycker jag wäl om» (1746)<sup>74</sup>; «Wass fammikatten, Ni tar mycken del uti thet» (1747)<sup>75</sup>; «Hwars famme katten, hwad thessa Hollendskorne äro quicke» (1747)<sup>76</sup> — och slutligen i Höns-gummans visa (1751) utan 'vass':

\* Lannerstjernas ofvan anförda 'hwad katten' är till betydelsen uppenbarligen öfverensstämmande med detta 'vass katten' — nu skulle man i st. f. 'hwad katten' i anförda sammanhang ha sagt 'för katten'.

\*\* Måhända har denna användning af det sv. 'vass' = 'vars' i någon mån befordrats af det ty. 'was' i ställningar som 'was Teufels' (holl. wat. duivel). F. ö. torde nog också en sammanblandning med sv. 'vars', 'vass' = 'bevars' föreligga (jfr t. ex. former som 'vass gu', 'vasku väl' hos Rietz).

«Men famikatten! när Han stog på bår,  
Hur di glunkade då.»

Hvad det vid första påseendet en smula egendomligt förefallande 'famme' 'fammi' beträffar, är det, eller åtminstone 'famm', ingenting annat än räkneordet fem, och katten har här upptagits i den af Rietz (s. v. und) från Västmanland anförda 'gamla eds-formeln' vass-famm-under = vårs (herras) fem sår. Rietz citerar ur gamla källor bl. a. Hundhs Erik XIV:s krönika 300: «Dhe swore om Gudz fem undh och sin tro» (hvertill kan jämföras ib. 316: «Juterna ropte: hielp helige fem!»). I Gloss. Swiogot. (s. v. fænners) anför Ihre såsom folkligt dels 'was femunder' och dels 'fæmingen' (jfr hvad ofvan sagts om formerna på -ingen), hvartill han i sitt Dialektlexikon också anför det tydligen likaledes hithörande 'Gus fammone' (från Norrland). Några andra uppenbarligen hithörande gamla formler äro: 'wass-fammicken'<sup>73</sup>, 'wass famzen'<sup>77</sup>, 'håla fammen', 'hå wass femb' och 'håla ko-femtan'<sup>42</sup>, 'wass femton'<sup>78, 79 o. 80</sup> samt 'wass femting'<sup>75</sup>. Den först anförda formen (från 1740) med utbildningen -icken torde säkert vara att sammanställa med former som 'särkatrecken' (Ihre, Dial. Lex.), 'vassärkatricken' (Rietz) och 'serratrecken'<sup>18</sup>, hvilka åter äro att jämföra med former som 'helsicke', 'tusicken' ('Vi ska sjunga utå tusicken'<sup>81</sup>) och naturligen äfven med 'fan-ken', 'hinken' («Hinken må wara samvetsgrann och intet jag»<sup>40</sup>), 'djäcken' etc. Det förefaller mig nu icke omöjligt, att just detta Sprätthökens 'wass-fammicken' kan ha gifvit anledning till uppkomsten af 'vass fammikatten', dels emedan man där har 'fammi' och dels för k-ljudet i slutet, som verkade liksom attraherande. En dylik utvidgning genom en mer eller mindre fantastisk och alltid skämtsam ljudassociation är som bekant icke ovanlig: så får man t. ex. icke sällan höra formen 'ajöken' i st. f. adjö (hvarvid utom det af -jö framkallade 'gök' äfven gruppen djäken, håken etc. måhända spelat in) och 'till bakelse' i st. f. tillbaka, och när man skämtsamt eufemistiskt säger 'bofink' i st. f. bof eller 'kräkpulver' i st. f. kräk, gör man en utvidgning af liknande art. Ett gammal hithörande exempel är 'was koka päron', som jag antecknat från 1739<sup>81</sup>, äfven 'wassera koka päron'<sup>83, 84 o. 85</sup> (jfr om 'ko' i eder ofvan pag. 78), och af samma art torde väl det ännu stundom förekommande 'barfota fan' (för 'bara fan') vara, hvarpå jag har ett exempel från 1747: «The yngre äro giruge som barfote hin»<sup>76</sup>. Nilsson<sup>19 o. 26</sup> anför från

Blekinge uttrycket 'sarra-tre-kärarna', hvilket sannolikt är en dylik utvidgning af 'serra trecken' (hvarvid måhända ordet 'män' i 'sarra män' kan ha inverkat genom sin betydelse) och som i så fall skulle vara en fullständig pendant till 'vass fammickatten' af 'vass fammicken'\*

Men att just 'katten' kom att tjäna till utbildning af 'vass fammicken', om denna form nu verkligen vore den, där 'katten' först inkommit, eller att den öfverhufvud kom till användning i 'vass famm-' och 'vass-uttrycken, föranleddes nog också och kraftigt däraf, att ordet 'katt', som det vill synas, förut upptagits i andra liknande uttryck, nämligen i den ofvan antydda tredje gruppen af kattede, som jag funnit i den äldre litteraturen och som jag antar är äldre än 'vass fammickatten'. Se här de belägg jag anträffat för denna typ: «Hwad attan siu tunnor tusende gråkattor säjer han nu?» (1721)<sup>86</sup>; «Hwar alla de grå kattor skall jag då taga orden ifrån?» (1729)<sup>87</sup>; «Hwad alla de grå kåttor (tryckfel?) tänker han uppå?» (1731)<sup>88</sup>; «Så för alla di grå kattor!» (1756)<sup>88</sup> (hvertill jämför i samma källa: «Så för alla di grå getter i wäll!»).

Dessa 1700-talets gråkattor eller grå kattor äro förmodligen släkt med följande grå katt från slutet af 1600-talet<sup>28</sup>:

«Ja' sålade åt gata som en rumpelöös hund,  
Dhe [ɔ: soldaterna] komme ätte som grå katten,  
Skreke å ropte å bæe taa fatten.»

Men detta gamla uttryck 'som grå katten', hvilket ju icke alls är edartadt utan blott innebär en kvalitativ jämförelse, finns ännu kvar i samma form och betydelse. Efter en i Dalarne född pedagog har jag antecknat: «Lärarne springer som grå katten efter censorerna för å få tag i ämnena» (vid den muntliga studentexamen nämligen) och efter en husägarinna i Stockholm: «Här springer di [ɔ: hyresgästerna] som grå katten för å få kaklungarna omsatta». Vidare användes flerstädes 'som grå-

\* För öfrigt kan måhända det ännu i svordomar stundom använda fem, femtan vara en efterklang af det gamla 'fem under' t. ex. Nilsson<sup>19a.26</sup>: «Ska en inte femdjäflas lite den dan?»; «Ge sej femtan på att»; «Hur femtans dana ören har den karen?»; äfven erinna de också af Nilsson<sup>26</sup> anförda 'ja hva-sextan' och 'nej hva-sextan' om det ofvan anförda gamla 'vass femton' — jfr dock äfven det ofvan p. 77 anförda 'för alla de sex' och å andra sidan det tyska 'meiner Six' 'meiner Sechs' 'mein Sixchen' (t. ex. H. Schrader, Der Bilderschmuck der deutschen Sprache, Berlin 1886).

katter' med kvantitativ innebörd. Så hos Nilsson<sup>19a</sup>: «Hvar en ävelia glodde te, jyngde de som gråkatter me mennesker» (det var på en konsert i en landtkyrka); i Småland är enligt uppgift från flera håll 'så fullt (dant, tjockt) som gråkatter' vanligt och enligt meddelande af en 75-åring från Dalarne har eller hade man där äfven 'så fullt som grå katten', alltså också singularis (kollektivt?) kvantitativt\*. Äfven i finsk-svenskan säger man 'där va folk som gråa kattor' (Söderhjem). I Norge (och väl äfven i Danmark) förekommer allmänt en fras, som uppenbarligen är besläktad med de anförda svenska, närmast de kvalitativa, nämligen: 'Han vanker der i huset som en graa kat', och ett likartadt uttryck förekommer, enligt välvilligt meddelande af D:r Björn M. Ólsen, äfven på Island: 'Ganga (um) eins og grár köttur' = gå (omkring) som en grå katt, «brugt om personer», säger Ó., «som ugenert lister sig omkring, hvor de selv finder for godt». Utanför den skandinaviska Norden har jag förgäfvets sökt efter något liknande uttryck.

Jag antar nu, att det är den grå katten eller de grå kattorna i dessa, åtminstone i den kvalitativa betydelsen allmänt nordiska och troligen ganska gamla jämförande fraser, som upptagits i de ofvan anförda svenska ederna med grå kattor från 1700-talets förra hälft. I betraktande af det starkt framträdande kvantitativa draget i dessa eder ('attan siu tunnor tusende gråkattor' och 'alla de grå kattor') har man måhända närmast utgått från den kvantitativa jämförelsen ('så fullt som gråkattor'), och 'hvad attan siu tunnor tusende gråkattor' skulle då vara en eufemism af samma slag som t. ex. 'tusen plåtar', en så att säga väsentligen kvantitativ eufemism, vald med speciellt afseende

---

\* Emellertid är detta kvantitativa 'som gråkatter' rätt underligt, ty så vidt jag vet bruka hvarken grå eller annorlunda färgade katter uppträda i så stora flockar, att de kunde gifva verklig anledning till en dylik bild. Sannolikt är väl, att det kvalitativa 'som grå katten' är det ursprungliga, och att detta uttryck sedan såsom blott förstärkande jämförelse kommit att användas äfven i kvantitativa fall, först då i sin ursprungliga singulära form, men sedan äfven, och just till följd af denna användning, i pluralis. Möjligt vore, att något annat talesätt härvid spelat in. Rietz anför några ord, som dels utmärkt skulle kunnat ägna sig till en dylik kvantitativ jämförelse, ehuru jag ej alls vet om de så användts, och dels lätt kunnat kontamineras med det kvalitativa 'som grå katten', nämligen 'gråen, grål, gråle, grol, smågrol', hvilka betydya samling, hop, massa af larfver, maskar eller småfisk, äfven af barn (jfr härmed uttryck som «det myrde och kröp af sådana» [djäknar]<sup>23</sup>).

därpå, att saken ofta kan förekomma eller tänkes kunna förekomma i större mängder\*.

Men äfven den grå kulören hos de i de jämförande uttrycken förekommande kattorna\*\* kan ha varit en medverkande orsak till gråkattsedernas uppkomst. Denna färg har nämligen ett påtagligt samband med de underjordiska. Så äro ju troll och tomtar, åtminstone så vidt jag vet, i allmänhet grå ('Titta grå' bl. a.). Härvid må särskildt erinras om följande katthistoria från Skåne<sup>57</sup>: «Denna här häxan hade en katt, som helt säkert gick hennes ärenden, stygg såg han ut i ögonen och gammal var han som ett troll. Hvad sådana där kattor egentligen äro, kan man få se när det äskar. En gång för några år sedan slog tordönan ned efter troll i Oderljunga. Det såg ut som en stor grå katt, och då tordönan slog efter det, rusade det in i en gård» etc.\*\*\*. Men äfven pocker själf är understundom grå. I Blekinge<sup>26</sup> användes 'den lille grå' i betydelsen hin och i en fars från 1815<sup>92</sup> förekommer: «Det var, ta mig tusende

\* Dylika kvantitativa ed-eufemismer äro ej ovanliga. Ett gammalt exempel utom 'tusen plåtar' är «för tusen trasor»<sup>40</sup> och nyare t. ex. «för hundra millimeter»<sup>20</sup> och «hur i alla hundrade herrans älsta»<sup>99</sup>. I det sista exemplet, liksom i 'tusen trasor', har säkert också allitterationen (språkrimstendensen) spelat in, så att dessa fall äro på en gång kvantitativa och allittererande eufemismer. Äfven i fråga om 'tusen plåtar' har måhända den omständigheten, att 'plåtar' börjar med samma konsonant som 'pocker' varit medverkande. Sådana initialeufemismer möta ofta. Ett par äldre exempel äro: »tag mig daleren»<sup>90</sup> (d-jäfvulen > d-aleren), hvilket som bekant ännu användes, och «ta mej på öra inte visste ja äf de»<sup>40</sup> (på-cker > på-öra); ett nyare: »Tag mig tandvärken, är det icke Göran Ros»<sup>119</sup> (t-usan > t-andvärken). — För öfrigt är den möjligheten icke alldeles utesluten, att 'katten' i de edartade uttrycken helt enkelt närmast kunde vara en dylik allitterations-eufemism med anslutning till det mycket gamla och som det tyckes förr synnerligen flitigt använda knäfveln.

\*\* Dessa kattors gråa färg torde väl helt enkelt ha valts med hänsyn därtill, att grå kattor äro och förmodligen förr ännu mer varit de vanligaste (jfr «Han såg så där brokut ut som en utländsk katt»<sup>88</sup>). Jämför härtill ett i Grimms Wb. anfördt citat ur Fischardt: 'Hellgraw wie ein Katz'. Ordspråket 'Alla kattor äro grå i mörkret' är också belysande, ehuru det hos oss ej synes vara mycket gammalt: i Grubbs Penu proverbiale anføres nämligen detta ordspråk under formen 'Swijn alla svarta i mörkret' (likaså i Törnings tillägg till Grubb: 'Alla swijn swarta i mörkret') och såsom ty sk parallel 'Im finstern sind alle Katzen graw'. — Ordet 'gråkatta' synes f. ö. hos oss äfven ha fått användning som skällsord: R. Melander<sup>20</sup> låter en bonde tilltala sin gumma på följande sätt: «Hvad gormar du om, din gamla gråkatta?»

\*\*\* I Danmark förekommer maran i form af en grå katt (Skattegraveren I, 78, enl. Feilberg).

smågrå, en vacker och liflig stump»\*. Jag erinrar vidare om det rätt vanliga 'fan grå' (t. ex. «Holten var här — min själ, var inte fan grå här»<sup>15</sup>) och det dialektiskt flerstädes förekommande 'gråen' = hin. Måhända kunde grå i dessa sistnämnda uttryck syfta på vargen, hvilken som bekant ofta betecknas med detta ord. Ihre (Gloss.) nämner t. ex., att i Sverige vargarne benämnas 'the grå'; på Åland<sup>93</sup> kallas vargen 'grå' eller 'han grå' (jfr 'fan grå!') och i ett skillingstryck från 1765<sup>98</sup> kallas vargarne 'grå hundar':

«Men rätt som wi stått, å wor i högsta glamä,  
Kom där jen löpande: Grå hunda wari framä» —

vargarne hade nämligen tagit en ko. Att f. ö. vargen användts i onda önsknings framgång af följande ställe i Gunno Eurelii Giöta Kiämpavisa: «Jag ville, sa'an, att wargia dag hade».

Hur härmed än må förhålla sig, antar jag som ganska sannolikt, att det är från de jämförande gråkatts-fraserna, som de grå katterna inkommit i gråkatts-ederna. Hvad åter dessa jämförande gråkatts-fraser och närmast den kvalitativa jämförelsen (t. ex. i citatet från 1600-talet: 'Dhe komma ätte som grå katten') beträffar, torde de väl vara att förklara ur kattens nog alltid mest uppmärksammade egenskap, nämligen den af rättjägare ('De kommo efter mig som grå katten' — efter råttan). Denna förklaring torde också vara att tillämpa på följande ställe ur Brasks Acta et Martyria Apostolorum (1648), där Kaifas säger om Saulus:

«Een katt han för de Chirstne är,  
Itt ifrigt hierta han mot them bär,  
Får han framgång, han skal them snart  
Uthrota i grund medh een fart» —

liksom katten råttorna! I samma stycke säger en romersk soldat:

\* Jfr 'de små' i betydelsen elfvorna (Rietz). — Dessa 'smågrå' kunde emellertid möjligen vara en skämtsam kvantitativ eufemism och egentligen syfta på vissa små djur, som t. ex. hos Bellman omnämnas på flera ställen:

Har du några små att föda?

Ja, båd' bruna, grå och röda

Spisa middag på mitt hull.

(Fredm. Test.)

och

I mina dokumenta

Så många, många grå —

Dock stor sak dej ränta:

De äro ganska små.

(ib.)



«Samma sinne hafwer och iagh,  
Intet är större mitt behagh,  
Än låta the Christne få katt,  
Så många som iagh kan få fatt.»

Äfven här är det säkerligen den klösande, rättförgörande katten, som ligger till grund för bilden\* — och från bilder af denna

\* Detta gamle Brask 'få katt' erinrar f. ö. också om en grupp förr, som det vill synas, synnerligen vanliga eder med verbet 'få', och mycket möjligt är, att denna allmänna edtyp föresväfvat honom vid bildens formulerande. I Södervalls Ordbok anføres t. ex. från 1507 'Thee scolo faa eth M diwell'; i Hertigh Carls Slaktarebench (1617) uppges hertigen om de fångna herrarne ha yttrat: «Om du låther någon menniskia komme til dem, då skal ditt lifff få ett tusen dieffe»; i en komedi från 1741<sup>84</sup> förekommer: «Han skal få bara hin, när jag får honom fast» o. s. v. Särskildt vanligt är uttrycket 'skam få mig', 'få mig skam' eller 'få jag skam' t. ex. från 1600-talet: «Skam få mäg om hon ä bruden smulun lik»<sup>95</sup> och «Få ja skam reena [= red han henne] icke så hoo remnade bak»<sup>98</sup>; från 1700-talet: »Skam få mej, känner jag icke igen smaken»<sup>78</sup> och «Jag tror det, få mig skam, ganska väl»<sup>74</sup> etc. Detta 'skam', som i de anförda citaten uppenbarligen har betydelsen 'hin' (som det också har i annan användning t. ex. i Alle Bedlegrannas spegel 1647, där två af de föraktade friarna kalla den bedlegranna jungfrun «Tu leda förbannade skam» och i det ofta citerade 'tidsfördrifvet' från 1600-talet<sup>98</sup>: «Skam ska ta wee däg, din leca snööl»), har väl i förbigående sagdt i frasen 'få skam' ursprungligen haft, och har så ännu långt fram i tiden, betydelsen 'få (skamligt) straff' såsom t. ex. i Peder Swarts Gustaf Is krönika: «Tu skalt en gong få skam therfore, thin arge förrädare»; i Reyncke Foss (1621):

«Mickel, sadh han, Gudh straffe thigh,  
Skam få tu Mickel, falsker Frende»;

Brasks Acta et Martyria:

«Tu skall rätt få skam, tu klosterlasse,  
Wij skole tigh snöpa, thet skall tu bli warse».

Jämför härmed i en komedi från 1736<sup>80</sup>: «Torbjörn, du skall få skam på din Rygg!» samt vidare frasen 'få mei rijs' i ett bröllopskväde af Lasse Lucidor från 1627 och följande passus i en kopparslagarklagan af Runius:

«Nu twi mig då och få jag rijs  
När jag mer dricker portugis».

Skam = hin har väl sålunda, menar jag, utvecklats ur skam = (skamligt) straff (Ihre, Gloss., förklarar det ur det gamla 'skadaman' (i lagarna), hvilket ord f. ö. i denna form ännu förekommer åtminstone på 1600-t.<sup>24</sup>) — Men Braskens 'få katt' påminner också om ett gammalt tyskt uttryck, som i Grimms Wb. antages leda sitt ursprung från ett straff af liknande art som det bekanta 'Hundetragen', nämligen 'die Katze heben l. halten' t. ex. «Wir hielten so wol wie ihr die Katze» (= es ist uns ebenso schlecht gegangen), i Weller, Lieder des 30-jähr. Krieges. Särskildt om Brask haft ett tyskt original för sina Acta, kunde mycket väl hans 'få katt' vara en med anslutning till de svenska 'få'-formlerna gjord försvenskning af 'die Katze halten'.

art synes steget till kattens användning i vissa af de edartade kattfraserna icke vara långt. Ett sådant samband synes mig t. ex. påtagligen föreligga mellan de af Feilberg l. c. anförda jutska fraserna 'Han ær ætter ett, som æ katt ætter æ møs' och 'No ska katti kom ætte dæ'. Från den först anförda naturliga bilden kommer man också lätt öfver till andra af F. meddelade uttryck som 'Law han fæk sije hvæm dær kâm, så tåw æ katt ve ham' (= gaf han sig i väg, försvann han) och det redan förut citerade 'Gi katten han håd di hæ ligfær'.

Men en fras som 'No ska katti kom ætte dæ', som uppenbarligen icke innebär något mycket allvarligt hot, torde väl sällan användas till andra än till barn; och jag tror i själfva verket, att dylika till barn adresserade skämtsamma skrämfraser med 'katten' gifvit ett viktigt uppslag till kattedernas utveckling. Jag hår själf ett fullt tydligt minne af att ha blifvit skrämmd med katten ('Nu kommer katten!' e. d.), och från denna synpunkt har man väl också att betrakta barnrim enligt typen.

«Klara, den rara,  
Som Gud ska bevara  
Så'nt kattera tar'a»<sup>96</sup>.

På lågtyskt område finnes åtskilligt hithörande. Den förut citerade gamle Dähnert anför sålunda frasen 'De Katt sall de kleijen', hvilken han uppger sägas till barn, «wenn sie über ein jucken auf dem Leibe ungeduldig sind». Härtill har Wossidlo välvilligt gifvit mig följande af honom i Bruushaupten vid Döberau hörda uttryck: «Dat di jümmer de katt nich hackt!» I ett af samme forskare utgifvet Fragebogen zu den Mecklenburgischen Kinderreimen förekommer vidare under rubriken 'Drohungen, wenn Kinder sich nicht waschen und kämmen lassen wollen' frasen: «De plus'kater kümmt» (jfr plusen = zausen, die Haare ausraufen), hvarmed är att jämföra dels en i Hildesheim, enligt mig meddelad uppgift af en infödd, allmän fras «Der Busekater (äfvén 'Busemann') kommt!» och dels ett af Dähnert l. c. och Schiller, Zum Thier und Kräuterbuch III, anfördt lågtyskt Bullkater, Bülkater = Popanz. Särskildt den först anförda plattyska frasen erinrar nu påtagligt om de danska 'katten rive mig, ryw mæ, klø dæ'.

Men icke blott den klösande, mordiska katten kan sålunda ha gifvit uppslag till djurets användning i edartade uttryck, utan

detta kan också ha varit fallit med den af homo sapiens föraktade och ofta illa åtgångne kattstackarn. Katten är nämligen — jämte hunden, men gemenligen efter denne — den ringaste i huset och blir därför dels i allmänhet behandlad därefter och dels äfven ofta använd såsom ett slags syndabock, som beskylles för allt möjligt («Kas katta, sade pigan, som åt upp gräddan och kiörde ut kattan, då hon hörde att Frun skulle komma in»<sup>97</sup> — jfr bl. a. fr. 'c'est le chat'). I den heliga Birgittas Uppenbarelser (I, 141) klagar Kristus, att världens barn ej värdera honom mera än en hund eller en katt, om hvilka han säger: «hwat är mindra wärt j huseno än hundin älla kattin?» I en predikan från början af 1600-talet<sup>98</sup> yttras på tal om barnauppfostran, att «monga Föräldrar mena alt wara wäl bestält, när the banna, förskräcka, slå, dängia och köra barnen i wrå som Hundar och Katter». Såsom belysande för denna uppfattning af katten erinrar jag också om ordstäfvet: 'Hvar och en är herre öfver sin stackare, far öfver mor, mor öfver mig och jag öfver dig, din rackare — sa pojken, piska' katten'<sup>99</sup>. Från denna synpunkt sedt förefaller nu ett uttryck som 'det må katten göra' ligga rätt nära till hands, utan att 'katten' behöfver ha någon som helst demonisk innebörd. I det förut anförda citatet från 1741, 'Nu må väl svarta katten bli längre hemma hos sin mor', synes det mig i själfva verket icke alls nödvändigt, knappt sannolikt, att 'katten' verkligen skulle ha betydelsen af den onde — den svarta färgen torde ej heller ha något att betyda, trots hvad som förut sagts om svarta kattor: alla dylika behöfva visst icke vara satkattor, såsom t. ex. säkerligen icke Jeppe på Bergets, af hvilken han tog ett rörande farväl när han skulle hängas («Farväl, Måns, min svarta katt!»). Från 'det må katten göra' är steget icke långt till 'det må katten veta', 'det vete katten', och med katten såsom ett uselt och föraktadt kråk till utgångspunkt synas mig också uttrycken 'fy katten', 'fy för katten' (jfr 'tvi svinen, så du pratar'<sup>100</sup>) och t. o. m. 'det ger jag katten' ganska närliggande — sannolikt med formell anslutning till 'fy tusan' o. s. v., men utan verklig demonisk betydelse. Härtill är nu att erinra om en del tyska fraser. I Grimms Wb. s. v. Katze finner man: 'das ist der katze, ist für die katze', das gehört der katz, verdient verworfen, ausgeschossen zu werden; vidare götting. 'dat gëw ek der katten' = geb ich verloren, och ur Fromman: 'mir nit, der katzen solich theure

suppen essen' (alltså ungefär som vi skulle säga: 'det må katten äta sådan dyr soppa'). I Sicherer & Akvelds Nederl. Hoogd. Wb. återges det nederl. 'Dat is voor de kat' med 'das ist hin, verloren, zum Teufel'. I norskan (och väl äfven danskan) finnes åtminstone en negerad parallel till dessa tyska fraser, nämligen uttrycket 'det er ikke for katten' = det är inte dåligt.

Till 'det må katten göra' erbjuda vissa hundfraser af liknande art en intressant pendant t. ex. «Dä ska en hund ä inte ja gefta mäj mä en karl, som ä alle mans gäck!»<sup>18</sup>; «Ska ja dä sedda ä spingja? Nä, de måtte en gammal hund ä inte ja!»<sup>19</sup>; «Dä ska en hund, sade de»<sup>17</sup>, hvarmed äfven äro att jämföra liknande tyska fraser t. ex. «Ein Hund mag sorgen, nicht ich»<sup>100</sup>. Äfven till 'fy katten' finnas hundparalleler: «Fy för en hund — ska jag ha mjölk ska den vara ljunken»<sup>17</sup>. Härvid förtjänar måhända påpekas, att det obestämda 'en hund' i dessa uttryck har sin motsvarighet i det ofvan citerade jutska 'de må æ katt ved' \*.

I ett visst samband med katten uppfattad såsom den ringaste i huset står också den katt, som förekommer i de mycket vanliga uttrycken 'inte en katt', 'ingen katt' o. d. Se här några exempel ur litteraturen:

- (a) «Jag stadsens portar, så den östra som den vestra, så starkt befästa skall, att icke ens en katt sig smyga skall derut ell' komma in i natt.»<sup>101</sup>

«Han syntes i sin harm förlora allt sitt vett,  
Han lemnar ingen fred, han skönte intet katten,  
Han söp och drack och svor och trätte hela natten».<sup>102</sup>

Vidare: «Här är ingen inne. Inte en katt en gång»<sup>103</sup>; och från 1800-talet: «Jag ser inte till så mycket som en katt en gång»<sup>104</sup>; «Sen flyttade alla bort, så att här ej blef en katt en gång»<sup>105</sup>; «Han kunde knappast föda en katt, så stenigt och eländigt var det»<sup>9</sup>;

- (b) «Om jag dör af ledsnad, så nyttjar inte en katt krus-

---

\* Ur uttryck, som de anförda torde väl den öfver en stor del af Sveriges spridda eufemismen 'hunda', 'hundan' etc. åtminstone delvis få sin förklaring. Detta 'hundan' bildar f. ö. ett ganska frappant motstycke till 'katten' i samma användning, och en viss växelverkan mellan dessa båda grupper af uttryck vore måhända ej alldeles otänkbar, jfr det förut citerade 'Nä ty för katten, ska väl så hundan heller'.

flor för det»<sup>8</sup>; «Det hade jag inte talt om för en katt»<sup>4</sup>; «Så behöfver inte en katt ha vär af det»<sup>106</sup>; «Re se sjalfver utan te å be så möe sām en kattonge åm hjälp en gång»<sup>47</sup>; «Här får ingen katt kalk utan att han har lapp från kontoret»<sup>108</sup>.

De första exemplen (a) äro uppenbarligen ursprungligare: att säga, att en plats är så väl bevakad, att inte ens en katt slipper ut eller in, eller så tom att inte ens en katt finns där\* eller att en person gör någonting så grundligt, att t. o. m. katten tages med, ligger helt nära till hands. Från dessa naturliga bilder kommer man emellertid lätt öfver till de mer sekundära bilderna i de senare exemplen (b). Äfven den närstående icke ovanliga typen 'hvarenda katt' får väl anses såsom sekundär.

Dessa kattbilder torde nu vara mycket gamla; redan i Schack-tafels lek förekommer ett hithörande exempel:

«Thaa naagor warde konung i Suergis rike  
thaa kan engän finnas hans like  
som j girughet är saa för blinder

— — — — —  
almogen mon han och saa skatta  
han hafuer egh aater mer än en katta.»

De finnas som bekant äfven i andra språk t. ex. tyska 'keine Katze' och franska 'pas un chat'\*\*.

Det torde nu ej vara osannolikt, att dessa synnerligen vanliga kattfraser i någon mån främjat upptagandet och användningen af katten äfven i edartade uttryck, så mycket mer som de i själfva verket stå vissa edartade formler ganska nära. I det sista af de ofvan anförda citaten kunde sålunda 'ingen katt' utan svårighet utbytas mot den ej ovanliga formeln 'ingen fan'.

\* En katt är dock någon — jfr Glunten (XV):

«Se, hur dödt på hvarje skuta!  
Se, hvar vimpel hänger matt!  
Blott i skeppar Fröjds kajuta  
Solar sig en grågul katt.»

\*\* I svenska dialekter förekommer egendomligt nog ett annat, katt formellt närstående ord, kott kotte kutt kutte (jfr Rietz), i alldeles samma användning som katt i frågavarande uttryck t. ex. «Klå upp dem och jaga hem dem hvarevelig kott»<sup>109</sup> (jfr hos samme författare: «I Segerstorp, där jag känner hvarevelig katt»<sup>110</sup>); «Där fanns då inte en enda kotte, som fick ge sig nykter ur jordölet»<sup>111</sup>; «Så gick han byn omkring och ingen kutt han hör»<sup>109</sup>; «Där fanns knappt en enda kutte i hela församlingen, som inte . . .»<sup>9</sup>.

Jämför härtill följande exempel: «Om intet jag hade varit, så hade ingen Packer kunnat stå i bås med desse högdiuren»<sup>48</sup>; «Vill då ingen Satan höra mig?»<sup>113</sup>; vidare t. ex. Runebergs «Släpp ingen djäfvul öfver bron» och hos Nilsson<sup>19</sup>:

«Å nået rolet skhjä en väl ändå ha på mönstringsdan,  
Å rosta skhjä vi också hvareviaste fan.»

Äfven med dessa kattfraser äro f. ö. att jämföra vissa andra fraser, där dels hunden uppträder på liknande sätt och dels hund och katt tillsammans t. ex. «För Woiwodens Härberge satte the någre tusende i wacht och stälte Stycken för hans port, at icke en hund, mycket mindre någhon Menniskia kunde uthkomma»<sup>114</sup>; i ett begrafningskväde af Lasse Lucidor från 1673 heter det om en skräflare, att han

«Slår näfvan neer i bohl ock brukar grässligh munn  
Om krijg, fast han ey sågh i fäldt en dödan hunn»,

hvarmed kan jämföras följande citat från Wranér: «Liksom det skulle bekommit honom mer än död katt»<sup>4</sup>; i ett bref till sin son Simon skrifver den gamle dunderpresten Jacob Boëthius (c. 1698): «Om du af hjertat och utan falskhet fruktar din Gud, kan du alltid vara vid ett lustigt och gladt mod, oförsagd och intet frukta hvarken för hundar eller kattor, hvarken för djeflar eller menniskor»<sup>115</sup>; i komedien Hasenskräck heter det: «Du kan säga, at om de intet bekväma sig til frid, skal ej et enda lif bli skont. — Jag skal lägga til, at icke en hund eller katt skal slippa med lifvet»\*; i Argi Tidningar:

«Här finns ej hund eller katt,  
Som derom kan få hum»;

och hos Fru Lenngren:

«Mårten Holk, af ingen känd,  
Knappt af hund och katten.»

I samband med dessa negativa fraser med hund och katt vill jag slutligen också erinra om det besläktade affirmativa ut-

\* Holbergs original (Jacob v. Tyboe) har icke detta 'hund eller katt', hvilket uttryck däremot förekommer i hans Kildereisen III, 1: «Hvad tid kom de hjem i aftes? — Der er hverken Hund eller Kat kommen tilbage.» — Denna kombination 'hund och katt' förekommer f. ö. äfven i andra språk, så t. ex. hos en af Spaniens äldste namngifne diktare, Årkepresten af Hita (1300-t.): «Non vido á la mi vieja ome, gato nin can.»

trycket 'hund och katt' med betydelse af Pär och Pål, hvem som helst e. d. Från Hallman har jag t. ex. antecknat: «Då blef karlen desperat, tog hund och katt till vittne, att jag var saker till hans död»<sup>116</sup> \*; efter Bergius:

«Han lyds, han räds, han rys och själfver,  
Tror alt är tjuf, ja hund och katt».<sup>118</sup>

Hos Livin klagar Bubona för Jupiter:

»Jag anses intet mer, mitt välde är förringat,  
Ej har mig någon förr inom mitt rike tvingat,  
Men nu begabbas jag af både hund och katt»<sup>102</sup>;

och Glunten (XII) sjunger:

«Skvallra nu i mor'n för hund och katt  
Om skandalen, som begicks i natt.»

Äfven dessa fraser kunna nu måhända i viss mån ha befordrat kattens upptagande i de edartade formlerna. Då man nämligen som bekant i st. f. den ondes namn använder och länge använt det obestämda 'den och den' eller blott 'den' (för att icke tala om 'hin') — t. ex. i det förut anförda 'Hvem all di dän och dän' från 1600-talet; vidare från 1700-talet:

'Ryk och ränn  
Och drag för den och den»<sup>120</sup>;

och från nyare tid «Dä vete själfvaste den»<sup>22</sup> och «Här försig-går, ta mig den och den, allvarsamma ting»<sup>112</sup> — så anser jag det icke otänkbart, att man vid kattens användande i eder något influerats af denna betydelse af 'den och den', som ordet har i de nu vidrörda fraserna.

\*

I själfva verket förefinnas sålunda flera grupper af gängse uttryck innehållande ordet katt, hvilka mycket väl kunna tänkas dels rent af direkt och på ett naturligt sätt ha gifvit upphof till kattederna eller i allt fall till vissa af dem, och dels i någon mån ha befrämjat deras utveckling eller användning.

Till det senare slaget höra typerna 'inte en katt' och 'hund

\* Jfr «Jag swor vid Pål och Pär» i en bröllopsskrift från 1749<sup>117</sup>, och vidare: «Majoren protesterade, tog både gud och hin till vittne, att inspektören hade orätt»<sup>16</sup>.

och katt' i betydelsen Pär och Pål, till det förra dels de bildliga uttryck, som syfta på den rättförgörande katten, och de därmed sammanhängande skrämfraserna med katt samt de despektiva kattfraserna, och dels särskildt de jämförande gråkattsfraserna, ur hvilka säkerligen de gamla gråkattsederna utvecklats.

Jag tror vidare, såsom redan förut antydts, att det är ur dessa (äldre) gråkattseder, som katten inkommit i (de yngre) vass-fammikatten-ederna, måhända speciellt genom formen 'vass fammicken', och att (den ännu yngre) 'vass katten'-typen närmast är att anse såsom en förkortning af 'vassfammikatten'-typen, liksom naturligtvis också det ensamma 'fammikatten' i Hönsgummans visa.

Sannolikt är väl nu, att den, som det vill synas, senare användningen af ordet katt i de nu gängse kattederna i allt fall delvis föranledts af dessa äldre katteder, hvarvid formen 'vass katten' kunde ha varit en förmedlande länk. Men en annan och kanske viktigare länk har måhända Hönsgummans 'famikatten' varit. Hönsgummans visa synes nämligen under en lång tid ha varit utomordentligt populär och sjungits öfver hela landet såsom en verklig folkvisa. Den upptogs också, som bekant, såsom sådan i Geijers och Afzelii samling, där den kallas «den mest allmänna och älskade svenska folkvisa». Hanselli (Vitterhetsarb., XVI) vitsordar äfven dess stora popularitet och säger, att det i hans barndom icke fanns någon i Roslagen, «som ej kunde eller sjöng den visan, och detta var väl händelsen öfver hela landet» — men Hanselli trycker ej 'famikatten' utan 'fammikatten'. Ett äldre vittnesbörd om visans popularitet ger Bellman i Fredmans Testamente n:o 5 (1780), där det heter: «Man hörde icke det minsta knäpp eller kny, om ej på de ställen i staden, där någon skjutsbonde knarkade på kärrehjulen eller någon sotare diskantade hönsgummans visa på skorstensbädden» — och jag tror, att den sotaren också diskantade 'famikatten'.

Det förhåller sig nämligen så, att originalupplagans (af 1751) 'famikatten' visserligen återfinnes i en del följande upplagor (så i dem af 1752, 1753, 1764, 1793 och 1821), men redan i en upplaga 'Tryckt i År', som i K. Bibliotekets samling placerats mellan upplagorna af 1751 och 1752, uppträder formen 'fåmikatten' och i en annan upplaga 'Tryckt i Åhr', som på K. Bibliotekets exemplar har en gammal bläckanteckning '1755', förekommer visserligen 'famikatten', men *a* har här, förmodligen



af samma gamla hand, med bläck ändrats till å. Denna öfvergång af 'famikatten' till 'fämikatten' är utan tvifvel så att förstå, att det förra i själfva verket icke var vidare allmänt eller begripligt — i förbigående sagdt ge såväl gråkattsederna som fammikatten-ederna nästan intrycket af att ha varit ett slags kortlivade modeslangsformer — hvarför man sökte komma tillrätta därmed genom att ombilda det efter de förr synnerligen vanliga ederna enligt typen 'fä mig' (jfr ofvan p. 93). Men man ombildade det svärbegripliga 'famikatten' äfven efter den icke mindre allmänna edtypen 'ta mig', och denna nya form har antagligen snart blifvit den vanliga. I tvenne olika upplagor, båda betecknade 'Tryckt när du will' och i K. Bibliotekets samling placerade mellan upplagorna af 1764 och 1793, finner man sålunda 'ta mig katten' och likaså i ett i Gefle 1802 tryckt Underdånigt Fägne-Qwäde öfwer den Högborna Prinsessans af Baden ankomst, där Hönsgummans visa aftryckts såsom bihang. I senare upplagor från 1800-talet finner man 'tamejkatten' och Hanselli, som efter sin egen ofvan anförda uppgift torde ha lärt sig visan muntligt i sin barndom, trycker som nämndt 'tamikatten'. Härtill är nu också att märka, att det äldsta belägg, jag annars funnit för 'ta mig katten', är från Envallssons Kusinerna (jfr ofvan p. 86).

Jag är alltså, åtminstone tills vidare, böjd att tro, att det numera så vanliga 'ta mig katten' först såg dagen i Hönsgummans visa såsom en mycket nära till hands liggande 'förbättring' af originalets oförstådda 'famikatten' och att det också genom denna länge flitigt sjungna visa snart kom att bli allmänt spridt och populärt\*.

Om nu 'ta mig katten' på detta sätt uppkommit under senare hälften af 1700-talet och snart blifvit allmänt, är det gif-

---

\* Mot detta antagande kan nu bl. a. det inkastet göras, att, då 'katten ta mig' äfven förekommer på dansk botten, en förklaring af 'ta mig katten' också borde omfatta det närstående danska uttrycket. Men det vore väl ej omöjligt, att detta danska 'katten ta mig' kunde ha bildats under inflytande af det svenska 'ta mig katten', särskildt då det vill synas, som skulle 'katten ta mig' icke vara synnerligen gammalt i Danmark. I Holbergs komedier (eller rättare i det 20-tal af dem, jag genomgått), som ju annars vimla af eder af allehanda slag, synes det saknas, liksom f. ö. äfven andra katter, och den omständigheten, att det ej vunnit spridning i Norge, talar också för, att det ej användts i danskt språk under den dansk-norska gemensamhetstiden, då just dylika uttryck torde spridas synnerligen lätt.

vet, att denna formel måste ha utgjort en synnerligen stark lockelse till användningen af 'katten' äfven i andra uttryck af edartad innebörd. Omöjligt är icke att famikatten-ta mig katten för de nyare kattedernas uppkomst rent af spelat en afgörande roll, så att säga varit 'den tändande gnistan'; men i alla händelser torde de ofvan anförda icke edartade kattuttrycken kraftigt ha befrämjat deras framträdande och användning, utgjort ett i hög grad 'eldfångdt material'. Måhända har härvid också kattens pretenderade relation till det onda väsendet i någon mån spelat in och kanske också alliterationen *k*näfvēln — *k*atten (jfr ofvan pag. 91 not).



## Litteraturförteckning.

(I texten med fullständig titel anförda arbeten upptagas icke här).

1. C. F. Dahlgren, De tre familjerna. 2. G. H—m, Sa' han sa' hon (Ordstäfssamling). 3. E. Flygare-Carlén, Paul Värning. 4. H. Wranér, Helgdagsbilder och hvardagshistorier. 5. F. Nycander, Ungfolk och gamlingar. 6. G. Nordensvan, Den rätte. 7. W. v. Braun, Berättelser. 8. Jo. Jolin, Skrifter, Ser. I, D. 3. 9. Thure S., Vid aftonvardsdags. 10. G. Nordensvan, Min sommarkärlek. 11. S. v. Knorring, Torparen. 12. G. Nordensvan, Silkeskanninen. 13. J. Lindström (Saxon), Bland skogsafverkare och sågverksarbetare. 14. Fr. Hedberg, Svart på hvitt. 15. E. Flygare-Carlén, Ett köpmanshus i skärgården. 16. J. Sundblad, Från officersmessen och soldattältet. 17. H. Wranér, Brokiga bilder. 18. Thure S., Bland sockenkungar och backstugusittare. 19. K. Nilsson, Muntra folkklifsbilder från östra Bleking. 19 a. Id., Ny samling af muntra folkklifsbilder från östra och mellersta Bleking. 20. R. Melander, I läger och bivack. 21. Id., Smugglarna. 22. Lisse, Folkklifsbilder från Södermanland. 23. J. Sundblad, Med tusch och rödkrita. 24. Momi löjen (1781, tidskr.). 25. Z. Topelius, Stjärnornas kungabarn. 26. K. Nilsson, Ord och talesätt från sydöstra Bleking. 27. M. Asteropherus, En lustigh Comoedia widh nampn Thisbe (1610). 28. Ett mycket lustigt och kortwilligt tijdfördrieff (1690-talet). 29. C. Envallsson, Kopparslagaren (1781). 30. Madame April-Wäder (1739, = Holberg, Den Vægelsindede). 31. Le Festin de Pierre eller Det straffade Öfwerdådet (1739). 32. Bonderim vid And. Grubbs och Elisab. Gödings bröllop (1691). 33. Fredrek på Ransätt, Viser på varmlandske tongmåle. 34. P. Törnwall, Dygdz och Odygdz Spegel (1694). 35. L'Avare eller Den Giruge (1731). 36. Den beständiga herdinnan (1741). 37. Den spökande enkan (1770). 38. Twenne Uplandsdrängars samtal i Upsala Distings Marknad (1765). 40. Argi Tidningar (1771). 41. C. Knöppel, Alla människors wän (1743). 42. Samtal emellan Jochum Lakej och Pelle husdräng (1775). 43. Fanfan och Colas, öfv. af G. Björn (1781). 44. C. Envallsson, Hofslagaren (1782). 45. Id., Herregårdshögtiden (1784). 46. K. J. Lindegren, Lycksökaren (1800). 47. K. O. Tellander, Allmogelif i Vestergötland. 48. O. v. Dalin, Den Afwundsuke (1738). 49. Chr. Moræus, Vitulus (c. 1685). 51. Den Tanckefulla (1740). 52. J. Beronius, Rebecca (1674). 53. J. G. Schultz, Sexhundra svenska ordstäf. 54. Sv. Landsmålen, Bih. I. 55. Id., II, 5. 56. Id., X, 4. 57. E. Wigström, Folkdikting II. 58. Sv. Landsmålen V. 59. Id., XII, 1. 60. Ett fornsvenskt legendarium II. 61. B. Bergius, Småsaker till Nöje och Tidsfördrif VI (1757). 62. Biblioteka-

rien C. G. Giörrwells familjebref, utg. af O. Levertin. **63.** Bröllopskväde vid Chr. Papsts och Ingr. Östmans bröllop (1692). **64.** D:o af N. Keder (1690-talet, ed. Hanselli). **65.** Les Comedies de Terence (sv. öfversättning från franskan, 1699—1708). **66.** Les Fourberies de Scapin eller Michel Illparig (1741). **67.** R. G. Modée, Därhuset (1741). **68.** Hasenskräck eller Storskrytaren (1756, = Holberg, Jacob v. Tyboe). **69.** C. Envallsson, De ädelmodige bönderna (1794). **70.** Id., Det färliga förtroendet (1794). **71.** Qwinnoskolan eller Den Enfaldige Agnes (1739). **73.** K. Gyllenborg, Den Svenska Sprätthöken (1740). **74.** Colin Maillard eller Blindebäcken (1746). **75.** Sanningens Tempel (1747). **76.** L'Impromptu eller Then Ilfänige Friaren (1747). **77.** Hwad Nytt? Hwad Nytt? (1774, n:o 236—7 i en 'bruareskref' på västgötamål). **78.** Den förlorade sonen (1750). **79.** B. Bergius, Småsaker I (1757). **80.** Moraliskt Lustspel af Jungfruarnas Hjerna (1770, tidskr.). **81.** E. Hedberg, En omvänd (Jul 1900). **83.** C. Envallsson, Skärgårdsffickan (1789). **84.** Id., Förmyndaren (1799). **85.** Id., Klensmeden (1797). **86.** K. Gyllenborg, En båttrad Will-Hierna (1721). **87.** L. Holberg, Den politiske Kannstöparen (1729). **88.** Lustspelet Amman (1756). **89.** Chicot. Humoresker till lands och sjös. **90.** Le Grondeur eller Twärwiggen (1761). **92.** D. Sandberg, Mäster Wips (1815). **93.** Sv. Landsmålen II. **94.** L'Ecole des Maris eller Manns-Scholan (1740). **95.** Bröllopskväde vid J. Sondells och C. Roslins bröllop (1692). **96.** J. Nordlander, Barnvisor och barnrim (Sv. Landsm. V). **97.** Skuggan af den döde Argus (tidskr., 1735). **98.** J. Botvidi, Tree Brudpredikningar (1622). **100.** W. Medicus, Das Thierleben im Volksmunde. **101.** Joh. G. Hallman, Erik och Waldemar (c. 1750, ed. Hanselli). **102.** Z. Livin, Kyrkostötoscopia Sæbyensis (1781). **103.** C. Envallsson, Den nya secten (1782). **104.** A. Blanche, Banditen. **105.** Z. Topelius, Fältskärns Berättelser I. **106.** A. Bondeson, Nya Allmogeberättelser. **108.** E. Wigström, Kardegille (Sv. Landsm. XIII). **109.** G. Thorsander, Ellas friare. **110.** Id., I gårdar och byar. **111.** A. Bondeson, I Glimminge och Kröplinge. **112.** H. Berger, Markis Chevelli, Varia 1900, n:o 6. **113.** C. Envallsson, Den tokroliga natten (1791). **114.** P. Petreius, Regni Muschowitici Sciographia (1615). **115.** P. Hanselli, Vitterhetsarbeten af sv. förf. XIII. **116.** K. I. Hallman, Finkels parentationsakt (1777). **117.** B. Bergius, Småsaker VI (1757). **118.** Id. VII. **119.** Z. Topelius, Vernas rosor.



# LES PRONOMS FRANÇAIS

AU SEIZIÈME SIÈCLE

PAR

GUSTAF ERNST





## Ouvrages cités.

- BRUNOT, F.: La doctrine de Malherbe. Paris 1891.
- DARMESTER et HATZFELD: Le seizième siècle en France. Paris 1893 (DH I).
- » » Morceaux choisis des principaux écrivains en prose  
et en vers du XVI<sup>e</sup> siècle. Paris 1891 (DH).
- DU BELLAY, J.: La deffence et illustration de la langue francoyse, publ. par  
Ém. Persson. Paris 1892 (Deff. et Ill.).
- ERNST, G.: Étude sur les pronoms personnels employés comme régimes en  
ancien français. Lund 1900.
- GESSNER, E.: Zur Lehre vom französischen Pronomen. Berlin 1885.
- HAASE, A.: Zur Syntax Roberts Garniers. Französische Studien. Band V, Heft 1.  
Heilbronn 1885.
- JUNG, F.: Syntax des Pronomens bei Amyot. Jena 1887.
- LIVET, CH.-L.: La grammaire française et les grammairiens du seizième siècle.  
Paris 1859.
- MEIGRET, LOUIS: Le tretté de la grammère françoëze, publié par W. Foerster.  
Heilbronn 1888.
- MEYER-LÜBKE, W.: Grammaire des langues romanes. Paris 1890—1900.
- PALSGRAVE, J.: L'esclaircissement de la langue française, publ. par Génin. Paris  
1852.
- RADISCH, G.: Die Pronomina bei Rabelais. Leipzig 1878.
- SCHMIDT, H.: Das Pronomen bei Molière. Kiel 1885.
- THUROT, CH.: De la prononciation française depuis le commencement du  
XVI<sup>e</sup> siècle d'après les témoignages des grammairiens. Paris  
1881—1883.
- TÖBLER, A.: Vermischte Beiträge zur französischen Grammatik. II. Leipzig  
1894.
- Les éditions citées par Radisch, Jung, Haase et Schmidt sont: Œuvres  
de Rabelais, publ. par MM. Burgaud des Marets et Rathery. Seconde édition.  
Paris 1870 et 1873; — Les vies des hommes illustres Grecs et Romains, trans-  
latees par M. Jacques Amyot 1593—1594 et l'Histoire Aethiopique de Helio-  
dorus (Th.), Lyon 1589; — Robert Garnier, Les tragédies, publ. par W. Foerster,  
Heilbronn 1882—1883; — Œuvres de Molière, publ. par Despois et Mesnard.  
Paris 1873—1893, tomes I—VII; pour les autres pièces: Œuvres complètes de  
Molière. Paris 1867—68 (Librairie de L. Hachette).





## Pronoms personnels.

Les pronoms-sujets sont très souvent omis au seizième siècle, surtout dans les auteurs de la première moitié du siècle. Rabelais présente des exemples innombrables où les pronoms manquent<sup>1</sup>. Ses contemporains, comme Le Maire de Belges, Marot, se dispensent aussi fort souvent d'exprimer les pronoms-sujets<sup>2</sup>. Pendant la dernière moitié du siècle, le sujet est en général moins souvent omis. Les cas où Amyot et Garnier laissent tomber les pronoms-sujets des verbes personnels sont relativement assez rares<sup>3</sup>.

C'est surtout devant les verbes impersonnels que le pronom-sujet manque. Les exemples abondent dans tous les auteurs. Dans DH on trouve *y a* et *a* (= *y a*), *advint*, *chaut*, *convient*, *desplaist* (*Mais n'en desplaist aux vieux* 285, 23), *s'ensuit* (*comme s'ensuit*), *faut*, *tant s'en faut*, *messieroit*, *parut*, *plaist* (*plaist à ta grace* 176, 18), *semble*, *tel que bon luy semble*, *se bon luy semble*, *souvient*, *se trouve*, *mieux vaut*, *d'où vient*, *vint* (*De ceste mesme opinion vint aussi que* etc. 140, 23) et des combinaisons avec *être* comme *et ainsi a esté bien et sagement dict* 31, 15, *n'eust esté que* 122, 27, *vray est que* 179, 30, *Permis me soit de te baiser en face* 318, 28.

Ronsard et Ramus recommandent d'exprimer les pronoms de la première et de la deuxième personne; Malherbe veut que le pronom soit exprimé devant chaque verbe<sup>4</sup>. Encore au dix-septième siècle les pronoms sont souvent omis devant les verbes

<sup>1</sup> v. Radisch p. 19, 20.

<sup>2</sup> v. DH p. 171 etc., 177 etc.

<sup>3</sup> v. Jung p. 5 et Haase p. 6 et 7. •

<sup>4</sup> v. Brunot p. 377.

impersonnels. Les pronoms de la première et de la deuxième personne manquent rarement<sup>1</sup>.

Dans les propositions coordonnées avec *et*, le pronom-sujet ne se répète le plus souvent pas, même dans des cas où dans le fr. mod. il serait nécessaire de le répéter. Ex.: Satyre Men. (DH 49, 20, 21) *Je ne souffrirai point que ... Et vous conseille* etc., Monluc (DH 59, 27, 28) *Nous avons souvent sans avantage attaqué l'ennemy et l'avons le plus souvent battu*, Brantôme (DH 66, 35) *je n'étois pas addonné a faire le mal, et surtout ay toujours esté ennemy du vice*, H. Estienne (DH 129, 33) *j'oserois bien forger songenouvelle et ... ne ferois difficulté de forger forgenouvelle*.

Le pronom-sujet pluriel est régulièrement omis dans des phrases comme *«moi et toi le ferons»*<sup>2</sup>. Encore chez Molière le pronom pluriel manque souvent dans des exemples de ce genre<sup>3</sup>.

Les nominatifs *je* et *il* sont encore souvent employés chez Rabelais pour *moi* et *lui*<sup>4</sup>. *Il* pour *lui* disparaît bientôt. Jung n'a trouvé chez Amyot aucun exemple de l'ancienne construction pour la troisième personne. Les cas où Amyot emploie *je* pour *moi* ne sont pas bien nombreux<sup>5</sup>. *Tu* n'est employé pour *toi* que très rarement. Radisch cite un seul exemple de Rabelais: *Tu, dist frère Jean, te damne comme un vieil diable* IV 8; on en trouve un autre chez Le Maire de Belges (DH 172, 8): *Et tu, Echo, qui fais l'air resonner*. Chez Garnier *je, tu, il* ne sont plus employés pour *moi, toi, lui*<sup>6</sup>.

En ancien français, les pronoms-régimes atones n'étaient pas placés au début de la phrase<sup>7</sup>. Au seizième siècle on pouvait commencer par un pronom-régime dans des phrases interrogatives comme en fr. mod., p. ex. *Me sauroit-on nier, que* etc.?

<sup>1</sup> cf. Schmidt p. 5 et 6. Pour les expressions où le pronom manque devant des verbes impersonnels en fr. mod. v. M. L. III p. 371.

<sup>2</sup> v. Meigret p. 66, 31, 32.

<sup>3</sup> v. Schmidt p. 8.

<sup>4</sup> v. Radisch p. 9—12. Meigret admet les deux constructions *c'est il* à côté de *c'est lui*, et même *ce sont ils* à côté de *c'est eux* p. 68 et 74 («les mieus auizez dizet ce sont ilz» p. 68, 3).

<sup>5</sup> v. Jung p. 7.

<sup>6</sup> v. Haase p. 3.

<sup>7</sup> v. Ernst p. 15—18.

Bern. Palissy (DH 161, 26). Parfois aussi on omettait le pron.-sujet au commencement d'une phrase immédiatement devant le pronom-régime, contrairement à la règle de l'ancien français, p. ex. Rab. I 57 *Se levoient du lict*, III, 52 *Me suffit vous avoir dit verité*, Du Bellay (DH 207, 6) *Vous souviennne de vostre ancienne Marseille*, Th. de Bèze (DH 312, 26) *me deschausseray pour ce très saint lieu visiter*. Les pronoms sont placés après le verbe à l'impératif sans négation comme en anc. fr. Si deux impératifs sont coordonnés, les pronoms sont placés devant le second, ainsi DH 14, 17; 33, 2, 3 etc.<sup>1</sup>. Parfois aussi le pronom précède l'impératif comme dans l'ancien français, si un adverbe ou une conjonction commence la phrase. Radisch cite plusieurs exemples de Rabelais (p. 24): I 13 *Et m'en croyez sur mon honneur*, IV 66 *Ou bien te va cacher sous la cotte hardie de Proserpine* etc. On trouve des exemples analogues chez Garnier (DH 344, 11): *Plutost les conduisez Aux Ethiopes noirs*, dans Deff. et Ill. p. 112: *puis me laisse toutes ces vieilles Poësies Francoyses*, chez Amyot Th. 591 *Or luy rendez donc sa fille*. Quelques restes de l'ancien usage ont aussi été conservés dans les expressions *suffise vous*, *plaise vous*, *souviennne vous* Amyot Th. 252, 187 et 222<sup>2</sup>, *souviennne toy* Belleau (DH 238, 30), Garnier IV 1845<sup>3</sup>. — Les pronoms sont placés devant les verbes qui sont suivis d'un infinitif ou d'un part. présent comme en anc. fr. Les exceptions sont rares; on trouve parfois des exemples comme *nous devons nous emerueiller* Deff. et Ill. p. 58, *s'elle y veut s'ebatre* DH 282, 14, *Les Huguenotz pensarent en eschapper à bon marché* DH 65, 11<sup>4</sup>.

Les formes *moi* et *toi* sont employées après l'impératif comme en fr. mod. Un autre reste de l'ancien usage d'employer les formes toniques après le verbe se retrouve dans l'expression déjà citée *souviennne toy*. Parmi les formes toniques, on rencontre très souvent *soy* au lieu de *se* devant l'infinitif et le part. présent<sup>5</sup>.

<sup>1</sup> On trouve exceptionnellement des exemples comme *Monstrez les moi mais gardez vous* Amyot Th. 150 (v. Jung p. 10).

<sup>2</sup> v. Jung p. 17.

<sup>3</sup> v. Haase p. 3.

<sup>4</sup> Les pronoms peuvent être placés devant *voici* et *voilà* comme en fr. mod. On trouve cependant aussi des exemples comme *Voi le là jetté par terre* Amyot II, 194, de même Amyot Th. 147, 265, Meigret 15, 6.

<sup>5</sup> Palsgrave donne la règle d'employer *soy* devant l'inf. et le part. prés. p. 339 et 342. Chez Meigret je n'ai pas trouvé les formes toniques devant ces temps; *se* est employé devant l'inf. 7, 2 devant le part. 96, 32; 97, 27.

Chez Rabelais on trouve plusieurs fois *soy* devant ces temps et cinq fois devant d'autres formes verbales. Le pronom personnel tonique de la troisième personne employé comme pronom réfléchi est aussi chez lui placé devant l'infinitif. Amyot emploie encore les formes accentuées de la troisième personne devant l'infinitif et *soy* devant l'inf. et le part. prés.<sup>1</sup> Cet usage disparaît avec le seizième siècle. Chez Garnier on ne le trouve plus<sup>2</sup>. Encore aujourd'hui on a un reste de l'ancien usage dans l'expression *soi-disant*<sup>3</sup>.

Les pronoms réfléchis de la troisième personne sont exprimés au seizième siècle par *se*, *soi* et par le pronom personnel. Les deux pronoms *soi* et *lui*, *elle*, *eux* ont encore presque la même valeur. *Soi* peut représenter des noms de personnes, v. p. ex. DH 6, 31; 17, 19 etc. et des substantifs au pluriel comme p. ex. Rabelais I 51 *Lesquelz estoient fuis six heures davant la bataille . . . sans derrière soy regarder*, Epistre I *Ces petites noyses tirent après soy grandes batailles*. *Lui* etc. se rapporte assez souvent à des noms de choses, ainsi p. ex. Amyot I, 158 *le filet se rompit de lui mesme*. Parfois les deux pronoms se réfèrent au même subst., comme p. ex. Montaigne (DH 18, 29, 30) *Cette-cy (l'amitié) n'a point d'autre idee que d'elle mesme, et ne se peult rapporter qu'à soy*, Charron (DH 33, 10) *la vertu ne sauroit trouver hors de soy recompense digne d'elle*. Chez Molière encore, *soi* et *lui* sont souvent employés l'un pour l'autre<sup>4</sup>.

L'ordre mutuel des pronoms diffère de l'usage moderne en ce que les accusatifs de la troisième personne précèdent encore souvent les dat. de la première et de la deuxième personne. Dans DH j'ai trouvé la construction ancienne 15 fois et la construction moderne 14 fois. Le plus souvent les accusatifs sont placés devant *nous* et *vous* 40, 27; 64, 11 etc. (12 fois); deux fois on les trouve devant *me* 90, 13; 90, 14 et une fois devant *te* 149, 31. L'accusatif est placé après *me* 6 fois, après *te* 1 fois.

<sup>1</sup> v. Jung p. 17, 18. Exceptionnellement *toy* est employé pour *te* devant l'inf., ainsi Rabelais (DH 103, 24) *Et nous eussions tant à ton gré satisfait que eusse eu occasion de toy contenter*.

<sup>2</sup> v. Haase p. 3.

<sup>3</sup> v. Tobler, Verm. Beiträge II, 87 etc.

<sup>4</sup> v. Schmidt p. 19, 20. *Soi* ne se réfère cependant chez Molière qu'une seule fois à un subst. au pluriel F. S. 1315 *Ce sont choses, de soi, qui sont belles et bonnes*.

après *nous* 2 fois et après *vous* 5 fois. Chez Meigret, *le* etc. précède *nous* et *vous* 14 fois sur 15, *se* une fois; la construction moderne se trouve chez lui 12 fois (*vous l'* 11 fois, *te l'* 1 fois)<sup>1</sup>. Dans Deff. et Ill. je n'ai trouvé qu'un seul exemple: *te les* p. 140. Ainsi on ne voit ici rien qui soit contraire à l'observation de Jung que c'est surtout devant les pluriels de la première et de la deuxième personne que l'ancien usage s'est conservé. Probablement les combinaisons *le nous*, *le vous* après l'impératif sans négation ont fait que l'usage ancien s'est maintenu plus longtemps ici que dans les combinaisons *le me*, *le te* qui n'avaient pas autant d'appui dans *le moi*, *le toi*. On aurait donc d'abord *me le*, *te le* nés peut-être sous quelque influence de l'italien, peut-être adoptés dans la littérature après avoir été employés quelque temps dans le langage populaire. L'analogie a donné naissance à *se le*, *nous le*, *vous le*, tandis que l'ancienne construction a été conservée dans *le lui* et *le leur*<sup>2</sup>. Exceptionnellement la combinaison *y en* est précédée d'un pronom personnel; ainsi on trouve chez Meigret 78, 27 *je m'y en irey après vous*, 112, 34 *qu'il ne s'y en treuve d'aotres* et chez R. Estienne *je m'y en irey après vous* (v. Livet p. 415).

Au lieu du datif atone on trouvait en ancien français très souvent à avec les formes toniques. La construction avec à est encore parfois employée au seizième siècle là où on trouverait en fr. mod. le datif sans préposition, ainsi p. ex. chez Amyot II 714 *qu'il estoit semblable de nature et de mœurs à luy*, chez Monluc (DH 60, 5) *laissés fere à nous*, chez De Bèze (DH 318, 8) *Et à vous, mon seigneur, Si je n'ai fait toujours autant d'honneur Que* etc. Surtout avec le verbe *parler* cette construction est souvent employée encore au dix-septième siècle. La préposition à est comme en anc. fr. fréquemment omise dans des tournures comme *aussi me failloit moy mesme aller querir la*

<sup>1</sup> v. aussi Radisch p. 23, Jung p. 11—17. Palsgrave dit p. 343: Nat onely whan one pronowne followeth the verbe in our tonge, he shall come next byfore the verbe in frenche, but also if there come two pronownes with us after the verbe; they shall both come byfore the verbe with them. But whether of the twayne come next byfore the verbe maketh no diffyculte, no more than we kepe none order in that behalfe in our tonge ... Exemple. He shall sende it us: *il le nous envoiera*. We will shewe you him: *nous vous le monstrerons*. I shall give him it: *je le luy donneray*. We shall shewe it them: *nous le leur monstrerons*.

<sup>2</sup> cf. Ernst p. 20—24.

*brique sur mon dos* Palissy (DH 162, 12), *Le vous demande donq' vous autres* Du Bellay, Deff. et Ill. 70<sup>1</sup>.

Devant les datifs de la troisième personne, les accusatifs *le* etc. sont encore souvent omis, ainsi D'Aubigné (DH 81, 7) *mais ne voulut prendre aucun habillement, quoy que la nécessité et ses compagnons luy conseillassent*, Marg. de Valois (DH 92, 23) *court vistement à la porte et lui ouvre*. Jung cite p. 8 plusieurs exemples tirés d'Amyot. Les pronoms sont exprimés DH 123, 8; 219, 15 etc. Encore chez Molière, on trouve souvent *lui* tout seul pour *le lui*. Les pronoms réfléchis qui en anc. fr. pouvaient être omis avec les participes, le gérondif et l'infinitif, tombaient encore au dix-septième siècle devant l'infinitif après *faire*, *laisser*, *voir*<sup>2</sup>. De nos jours l'usage s'est restreint à des expressions comme *faire asscoir*, *faire repentir*, *faire taire*.

Les adverbies pronominaux *en* et *y* sont très souvent employés en parlant des personnes au seizième et au dix-septième siècle (v. Jung p. 20, Schmidt p. 14—17). *Lui* et *leur* sont parfois employés pour *y* se rapportant à des noms de choses, ainsi chez Meigret où les exemples abondent 33, 32; 50, 38; 61, 19 etc. Chez Garnier on trouve un exemple semblable III 432<sup>3</sup>. *En* a souvent un emploi pléonastique dans des prépositions relatives après *dont*, *desquels*, *entre lesquels*, ainsi Amyot I 275 *dont il y en avoit aucuns qui* etc., D'Aubigné (DH 82, 16) *dont celui-ci en estoit un*; cf. Amyot II 976 *là y arriva environ dix mille hommes* et Brantôme (DH 70, 25) *M. de Bayard à qui ce jour M. de Bonnivet . . . lui donna toute la charge et le soin de l'armée*. On trouve *en* avec un très grand nombre de verbes réfléchis indiquant un mouvement, comme p. ex. *s'en courir*, *s'en venir*, *s'en partir* et dans beaucoup d'autres combinaisons où on ne l'emploie plus aujourd'hui. (v. Jung p. 20, Haase p. 8)<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> cf. M.-L. III 414.

<sup>2</sup> v. Schmidt p. 6 et 7. Lorsqu'il y a plusieurs verbes, l'ellipse des pronoms régimes est permise au XVI<sup>e</sup> siècle. Dans DH I p. 264 on trouve les exemples suivants: *Se desgourdir et exercer; se rasseoir et séjourner; se range, modère et fortifie* Montaigne III 3; *Alors s'avançoit et faisoit veoir* Sat. Men. 17.

<sup>3</sup> Haase p. 9. Chez Meigret on trouve assez souvent au lieu de *en* et *y* les pronoms personnels de la troisième personne précédés des prép. *de* et *à* et se rapportant à des noms de choses, ainsi 29, 14; 45, 5; 83, 5; 103, 13.

<sup>4</sup> L'ancienne construction *en y* a été presque abandonnée. Dans DH I, 298 quelques exemples sont cependant cités où on la trouve encore.

## Pronoms possessifs.

Au lieu du pronom possessif, les auteurs du seizième siècle font encore fréquemment usage du pronom personnel avec *de*: Deff. et Ill. 57 *la Nature d'elle*, 141 *la grace d'elle*, DH 185, 26 *Au nom de luy* (v. aussi Radisch p. 30, Jung p. 24).

Les formes *mon*, *ton*, *son* s'emploient devant les féminins commençant par une voyelle ou par une *h* muette. Les seuls substantifs devant lesquels les grammairiens permettent encore d'employer les anciennes formes élidées sont *amie* et *amour*<sup>1</sup>. Chez Rabelais on trouve fort souvent *m'amie*; Radisch cite en outre un exemple où *sa* est élidé devant *amie* III 26 (v. p. 25). Amyot n'emploie que la forme *m'amie*.

Pour ce qui regarde d'ailleurs les formes des pronoms possessifs, il faut observer que *leur* presque toujours forme son pluriel en *s*. Meigret dit p. 80 de la formation du pluriel de ce mot: «quant a leur, il fêt (au pluriel) toujours leurs» (cf. aussi Palsgrave p. 80). Exceptionnellement l'*s* manque, ainsi DH 233, 3 *leur secrettes pratiques*, 352, 16 *leur cases et troupeaux*, 357, 8 *leur suppliantes mains*, Amyot I 587 *leur ennemis* (v. Jung p. 26). On trouve aussi parfois la forme *leurs* au sg. et comme datif, p. ex. Amyot I 43 *ceux mesmes qui sont de leurs propre especce*, Rabelais III Prol. *En lieu de leurs complaire* (v. Radisch p. 16), Jean de la Taille (DH 340, 25) *Contez leurs mes miseres*.

Lorsque les formes toniques sont placées devant un substantif, elles sont précédées d'un article, d'un nom de nombre ou d'un pronom, ainsi Meigret 94, 36 etc. *a la mienne volonté*, Amyot Th. 236 *la vostre mercy*, Amyot II 656 *un sien familier*, II 284 *quelques siens Capitaines*, Th. 281 *deux miens enfans*. Souvent les formes toniques sont unies à d'autres attributs devant le subst. comme p. ex. *Celle sienne grande machine de batterie* Amyot II 633. Les formes accentuées peuvent aussi être placées après le subst., ainsi chez Amyot II 1 *tant de bons hommes*

<sup>1</sup> cf. Palsgrave p. 347: As for *m'amie*, *s'amie* and *suche lyke* used of the Romant of the Rose, be not to be folowed, howe be it they use in comen speche *mamour* for *mon amour*. Meigret dit p. 79: nou' ne diron' pas m'auanture pour mon auanture: combien que nou' dizons m'amour, m'amie, aosi tot qe mon amour, mon amie: è toutefois nou' ne dizons pas m'âme, pour mon âme.

*siens* etc.<sup>1</sup>. Encore de nos jours, *mien* et *sien* peuvent dans le parler familier être employés comme attributs précédés de l'art. indéfini (*un mien ami*). Chez Molière on trouve encore la forme tonique précédée de l'art. déf. dans l'expression *A la mienne volonté* J d B. 6<sup>2</sup>.

L'article manque devant les formes toniques employés comme compléments prédicatifs, ainsi DH 4, 1 *Car elle n'est pas nostre*, 11, 8 etc. On dit cependant toujours *c'est le mien* (v. Meigret p. 79, 23: »més nou' ne dizon' pas ç'èt tien, pour ç'èt le tien»; de même R. Estienne, Livet p. 415). Exceptionnellement l'article est omis dans des exemples comme *Et n'est question... que de rabiller quelque faute commise par nos gens, j'entends et vostres et nostres* Rabelais I 46 (v. Radisch p. 28), *exemples qui se peuvent... prendre des hystoires, tant nostres qu'estrangères* Brantôme (DH 69, 14).

Les pronoms possessifs sont souvent exprimés seulement devant le premier de deux ou plusieurs subst. coordonnés, comme p. ex. *leurs tambours et enseignes* DH 75, 23, *mon pays et maison* Amyot Th. 141, *ma magnanimité et courage viril* Th. 563. Le pronom possessif au pluriel précède souvent deux substantifs au sg., surtout *père et mère*: Rabelais III 14, Amyot Th. 522 *ses pere et mere*, Th. 59 *nos pere et mere*. On trouve encore chez Molière: *leurs mouvemens, disposition et agilité; à ses péril et fortune*<sup>3</sup>.

Au seizième et au dix-septième siècle, on employait très souvent les pronoms possessifs dans des positions où l'usage moderne préfère *en*, comme p. ex. DH 245, 29, 30 *Fille, vien la Rose cueillir, Tandis que sa fleur est nouvelle*. Schmidt p. 22 cite beaucoup d'exemples semblables de Molière.

## Pronoms démonstratifs.

Les formes employées au seizième siècle sont: de *ecce* + *ille*: masc. sg. *cil, celui* — pl. *ceux*, fém. sg. *cele* — pl. *celes*, de *ecce* + *iste*: masc. sg. *ce, cest (cet), cestuy, (cettuy)* — pl. *cez, ces*, fém. sg. *ceste (cette)* — pl. *cez, ces*, de *ecce* + *hoc*: *ce*. La forme

<sup>1</sup> L'adj. *propre* est parfois placé après le subst. dans des exemples comme *leur vie propre* Rab. I, 31 (= fr. mod. leur propre vie); v. Radisch 28.

<sup>2</sup> v. Schmidt p. 24.

<sup>3</sup> v. Schmidt p. 23.



féminine *cestes* se rencontre chez Rabelais<sup>1</sup>. Des anciennes formes commençant par *i*, on ne trouve que *iceluy*, *icelle*, *iceux*, *icelles*<sup>2</sup>.

*Cil* est employé au cas sujet comme substantif surtout devant *qui*; *cil qui* est regardé comme une seule expression et *cil* pouvait même dans cette combinaison être régime: *Ordonne pardon A cil qui le donne* Rabelais I 54, *Je ne sçauroy debonnaire appeler Cil qui* etc. Vauquelin (DH 281, 8)<sup>3</sup>. Exceptionnellement *cil* s'emploie sans être suivi de *qui*: *Cil ne fut pas celui de Bourg* Rabelais I 17, *Cil dont le nom signifie*... Amyot Th. 163. Pendant tout le XVI<sup>e</sup> siècle cette forme est assez rarement employée. Chez Rabelais on la trouve 10 fois, chez Amyot 3 fois. Vers la fin du siècle elle est hors d'usage. Haase n'en cite pas d'exemples de Garnier. Malherbe en dit: «Le mot *cil* ne vaut du tout rien, il est hors d'usage: on doit dire *celui*»<sup>4</sup>.

*Celui*, *celle*, *ceux*, *celles* sont employés comme en français moderne immédiatement devant un pronom relatif. Contre l'usage moderne, ces pronoms sont souvent séparés du relatif, comme p. ex. *Celuy n'est point de Dieu qui* etc. DH 252, 6, *où celuy fut nourry qui* etc. DH 312, 37 etc. Meigret et R. Estienne recommandent de ne pas ajouter *là* dans de pareils cas<sup>5</sup>. *Celui* s'emploie parfois après la proposition relative, ainsi Garnier IV 799 *Qui ore en ses habits, ores en son manger . . . ne veut rien qu'estranger, Celuy le plus souvent en ses entrailles porte . . . une pointe plus forte*. On trouve cependant *celui-là* même immédiatement devant le relatif, ainsi DH 333, 4 *Trop tard meurt celui-là qu'ainsi son vivre ennuye*, DH 336, 12 *De fureter ceux-la qui nostre bien empeschent*. — Dans des propositions négatives, *celui* a souvent la signification de *personne* ou *aucun*, ainsi Amyot I 508 *et n'y avoit celui en la troupe qui n'en fust* etc., Garnier II 439 *Il n'est presque celui qui . . . ne lamente*. On rencontre

<sup>1</sup> v. Radisch p. 32; cf. Meigret p. 72: «è dizons çè' fames pour çètes fames». Dans la Deff. et Ill. p. 82 on trouve *celes-cy* comme subst.: *mais avecques un egal Artifice engendre celes-cy, et celles la*.

<sup>2</sup> Rénier (DH 288, 33) emploie une forme féminine *este*: *avecq'este parolle*. C'est sans doute une forme due à la négligence de l'auteur et nous n'y voyons pas la même forme que dans Alexis 41 *ni parent d'este terre*, et dans Yvain 1572 *d'este semaine*.

<sup>3</sup> v. Meyer-Lübke III p. 699.

<sup>4</sup> v. Brunot p. 393.

<sup>5</sup> v. Meigret p. 74, Livet p. 413.

souvent pendant cette période l'expression *come celui qui*; ainsi Amyot II 6, II 489, II 781.

*Celuy* est employé comme en français moderne devant des génitifs. Parfois le pronom manquait, ainsi p. ex. Amyot II 827 *Brutus regardant la geste . . . et considerant qu'il avoit la façon d'un homme qui prie . . . et non pas d'un qui accuse*, Brantôme (DH 74, 8) *ses advis et conseils en guerre estoient suivis plutost que des autres*, Garnier II 1530 *Leur ame est becquetee Comme d'un Promethee. Ceux* suivi d'un nom de lieu signifie les habitants d'un pays, d'une ville etc. Molière emploie encore les expressions *tous ceux du village* P d E. 262, *tous ceux du logis* Amph. 947<sup>1</sup>. Cf. aussi *ceux du party qu'il avait embrassé* La Noue (DH 58, 11), *ceux de sa faction desirieux de le venger* Garnier I 4 a.

*Iceluy, icelle* etc. sont employés substantivement surtout après des prépositions, p. ex. *Iceux je suis d'advis que nous poursuivons* Rabelais I 37, *Iceluy departy, le moine rendit à Grandgousier les soixante et deux mille salutz qu'il avoit receu* Rab. I 46; *à l'encontre d'icelle* DH 2, 33, *contre icelle* DH 3, 7, *en icelle* DH 21, 16 etc. Vers la fin du siècle, ces formes avec *i* deviennent plus rares. Haase n'en a trouvé chez Garnier que sept exemples. — *Ci* et *là* sont ajoutés à *celui* ainsi qu'en français moderne dans des exemples comme *Pour ce que le roy avoit juré en pleine table de le faire mourir, luy, pour lever ceste opinion, a faict six voyages dont celui-ci en estoit un* D'Aubigné (DH 82, 16), *A ceux la ie n'ay entrepris de satisfaire. A ceux cy ie veux bien . . . faire changer d'opinion* Deff. et Ill. p. 51<sup>2</sup>.

*Celuy* et *iceluy* sont employés comme adjectifs, ainsi p. ex. DH 3, 21 *icelle doctrine*, DH 172, 19 *celle dame*, DH 202, 6 *en celuy mesmes desert*, DH 124, 13; 221, 19 etc. *a celle fin*. Tandis que chez Rabelais et Amyot les exemples de cet usage abondent, on ne trouve plus chez Garnier que l'expression *à celle fin* II 432.

*Cestui* et *ceste* employés comme substantifs ajoutent régulièrement *ci* ou *là*. Quelquefois on trouve cependant *cestui* seul: *Cestuy, dist Pantagrue, n'est à vostre advantage* Rabelais III 11,

<sup>1</sup> v. Schmidt p. 25.

<sup>2</sup> Meigret n'admet pas l'emploi de *ci* ou *là* après *celui*; v. p. 74.

*Petrarque n'escrivit qu'en un sujet, et cestuy en une infinité* Pasquier (DH 139, 6), *un propos si estrange que cestuy Amyot* Th. 147, *Non cestuy, mais un autre est destiné pour moy* Jodelle (DH 331, 10). C'est surtout la particule *ci* qui est ajoutée après *cestuy* et *ceste*. Dans DH *cestuy-cy* est employé 8 fois, *ceste-cy* 3 fois, tandis que je n'y ai trouvé *cestuy-là* qu'une seule fois 215, 9: *cestuy-là qui* et *ceste-là* une fois aussi 130, 19. *Cestui-ci* et *ceste-ci* sont employés aussi devant les propositions relatives, ainsi p. ex. *Qui est cestui-ci qui ose bien poursuivre Antonius* Amyot II 711, *sans m'oster ceste-ci qui seule m'est restant* Garnier V 1560. Chez Garnier on ne trouve plus *cestui* ou *ceste* seuls, tandis que les compositions avec *ci* et *là* se rencontrent assez fréquemment. Elles continuent d'être employées au dix-septième siècle.

*Cestuy* est souvent employé comme adjectif chez Rabelais et chez Amyot. Vers la fin du siècle, cet usage devient plus restreint. Chez Garnier on n'en trouve plus d'exemple. Montaigne dit cependant encore *Cettuy vostre estre* (DH 15, 18)<sup>1</sup>. Meigret déjà dit p. 74: »De vrey, nou' ne diron' pas, çetuy cy home, çetuy la Pièrre: ny ne vaot rien çetuy home, pour çet home»<sup>2</sup>.

*Il* est assez souvent employé pour *cela* au seizième siècle. Dans DH on trouve entre autres les exemples suivants: *Il nous doit plaire, et puisque Dieu l'ordonne* 190, 22, *Voire, mais il leur fut commandé du Seigneur* 252, 9, *On dist qu'il nuist aux yeux* 303, 29, *Liez, frappez, bruslez, je suis tout prest D'endurer tout, mon Dieu, puis qu'il te plaist* 317, 37. *Il* pour *ce* se rencontre encore souvent chez Molière<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Dans »Archiv für das Studium der neueren Sprachen u. Literaturen» 49, 185, Glauning dit que chez Montaigne il n'a pas trouvé d'exemple où *cettuy* soit employé adjectivement.

<sup>2</sup> M. Jung cite quelques exemples d'Amyot où l'ancienne différence entre les formes composées avec *ille* indiquant des objets plus éloignés et celles composées avec *iste* qui indiquent des objets plus rapprochés se laisse encore apercevoir, ainsi Th. 595 *celuy Theagenes* et *ceste Chariclea*, II, 935 *Ce n'est rien de-ceste-ci* (= de cette teste-ci), *compagnons, si vous ne me monstrez aussi celle de Piso* (p. 31). On voit la même tendance dans les formes composées avec *ci* et *là*. *Cestui* préfère *ci*, tandis que *celui-ci* ne se trouve guère qu'en opposition avec *celui-là*, *celle-là* etc., que ce dernier pronom soit exprimé ou sous-entendu.

<sup>3</sup> v. Schmidt p. 13.

D'un autre côté, *ce* est parfois employé pour *il*, comme p. ex. *Quand ce vint sur la minuict* Amyot Th. 239, de même comme sujet de *venir* Amyot I 36, I 634.

Assez souvent *ce* était omis devant le verbe. Haase cite une foule d'exemples de Garnier, p. ex. I 1823 *Ce qui me faisoit viure, estoit que tu vivois*. III 964 *Et fut là où Brute vous sauuastes* etc. *Ce* est omis devant *être* au dix-septième siècle aussi<sup>1</sup>.

*Ce* pour *cela* se rencontre très souvent pendant cette période. On le trouve après des prépositions, p. ex. *sur ce* DH 69, 34; 71, 33, *pour ce* DH 70, 26, etc.; (*ce* précédé d'une préposition forme avec *que* une foule de conjonctions comme *avec ce que*, *outre ce que*, *pour ce que* qui s'emploient souvent au XVI<sup>e</sup> siècle). *Ce* remplace *cela* comme régime des verbes *dire* et *faire*: *Ce disant* DH 125, 32, *pour ce faire* DH 185, 17 etc. et dans l'expression *et ce*, p. ex. *qu'il fallut quereller d'avantage ladite possession et ce sur peine de la mort* Amyot I 154. Vers la fin du siècle, les exemples où *ce* est employé pour *cela* deviennent plus rares. Chez Garnier on ne trouve que les exemples suivants: *et pour ce ne vouloyent point* VIII 15 a, *ce fait (il) l'envoya* VII 43 a, *qui l'a meu de ce faire* VIII 1459.

*Ce* serait omis en français moderne devant *dire* dans des phrases comme *«Ma mère, voyez ma main»*, *Ce disoit Amour* DH 225, 10, *Il faut, ce dites vous. que* etc. DH 230, 20, *Compere, ce dit-il, je n'ay point de memoire* DH 288, 26; on ne le trouve pas non plus aujourd'hui devant *que* dans des exemples comme *Car de faindre ce que je fusse vostre frere, je le trouvais le plus sagement fait du monde* Amyot Th. 64, *Ce que j'ai differé jusqu'icy d'obéir à vostre commandement, n'a esté pour ce que je voulusse* Amyot Th. 413.

Enfin il faut observer l'emploi de *ce* dans les combinaisons *ce pendant*, *ce neantmoins*, *ce nonobstant*, v. p. ex. Amyot Th. 209, I 622, II 421. De *ce pendant* est formée la conjonction *ce p. que* qu'on trouve p. ex. Amyot Th. 236, 566, Garnier II 928. Molière encore emploie *ce p. que* J d B. 8, 11 etc. et *ce n'anmoins* C d E 16<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> v. Schmidt p. 25.

<sup>2</sup> v. Schmidt p. 26.

## Pronoms relatifs.

Pendant le quinzième et le seizième siècle, deux ou plusieurs propositions relatives se rapportent souvent au même substantif sans être combinées par une conjonction, p. ex. : *Et y eut plusieurs femmes qui monstrent un coeur plus viril que leur sexe ne portoit, lesquelles prindrent tout ce qu'elles peuvent trouver* Amyot Th. 248 (Jung p. 44), *Mais sage sois content du jugement de ceux Lesquels trouvent tout bon, ausquelz plaire tu veux, Qui peuvent t'avancer en estats et offices, Qui te peuvent donner les riches benefices* Du Bellay (DH 212, 34—37).

Les pronoms relatifs, surtout *lequel* et *quoi*, sont, à l'imitation du latin, pendant cette période souvent combinés avec l'infinitif et les participes, ainsi p. ex. DH 169, 35 *faute de quoi faire n'ayant l'eau à commandement, souvent l'on tombe en grandes maladies et langueurs*, DH 5, 21 *lequel* (= Dieu) *chercher est le premier degré de sapience*, Amyot I, 616 *leur propre vailance, pour laquelle employer et monstrier, ils ont fait perir toutes leurs autres vertus*; DH 91, 5 *quoi faisant seulement je ne fais injure à personne*; DH 163, 8 *qui soustenoyent les trailles de mon jardin, lesquelles estant bruslées, je fus contraint etc.*; DH 81, 29 *de quoy esmu, il le mit en pension chez une femme*. Amyot I 581 *depuis laquelle* (la ville) *prise, il fut fait une ordonnance*, Amyot II 472 *ce que les Numandins ayans aperceu, saisirent premierement son camp*<sup>1</sup>.

On trouve assez souvent une proposition relative avec *que* est suivie d'une proposition-régime avec *que*, comme p. ex. *les enseignes et marques de recognoissance que vous avez sauvees et que je sçay bien que vous portez sur vous* Amyot Th. 519 (Jung p. 38). La seconde proposition peut aussi être introduite par *qui*, ainsi Amyot II 464 *Celui que nous avons dit qui estoit fils de Chrysermus*, II 354 *Ceux que nous avons dit qui avoient mauvaise volonté*<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Parfois on trouve encore au XVI<sup>e</sup> siècle des exemples où le pronom relatif réunit à une proposition précédente une incidente qui dépend d'une proposition suivante, ainsi DH 3, 8 *lesquels* (les rapports) *s'ils estoient veritables, à bon droit tout le monde la pourroit juger avec tous ses autheurs digne de mille feux et mille gibets*.

<sup>2</sup> v. Meyer-Lübke III p. 717.

Nous avons déjà vu que les pronoms relatifs peuvent être séparés de *celui* (v. p. 117). Ils se rapportent pendant cette période assez souvent aux pronoms personnels atones; Haase cite p. 5 une foule d'exemples de Garnier, ainsi p. ex. V 1014 *Ores vos piés i'embrace Qui fus d'un Roy l'espouse* III, 275 *pour piteux nous le rendre, Qui serons son butin*. On trouve aussi des exemples où l'antécédent est sous-entendu ou compris dans un pronom possessif, ainsi Garnier VII 989 *O qui, domteur du monde, auez sous vostre loy ce terrestre Vniuers*, Monluc (DH 60, 22) *noz mains qui vous offrons*, Garnier V, 58 *pour nostre bien, qui ne l'avons pas creüe*.

Parfois le pronom relatif est remplacé dans la dernière de deux propositions coordonnées par un pronom personnel ou par un adverbe pronominal, ainsi p. ex. Amyot Th. 499 *estrangers . . . , auxquels Oroondates avoit davantage joinct force tireurs et leur avoit commandé qu'ils fissent des courses*, II 206 *en une petite isle . . . , là où il descendit et y fit des sacrifices*.

Les pronoms relatifs sont quelquefois répétés par un pronom personnel, comme p. ex. *M. de Bayard, à qui ce jour M. de Bonnivet . . . lui donne toute la charge et le soin de l'armée* (DH 70, 27); v. aussi p. 114.

*Qui* est exceptionnellement employé comme régime direct pendant cette période. Chez Amyot on trouve quelques exemples de cet usage II 162 *un si grand heur qui lui ofroyent les dieux*, de même I 83, II 55. Garnier emploie *qui* pour *que* une fois III 118 *Si bien tost tu reuois les sillons herissez De l'Egypte feconde, et sa riue estrangere Qui ta Royne, autre Phar', de ses beaux yeux esclaire*<sup>1</sup>.

Précédé d'une préposition, *qui* peut se rapporter à des noms de choses, ainsi p. ex. DH 185, 30: *le seul nom sous les cieulx En et par qui* etc., 250, 10 *Humains, voyla le lieu, Pour qui vous mesprisez le saint Palais de Dieu. Qui* continue longtemps d'être employé pour *lequel* après les prépositions. Chez Molière on trouve encore beaucoup d'exemples de cet usage<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> v. Haase p. 21. Jung dit p. 37: »Daher findet sich noch im 16. Jhd. zuweilen *que* als Nom. des Relativums u. *qui* als Ack. Bei Rabelais sind noch beide Fälle häufig anzutreffen (Radisch 38)». Radisch ne cite cependant pas un seul exemple où *qui* soit employé pour *que*.

<sup>2</sup> v. Schmidt p. 33.

*Qui* = *celui qui* est d'un emploi assez fréquent au seizième siècle. Dans DH on trouve de nombreux exemples: à *qui les veut entendre* Montaigne (20, 9), à *qui la méritoit* Monluc (65, 20), *Qui veult voler par les mains et bouches des hommes doit longuement demourer en sa chambre* Du Bellay (204, 8), etc. Chez Rabelais on trouve une foule d'exemples de ce genre (Radisch p. 40). *Qui* peut être traduit par *si on*, ainsi Pasquier (DH 144, 7) *Qui me payast (replique l'autre) je m'en alasse*, Amyot II, 9 *qui osteroit du monde le discord et la noise, le cours des corps celestes s'arresteroit*, de même Amyot II 44, Th. 151 (Jung p. 40). Le plus souvent c'est dans la combinaison *come qui* que le pronom relatif peut être ainsi traduit; ainsi Amyot Th. 151 *Si m'en retournay aussi desplaisant et fasché comme qui m'eust battu*, II 614 *qui s'appelloit Parthenon, comme qui diroit le temple de la vierge*, etc. Chez Garnier on trouve deux exemples analogues: VIII 498 *qui ne la retient, Tout soudain elle eschape*, VIII 1377 *l'on ne sçauroit, qui ne luy fera tort, A d'autres la doner*.

*Qui* se rapporte souvent à une phrase entière = *ce qui*, ainsi DH 77, 27 *mais, s'attendant à venir, la ville fut prise; qui fut une perte inestimable pour la France*, de même DH 126, 13, etc. Chez Garnier *qui* pour *ce qui* ne se rencontre qu'une seule fois I 1562, sans compter les cas où on trouve cette construction encore aujourd'hui<sup>1</sup>.

*Que* au cas sujet singulier est encore employé chez Rabelais et chez Amyot; on trouve surtout (*ce*) *que* pour (*ce*) *qui*. Voici quelques exemples: *La queue des beliers de Scythie, que pesoit plus de trente livres* Rab. I, 16, *Deliberer sur ce que seroit de faire* Rab. I 32, *Et, que pis est, fait impostures* Rab. I 9, *Faisons ce que vous plaira* Amyot Th. 263, *Et n'ay ouy homme qu'aye jamais dict* Monluc (DH 60, 18). Garnier n'emploie *ce que* pour *ce qui* que trois fois I 471, II 720, VI 2323. Chez Rabelais on trouve *que* pour *qui* au nominatif pluriel aussi: I 20 *j'advertiray le roy des enormes abus que sont forge's ceans*, I 52

<sup>1</sup> Les auteurs du seizième siècle confondent souvent *qui* et *qu'il* (cf. Brunot p. 395 et Thurot II p. 141 et 142). Malherbe qui lui-même emploie parfois *qui* pour *qu'il*, corrige chez Desportes quelques vers où il a employé l'un pour l'autre.

*On ne mettoit en religion des femmes, sinon celles qu'estoient borgnes, boiteuses, bossues*<sup>1</sup>.

*Que* = *ce que* (*ce qui*) se référant à une phrase entière se rencontre chez Rabelais dans les expressions *que pis est* I, 9, I, 15 etc. *que plus est* I, 42 etc. Chez Garnier on trouve l'exemple suivant: *Quelle grace veux-tu qu'à mes haineurs ie face?* — *Que voudriez qu'on vous fist estant en nostre place* VII 1456.

L'adverbe relatif *que* est souvent remplacé par un pronom relatif, par l'adverbe *dont* et après un nom de lieu par *où*, p. ex. *toutes fois aucuns disent que ce ne fut pas aux Atheniens, à qui il fit ce violent tour-là* Amyot II, 618, *que c'estoit en la bataille où il vit premierement la poesie d'Homere entre les mains des heritiers* Amyot I 1179. Chez Garnier on trouve deux exemples de cette construction: *C'est de mon sang vieillard dont elle est si friande* V 1674, *Et fut là mon Lucile où Brute vous sauua-stes* III 964. Des exemples pareils se rencontrent encore au XVII<sup>e</sup> siècle (cf. Haase p. 22, Schmidt p. 35). D'un autre côté, *que* remplace parfois un pron. rel. précédé d'une préposition, ainsi Garnier VIII 1424: *il donra la victoire A celui qu'il voudra*.

Au lieu d'un pronom relatif, on rencontre encore chez Garnier *que* + un pronom personnel, comme parfois en anc. fr.<sup>2</sup>: *Heureux qui iamaïs n'eut de vie, Ou que la mort dès le berceau Luy a, pitoyable, rauie* III 206.

Les auteurs du seizième siècle font un emploi fréquent de *lequel*. Dans DH on trouve p. ex. *lequel, laquelle* etc. pour *qui* 3, 24; II, 17 etc. pour *que* 2, 17; 2, 19 etc., *duquel* pour *dont* 23, 16; 208, 10, *de laquelle* = *dont* 93, 8, *desquels* = *dont* 185, 20 etc. Vers la fin du siècle l'emploi de ce pronom devient plus restreint. Déjà Meigret dit qu'il préfère *que* à *lequel* dans une phrase comme *je parleray a cet home qe vou' creñez tant* (p. 77). Garnier n'emploie *lequel* pour *qui* ou *que* que 2 fois en poésie; dans sa prose on trouve assez souvent cette construction. Malherbe évite d'employer *lequel* en vers. Dans tous les auteurs

<sup>1</sup> Quoique les cas où *que* est mis au lieu de *qui* soient assez nombreux au seizième siècle, M. Meyer-Lübke a sans doute tort de dire qu'à ce siècle *que* est la forme habituelle au nominatif masculin (III p. 691). Dans DH *que* ne se trouve au nom. sg. masc. et fém. que fort rarement (60, 17; 63, 12, chez Rabelais 104, 28, 115, 1, 2, 4) Haase n'a trouvé chez Garnier aucun exemple où *que* au nom. se rapporte à un substantif (p. 21).

<sup>2</sup> v. Haase p. 22, M.-L p. 703.



du XVII<sup>e</sup> siècle ce pronom est aussi relativement peu employé<sup>1</sup>. Comme adjectif, *lequel* joue au XVI<sup>e</sup> siècle un rôle de beaucoup plus important que de nos jours. Chez Rabelais et Amyot on trouve beaucoup d'exemples de cet emploi<sup>2</sup>.

*Quoi* se rapporte souvent à des noms de choses et de personnes au seizième siècle, p. ex. *En l'amitié de quoy je parle* Montaigne (DH 18, 5), *la perfection après quoi l'ame court* Marguerite D'Angoulême (DH 117, 9), *de sorte qu'au lieu d'une grande troupe de brigands et larrons, à quoi ils ressembloient auparavant, il en fit une belle armée* Amyot I 1138, *cestuy de quoy nous escrivons maintenant* Amyot II 815. *Quoi* peut être employé en parlant de noms de choses encore au dix-septième siècle<sup>3</sup>. Ce pronom se réfère souvent à une proposition précédente p. ex. *Ce que ceulx cy font au contraire, ils le font ou par malice, ou par le vice de ramener leur créance à leur portée, de quoy je viens de parler* Montaigne (DH 20, 25), de même *de quoy* DH 20, 30, 24, 33 etc., *au moyen de quoy* 144, 16, *à quoi* 145, 3, *par quoi* 160, 33; 161, 18; 309, 21; 322, 26 etc., *pour quoi* 57, 12, *sur quoi* 70, 5, *en quoi* 143, 33. *Quoi* = *ce que* est employé après *de*, p. ex. *pleurant de quoy les pieds luy saignoient* D'Aubigné (DH 80, 33), *je me sens bien-heureux De quoy mon petit Loir est voisin de ta Sarthe* Ronsard (DH 229, 26); cf. *Hé, qu'avons nous fait au soleil, pourquoy il ne nous a pas fait voir sa lumière comme à nos compagnons* Montaigne (DH 12, 4).

*Dont* a souvent la signification de *d'où*, p. ex. *Ung rochier brun se treuve en la Morce Dont sault vapeur horrible et sulphurée* Le Maire de Belges (DH 173, 9, 10), de même DH 178, 27; 216, 17; 261, 4. *Dont* = *ce dont* se rencontre souvent, p. ex. *Advint que leur père les manda tous trois pour s'en venir, dont ils furent fort surpris* Des Periers (DH 122, 6); de même Garnier II, 40 a, IV, 35 a etc. Encore au dix-septième siècle on trouve de tels exemples<sup>4</sup>. *Dont* est aussi employé dans le sens de *C'est pourquoi* en fr. mod., p. ex. *dont je m'estonne que les grands*

<sup>1</sup> v. Brunot p. 397, Schmidt p. 32.

<sup>2</sup> v. Radisch p. 43 et Jung p. 45.

<sup>3</sup> v. Schmidt p. 36.

<sup>4</sup> v. Schmidt p. 38.

*prescheurs ne leur en ont fait des remontrances, voyre des réprimandes* Brantôme (DH 69, 23), de même DH 178, 36, 194, 7. On trouve aussi parfois *dont* pour *de ce que*, p. ex. *Et prise fort Rats, Rates et Ratons, Dont il avoit trouvé temps favorable pour secourir le Lyon secourable* Marot (DH 179, 6).

Où a au XVI<sup>e</sup> et plus encore au XVII<sup>e</sup> siècle pour antécédents des noms de personnes<sup>1</sup>. Fort souvent où se rapporte à des noms de choses dans des exemples où en fr. mod. on trouverait *lequel* précédé de *à* ou *dans*. On trouve parfois aussi d'où pour *dont* et encore au XVII<sup>e</sup> siècle *par où* pour *par lequel*<sup>2</sup>. Où remplace souvent en anc. fr. une conjonction temporelle. On trouve un grand nombre d'exemples de ce genre encore chez Garnier. Là où correspond parfois à *tandis que*, ainsi p. ex. Amyot I 542.

Quant aux relatifs de généralisation, on trouve les mêmes combinaisons qui sont employées encore aujourd'hui<sup>3</sup>. Contre l'usage moderne on trouve parfois *quiconque* pour *quel que* p. ex. *Quiconques soyez-vous* Garnier I 1026, cf. aussi *Quiconque soit qui s'estudie En leur langue imiter les vieux* Du Bellay (DH 207, 13); on l'emploie aussi devant des substantifs dans le sens de *quelque que* comme p. ex. *Quiconque Prince tu sois* Garnier V 2341. *Pour* et *tant* sont parfois employés au lieu de *quelque* dans des exemples comme *pour commandemens qui vous soient onques faits* Garnier VII 1734, *tant grandes qu'elles soient* Garnier IV 572. Pour *quelque que* on trouve parfois *quelque où*, comme p. ex. *en quelque lieu où il allast* Amyot I 106 (v. ci-dessus p. 124).

## Pronoms interrogatifs.

*Qui* et *que* peuvent être employés pour *ce qui* et *ce que* p. ex. *à luy demander plusieurs fois qui luy faisoit mal* Amyot Th. 31, *à scavoir et consulter que c'est* Noël Du Fail (DH 125, 31), *Tu ne sais que tu dis* Palissy (DH 160, 17) etc. (v. aussi ci-dessus p. 123 et 124).

*Qui* pour *quel* comme complément prédicatif se dit des

<sup>1</sup> v. Jung p. 42, 43, Haase p. 23 et Schmidt p. 38.

<sup>2</sup> cf. les exemples cités DH I p. 259: (Le pays) *d'où je n'ay sceu perdre le souvenir* Marot II 186, *J'ay receu vostre lettre par où j'ai sceu de vostre santé* Marg. *Lettres* 4; v. aussi Schmidt p. 39.

<sup>3</sup> *Quelque* s'accorde souvent avec l'adjectif dans des exemples comme: *quelques victorieux que nous soyons* Amyot I 607 (Jung p. 54).

choses comme encore au dix-septième siècle<sup>1</sup>, p. ex. *Las, qui est la cité, qui est la nation, Qui souffre tant que nous de tribulation?* Garnier VII 449, *Qui sont ces voix plaintives?* Garnier VII 971. Comme sujet neutre, *qui* = *qu'est-ce qui* se rencontre beaucoup plus souvent au XVI<sup>e</sup> et au XVII<sup>e</sup> siècle qu'en fr. mod., ainsi p. ex. *Mais vous, où allez vous et qui vous mene* Amyot Th. 320, *Qu'attens-tu plus hélas Antoine! hê qui te fait différer ton trespas* Garnier III 1587, de même Garnier IV 1643, 1649 etc.

*Quel* comme subst. pour lequel se rencontre très souvent au XVI<sup>e</sup> et au XVII<sup>e</sup> siècle, p. ex. *Fay... inventé un moyen. Quel? dist Grandgousier* Rabelais I 13, *Vous pesez mon mérite et non ma qualité -- Quelle? tu n'en as point* Garnier VII 1434. On trouve un grand nombre d'exemples semblables chez Molière. Même devant un génitif, *quel* est exceptionnellement employé, ainsi chez Amyot I 167 *d'attendre sans se metre en danger quelle des deux parties demeureroit victorieuse*.

D'un autre côté, on trouve encore chez Rabelais lequel pour *quel*, ainsi I 13 *Voire mais, dist Grandgousier, lequel torcheul trouvas tu meilleur*.

*Quoi* comme sujet et régime dans une interrogation qui dépend d'un verbe se rencontre quelquefois chez Rabelais: *Monstrer . . . quoy par une chascune peut estre désigné* I 9, *Je ne sçay quoy premier en luy je doibve admirer, ou son oultre-cuidance, ou sa besterie* ibid.

*Quant* adjectif est souvent employé par Rabelais, p. ex. *Par quantes et quelles conditions estoit il fat?* V prol., *Vous savez quantz princes, rois, et republiques ont esté conservés, quantes batailles gaignées, quantes perplexités dissolues* III 37, *O quantz autres y entreront, avant que cestuy cy en sorte!* I 5. Chez Amyot son emploi est restreint aux expressions *toutes et quantes fois* et *quant à*; au lieu de cette dernière construction, on emploie aussi pendant cette période *quant est à*, ainsi p. ex. Amyot Th. 58, Th. 303, et *quant est de* DH 130, I, 246, 8, Amyot Th. 165<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> cf. Schmidt p. 42.

<sup>2</sup> Meigret dit p. 61 sur l'emploi de *quant*: Ao demourant il èt dè' noms interrogatifs de nombres: è èntr' aotres, qant, tant ao singulier q'ao plurier èt interrogant du nombre numeral: come qant tèms y a il qe Pièrr' èt a Rome? qans homes auè vous?

*Dont* = *d'où* est employé dans des interrogations qui dépendent d'un verbe, ainsi Amyot I 483 *Depuis rechercha soigneusement dont estoit procédé le brui*, ibid. *qui les firent esbahir plus que jamais dont pouvoit estre venu cest avant-coureur*, de même Th. 401.

## Pronoms indéfinis.

*Aucun* a encore le sens de *quelqu'un* et de *quelque*. Les exemples de cet emploi abondent chez tous les auteurs, ainsi p. ex. DH 36, 30 *Comment a il aulcun pouvoir sur vous*, de même *aucun* = *quelque* DH 55, 34; 56, 4 etc.; *aucuns* = *quelques-uns* se trouve p. ex. DH 26, 10 *entre les hommes, qui vivent aujourd'huy, et qui touchent la particulière science d'aucuns qui* etc., de même 71, 28; 73, 31 etc. Comme substantif *aucun* est le plus souvent employé au pluriel dans les phrases affirmatives. On trouve cependant des exemples comme: *Celle n'est point blessée... Qui est prise d'aucun contre sa volonté* Garnier IV 1520. Les composés *aucunement* et *aucunefois* se rencontrent aussi dans des phrases affirmatives, ainsi p. ex. *aucunement* DH 27, 16; 127, 36 etc., *aucune(s)fois* DH 310, 13; 310, 24<sup>1</sup>. — Au pluriel *aucun* subst. se trouve avec et sans l'article défini, p. ex. *aucuns de nous — les autres* DH 4, 17, *les aucuns — les autres* Amyot I 233<sup>2</sup>. Parfois on le trouve aussi précédé de *de*, p. ex. *à d'aucuns — à d'autres* DH 17, 10. Comme adj., *aucun* est parfois placé après son subst., p. ex. *il ne resteroit innocence aucune* DH 2, 23 etc.

*Autre, autrui*. *Autre* est souvent employé comme subst. et comme adj. sans être précédé d'article, p. ex. *D'autre que de moy seul me plaindre ie ne doy* Garnier VI 2667, *il y a eu autrefois un Gaston de Foix, un Comte de Dunois, un La Hire, un Poton, un capitaine Bayart, et autres* DH 49, 11, *nostre devoir n'a aultre regle que fortuite* DH 24, 22, *Combien qe toutes parcelles, & vocables, tant Verbes, Auërbes qe Prepozitions & aotres*

<sup>1</sup> Chez Garnier *aucun* affirmatif est employé 19 fois, comme adj. 5 fois, comme subst. au sg. 6 fois, au pl. 8 fois. *Quelqu'un* et *quelque* sont employés dans les deux premières tragédies 42 fois, *quelquefois* 4 fois (v. Haase p. 26).

<sup>2</sup> Meigret met une fois l'art. déf. devant *aucun* adj. 56, 33 *les aucuns nombres*.

*parties du langage puissent ętr' appellęs Noms* Meigret 28, 3. Malherbe blęme l'emploi de *autres* comme subst. pour *d'autres*<sup>1</sup>. Chez Molięre, *autre* est encore employę une fois sans art. comme subst. au sg.<sup>2</sup>; l'usage d'omettre l'article devant *autre* n'est pas encore aujourd'hui tout ę fait ęteint. — *Autre* combinę avec *tel* se trouve souvent chez Rabelais et chez Meigret, p. ex. *Mille autres telles viandes* Rab. IV 40, *Et ne sęay quels autres tels jeunes haires esmouchetęs* V 19, *vous ęn trouvez aotres tęls infiniz* Meigret 77, 12.

*Autrui* est encore quelquefois employę par Rabelais comme sujet et comme ręgime: *Ce qu'ęa autrui tu auras fait, sois certain qu'autrui te fera* III, 9, *Car comment, disoit il, pourrois je gouverner autrui, qui moy mesmes gouverner ne sęaurois* I, 52, cf. aussi DH 339, 27 (Jean de la Taille) *O vous le seul appuy de mes vieux ans, sauvez-vous autrui Pour m'affliger. L'autrui = le bien d'autrui* se rencontre chez Amyot: *la convoitise d'usurper ę force l'autrui* I 117, *sans vouloir usurper l'autrui* I 76.

*Chacun, chaque.* Au seizięme sięcle *chacun* s'emploie comme subst. et comme adj. *Chaque* devient cependant de plus en plus habituel, et Malherbe dit de l'emploi de ces deux mots: »Je dirois *chaque* jour, *chaque* fois et non: *chacun* jour, ni *chacun* fois, *Chacun* se dit absolument et non avec un substantif», ręgle qu'il ne suit pas lui-męme<sup>3</sup>. Chez Rabelais on ne trouve pas *chaque*, tandis que chez Amyot il est assez souvent employę. Garnier n'emploie *chacun* pour *chaque* qu'une seule fois. Dans DH on trouve *chaque* chez les auteurs du milieu et de la dernięre moitię du sięcle: 27, 21; 30, 6; 144, 22; 222, 26; 223, 29; 285, 18; 291, 16, 26. — *Chacun* comme subst. peut ętre pręcędę de *tout* et de *un*, p. ex. *Ne sęais tu qu'ęa tout chacun Le port d'enfer est comun* Ronsard (DH 224, 15), *nul ne peut nier qu'un chacun n'en ait la semence enclose en soy* Calvin (DH 5, 32); *un chacun* s'emploie aussi comme adjectif, ainsi p. ex. *d'un chascun citoyen* Amyot I 497.

*Maint* est employę comme adj. beaucoup plus souvent qu'en franęais moderne. Exceptionnellement on le trouve comme subst., ainsi Rabelais III 51 *Car maintz d'iceux avons veu par tel usage finer leur vie.*

<sup>1</sup> v. Brunot p. 403.

<sup>2</sup> v. Schmidt p. 44.

<sup>3</sup> v. Brunot p. 404.

*Même.* Devant *même*, l'article défini est très souvent omis, comme encore au XVII<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>, ainsi p. ex. *Mesme navud l'en rendant geolier et prisonniere* Bertaut (DH 269, 16), *il approuve et reprouve en un instant mesme chose* Charron (DH 29, 3), *voir sous mesme ioug l'Ethiope et le Gete* Garnier II 142. On trouve aussi *même* précédé de l'art. indéfini, comme p. ex. *ayans une mesme façon de composition* DH 128, 30, *n'ayant pas tous deux une mesme intention* Amyot II 917 etc. Au sens de *ipse*, *même* est souvent placé devant le substantif, ainsi p. ex. *Puisque la mesme mort de la mort nous delivre* DH 301, 9, *la mesme Eloquence* Deff. et Ill. 64, *la mesme Nature* Deff. et Ill. 82<sup>2</sup>. *Même* est employé comme substantif dans des exemples comme: *Celle que l'etoille du jour A ce matin a veu naissante, Elle-mesme au soir de retour A veu la mesme vieillissante* DH 245, 24, *Or voyons si nous pouvons point faire le mesme en quelques autres endroits qu'en cestuy-ci* DH 129, 22, *Bien que mon bon Démon souvent me dist le mesme* DH 290, 30. De *même* sont formés les adverbes *mesmement* et *mesmes*. La forme *mesmes* est souvent employée comme adjectif au sg., ainsi *celuy mesmes desert* DH 202, 6, *soz memes* Meigret 31, 35; 62, 30 etc., *elle memes* 85, 33, 36.

*Neant* et *nesun* sont déjà presque hors d'usage. Palsgrave dit sur ces deux mots p. 363: »*nessun* is an olde romant worde, lyke as *neant* is, in stede wherof they use ever nowe *riens*, for they saye nat nowe: *je ne le serviray toute lannée pour neant* but *pour riens*». *Neant* est cependant parfois employé après des prépositions, p. ex. *A neant vint leur fortune perdue* Vauquelin (DH 279, 13).

*Nul, nulluy.* *Nul* est souvent employé pour *aucun* dans des exemples comme *nous leur vendons ce qui nous est plus cher qu'à nulle autre nation* Pasquier (DH 133, 8), *Nous tirons outre et alons jusque au fleuve Le plus despit que nulle part on treuve* Le Maire de Belges (DH 173, 26), *comme celui qui entendoit mieux que nul autre ce qui estoit à faire* Amyot I, 227. *Ne* est parfois omis, p. ex. *Nul son desastre sentit* Belleau (DH 240, 34). La négation peut être exprimée par *ne point*, ainsi chez Marot (DH 179, 34): *Nul plaisir (en effect), Ne se perd point*

<sup>1</sup> v. Schmidt p. 45.

<sup>2</sup> *Même* = *idem* est parfois placé après le substantif, ainsi Amyot Th. 292. comme *s'il tendoit au lieu mesme auquel nous allons*,

*quelque part ou soit faict.* Nulluy qui est cité par Palsgrave<sup>1</sup> se trouve encore chez Rabelais: *Sans de nully avoir merci* I 43, *Sans dire adieu à nully* II 23, *Sans estre cogneu de nully* II 24.

*L'on* est souvent usité après *que* (DH 29, 26 etc.), *si* (DH 33, 1 etc.), *où* (DH 82, 17 etc.), *comme* (DH 43, 10 etc.) et ailleurs aussi p. ex. DH 32, 26 *un banquet auquel lon use* etc., 169, 36 *souvent lon tombe en grandes maladies et langueurs.*

*Personne* est parfois employé pour *quelqu'un*, ainsi p. ex. chez Marguerite d'Angoulême DH 195, 8 *Je regarde de tous costez Pour voir s'il arrive personne*<sup>2</sup>. Ce mot hésite encore entre le masculin et le féminin<sup>3</sup>.

*Peu.* Pour *un peu*, on trouve souvent au XVI<sup>e</sup> siècle et encore chez Molière et La Fontaine *un petit*; (v. Jung p. 51).

*Plupart.* La *plupart* est souvent suivi d'un verbe au singulier dans des exemples comme *et la plus part desquelles desplaient aux nouveaux Poëtes* DH 137, 6, *et en fut la plus part tuee sur le champs* Amyot I 1176.

*Plusieurs* est employé comme en français moderne. On ne le trouve plus précédé de l'article défini<sup>4</sup>.

*Quelconque, quiconque.* *Quelconque* est parfois placé devant le substantif: *Les Oyzeaux, les Poissons et les Bestes terrestres de quelquonque maniere* Deff. et Ill. p. 82. *Quiconque* est employé comme adj. pour *quelconque* par Rabelais, p. ex. *Et ne luy fut faite entrée quiconques* Epistre I, *Il ne luy fut fait honneurs quiconques à son arrivée* Ep. III. Pour l'emploi de *quiconque* v. d'ailleurs ci-dessus p. 126.

*Quelque* et *quelqu'un* s'emploient parfois pour *aucun* et *personne*, ainsi p. ex. DH 3, 34 *sa seule misericorde, par laquelle, sans quelque merite, nous sommes sauvez*, DH 31, 1 *lon ne peut bien juger de quelqu'un sans luy faire tort, que lon ne luy aye veu jouer le dernier acte de sa comedie.* *Quelque chose* est souvent féminin, p. ex. *qui le requeroit de quelque chose laquelle n'estoit pas raisonnable* Amyot I 217.

*Qui* — *qui* = *l'un* — *l'autre* se rencontre souvent pendant cette période, p. ex. *Qui entonne du vin la liqueur écoulée . . .*

<sup>1</sup> v. page 82: nul — nulz, nulle — nülles, but nulluy remaineth undeclyned.

<sup>2</sup> cf. Schmidt p. 47.

<sup>3</sup> v. DH I p. 262.

<sup>4</sup> cf. cependant Palsgrave p. 366: also plusieurs alone may signyfy many men as . . . : *len se deueroyt bien garder comment il se joue a plusieurs, Si yerront les plusieurs.*

*qui trépigne dessus; qui . . . fait geindre . . . le pressoir* (Baïf 12, exemple cité DH I 260), *qui d'une façon qui d'une autre* DH 39, 28, *qui plus qui moins* DH 140, 34. On trouve aussi *que — que* dans des exemples comme *et prit cinquante quatre que fustes que galiots de cinquante rames* Amyot I 466.

Rien est parfois employé pour quelque chose p. ex. *pour faire le guet et les avertir s'il verroit rien venir* Amyot I 612.

*Tel* se rencontre souvent sans être précédé d'article, p. ex. *et leur distribue telle portion de facultez et de forces que bon luy semble* DH 24, 8, *il prit à tel contre cœur son manque que* etc. DH 80, 5, *supporterons-nous telles insolences* DH 57, 2. Parfois *tel* est placé après son substantif: *de façon telle . . . que* DH 32, 13.

*Tout*. L'article déf. manque fort souvent après *tout* au pluriel, ainsi p. ex. *tous estats* DH 2, 28, *toutes mauvaises cupiditez* DH 6, 13 etc. *Tout* s'accorde avec l'adjectif et le participe encore au dix-septième siècle dans des exemples comme: *Ses beaux yeux . . . tous chargez d'humeurs* Garnier IV 1116, *les villes toutes entieres* DH 57, 7. Déjà chez Garnier on trouve cependant le plus souvent *tout* traité comme en fr. mod. — Encore chez Rabelais, on trouve le composé *trestous*: IV 41 *nous trestous*, IV 24 *bonjour trestous*. *Tout* est parfois placé après le subst.: *L'Egypte toute et Arabie heureuse* DH 193, 23.

*Un* = *quelqu'un* se rencontre souvent, p. ex. *exterminiez par un Qui fist . . . plus de meurtre qu'aucun* Garnier II 361. *Un* est employé devant des noms propres au sg. dans le sens de: un certain, au pluriel dans des énumérations: *une Agathoclea* Amyot II 460, *un Artemidorus* Amyot II 276, *uns Pontus de Tiart, Estienne Jodelle, Remy Belleau* etc. DH 136, 7. On trouve *uns* = les uns chez Rabelais, p. ex. *Uns ronds et sphericques, autres en forme lachrymale* IV 62\*.

\* Dans les citations de Meigret qui ont été imprimées en caractères romains, il m'a fallu rendre sa notation de l'e ouvert par è.





SUR

LES ADVERBES QUI DÉTERMINENT  
LES SUBSTANTIFS

PAR

ANNA AHLSTRÖM





## Sur les adverbes qui déterminent les Substantifs.

- Exemples :* Moi je sais que mon bon ami Florent a eu l'air *joliment cornichon*. Zola, le Ventre de Paris p. 267.
- » Mais si ça devait se prolonger, elle aurait bien vite *si enfant* qu'elle soit le bon sens de retourner à votre jeunesse. Gyp, Lune de Miel p. 287.
- » Il est si bizarre, *si peu* » *tout le monde* ! Gyp, Lune de Miel p. 227.
- » Ce personnage *si peu soldat*, si peu chevaleresque, qui n'aime ni la Grèce ni Rome. Renan, l'Antéchrist p. 252.
- » Chez la Fontaine, *si ami* du vrai et *si ennemi* du faux... tous les personnages out l'accent qui leur convient. La Harpe.
- » Ou eût dit un antique satyre devenu *très homme du monde*. A. France, Pierre Nozière p. 126.
- » ... elle battit des mains, en s'asseyant près de lui, sur l'herbe, conquise à son tour, *très camarade*, ne le quittant plus. Zola, Travail p. 123.
- » Et les deux petits fiancés *très enfants*, à l'appel du fandango... prirent leur course. Loti, Ramuntcho p. 79.
- » Ce n'était qu'un chasseur, mais dans ce cadre de montagnes, l'apparition était *très Opéra-comique*. Gyp, Lune de Miel p. 222.
- » L'orage commença de gronder à Césarée presque au moment même où la révolution achevait de se rendre *complètement maîtresse* de Jérusalem. Renan, l'Antéchrist p. 254.

*Exemples:* Dans la grâce héroïque et maternelle d'un geste qui ne se lassait pas, on les sentait *bien femmes* toutes deux: A. Daudet, l'Immortel p. 230.

» Je ne le savais pas *si père* de famille. Victor Hugo.

Il est facile de constater que l'emploi attributif des adverbes unis aux substantifs dans les exemples précités et d'autres semblables provient du fait que le substantif déterminé est pris dans le sens d'un adjectif. Ce phénomène a été signalé par plusieurs grammairiens et philologues<sup>1</sup>.

De même — et cette remarque a été souvent faite aussi — c'est le changement de signification du substantif qui a provoqué l'emploi de l'adverbe dans les locutions suivantes.

*Exemples:* Entre les pattes d'un lion Un rat sortit *assez* à l'*étourdie*, La Fontaine, Fables II, 11.

» Il est venu bien à *propos*. Dic. gén.<sup>2</sup>

» Alors Héroïse sans lever les yeux de son ouvrage et manoeuvrant toujours sa pédale, demanda soudain, avec un accent de sympathie, *presque de pitié* etc. F. Coppé, le Coupable p. 81.

» On y était si bien, *si au calme* A. Daudet, l'Immortel p. 258.

» Raffaëlle *très en beauté* témoigna au peintre des attentions plus marquées. Henry Greville, Pêril p. 236.

» Son ouvrage avait été écrit à Gênes, *très à la hâte*. Grammaire de Lücking.

» Il est *très en état* de suivre. Dic. gén.<sup>2</sup>

» On est *extrêmement en peine* de lui. Dict. de l'Acad. fr.

» Il était *fort en peine* de ce que vous aviez appris sa maladie; Dic. de l'Acad. fr.

» Estéphanie avait été *si en peine* de moi qu'elle fut charmée de mon retour. Le sage.

<sup>1</sup> Voir: Hölder, Grammatik der französischen Sprache p. 274, Si vor Adjektiv-substantiven.

Lücking, Französische Grammatik p. 311.

Tobler, Vermischte Beiträge zur französischen Grammatik III, p. 113.

Meyer-Lübke, Grammaire des langues romanes III, § 204.

<sup>2</sup> Dic. gén. = Dictionnaire générale de la langue française par A. Hatfeld et A. Darmesteter.

*Exemples:* Ce fut sur cette parole que le président Gaume arriva, *très en retard*. Zola, Travail p. 498.

Quant aux expressions telles que *avoir si soif*, *avoir si faim* etc., on se demande volontiers si l'emploi de l'adverbe n'est pas dans ce cas encore déterminé par la même raison que dans les exemples cités ci-dessus.

Avant d'entrer dans l'examen de cette question nous jugeons à propos de rappeler brièvement les opinions émises sur le sujet qui nous occupe par MM. A. Tobler<sup>1</sup> et W. Meyer-Lübke<sup>2</sup>.

Selon M. Tobler l'adverbe *si*, quoique placé devant le substantif, n'aurait avec lui aucun rapport intime (la nature même de l'adverbe excluant l'idée d'un tel rapport) mais aurait à l'origine déterminé le verbe. Cela est fort incertain pourtant, comme est incertain d'ailleurs l'exemple »*Si at li enfes sa tendre charn mudede, Nel reconurent li dui serjant son pedre*»<sup>3</sup>, cité par M. Tobler à l'appui de sa manière de voir. C'est une conjecture qui a fait placer ici cet adverbe. Il n'est pas douteux pourtant qu'un tel *si* puisse se présenter. Quant à l'autre exemple »*ja n'euch onques mais si soif*» il montre seulement que le cas cité par M. Tobler est de très vieille date.

Pour ce qui est de l'emploi de l'adverbe *très* dans des phrases comme *j'ai très froid* etc. M. Tobler n'est arrivé, si nous l'avons bien compris, à aucune explication.

M. Meyer-Lübke voit dans les locutions *j'ai très faim*, *j'ai très soif*, *j'ai si peur* et d'autres semblables une simple assimilation à *j'ai très froid*, *j'ai si froid*, expressions qui à leur tour seraient nées sous l'influence de *il est très froid*, *il est si froid*.

L'opinion de M. Meyer-Lübke ne nous semble pas non plus très convaincante; c'est qu'il est difficile de comprendre comment *il est très froid* aurait pu produire *j'ai très froid*.

Comme nous l'avons déjà indiqué nous croyons avoir affaire, dans les exemples de cette catégorie, au même phénomène que dans ceux du début de cet article: c'est la nature même du substantif déterminé qui a provoqué l'emploi de l'ad-

<sup>1</sup> Tobler, Vermischte Beiträge zur französischen Grammatik III p. 118.

<sup>2</sup> Meyer-Lübke, Grammaire des langues romanes III § 205.

<sup>3</sup> Voir Gaston Paris, la Vie de St. Alexis, Notes 24 a »Si est conjectural etc.» p. 180, 1<sup>re</sup> édition.

verbe comme déterminatif. Il ne s'agit pas tant de la notion de substance comme telle que d'une notion de substance qualifiée. Ce qu'on veut exprimer, c'est une qualité existant à un degré plus ou moins élevé. En d'autres termes, il s'agit d'expressions désignant un état que l'on perçoit comme plus ou moins intense, *faim, soif, peur, envie* etc.

*Exemples:* Ayant *moins faim* que tout à l'heure, il était envahi par une sorte d'engourdissement. F. Coppée, le Coupable p. 227.

» Bast! je vais déjeuner comme ça! j'ai *trop faim*. Gyp, Lune de Miel p. 144.

» Avoir *extrêmement faim*. Dictionnaire de l'Académie française.

» La sœur nous le tend dans des bols ébréchés et sales, mais il fait *si soif* que nous vidons nos tasses aussi rapidement que si elles eussent contenu du champagne frappé. Journal de Genève 28 Juillet 1896 (Variétés Houat et Houëdic).

» Avoir *bien soif, si soif, très soif* etc. (Voir les dictionnaires). Avoir *bien froid, avoir bien chaud, avoir très froid, avoir très chaud*. Grammaire nationale (publiée par Bescherelle) p. 337.

» Sauf quelques dizaines de louis qui sont à ton service, mais qui ne te tireront pas d'affaire, j'en ai *bien peur*. Henry Gréville p. 197.

» Il avait *horriblement peur*. Henry Gréville, Péril, p. 207.

» Franchita avait eu *presque peur* qu'il ne rentrât jamais au pays. Loti, Ramuntcho p. 223.

» Elle se demandait pourquoi elle avait *si peur*. Henry Gréville, Péril p. 298.

» Et Noël qui a *tant peur* des nerfs de Mathilde. Girardin. La joie fait peur XV.

» Je veux bien y réfléchir encore, mais vraiment j'ai *trop peur*. Zola, Lourdes p. 123.

» Il avait encore *un peu peur*. F. Coppée, le Coupable p. 118.

» De temps en temps il me regardait et il me faisait *un peu peur* avec ses yeux noirs. F. Coppée, le Coupable p. 286.

- Exemples :* Il n'en veut pas, il a *bien soin* de s'arranger pour ça. Zola, Travail p. 39.
- » J'ai eu *bien envie* de vous dire ce que je vous dis aujourd'hui. Henry Gréville, Péril p. 316.
- » J'ai *bien envie* de lui donner une correction. Dict. de l'Acad. fr.
- » J'en eus *presques envie* aussitost que de vous. Cornille, Médéc. II, 4.
- » Mais le contact de ce cher bras lui donnait aujourd'hui *presque envie* de pleurer. Henry Gréville, Péril p. 201.
- » Ce n'est rien dit-il j'avais *trop envie* de chanter. Henry Gréville, Péril p. 163.
- » Puisque nous sommes voisins, que vos terres touchent notre usine et que nous avons *absolument besoin* les uns des autres. Zola, Travail p. 235.
- » Il avait *bien besoin* maintenant de cette liberté entière dont il n'aurait pas l'usage. Henry Gréville, Péril p. 57.
- » Mais un soir au moment de la paie, il vit auprès de monsieur Ernest, un gros homme, en redingote à la papa, qui avait *joliment besoin* de porter le ruban rouge à la boutonnière. F. Coppée, le Coupable p. 210.
- » Si vous ne venez à mon aide je ne pourrai recevoir la communion et j'ai *tant besoin* d'être consolée. Zola, Lourdes p. 229.
- » Dès que j'ai vu le soleil, j'ai sauté du lit, *tant j'avais besoin* de marcher. Zola, Lourdes p. 477.
- » Madame de Jonquièrre, elle aussi, se félicitait de ce bon repos dont elle avait *tant besoin*. Zola, Lourdes p. 571.
- » Veux-tu que je le porte, ton pain? lui demanda le jeune homme. Oh! non, je le garde, ça me fait *trop plaisir*<sup>1</sup>. Zola Travail p. 35.

<sup>1</sup> »Vous nous auriez fait *très plaisir*, Faites *bien attention*, Avoir *très sommeil*.» Ces exemples sont tirés de l'opuscule «Parlons français» par W. Pludhun (L. Wuarin), qui cependant les désapprouve et en déconseille l'emploi.

De même *Francis Wey*, Remarques sur la langue française, sur le style, etc.: »*Très* ne peut modifier les substantifs, et ce serait mal parler que de

Dans les langues germaniques on se sert généralement d'adjectifs pour énoncer ces perceptions. On dit en anglais: *I am very hungry, I am so thirsty, I am terribly anxious, I am very sleepy* etc., et en allemand: *ich bin sehr hungrig, ich bin so durstig, ich bin sehr bange, ich bin sehr schläfrig* etc. Il nous semble que, pour exprimer ces perceptions, l'adjectif est plus à sa place que le substantif, car l'adjectif peint mieux que le substantif l'intensité d'un état et se prête mieux à une gradation, ce qui est de grande importance.

Aussi en ancien français voit-on quelquefois des tentatives d'énoncer ces perceptions par des adjectifs: »*Il furent fameilleus et seclant*», ou bien *faim*, devenu adjectif sert de prédicat au verbe être: »*Sans nul respit, dist li vilains, Querre doit pain cil qui est fains*»<sup>1</sup>.

Pourtant ce ne sont pas seulement les substantifs désignant des perceptions d'ordre psychique ou physique qui permettent une gradation à l'aide d'adverbes. La même construction s'emploie pour exprimer des phénomènes de la nature. La raison en est dans ce cas encore la signification adjectivale des mots en question.

*Exemples:* Il faisait *presque nuit*<sup>2</sup> Dict. gén.

- » C'est très grand, mais il y fait *rudement froid*. Zola, le Ventre de Paris p. 9.
- » Il a fait *froid* tout le mois *plus* ou *moins*. Dict. de l'Acad. fr.

Même des expressions se rapportant au domaine intellectuel permettent une gradation à l'aide d'adverbes.

*Exemples:* On a *bien raison* de dire que l'on vit cent ans avec ses amis sans les connaître. Henry Gréville, Péril p. 133.

dire: J'ai *très-chaud*, il a *très-soif*», Il va de soi que ces messieurs n'ont pour eux ni la langue parlée ni la langue écrite.

<sup>1</sup> Voir Godefroy, Dictionnaire de l'ancienne langue française.

<sup>2</sup> Cf. »*Il est presque nuit, Il est jour* (Littré et l'Acad. fr.). Il semble bien que ces mots *nuit, jour* ont ici le sens d'adjectifs, mais le défaut de certitude complète à cet égard nous empêche d'insérer ces exemples dans le texte de notre étude. Voir Meyer-Lübke Gr. des langues romanes III §§ 177, 178 et l'exemple »*Lorsque le soleil rentre dans sa carrière Et que n'étant plus nuit, il n'est pas encore jour*. La Fontaine, Fables X, 14.



- Exemples :* Vous avez *bien raison*. Madame, lui répondit un vieil ami. Anatole France, Le livre de mon ami p. 103.
- » Nous avons *si bien raison*, que monsieur Delaveau a dû céder sur tous les points etc. Zola, Travail p. 67.
- » Le comte d'Andives se serait fichu de moi et il aurait eu *bigrement raison*. Anatole France. Pierre Nozière p. 100.
- » et eussiez-vous eu *cent fois raison*, votre affaire eût-elle été limpide comme l'eau des sources etc. F. Coppée, le coupable p. 5.
- » Donner *complètement raison*. Dict. de Littré.
- » Et le capitaine a *joliment raison* de produire sans retard ces lignes attendrissantes. F. Coppée, le Coupable p. 173.
- » Au fond vous avez *mille fois raison*. Zola, Lourdes p. 442.
- » Que pouvait penser d'ailleurs un administrateur d'administrés toujours occupés à l'accuser auprès de l'empereur et à former des cabales contre lui même quand il avait *parfaitement raison*. Renan, l'Antéchrist p. 232.
- » Et jamais égoïsme heureux n'avait triomphé ainsi, jamais optimisme n'avait eu *plus raison* de dire que tout marchait pour le mieux en ce monde. Zola, Travail p. 103.
- » Vous auriez *bien tort* de vous gêner pour le gouvernement, pour l'administration et même pour le beau monde. Zola, Travail p. 496.
- » Ils n'avaient pas *tant tort* reprit gravement M. de Gerboise. Anatole France. Pierre Nozière p. 106.
- » Oui . . . et peut-être n'at-il pas *tout à fait tort*. Gyp, Lune de Miel p. 293.

Les langues germaniques offrent ici des parallèles. L'allemand dit: Sie haben *sehr recht*, Sie haben *tausendmal recht*, Sie haben *vollkommen recht*. En suédois nous disons: Ni har *alldeles rätt*, Ni har *mycket rätt*, Ni har *fullkomligt rätt* etc. Dans toutes ces expressions nous trouvons des adverbes déterminant des substantifs.

L'anglais a devancé les autres langues, on dit aujourd'hui: you *are quite right*. L'anglo-saxon disait he *hæp right*<sup>1</sup>.

La plupart des exemples qui figurent dans le présent travail ont été recueillis au cours de nos lectures, et ne sauraient prétendre, par suite, à épuiser la liste des locutions du même genre. Il y en auraient certainement bien d'autres à citer si l'on voulait faire de ce sujet une étude systématique et complète. Nous espérons toutefois que les réflexions qui précèdent contribueront en quelque mesure à l'explication des locutions en question.

---

<sup>1</sup> The students dictionary of Anglo-Saxon.

SUR  
LE DÉVELOPPEMENT PHONÉTIQUE

DE  
QUELQUES MOTS ATONES EN FRANÇAIS

PAR  
**ERIK STAAFF**





# I.

## L'article.

Les formes de l'article dans le français étaient, comme on le sait, avant la disparition de la flexion casuelle celles-ci :

Sing. Sujet	Masc. <i>li</i>	Fém. <i>la</i>
— Régime	— <i>le</i>	— <i>la</i>
Plur. Sujet	— <i>li</i>	— <i>les</i>
— Régime	— <i>les</i>	— <i>les</i>

C'est ces formes ainsi que celles où l'article s'est uni à l'une des prépositions *ad* ou *de*, que nous allons examiner d'abord.

Nous ne nous occuperons pas de la réduction par laquelle les différentes formes de *ille* ont perdu la syllabe initiale. Nous partons des formes réduites *li*, *la*, *lo*, *los*, *las*.

Le développement phonétique d'un mot atone est différent dans des cas différents. Il faut tenir compte d'un côté de la place qu'il occupe dans la phrase par rapport à la syllabe tonique à laquelle il se rattache au point de vue rythmique. A cet égard il peut être placé avant ou après cette syllabe, il peut être proclitique ou enclitique. Mais il n'est pas certain qu'un mot ait gardé toujours une de ces positions. Il se peut que, par suite de certains changements survenus dans la langue, il change de position et que par conséquent sa forme actuelle ne s'explique qu'en tenant compte de ce changement. D'autre part il faut aussi observer qu'un mot atone n'est pas toujours sujet au même développement qu'il aurait eu, s'il avait constitué une syllabe posttonique ou protonique d'un mot ordinaire. Il y a entre la position tonique et la position absolument atone différents degrés qui comportent des développements différents.

En jetant un regard sur les formes énumérées ci-dessus, et en les comparant aux formes correspondantes du latin vulgaire, on peut dire a priori pour la plupart d'entre elles quelle est la position rythmique à laquelle il faut attribuer leur développement. Si une voyelle posttonique reste en français, elle prend toujours la valeur d'un »e muet» (e), tandis que les voyelles protoniques se développent de façons différentes selon leurs valeurs respectives.

Introduisons maintenant dans notre tableau les étymologies latines et indiquons pour chaque forme la position rythmique qui en a déterminé le développement en français:

<i>li</i> > <i>li</i> procl.	<i>la</i> > <i>la</i> procl.
<i>lo</i> > <i>le</i> encl.	<i>la</i> > <i>la</i> encl.
<i>li</i> > <i>li</i> procl.	<i>las</i> > <i>les</i> encl.
<i>los</i> > <i>les</i> encl.	<i>las</i> > <i>les</i> encl.

Il faut remarquer tout d'abord ici qu'en désignant la forme *les* < *los*, *las* comme enclitique, tout n'est pas dit. La position posttonique n'aurait fait qu'affaiblir l'*a* ou l'*o* en *e*, tandis que nous avons affaire à un *e* fermé. Voilà donc une chose qui demande à être expliquée. Il y en a bien d'autres. Pourquoi la position enclitique l'a-t-elle emporté au régime singulier masculin, tandis qu'au même cas du féminin c'est la position proclitique qui est représentée par la forme française? Pourquoi le sujet paraît-il dépendre d'une autre position que le régime? Pourquoi le sujet pluriel féminin offre-t-il un développement enclitique par opposition à tous les autres sujets? Nous allons essayer de répondre à ces questions.

\*            \*

Dans son article *Zur Stellung der tonlosen Objectpronomina* (Zeitschrift für Rom. Phil. XXI p. 334), M. Meyer-Lübke dit à propos du changement de place des pronoms régimes atones: »Allmählich ist eine Änderung eingetreten, die etwa vom XIII. bis XVI. Jahrhundert namentlich in Frankreich zu einer vollständigen Umwälzung geführt hat. Die Pronomina haben sich mehr und mehr dem Verbum, von dem sie abhängen, direkt angeschlossen und erscheinen nun im Verhältniss zu diesem Verbum fast durchweg proclitisch, was dadurch ermöglicht

wurde, dass auf verschiedene Weise schon andere Wörter, die Präpositionen, die Subjektspronomina, der Artikel u. a. proklitisch geworden waren, der Satz-rythmus bis auf einen gewissen Grad crescendo nicht mehr decrescendo oder nicht mehr trochäisch-daktylisch sondern jambisch-anapästisch war.»

Ce changement du rythme général de la langue commence de très bonne heure. Dans le latin vulgaire de la Gaule comme dans le latin classique, ce rythme était décroissant ce qui dépend du fait que la langue ne possédait qu'un nombre relativement insignifiant de mots oxytons; la grande majorité des mots étaient paroxytons ou proparoxytons. Toutes les syllabes vraiment atones étaient posttoniques, circonstance confirmée par le développement roman des voyelles atones. Dans un mot ayant deux syllabes devant la tonique la première portait un accent secondaire, tandis que la seconde était absolument atone; par rapport à celle-là elle était donc posttonique. Si la tonique était précédée de trois syllabes, la partie protonique du mot correspondait au point de vue de l'accent pour ainsi dire à un mot proparoxyton.

Laissons, pour commencer, de côté les mots atones — nous nous occupons ici de l'article mais nos recherches s'appliquent en réalité à une grande partie des mots atones en général — et examinons quelles sont les combinaisons rythmiques théoriquement possibles de deux mots accentués, étant donné que les mots du latin étaient oxytons, paroxytons et proparoxytons et que dans chacune de ces classes il y a des mots sans aucune syllabe devant la tonique, des mots avec une, deux ou trois syllabes protoniques.

I. Le premier mot est un oxyton. Il faut distinguer quatre groupes selon le nombre des syllabes protoniques du second mot.

a. — / —

Ex. Est rex.

b. — / ◡ —

Ex. Est regina.

c. — / ◡ ◡ —

Ex. Est imperator.

d. — / ◡ ◡ ◡ —

Ex. Sunt imperatores.

## II. Le premier mot est un paroxyton.

a. — ◡ / —

Ex. Dicit rex.

b. — ◡ / ◡ —

Ex. Dicit regina.

c. — ◡ / ◡ ◡ —

Ex. Dicit imperator.

d. — ◡ / ◡ ◡ ◡ —

Ex. Dicunt imperatores.

## III. Le premier mot est un proparoxyton.

a. — ◡ ◡ / —

Ex. Simulat rex.

b. — ◡ ◡ / ◡ —

Ex. Simulat regina.

c. — ◡ ◡ / ◡ ◡ —

Ex. Simulat imperator.

d. — ◡ ◡ / ◡ ◡ ◡ —

Ex. Simulant imperatores.

Il est vrai que le latin possède des mots ayant plus de trois syllabes protoniques, mais leur nombre n'est pas suffisant pour qu'il soit nécessaire de s'en occuper ici. Nous les laissons donc de côté.

Les deux limites de chacune de ces combinaisons sont deux syllabes toniques. Mais il est évident que la première de ces syllabes, si elle appartient à un mot commençant la phrase peut être précédée de syllabes protoniques et que la dernière, si le mot dont elle fait partie termine la phrase, peut être suivie de syllabes posttoniques.

Le tableau nous montre que, lorsque la place entre deux syllabes toniques est remplie de syllabes atones, le plus grand nombre de ces syllabes qui puisse se rattacher à la tonique précédente est trois. Les autres sont protoniques et parmi elles il y en a, selon ce que nous avons déjà dit, qui portent un accent secondaire. Cet accent est placé selon le principe qui gouverne la partie posttonique d'un mot.

Si un mot atone est à l'égard de son accentuation absolument égal à une syllabe atone d'un mot polysyllabe — et



c'est là, comme le paraît indiquer le développement de sa voyelle, le cas de l'article — on pourra juger à l'aide du tableau précédent des différentes positions qu'il peut occuper dans les différentes combinaisons rythmiques.

Par suite du rythme décroissant de la langue, un mot atone se rattache de préférence à la syllabe précédente, et ce n'est que dans le cas où le maximum de syllabes qui peuvent s'y rattacher est atteint qu'il se réunit à la syllabe tonique suivante en position proclitique. Et dans ce dernier cas il ne faut pas oublier que, lorsque le nombre des syllabes l'exige, il est muni d'un accent secondaire.

Nous allons maintenant dans chacun de nos trois séries introduire l'article devant le second mot. Contre ce procédé on objectera peut-être que l'article pouvait aussi suivre le substantif et que, par conséquent, il faudrait considérer aussi le cas où il se trouve placé après le premier. (*Illa mensa* ou *mensa illa*). Mais nous répondrons qu'au point de vue qui nous occupe cela ne change rien au résultat, car l'accent dépend seulement du nombre des syllabes atones, qui se trouvent entre les deux syllabes toniques. Si le mot atone appartient au point de vue syntaxique au mot précédent ou au mot suivant, cela n'a aucune importance. Du reste nous croyons qu'après la chute de la première syllabe de *ille*, la place avant le substantif est bientôt devenue de règle, et en tout cas ce changement doit avoir eu lieu avant la chute des voyelles atones, qui fut achevée à une époque relativement avancée. (Voir l'article cité de M. Meyer-Lübke, Zeitschr. XXI p. 330).

En introduisant l'article dans la première série, nous trouverons que cette série présentera des types rythmiques absolument égaux à ceux de la seconde série dans son état primitif. Le mot atone répond à la finale du paroxyton qui commence les types de la seconde série. Il se rattache donc au mot précédent et devient enclitique. Si ce mot finit par une voyelle ou par un *l* et si le mot suivant ne commence pas par un groupe de consonnes, l'article doit (au masculin) perdre sa voyelle, autrement cette voyelle doit se réduire en *ē*. Le premier cas ainsi que l'élision devant un mot commençant par voyelle, ne nous intéresse pas pour le moment. Les formes de l'article deviendraient par conséquent dans ce cas *lē* (< *li*, *lo*, *la*) *lē*s < *los*, *las*).

Avant de passer à un examen détaillé des différentes séries, il y a lieu de relever une circonstance fort importante. C'est qu'il peut y avoir devant l'article d'autres mots atones et que le développement de l'article dépend évidemment aussi bien du nombre de ces mots que du nombre des syllabes posttoniques du mot accentué qui le précède directement. Nous n'entrerons pas ici dans un examen de toutes les combinaisons possibles. Cela nous entraînerait trop loin et n'est du reste guère nécessaire. Nous allons nous contenter de celles qui paraissent être les plus habituelles et qui par conséquent ont eu sur le développement de l'article une influence décisive. Les plus importants des mots atones qui peuvent précéder l'article sont les pronoms régimes atones et les prépositions. Parmi ces dernières il y a lieu de distinguer la préposition *de*, qui peut être absolument atone, des autres, qui, finissant par une consonne, portent toujours un accent secondaire.

Il est inutile d'examiner séparément chaque type. Ce qui s'applique à l'un s'applique aussi aux autres. Nous distinguons dans chaque série le cas où il s'agit de l'article sujet et de l'article régime. Comme on va voir les mots atones qui peuvent précéder ne sont pas les mêmes dans ces deux cas.

I. a. Cas sujet.

- 1) L'article seul précède le substantif.

Ex. Est li rex. — Le développement doit être *enclitique*.

- 2) L'article est précédé d'un autre mot atone.

Ex. Est lo li rex. — Le développement doit être *enclitique*.

- 3) L'article est précédé de deux mots atones.

Ex. Dicit tunc lo li li rex. — *Proclise*.

b. Cas régime.

- 1) L'article seul précède le substantif.

Ex. Fac la causa. — *Enclise*.

- 2) L'article est précédé d'un mot atone.

Ex. Fac li la causa. — *Enclise*.

- 3) L'article est précédé de deux mots atones.

Ex. Dic li de lo patre . . — *Proclise*.

Obs. Dans ce cas le mot atone qui précède ne peut guère être qu'une préposition.

- 4) L'article est précédé d'une préposition, qui porte par suite de son Lautbestand un accent secondaire.

Ex. Dic per lo patre . . . — *Enclise*.

Si nous introduisons l'article dans la seconde série, elle sera égale à la série III sans mot atone. Le mot atone se rattache au paroxyton qui précède et forme avec ce mot un proparoxyton correspondant au premier mot des types de la série III. La finale des proparoxytons se maintenant toujours sous forme de *e*, l'article, s'il est seul, donnera ici les mêmes formes que dans la série précédente.

Passons aux détails et suivons le même procédé que pour la première série.

II. a. Cas sujet.

- 1) Dicit li rex. — *Enclise*.
- 2) Dicit lo li rex. — *Proclise*.
- 3) Dicit lo li li rex. — *Enclise*.

b. Cas régime.

- 1) Dicit la causam. — *Enclise*.
- 2) Dicit li la causam. — *Proclise*.
- 3) Dicit li de lo patre . . . — *Enclise*.
- 4) Dicit per lo patre . . — *Enclise*.

Si, dans cette série, le premier mot finit par une syllabe dont la voyelle ne tombe pas le mot atone suivant se comporte dans chacun des types comme dans le type correspondant de la série III. Nous obtenons ainsi une nouvelle série que nous désignons par II<sub>2</sub> et qui présentera l'aspect suivant:

II<sub>2</sub>. a. Cas sujet.

- 1) Dicat li rex. — *Proclise*.
- 2) Dicat lo li rex. — *Enclise*.
- 3) Dicat lo li li rex. — *Enclise*.

b. Cas régime.

- 1) Dicat la causa. — *Proclise*.
- 2) Dicat li la causa. — *Enclise*.
- 3) Dicat li de lo patre. — *Enclise*.
- 4) Dicat per lo patre. — *Enclise*.

Quant à la dernière série nous y avons dès le commencement un mot proparoxyton commençant la combinaison. Ici

l'article, étant seul mot atone, se rattachera donc au mot suivant, il sera proclitique. *Li* donnera donc *li*, *lo* > *lou*, *la* > *la*, *los* > *lous*, *las* > *las*.

### III. a. Cas sujet.

- 1) Auctoricat *li* rex. — *Proclise*.
- 2) Auctoricat *lo* *li* rex. — *Enclise*.
- 3) Auctoricat *lo* *li* *li* rex. — *Enclise*.

### b. Cas régime.

- 1) Auctoricat *la* causa. — *Proclise*.
- 2) Auctoricat *li* *la* causa. — *Enclise*.
- 3) Auctoricat *li* de *lo* patre . . . — *Enclise*.
- 4) Auctoricat per *lo* patre . . . — *Enclise*.

Avant de discuter les formes qui doivent résulter de ces différentes combinaisons, ajoutons que le mot atone placé devant le premier mot, si ce mot commence la phrase doit offrir le développement proclitique, pourvu que ce ne soit un régime précédé d'une préposition, car dans ce cas le développement devient naturellement enclitique. Nous désignons cette position initiale par IV.

Les formes où la position proclitique l'a emporté sont, sans compter le régime singulier féminin, les cas sujets *li* (plur. et sing.) et *la*. Ainsi sur quatre formes du sujet, trois dépendent d'un développement proclitique. D'autre part sur quatre formes du régime trois, *le* et *les* (masc. et fém.), remontent à la position enclitique, tandis qu'une seule, *la*, paraît devoir son origine à la position proclitique.

Un coup, d'oeil sur notre tableau nous fera clairement voir que le régime se trouve dans la plupart des cas dans une position enclitique, ce à quoi contribue dans une large mesure le cas fréquent où il est précédé d'une préposition. Il est donc naturel que la forme enclitique ait ici évincé l'autre. Il semble d'abord que même au sujet la position enclitique, malgré l'absence du cas prépositionnel, devrait être la plus forte. Mais si on regarde de près l'état des choses, on fera cette observation que toute la première série où le développement enclitique du sujet est représenté par deux cas est assez rare vu le nombre insignifiant de mots oxytons que possédait le latin. Dans les séries II, II<sub>2</sub> et III, l'enclise est représentée par deux cas, la pro-

clise par un, mais il faut ajouter en faveur de celle-ci le cas que nous avons désigné par IV et qui est d'autant plus important que le sujet se trouve très souvent placé à la tête de la phrase. Si pourtant les chances paraissent être un peu plus grandes du côté de l'enclise, il y a une autre circonstance qui vient donner une grande force aux formes proclitiques et qui leur assure en effet la victoire. C'est le sentiment qu'on avait de la différence entre le masculin et le féminin d'un côté et entre le cas sujet et le cas régime de l'autre. La forme *le* qui dans certaines positions voulait prendre naissance à côté des vieilles formes *li* et *la*, choquait ce sentiment. Elle choquait au sujet du singulier, car c'était la forme du régime. Elle choquait au sujet du pluriel, car c'était la forme du régime singulier. Elle choquait au sujet singulier féminin, car la même forme existait au masculin. Cette forme aurait enfin démoli l'ordre des choses qui régnait dans la langue. Comme on avait à sa disposition les anciennes formes, qui étaient dans un grand nombre de cas les seules régulières, il est donc naturel que ce soient elles qui ont pris le dessus. C'est là une expression des tendances conservatrices qui se font souvent valoir dans l'histoire d'une langue.

Pourquoi au régime singulier féminin la position proclitique l'a-t-elle emporté contrairement à ce qui a eu lieu dans les autres cas régimes? Parce que le sujet et le régime avaient la même forme déjà dans le latin. On a conservé cette ressemblance sous l'influence des substantifs et adjectifs qui avaient pour ces deux cas la même forme. Ici encore il est probable que la tendance à avoir des formes différentes pour les deux genres a joué un certain rôle. On n'aimait pas à employer la forme *le* au féminin cette forme étant une forme masculine.

Quant au sujet pluriel féminin la forme enclitique l'a emporté sur l'autre afin que les deux cas soient ressemblants, comme il en est toujours au féminin aussi bien pour les pronoms que pour les substantifs et les adjectifs.

Reste à expliquer la forme *les* < *los*, *las*. Cette forme dépend à mon avis du changement de position qu'elle a à un moment donné subi. Avec la naissance des formes dont nous venons de parler, la révolution dans le rythme général de la langue dont parle M. Meyer-Lübke dans les paroles précitées commence, pour faire ensuite des progrès rapides. De décrois-

sant qu'il était ce rythme devient croissant. Ce changement tient surtout à la chute des voyelles atones. Jusque là la langue avait possédé surtout des paroxytons et des proparoxytons. Il ne reste plus que des oxytons et des paroxytons. Et encore ces derniers sont-ils tous de la même espèce, ils finissent tous par *ɛ*. Cette finale, au commencement clairement prononcée excepté devant une voyelle, disparaît peu à peu dans une grande partie des mots, et les oxytons gagnent ainsi de plus en plus sur les paroxytons. Pour les mots atones la conséquence de cette révolution est que, tandis qu'auparavant ils s'étaient rattachés en grande partie comme enclitiques au mot précédent, ils se rattachent maintenant en général comme proclitiques au mot suivant. *Los* et *las* s'étaient développés en position enclitique à *lɛs*. Cette forme avait d'abord pénétré dans plusieurs cas où la position était proclitique, et où la forme régulièrement phonétique était par conséquent *las los*. Dans ces cas ainsi que dans la position originellement enclitique devenue par le changement du rythme général de la langue proclitique, la forme *lɛs* se développe devant une consonne à *lɛs*, forme qui commence bientôt à être employée aussi devant une voyelle. Il faudra donc ici supposer qu'un *ɛ*, qui prend la place protonique initiale se développe devant *s* + consonne en *ɛ*. Il n'y a pas, bien entendu de polysyllabes à citer à l'appui d'une pareille hypothèse. Mais tous les mots atones qui sont phonétiquement analogues à *lɛs* < *los*, *las* montrent le même développement. Ainsi le pronom personnel du régime au pluriel et les pronoms possessifs des trois personnes *mɛs*, *lɛs*, *sɛs*.

\*            \*            \*

Avant de passer à l'examen des formes du génitif et du datif, nous ferons quelques remarques à propos de certains points de notre raisonnement pour répondre d'avance à quelques objections qui pourront y être opposées. D'abord on dira peut-être qu'en établissant nos tableaux, nous sommes partis d'une manière d'envisager la question beaucoup trop mécanique. On sera peut-être d'avis que les différents accents que peut porter le mot tonique sont si variables selon le sens de la phrase qu'il n'est pas possible de procéder de la façon que nous avons choisie. On voudra voir dans l'article un mot proclitique dès qu'il est

placé devant le substantif et forme ainsi avec lui une combinaison phonétique, un mot pour ainsi dire.

Certainement les considérations à prendre au point de vue de l'accentuation sont multiples et nous n'avons nullement la prétention d'avoir épuisé la question à ce point de vue. Mais étant donné que certaines formes de l'article tirent évidemment leur origine d'une autre position dans la phrase que certaines autres — M. Mussafia a fait la même observation Romania XXVII (1898) p. 146 à propos du pronom régime atone — nous croyons nécessaire pour expliquer cette différence de distinguer quelles sont les différentes manières dont un mot tonique peut se rattacher les mots atones qui l'entourent. Et tout en avouant que de nombreux cas ont été omis dans notre tableau et que les cas qui y entrent comportent une grande quantité de nuances qui peuvent avoir leur importance, nous croyons pourtant que notre point de départ est vrai et que le tableau que nous avons dressé renferme un nombre de cas suffisant pour faire ressortir la complexité des facteurs qui ont contribué à donner à l'article du latin vulgaire ses formes françaises. Nous réservons pour une autre fois un examen plus détaillé, qui comportera aussi un essai d'explication de certaines formes dialectales.

Nous avons aussi eu recours à certains facteurs d'ordre psychologique. Nous avons dit qu'entre deux formes, on a choisi de préférence l'une, parce que dans le cas contraire il y aurait eu une confusion des deux genres, des deux cas ou des deux nombres. On nous accusera peut-être à cet égard d'avoir compté avec des tendances conscientes qui sont étrangères au développement de la langue.

Nous répondons à cette objection que les formes que nous avons expliquées à l'aide de pareils facteurs psychologiques sont toutes des formes conservées dans leur ancien état. Les formes *li*, *la* existaient déjà, elles avaient dans certaines positions la tendance de s'affaiblir en *l*. Mais la différence entre les genres, entre les cas et entre les nombres étant encore très prononcée dans la langue, cette nouvelle forme qui aurait fait disparaître cette différence et qui par conséquent aurait nui à la clarté de l'expression n'a pu vaincre les formes concurrentes. Il se peut qu'elle aurait eu plus tard cette puissance, mais les changements qui transformèrent le rythme général sont surve-

nus, et après cette époque, il n'y avait plus de tendance phonétique agissant en faveur d'un pareil développement. Il ne faut pas oublier non plus que les formes proclitiques sont justifiées phonétiquement dans un nombre de cas, qui n'était probablement pas très inférieur au nombre des cas où la forme enclitique devrait prendre naissance. Enfin il faut observer que, si en théorie nous parlons de deux formes différentes dont l'une l'a emporté sur l'autre, cela se présente dans la réalité autrement, car les formes originaires n'ont évidemment jamais cédé la place aux autres même dans les cas où l'on s'y serait attendu. On n'a pas dit *Dicit le rcx*, car la tendance conservatrice, qui portait à garder la forme du sujet distincte de celle du régime a été plus forte que la tendance phonétique selon laquelle on aurait dit *Dicit le rex*. Dans ce cas, l'article s'est par conséquent de meilleure heure que dans les autres rattaché à son substantif pour former avec lui une combinaison, dans laquelle il joue le rôle d'une syllabe protonique.

\* \* \*

Deux cas, dont nous avons déjà fait mention en passant sont l'*enclise* proprement dite, c'est à dire celle qui se révèle même dans la forme écrite, et l'élosion. L'élosion consiste, comme on le sait, dans le fait qu'un *ç* tombe devant une voyelle, ce qui est aussi le cas de l'*a* de *la*. Cela ne change rien dans ce que nous venons de dire. Le mot atone se comporte comme la finale d'un mot polysyllabe finissant par *ç* et suivi d'un mot commençant par une voyelle. — Mais l'enclise proprement dite est pour notre étude d'une certaine importance. Par cette enclise les pronoms *me*, *te*, *se*, *le* perdaient leur voyelle après un mot finissant par une voyelle pour se rattacher même graphiquement à ce mot. C'est là un phénomène qui pendant la plus ancienne période du français, le X<sup>me</sup> et XI<sup>me</sup> siècle était beaucoup plus ordinaire que plus tard. Pendant le XII<sup>me</sup> siècle cet usage était restreint aux mots *si*, *ne*, *qui*, *que*, *ja*, *jo*, *tu*, *là*. C'est en réalité un phénomène absolument naturel. La voyelle en question devait tomber selon les lois phonétique. Ex. E quil (< qui *lo*) voldrent oïr. Comp. 145. Les raisons pour lesquelles j'en parle ici, où je ne mentionne autrement que des phénomènes demandant une explication, sont deux. D'abord on



pourrait se demander pourquoi une pareille enclise n'a pas lieu aussi pour l'article. A cette question nous répondons que l'enclise proprement dite se trouve aussi avec l'article, à savoir après les prépositions *de, ad, in*. Elle se trouve sans doute aussi après *si* etc. dans le langage ordinaire, mais cette combinaison était pour des raisons d'ordres syntaxique et stylistique trop rare pour que les deux formes pussent se fondre dans la graphie et pour que dans le vers l'article pût en ce cas perdre sa valeur syllabique. Cette enclise est ici importante parce qu'elle jette une certaine lumière sur une question phonétique regardant l'article, sur l'origine de la forme du génitif pluriel *des*.

Je fais d'abord observer que, tandis qu'au datif du singulier et du pluriel ainsi qu'au génitif du singulier le *l* paraît aujourd'hui vocalisé, il n'y a pas trace de cette vocalisation au génitif du pluriel. La forme *des* est en effet difficile à expliquer. En général, les grammairiens qui s'occupent de l'article se contentent de dire que le *l* est tombé par suite de la position proclitique. M. Körting (*Formenbau des franz. Nomens* p. 276) voit dans cette disparition l'influence de *les*.

Il est évident qu'on doit s'attendre à la forme *dels deus*, si, avec la plupart des grammairiens, on part de *dels*. Il n'y a alors aucune raison ni d'ordre phonétique, ni d'ordre chronologique qui puisse justifier la chute de *l*. L'influence du cas régime *les* ne nous paraît guère admissible, vu la différence qui au singulier existait entre la forme simple du régime et celle du génitif.

Je crois qu'il faut partir d'une autre forme que *dels*. En introduisant *de* devant l'article dans les différentes séries de notre tableau, nous pourrions constater les possibilités suivantes.

- I. Rex de los franciscos > Reis *dles* français.
- II. Pater de los amicos > Père *dels* amis.
- III. Numerus de los amicos > Nombre *dels* amis.

Nous voyons donc dans la première série une forme *dles*. Cette forme était en réalité très habituelle. D'abord les oxytons qui peuvent précéder un génitif sont assez nombreux et habituels. Ainsi nous avons le pronom déterminatif, certains noms de nombres etc. Ensuite il faut remarquer qu'en intro-

duisant encore un mot atone dans les séries II et III nous aurons aussi cette forme.

- II. Amicos de lo *patre et de los enfantes* > Amis du père et *dles* enanz.
- III. Parabolat de *Carolum et de los fratres* > Parle de Charle et *dles* frères.

Il y avait par conséquent deux formes concurrentes *dles* et *dels*. Le résultat est devenu *des* qu'on peut regarder comme une forme hybride entre les deux qui s'influençaient mutuellement. *Dels* subit l'influence de *dles* en perdant son *l*, *dles* subit de même l'influence de *dels*.

Il se peut aussi qu'il faut partir de la forme *dles*, où le groupe *dl* aurait été réduit à *l*. *D* aurait été gardé à cause de *de*. Puis *dels* aurait été influencé par *des*. — Mais il est évident qu'au singulier il y a eu aussi une forme *dle* à côté de *del*. Cette forme qui demandait une réduction du groupe *dl*, ne pouvait pas rester mais se serait sans doute réduite, réduction qui ne pourrait aboutir qu'à *de* ou *le*.

D'autre part, la forme *del* avait au singulier un appui qui manquait à *dels*. C'est que devant un mot commençant par une voyelle la prononciation phonétique était dans la grande majorité des cas *del*, tandis qu'au pluriel *dels* et *dles* étaient repartis de la même façon entre les différentes séries, soit que le mot suivant commençât par une voyelle ou par une consonne.

Que le féminin ait toujours perdu son *e* < *a* pour prendre la même forme que le masculin, cela s'explique par la ressemblance qui existait autrement entre la forme régime du masculin et celle du féminin. (Meyer-Lübke, Gram. Rom. Spr. II § 104.)

Pour le datif, la consonne finale vient compliquer la question. Elle a pour conséquence que *ad* porte toujours un accent secondaire. L'article s'y rattache donc comme mot enclitique. L'*o* de l'article devrait rester après le groupe *dl*.

On s'attendrait donc à ces formes:

Sing., Masc. et Fém.	<i>alle</i>
Plur.	— — <i>alles</i>

Le changement de ces formes en *al* et *as* s'explique à

mon avis par l'influence du génitif et du cas où *ad + lo, la* était suivi d'une voyelle.

On avait: *del ami del garçon*. On mettait à côté de *al ami* un *al garçon*. De même on avait *del ami des amis*, on mettait à côté de *al ami* un *as amis*.

Le changement de *as* en *aux* est depuis longtemps expliqué par l'influence du singulier *au* (voir entre autres M. Meyer-Lübke l. c., M. Suchier, Français et Provençal p. 138. Autre explication chez Darmesteter, Cours de Gram. Hist. de la langue franc. II p. 107).

## II.

### Les pronoms possessifs.

Nous prenons comme point de départ les formes abrégées dont l'existence est prouvée par le témoignage du grammairien Virgilius Maro (Geyer, Archiv für lat. Lexikographie II p. 34).

Les formes étaient pour la 1<sup>ère</sup> personne

Sing.	<i>mos</i>	<i>ma</i>
	<i>mom</i>	<i>ma</i>
Plur.	<i>mi</i>	<i>mas</i>
	<i>mos</i>	<i>mas</i>

Pour les autres personnes les formes sont analogues. Nous renvoyons pour l'origine de ces formes à l'article de M. Östberg, *Sur les pronoms possessifs au singulier dans le vieux français et le vieux provençal* (Uppsatser i Romansk Filologi tillagnade Prof. P. A. Geijer. Upsala 1901).

Toutes celles parmi les formes atones du pronom possessif qui ressemblent à l'article (*ma, mi, mos, mas*) se développent comme lui, et ce que nous avons dit à propos de l'article s'applique aussi à elles.

Les formes qui demandent notre attention sont le sujet masc. sing. *mos* et le régime masc. sing. *mom*.

Selon notre raisonnement ci-dessus, on s'attendrait à voir la forme proclitique continuée au cas sujet, tandis qu'en réalité c'est la forme enclitique qui est représentée par le français *mes*. Nous attribuons cette apparente singularité à l'influence de la forme *mos* du régime pluriel. Ces deux formes étant déjà analogues la forme *mes* a eu plus de force que *mos*, forme qui aurait établi une différence nouvelle et inutile. Le sujet du singulier et le régime du pluriel s'accordaient aussi chez la plupart des substantifs et des adjectifs. Il est vrai que cette ressemblance aurait pu être acquise aussi bien si au régime pluriel la forme proclitique avait été préférée à l'autre. Mais dans ce cas *mes* était appuyé par le féminin et par l'article et au régime la position enclitique est, comme nous l'avons vu, beaucoup plus habituelle que la position proclitique.

Quant à *mom*, cette forme est devenue *mon*, ce qui paraît indiquer une origine proclitique. Comme il s'agit d'une forme régime, c'est là une chose assez frappante, mais qui, croyons-nous, trouve son explication dans la forme même du mot. Pour qu'un mot atone puisse se rattacher en position enclitique au mot précédent, il faut qu'il soit conforme dans une certaine mesure aux finales existantes des mots polysyllabes. C'est là le cas de toutes les formes de l'article et de toutes les autres formes du pronom possessif. Mais il n'y a pas de mot polysyllabe dans le latin vulgaire, qui finisse par *m*. Car nous ne pouvons pas invoquer ici le témoignage de l'accusatif des noms qui avaient perdu leur *m* déjà dans le latin classique, tandis que *mom* n'a que beaucoup plus tard commencé à être employé comme mot atone. Par conséquent *mom* s'est rattaché comme syllabe proclitique au mot suivant.

Une autre circonstance à observer, c'est qu'il n'y a pas ici de formes composées avec *de* ou *à*. Cela dépend en partie de ce que les pronoms possessifs n'étaient pas si dépourvus de tout accent que l'article et qu'ils étaient par conséquent moins exposés à la tendance d'abréviation, qui devient naturellement plus grande à mesure que la valeur du mot diminue. — Mais il faut observer aussi qu'une pareille enclise aurait beaucoup nui à la clarté du discours.

Pour l'article nous avons avec *de* deux formes *dles* et *dels*. Pour le pronom possessif, il y aurait eu selon le premier de ces types *dmes*, *dtes*, *dses*, formes qui ont aussi toujours existé mais sans que la réduction des groupes de consonnes ait eu lieu,

réduction qui aurait rendu les trois formes identiques. Il n'y a pas non plus dans la langue écrite de traces de ces formes contractées. Selon le second type, il y aurait eu \**dem*s, \**de(t)*s, \**de(s)*s, dont du moins les deux derniers ne pourraient pas satisfaire aux besoins de la langue, étant absolument identiques au génitif pluriel de l'article. Dans la position où ces dernières formes étaient phonétiquement justifiées, on disait donc *de mes*, *de tes*, *de ses*.

Pour *ad*, il y aurait eu des difficultés du même genre. *Ad tes* et *ad ses* auraient eu tous les deux la forme *as* qui est la forme du datif de l'article.

\*            \*            \*

Pour finir nous dirons quelques mot de la forme atone *noz*, *nos* < *nostros* (*vos*, *voz* < *vostros*). C'est — sans compter les formes dialectales dont nous ne nous occupons pas ici — la seule forme de *noster* où la position atone ait amené un changement de la forme. C'est un changement d'autant plus singulier qu'il n'y a dans le traitement des syllabes atones en général rien qui y corresponde. On se trouve ici en face d'une réduction beaucoup plus forte d'un mot atone qu'on n'en trouve dans la partie atone d'un mot accentué. Il n'est guère dans ces circonstances possible d'attribuer cette réduction seulement à la position proclitique.

Je crois qu'il faut partir ici du cas où le mot suivant commençait par une voyelle. Dans ce cas *nostr*e devenait au singulier par suite de l'élision monosyllabique. Or on voulait au pluriel une forme qui correspondît au singulier à l'égard du volume du mot aussi bien ici que lorsque le mot suivant commençait par une consonne. A *nostr*e *pere* correspondait *nostr*es *pere*s mais à *nostr*ami *nostr*es *amis*. On tendait alors à réduire *nostr*es *amis* en supprimant la syllabe finale ce qui amenait naturellement aussi la disposition du *re* et la réduction du groupe de consonnes *sts* > *z*. La form *noz*, qui ainsi avait pris naissance dans un cas spécial, fut bientôt employée aussi devant une consonne. Elle était par sa brièveté beaucoup plus propre à servir comme forme atone que *nostr*es.





LA NOTE

SUR

LE VIRGILE DE L'AMBROSIENNE

PAR

FR. WULFF







On est d'accord aujourd'hui pour reconnaître que cette fameuse note est d'une authenticité absolument incontestable. Mon illustre ami M. Pio Rajna m'écrit, le 21 mars 1901, que rien ne paraît mieux vérifié que cet autographe de Messer Francesco. M. de Nohac, autorité s'il en fut en ces matières, disait en 1887<sup>1</sup> : »L'authenticité de cette note ne fait pas pour moi l'ombre d'un doute». Soit.

Que faire alors? Car c'est alors que les difficultés commencent... au lieu de finir.

J'étais arrivé à révoquer en doute, de nouveau<sup>2</sup>, l'authenticité de cet intéressant *corpus delicti*, d'abord par l'étude de Pétrarque en vue d'une traduction suédoise, ensuite par l'étude de la remarquable édition du *canzoniere* donnée en 1895 par M. Lorenzo Mascetta [Caracci]<sup>3</sup>, enfin par l'extrême sagacité et l'extrême bonne fortune de Paul-Aldonse de Sade — abbé

<sup>1</sup> *Fac-similés* etc. (Mélanges d'Archéologie et d'Histoire, VII p. 7). Notons que M. de Nohac dit, à la p. 297 de *La Bibl. de Fulvio Orsini*: »Je dois avertir que j'ai vu le Virgile de Milan antérieurement à mes recherches sur les autographes de Pétrarque: je ne l'ai donc pas étudié de près».

<sup>2</sup> Cf. l'art. de M. Rod. Renier sur le vol. VII (Petrarca) de Bartoli, *Giorn. stor. d. lett. It.*, III p. 114—28. Dès 1886—87, depuis les découvertes vaticanes de MM. de Nohac et Pakscher, surtout après que M. de N. a répété, en 1892 (*Pétrarque et l'humanisme*, p. 119): »Le doute n'est plus possible aujourd'hui», toute tentative de renouveler l'ancienne critique a été condamnée d'avance. *E pur si muove!*

<sup>3</sup> *Il Canzoniere di Francesco Petrarca, chronologicalmente riordinato, con illustrazioni storiche e un commento novissimo*. Vol. I, Lanciano, Rocco Carabba. — Il est vrai que M. Mascetta Caracci aurait bien fait de publier ce premier volume plus tard et de tenir plus de compte des publications de ces dernières années. Mais cet ouvrage est tellement fécond en résultats et tellement original qu'il est loin de mériter le silence à peu près complet où il est resté ces dernières années.

(commendataire) d'Ébreuil, en Auvergne, mort près de Vacluse, à Saumane, le 31 déc. 1778 —, lequel dans son très savant et très méritoire ouvrage me semble avoir donné dans le piège de *trop* prouver. N'oublions jamais que les célèbres *Mémoires pour la vie de François Pétrarque* sont *anonymes*, et portent la fausse date d'Amsterdam, alors que les trois volumes furent imprimés à Avignon même (1764—67).

Si la note *Laurea, propriis virtutibus illustris* etc. est authentique, nous aurons à nous en tenir à Pétrarque lui-même pour décider, autant que possible, ce qu'il peut y avoir de vrai et de faux dans ce qui y est dit.

Mais supposons encore un moment qu'elle est une supercherie, qu'elle n'a pas été faite *bona fide* d'un bout à l'autre.

Le bon Vellutello, qui vers 1518—20 visita deux fois Avignon et Vacluse pour étudier la topographie du *Canzoniere*, dit expressément:

Ma costui che questa tale epistola [la note en question] scrisse, ottimamente auerti quanto a l'anno, a la stagione & a l'hora che'l Poeta di lei [Laura] s'innamorò e ch'ella morì con lo scritto di lui accordarsi; ma quanto al luogo oue egli di lei s'innamorò, e doue ella si morì, seguitando la sopradetta opinione, non auerti bene: perche'l Poeta... di ciascuno di quelli fa medesimamente mentione, onde noi tegniamo che tal epistola sia stata posta in esso libro solamente per far credere che stato sia di lui, E tanto maggiormente per non esser di sua mano, come affermano tutti quelli che n'hanno hauuto notizia. Dicano alcuni scontrarsi lo stile, *Ma chi non sa, ch'a uoler ben colorire, bisogna de propri e conuenienti colori usare?* E tanto piu ageuolmente farsi, quanto l'opera è minore?<sup>1</sup>

Gesualdo — je cite l'édition de Venise, Nicolini & fratelli da Sabbio 1541 — fol. c. i. verso, dit crûment, en parlant de l'église *Santa Chiara in Avignone* et de l'enterrement *la sera a Vespro nella chiesa (!) e de' frati minori*, que cela lui paraît être en partie *manifesta bugia*.

Je n'ai pas examiné personnellement le Virgile de l'Ambrosienne. Je m'en tiens à M. de Nolhac. Dans son œuvre magistrale *Pétrarque et l'humanisme*, p. 118, M. de N. raconte qu'en 1795 un des deux premiers feuillets a été »détaché par

<sup>1</sup> Il *Petrarcha con l'espositione d'Alessandro Vellutello*. Vinegia, per Maestro Bernardino de Vidali, Venetiano, del mese di Febraro MDXXVIII. fol. BB. i. — Je n'ai pas pu voir la première édition qui est de 1525; dans l'édition des *Rime* p. p. Carducci & Ferrari (1899), p. XXVII, on cite pour Vellutello l'édition de Venise, Zanetti, 1538.

accident de la reliure à laquelle il adhérerait», et qu'alors seulement on a découvert, sur l'ancien *recto* de ce feuillet, la série de notes datées, de la main de Pétrarque évidemment, qui vont du samedi 23 mai 1349 jusqu'au dimanche 22 août 1361 et même, paraît-il, jusqu'au dimanche 22 août 1372. Et à la p. 119 M. de Nollhac nous assure que «le copiste a travaillé par cahiers de dix feuillets, mais deux feuillets précèdent, ajoutés postérieurement par Pétrarque», dont «le second seul entre dans la foliotation actuelle»; «le premier, longtemps adhérent à la reliure, contient les notes autobiographiques; le second est occupé, au verso, par la peinture fameuse de Simone Martini», etc.<sup>1</sup>

Écoutons maintenant l'abbé de Sade, dans sa Note VIII *Sur la note qu'on trouve à la tête du Virgile de Pétrarque* (*Mém.*, T. I, Notes, p. 50):

Pétrarque avoit un manuscrit écrit sur parchemin, où étoit le texte de Virgile... Il écrivoit ses remarques à la marge, & il en a insérées quelques-unes dans le texte. Le premier feuillet est orné de peintures, qui représentent le sujet de l'Énéide», dit l'abbé, suivant en ceci le *Petrarcha Redivivus* de Tomasini (Padoue, 1635): «Primum membranæ folium elegantissimis figuris etc.» Notez bien que l'abbé de Sade fait semblant de croire que la note en question, de même que les «remarques», se trouvait à l'intérieur du volume; Muratori et d'autres disaient de même: *in quodam Virgilio*. La note *Laurca* était alors (en 1764) sur la couverture même. Depuis quand?

Tout le raisonnement de l'abbé dans ces pages (*Mém.* I, 50—55) me rend plutôt sceptique que crédule. Tomasini, *Petr. Rediv.* f. 88 avait assuré, en 1635, que la note en question ressemble aux gloses intérieures du volume «comme un œuf à un œuf», *ovum ovo*; mais cela ne prouve rien, quand

<sup>1</sup> Cf. Bartoli, *Storia* etc. VII p. 192 (inexactement): Ivi, in un foglio attaccato sull' interno della coperta, leggesi (!) una nota, la quale fu sino dal secolo XV creduta autografa del Petrarca [*Laurca, propriis virtutibus* etc.] — Et à la p. 194: ...scoprirono, oltre la nota di cui ho parlato, anche altri ricordi sulla coperta dello stesso codice, tutti press'a poco del genere stesso etc. — Et en note: Ecco questi ricordi: *Liber hic furto mihi subreptus fuerat anno domini 1326... ac deinde restitutus anno 1338 die 17 Aprilis apud Avin.* Suit la note sur Giovanni (le fils de Pétrarque) de l'année 1361, et enfin les notes concernant les années 1349—59. Je ne comprends pas ce désordre, ni pourquoi M. de Nollhac ne dit rien sur la place de celle de 1338. (Elle se trouve en effet au haut du *recto*). Cf. Nollh. p. 121.

même ce serait vrai. A mon avis, La Bastie mérite plus d'attention que ne lui en accorde l'abbé de Sade; et »le célèbre Muratori», cité par l'abbé, dit modestement: »In quanto alla memoria della morte di Laura che si legge nel Virgilio mss. della bibl. Ambrosiana da me infinite volte maneggiato, non so se si possa francamente asserire per cosa falsa e non di Petrarca; ma mi rimetto ancor io a [lo] che ne ha scritto, dopo il Tassoni, Phil. Tomasini nel suo *Petr. Rediv.* al cap. 15.» Il est curieux de voir comment l'abbé tire profit de ce faible aveu en disant: »Or on vient de voir que Tomasini décide cette question dans les termes les plus forts. Ainsi il faut encore compter Mr. Muratori dans le nombre de ceux qui croient que la note est de Pétrarque».

Aujourd'hui, — qui oserait contester un fait »acquis à la science»? On m'assure de toutes parts que »la nota virgiliana è inespugnabile<sup>1</sup>».

La plus forte autorité dans cette matière a été M. de Nohac. Évidemment, il croit à l'authenticité de la célèbre note. Mais j'ai en vain cherché les raisons précises et particulières qui la lui font admettre. A la p. 407 de son charmant livre sur *Pétrarque et l'humanisme*, je lis cette phrase: »On ne comprendrait qu'à demi l'âme de Pétrarque et le caractère de sa poésie, si on n'avait sans cesse dans l'esprit la note [en question] écrite la première sur les gardes du Virgile, et mise tout à fait à part des autres souvenirs, comme le plus intime et le plus cher; c'est une clef nécessaire surtout pour la partie du *Canzoniere* écrite *in morte di Madonna Laura*».

Je ne comprends pas du tout la chose ainsi. Je ne trouve rien de nouveau dans cette note, si ce n'est 1° le nom de l'église *sancte Clare Avin.*; 2° la désignation *in hac civitate*; 3° l'assertion que *Corpus illud castissimum ac pulcherrimum in locum Fratrum Minorum repositum est, ipso die mortis ad vesperam*; 4° la date *19 mai*, (et Vérone), laquelle est vraiment importante et — la seule chose non discutable.

La note tout entière est fort intéressante »en tant qu'autographe», mais je trouve qu'elle est de très mauvais goût, très froide et affectée; ce sont des lieux communs de l'humaniste

<sup>1</sup> Voy. p. ex. Pellegrini, *Giorn. stor. dell. lett. it.* XXVIII, 95. MM. de Nohac et Jusserand sont encore du même avis, selon ce que m'en écrit mon cher maître et ami M. G. Paris (mai 1901).

(ou d'un autre habile humaniste!) plutôt que l'effusion d'un regret sincère. » *Animam quidem eius, ut de Africano ait Seneca (!!!), in celum, unde erat, rediisse mihi persuadeo. Hec autem, ad acerbam rei memoriam, amarâ quadam dulcedine scribere visum est. hoc potissimum loco qui sepe sub oculis meis redit...* Attendons un peu!

M. de Nolhac nous assure que cette note a été écrite, par le poète, la *toute première*. Est-ce à dire qu'il l'a écrite avant 1349<sup>1</sup>, date où commencent les autres notes alléguées par M. de N. à la p. 405 et suiv. (*Excursus VI*)? Comme la note sur Laure était sur le *verso* du feuillet, et (depuis la fin du XIV<sup>e</sup> siècle?) seule visible jusqu'en 1795, je ne vois pas la nécessité de croire qu'elle ait été faite avant les autres notes funèbres. Laure est morte, à coup sûr, en 1348. Si dès ce moment Pétrarque avait écrit cette note, mu par cette *quadam dulcedine amarâ*, il faut bien qu'il l'ait écrite sur un feuillet tout à fait vide, du moins sans les autres notes funèbres<sup>2</sup>. Ensuite, jusqu'en 1361 (et même 1372?) il aurait écrit, sur l'autre côté (le *recto*), les autres notes. Enfin, s'il l'avait collée lui-même sur l'intérieur de la reliure, ... mais cette supposition est impossible (Voyez plus loin).

Je ne discute pas même la possibilité, admise par M. de Nolhac, que Pétrarque ait dû emporter ce gigantesque volume (269 feuillets de 405 × 260 mill., en parchemin) dans ses voyages, ce qu'établiraient les dates des notes funèbres. C'est absolument invraisemblable. Je suppose qu'il s'agit d'un feuillet volant. Mais alors, que veut dire ce solennel et bien précis *hoc potissimum loco qui sepe sub oculis meis redit*? Peut-il désigner ainsi une feuille volante? Cela n'est pas impossible, mais c'est difficile à admettre du premier coup.

Pétrarque n'aurait pas eu le cœur de coller lui-même le

<sup>1</sup> On voit qu'en effet M. de N. la suppose écrite en 1348 même (*Bibl. de Fulvio Orsini* p. 295).

<sup>2</sup> Au milieu de cette même page se trouve cette note: In conversione Pauli Apostoli ad missam cantatur quedam sequentia in qua inter cetera est Sancti Pauli de Vergilio: Ad Maronis mausoleum Ductus, fudit super eum Pie rorem lacrimæ. » *Quem te, inquit, reddidissim Si te vivum invenissem, Poëtarum maxime!* — Au bas de la page se trouvent dix lignes serrées d'une note *In Buc.* — Et c'est tout, il n'y a plus rien dans ce curieux *verso*, seul visible depuis 1400 (?) jusqu'en 1795; de 1796 à 1815 le volume était à Paris. Voy. *Pétr. et l'hum.* p. 121 et 124.

feuillet sur la reliure, et on ne voit pas pourquoi il l'aurait fait dans sa vieillesse où, sans doute, il savait par cœur son Virgile tout entier et où, probablement, ce volume ne lui venait plus journellement sous les yeux.

Et qui, si ce n'est lui, a pu le faire, sacrifiant les notes si sincères si personnelles du *recto* et laissant seule visible la note si froide sur *Laurea propriis* etc.? Je n'ai qu'une réponse: Personne, si ce n'est un falsificateur, désireux d'être en état de prouver que Sainte Claire d'*Avignon*, la cité d'*Avignon* et les Frères Mineurs [d'*Avignon*, bien que cela n'y soit pas dit expressément] avaient le droit de s'emparer de la mémoire de la *Donna* de Pétrarque.

\*     \*     \*

Boccace disait de son cher et vénéré ami Pétrarque (*Geneal. Deor.* L, 4): *cui mendacium lethalis est hostis*; Phil. Villani le qualifie ainsi: *Nil modestiæ, nil sobrietatis, nil penitus gravitatis in illo viro defuit*.

Par conséquent, si Pétrarque a écrit cette note virgilienne de sa propre main et de propos délibéré, tous ses contemporains et des milliers de pétrarquistes jureraient et jureront qu'il n'y a, dans cette note, que la simple vérité.

Or, cela n'est pas possible. On a montré depuis longtemps, et je me prépare à le montrer de nouveau, que la naissance de son véritable amour, la scène de cet amour, le tombeau de Laure et le lieu de sa mort n'ont rien, ou du moins ont très peu de chose, à faire avec Avignon. Je reviendrai sur ces questions en publiant les résultats des découvertes que sur l'instigation de M. Lorenzo Mascetta Caracci j'ai faites à Vaucluse le 5 et 6 mars, et ensuite vérifiées le 13, 14 et 15 mars 1901<sup>1</sup>. Mon fils a visité, pour moi, Vaucluse trois fois encore, et il y a pris plusieurs photographies.

Pour cette fois, je tiens seulement à dire que la note virgilienne m'est fort suspecte.

Lund, le 4 avril 1901.

<sup>1</sup> J'en a envoyé, dès le 17 mars, un compte rendu sommaire à la *Rivista d'Italia*, par les bons soins de M. Mascetta Caracci.

P. S. Novembre 1901.

N'ayant pas le temps de continuer, pour le moment, ces recherches, je me permettrai de copier ici deux lettres, échangées entre M. Rajna et moi, quitte à reprendre la question quand j'aurai eu occasion — le printemps de 1902, j'espère — d'étudier à loisir, dans la bibliothèque Ambrosienne, l'original. J'en ai fait faire une photographie que je publierai ailleurs.

»Milano, 20 sett. 1901.

Ottimo amico,

— — — — — Chiamando anche in sussidio degli occhi e dell'esperienza mia gli occhi acuti e l'esperienza singolare del dott. Ratti, prendo in mano la penna.

La carta colle note petrarchesche non è se non *la metà di un foglio* che, piegato in due, s'aveva lì un tempo tutto intero. La prima metà era incollata sulla tavoletta di legno (diam pure così) che proteggeva il codice al principio. Il *recto* dunque rimaneva invisibile. Visibilissimo era invece il *verso*; ed esso, come le due facciate della seconda carta, fu messo a profitto dal Petrarca per annotazioni dello stesso genere di quelle che s'hanno sulle altre. Donde si ricava mai ciò? Da una striscia verticale del primo mezzo foglio, scampata all'eccidio. Su quella striscia si vedono saltuariamente residui di scrittura. Il dott. Ratti al primo momento che io glieli mostrai, pensò che si trattasse semplicemente di impronte lasciate dalla scrittura che si veniva a sovrapporre quando il volume era chiuso; e siffatta spiegazione par realmente da adottare in qualche caso; ma altrove le cose stanno, senza dubbio alcuno, diversamente. E che s'abbia a fare con note petrarchesche della natura che ho detto, deduco segnatamente da un piccolo frammento nella parte inferiore della striscia:

ml'a  
amici

Confronti, per non citar altro, nella nota »*Rumor at*» ecc., che si trova quasi a fianco, »*Mediolano*», »*Socratis mei amici*». — —

Devo ai dubbi suoi su quelle tali letture del de Nolhac l'impulso all'accertamento di questi fatti. Quanto alle letture, sono realmente erronee. Nel primo punto il codice, osservato ben bene, parte porta e parte portava:

$\overline{i\dot{z}^1}$     $\overline{MA}$     $\overline{DX}$     $\overline{ML}$

cioè *Ioannes Maria Dux Mediolani*.

Nel secondo punto posso dire che Lei ha pienamente ragione di non ritrovarvi nè un «*Francisci*» nè un «*petrarce*»; ma cosa s'abbia dinanzi alla data »A<sup>o</sup> m<sup>o</sup> lxxxx...» (?), nè io, nè il Ratti, nè il Prefetto Coriani, siamo riusciti finora ad accertare: *pittista?* *pittisca?* *pettista?* *pettisca?* *pottista?* *pottisca?* *potasca?* L'ultima lettura darebbe un' espressione dialettale bestemmiosa, che non si saprebbe davvero cosa mai potesse aver a fare in questo luogo; le altre non danno senso. Bisogna continuare le ricerche. — — —

Suo obbl<sup>mo</sup>

*Pio Rajna.*»

»Caro amico,

Io per me avevo già visto lettere sulla striscia enigmatica; ma non credendo che fosse *una stessa carta* con quella conservata del »Laurea, propriis virtutibus», non sapevo che farne. Bisogna ora appurare se quelle molte righe che si vedono sono dovute a trasparenza, oppure ad impronto della [sparita] scrittura contrapposta, venuta in contatto. Le note perdute, molto probabilmente, erano dal 1338 in qua, specialmente dal 1341 (Giacomo Colonna), poi dal 1348 (Laura stessa). Che si trattasse di un foglio volante, oppure invece già del Petrarca stesso attaccato all' assicella, poco importa (cf. Nollac, *Pétr. et l'humanisme* p. 91, 121, 124). Indubbiamente quella striscia, conservata per comodo della rilegatura, aveva servito fin dal tempo dal Petrarca, o poco dopo. — — — — —

Lund, 24 sett. 1901.

Suo

*Fr. Wulff.*»

<sup>1</sup> J'avais montré ce  $i\dot{z}$  = *Ioannes* à M. Rajna, sur ma photographie, lors de sa visite en Suède l'été passé.



# RIMSTUDIER HOS VERLAINE

AF

RUBEN G:SON BERG





Det är en åtskilliga gånger upprepad klagan, att litteraturen ofta vänder sig till ögat i stället för till örat. Jag vill här lämna därhän, huruvida denna klagan i allmänhet varit berättigad och endast fästa mig vid ett fall, där den enligt min mening är det. Det gäller ett särskildt fall, som hör under det vittra språkbruket, som ju kan sägas förutsätta att bli uppfattadt med örat i högre grad än hvad som är fallet med t. d. normalprosan. Vitterheten är åtminstone i en mängd fall något som i främsta rummet skall *höras*. Och äfven om man »läser tyst för sig själf», undgår man i alla fall inte att bli påverkad af själfva den yttre formen hos det lästa, man känner obehag, om ljudföljden är stötande o. s. v. Fonetici (*Jespersen*, föredrag på filologmötet i Kristiania 1898) anse ju till och med, att »tyst uppläsning» äfven innebär svaga ansatser till ljudartikulation.

Emellertid spelar frågan om välljudet den mest förhärskande rollen i fråga om den bundna formen, versen. Icke blott den sjungna, utan äfven den framsagda dikten kräfver ett högt mått af ljudlig harmoni för att fylla sin uppgift. När då i ett språk redan prosan betraktas från en så konstnärlig synpunkt, att äfven mycket subtila finesser allmänt eftertraktas och deras effekter noga analyseras, hur mycket strängare skola då inte krafven på formell fulländning vara i poesi! Fransk uppfattning lutar åt en slik stränghet, något som vi svenskar kunna skrifva oss till minnes med uppmärksamhet, alldenstund stilvård och språkkänsla äro dagens vittra husgudar härstädes lika främmande som förhatliga, och den minsta anmärkning i denna riktning tas som pedanteri. Prof. *J. Vising* (»Om den moderna franska prosastilen» s. 23) framhåller som ett för fransmännen utmärkande drag deras »känsliga öra för välljud eller missljud i stil» och anför exempel härpå, samtidigt med att han påpekar, att det i vissa fall är omöjligt

för en utlänning att sätta sig in i och uppfatta den inföddes känslighet för ljudharmonin. Och i sin lilla uppsats om Catulle Mendès framhåller *O. Örtenblad* särskildt, att denne författare ofta synes trotsa de välljudslagar, som franska prosaister i allmänhet följa, ehuru äfven hos honom en sträfvan efter rytm och »sonorité» stundom är uppenbar.

Under sådana förhållanden är det onekligen egendomligt, att en så uteslutande akustisk företeelse som rimmet i många hänseenden ej blifvit bestämd efter örats afgörande. Till på köpet erkänna ju teoretikerna med en synnerlig enstämmighet, att rimmet är för den franska dikten af en fundamental betydelse, en betydelse som långt öfvergår den, som det äger i ett flertal andra språk. »La rime est dans notre versification une question capitale» säger *Gramont* (*Les vers français et leur prosodie*, s. 40), »La rime — — — est un élément primordial, une nécessité dans la versification française» instämmer *Aubertin* (*La versification française*, s. 40) och *Banville* förklarar med ännu skarpare formulering att »la rime est l'unique harmonie des vers et elle est tout le vers» (*Petit traité de poésie française*<sup>2</sup>, s. 41).

Uttalandena om rimmets art och natur visa någon om än inte mycken inbördes olikhet. *Aubertin* menar att »la rime est faite pour l'oreille et non pour les yeux» (s. 50); »la rime est une harmonie, l'oreille seule doit être appelée à en juger» anser *Bellanger* (*Études historiques & philologiques sur la rime française*) och *Weigand* är af samma åsikt: »la rime est essentiellement faite pour l'oreille», »Ce n'est point l'égalité des lettres, mais l'égalité des sons qui constitue la rime» (*Traité de versification française*<sup>3</sup>). *Becq de Fouquières* (*Traité général de versification française*, s. 29) framhåller äfven att rimmet är akustiskt och att örat bör få afgöra användbarheten eller ej af ett rimpar, men *Quicherat* (*Traité de versification française*, s. 22) talar ut fullständigare: »la rime est essentiellement faite pour l'oreille, mais il ne serait pas exact de dire que toute rime qui satisfait l'oreille est permise». Och hvarför? Svaret ges i följande uttalande af *Clair Tisseur* (*Modestes observations sur l'art de versifier*, s. 152): »La Rime est l'uniformité du son et de l'articulation dans deux mots, à partir de la syllabe-tonique: mort-port, morte-porte. A cette condition exigée par l'oreille, les grammairiens ont ajouté l'absurde règle de *rimer aux yeux*.» Till krafven på ett akustiskt rent rim kommer nämligen hvad *Lubarsch* (*Französische Vers-*

lehre, s. 228) kallar »das Widersinnige der orthographischen Anforderungen», och äfven Weigand finner att »les règles actuelles de la rime sont caprieuses et incohérents».

Jag kan inte neka för att Lubarsch synes mig ha alldeles rätt, då han jämför ett rimmande för ögat med att måla för näsan. Visserligen ha ju dylika företeelser visat sig äfven på andra håll och kunnat ådagalägga mycken seghet, alldeles på samma sätt som vår svenska stafning har intresserade gynnare och förespråkare trots sin påtagliga och af vederbörande teoretici tillfyllest erkända vansinnighet. Men i det ena fallet som det andra måste omdömet vara i oerhördt hög grad bundet af traditionen, för att ej kunna frigöra sig från vederbörande fördom. Man måste erkänna att traditionen under århundraden hunnit växa sig jättestark. Men hvar äro de stora reformatorerna? Hvar äro de förnyande skaldar, som kunnat bryta traditionens tvång? Hur starkt dess hämmande inflytande måste ha varit på den franska rimkonsten, det inser man lätt, om man ögnar igenom de 5 »Orthographische Beschränkungen des Reims» som Lubarsch anför samt därtill lägger den redan förut af honom anförda, ojämförligt viktigaste regeln: att ett ord med maskulin ändelse ej får rimma på ett ord med feminin ändelse.

Ögats medbestämmanderätt i fråga om godkännande af rimmen i franska har äfven skapat terminologiska olämpligheter, som jag ej kan undgå att här i förbigående anmärka på. I en utförlig framställning af rimmen hos Rostand i *Cyrano de Bergerac* har dr: *A. Schenk* sålunda några uttryck, som tyckas mig avita. I sin afdelning II: 1 (des rimes homonymes) gör han nämligen följande indelning af dessa:

- 1) *Rimes homonymes pour l'oeil et pour l'oreille,*
- 2) » » » *l'oreille,*
- 3) » » *provenant d'une même racine, mais ayant un sens différent l'une de l'autre.*

Utan att i detta sammanhang vidröra frågan om den eventuella indelningsgrund, som kan ha föranlett denna uppställning<sup>1</sup>, vill jag uttala om min åsikt, att uttrycket »homonymes pour l'oeil» är alldeles ovanligt olyckligt. Homonym har ju i den allmänna

<sup>1</sup> Den härrör förmodligen från *Tobler* (Vom französischen Versbau s. 132), hvilken emellertid ingalunda nyttjar de termer i den uppställning, som Schenk använder.

språkvetenskapliga och grammatiska terminologien betydelsen *likaljudande*, och att ord äro likaljudande för ögat närmar sig ju intill komplett nonsens, äfven om man förstår att det är identiska rim, som afses med uttrycket.

Dessa homonymrim 1. identiska rim (hvarmed jag förstår sådana som ljud för ljud motsvara hvarandra) förtjäna i flera afseenden en undersökning, då de väl knappast blifvit undersökta tillräckligt mångsidigt och deras frekvens är så pass mycken, som fallet är i fransk diktning.

De regler för rimmet, som Quicherat uppställer, säga bland annat:

- 2) un mot ne peut rimer avec lui-même.
- 3) mais quand deux mots, s'écrivant de même, ont un sens différent, ils peuvent rimer ensemble. — On dit à cet égard que la rime des *homonymes* est reçue.
- 4) un substantif ne peut rimer avec son verbe.
- 5) un mot ne peut rimer avec son composé, ni deux composés ensemble quand ils ont conservé une grande analogie dans leur acception.

Lubarsch säger: In der französischen Sprache ist der einzige erforderliche Gegensatz reimender Wörter, der des Inhaltes, so dass also gleiche Wörter bei verschiedener Bedeutung nicht nur einen zulässigen, sondern einen sehr guten und reichen Reim bilden.

Banville, alltid mycket kategorisk i sin form, förklarar: Un mot ne saurait rimer avec un de ses composés, pas plus qu'il ne rime avec lui-même; cela va de soi. Han tillåter icke heller att ord som uttrycka analoga idéer rimma med hvarann (malheur — douleur), ej heller ord som uttrycka stick i stäf motsatta (bonheur — malheur), »car la première condition de la rime (pour ne pas endormir!) est d'éveiller la surprise». Detta kraf på rimmet — att det andra rimordet inte skall vara möjligt att gissa på för hand — kommer för öfrigt igen på andra håll och i andra språk, hvarom mera längre fram.

Gramont förklarar likaså: Quant aux mots qui ont même consonnance et qui parfois s'écrivent de même, mais dont le sens est différent, comme *la tombe* et *il tombe*, chaîne et chêne, etc., ils riment fort bien ensemble. — On ne doit pas faire rimer un mot simple avec ses composés, ni les composés d'un même

mot entre eux. Cela va de soi encore. Ce serait en effet tout comme si on faisait rimer un mot avec lui-même.

Schenk gör mot dessa uttalanden om homonymrimmet den invändningen, att de försumma att säga oss, när denna skillnad i betydelse mellan två homonymer är tillräckligt stor för att tillåta att orden rimmas. Och gent emot Tobler, som preciserar krafvet så, att »ein Wort wird als Reim zu sich selbst geduldet, wenn es an den beiden Stellen so verschiedene Bedeutung hat, dass dem Bewusstsein der Sprechenden<sup>1</sup> eine Zweiheit von Wörtern vorzuliegen scheint» anmärker han: plus l'auditeur sera instruit, moins il aura conscience de cette »Zweiheit von Wörtern«.

Det gäller med andra ord att skilja emellan det fall, då två ord äro homonymer och det, då orden äro så godt som synonymmer. Och detta är ett mycket svårt afgörande, vare sig man ställer sig på den vanliga, bildade människans ståndpunkt eller den språkvetenskapliga fackmannens. Är: väsen (= buller) samma ord som väsen (= varelse)? Är: led (= rad soldater) samma ord som led (= på gårdsgård) eller led (= släktled)? Joes (> \*jocas) och joes (> gabatas) äro obestridligen homonymer, men hvad skall man säga om essais (= litterära essayer) och essais (= profresa)? Allt beror ju på hvad man menar med »samma ord», och härom äro meningarna helt och hållet sprungna isär. Flertalet torde väl emellertid vara med om, att Schenks grupp 3 inte förtjänar att tagas för sig. Ty då poesi inte annat än i sällsynta undantagsfall skrives för etymologer, är det gifvetvis endast i dessa sällsynta undantagsfall som den bör bedömmas etymologiskt. Lubarsch tycks visserligen också luta åt den öfvertygelsen, att olika etymon naturnödvändigt skiljer ord mer än etymologiskt ur samma rot sprungna ord kunna aflägsnas från hvarann. Men hans egna exempel synas mig beslå honom. Äro inte présent (= närvarande) och présent (= gåfva) fullt så skilda från hvarann, som någonsin le livre (= boken) och la livre (= pundet)? Jag betvivlar att genomsnittsåhöraren skulle afgöra frågan i enlighet med etymologens uppfattning.

Men äfven om man lämnar ur räkningen de ord, som alla kunde vara ense om äro skilda ord (nue = naken, nue = moln t. d.), återstår det ett ännu större antal ord, hvilkas bedöm-

<sup>1</sup> Bättre hade väl varit att här i stället sätta: der Zuhörenden, ty här får man väl lof att sätta mottagaren i första rummet — dikten skall ju *höras*.

mande i detta afseende vållar de största svårigheter. Det är sådana, som man väl känner ha gemensamt ursprung, men som äro »samma ord i olika betydelse», såsom man populärt brukar uttrycka förhållandet. *Herman Paul* (Prinzipien der Sprachgeschichte<sup>3</sup> s. 67 ff., jämför *Delbrücks* kritik häraf i »Grundfragen der Sprachforschung» s. 160 ff.) delar som bekant ett ords betydelser i usuella och occasionella. Det är gifvet att två occasionella betydelser aldrig sammanfalla, och att likaså en occasionell och en usuell skilja sig från hvarann, hvarför ett ord endast i sin usuella betydelse skulle kunna vara synonymt med sig själf. *Karl Otto Erdmann* i sin skarpsinniga och intressanta »Die Bedeutung des Wortes» förnekar tillvaron i ett språk af »Wörter von ganz gleicher Bedeutung» (s. 105 ff.). Ställer man sig på denna ståndpunkt, något som jag för min del är böjd att göra, så blefve det endast ett ytterligt fåtal fall, där identiska rim vore otillåtna för så vida de öfverhufvud taget ej samtliga vore gilla. Häremot kan naturligtvis invändas det, att poesi lika litet är skriven för språkfilosofer som för etymologer. Det är inte heller min mening, att frågan skall afgöras så. Men man synes mig komma i ett mycket svårt dilemma, om man stannar vid att betrakta homonymrimmen som en fråga, hvilken helt och hållet hör hemma under betydelseläran. Schenk — häri visserligen inte utan föregående och föregångare, hvars auktoritet kanske borde förbjuda äfventyrandet af en motsatt uppfattning — sätter ju homonymrimmen som punkt ett inom afdelningen II, *Sémantique*.

En metrisk iakttagelse synes mig värd att förtjäna anföras i samband med frågan om homonymrimmen och de identiska rimmen. Nämligen den att ett diktslag helt och hållet är baserad på identiska rim, och detta till och med i den grad att dikten måste anses antingen orimmad eller också byggd på identiska rim. Jag menar naturligtvis sestinen. Den är ju välbekant från flera romanska språk, i det att såväl provençalare som spanjorer och italienare nyttjat den i tämlig utsträckning. Hos germanerna har den föga gjort sig gällande. När den svenska nyromantiken vid 1800-talets början drog in ett mångtal romanska strofformer — något som de naturligtvis fått uppbära klander för af ett flertal litteraturhistorici, eftersom allt hvad de gjorde skulle klandras, men som var till det största gagn för utvecklingen af vår metrik — sträckte sig dess en-



tusiasm visserligen teoretiskt äfven till »Sexta Rima» (se *Palmblads* Verslära i Phosphoros, nov.-dec.-häftet 1811) och man experimenterade med den (Eleganttidningen n:o 39), men af någon betydelse vardt den ej. (En modern ansats åt detta håll, ehuru medvetet aflägsnad från sestinen och förd närmare balladen, föreligger i Levertins »Damen utan nåd» (Nya Dikter).) Men under det att annars äfven canzonen odlades med en viss framgång, fick sestinen ingen fast fot här. Lika litet var detta fallet hos tyskarna, där nyromantikerna förordade den utan att likväl synnerligen sysselsätta sig med den. Endast få exempel finnas, nämligen hos A. W. Schlegel, Eichendorff, Fouqué m. fl. (se *Minor*, Neuhochdeutsche Metrik s. 447 ff., *E. Hügli*, »Die romanischen Strophen in der Dichtung deutscher Romantiker» s. 51 ff.). Af engelsmän ha Sidney och E. W. Gosse skrivit sestiner, hvarjämte Spenser och Swinburne skrivit med i viss mån modifierade schemata. Se *Schipper*, Englische Metrik, II: 902 ff., *Guest*, A History of english Rhythms s. 651. Fransk litteratur tycks minst af de romanska folkens vitterheter ha tagit opp denna form. Det enda författarnamn som metrikerna anföra, är just de Gramont (Banville s. 204 ff., Lubarsch 425 ff., Gramont själf s. 313 ff.), som skrivit en liten samling sestiner. Han har ändrat det italienska rimskemat och skapat en fransk formregel för detta lika utsökta som svårbehandlade versslag.

Den ringa frekvensen af sestinen i franskan i jämförelse med italienska och spanska vill jag här inte dröja vid. Jag endast påpekar att diktarten förekommit och drar däraf den slutsats, till hvilken jag senare skall söka visa att man kommer äfven på andra vägar: i visst syfte är en upprepning af rimord ett verkningsfullt stilistiskt medel. Därvid är det själfva lika-ljudets återuppträdande, som framkallar verkningen, ty betydelser och betydelsenyanser spela ingen roll ifråga om sestinen<sup>1</sup>.

I viss mån likartadt verkar ju äfven refrängen. Äfven där är det fråga om upprepningen — men här icke af ett, utan af flera ord — som medel för uppväckandet af en viss känsla. (*Noreen*: Om tautologi, *V. Andersen*: Om Gentagelsen.) Refrängen kan naturligtvis liksom alla stilistiska medel missbrukas, men både den och anaforen — på hvars användande rondeaun ger ypperliga exempel — äro förträffliga för rätter man. Och

<sup>1</sup> Mera frekventeradt än sestinens är versslaget *parnoun* hvilket också grundas på upprepning, men inte blott af rimorden, utan af hela raderna.

man bör observera, att deras verkan uteslutande är akustisk. De suggerera åhöraren.

Med dylika erfarenheter i minnet kan man inte vara böjd att ta för god en metrikers kategoriska regel: »un mot ne peut rimer avec lui-même». Och lika litet kan man utan undersökning anse säkert att »les mots qui ont même consonnance, mais dont le sens est différent» bilda goda rimpar. Liksom Vising anser jag att detta måste afgöras af infödingarnas vittnesbörd. Men som sådana kan jag inte utan vidare anse de metrikers uttalanden, som jag ofvan anförte. Ty de ha inte gått till undersökningen förutsättningslöst, och skillnaderna i uppfattning mellan t. d. Banville och Quicherat äro så pass betydande att af denna grund bådas uttalanden väcka tvifvel. När därtill kommer, att metrikern Banville och skalden Banville visa helt olika fysionomier, och att stora franska skalder — äfven med frånräkning af en viss procent dåliga rim — inte lyda vederbörande lagar, då stärkes skepticismen. Ingen har heller ställt opp problemet så, som det enligt mitt förmenande bör formuleras.

Jag vill i detta sammanhang göra en parallel med svenska förhållanden, hur olika än de respektive språken och poesierna äro. Den skall i alla händelser visa tviflens berättigande. Vår senaste — och nästan enda rediga — metrik, docenten *N. Beckmans* Grunddragen af den svenska versläran, påstår, att »om de rimmande orden bli ljudligt identiska, uppfattas detta som något stötande; och det blir ett bestämdt fel, om äfven betydelserna äro identiska, d. v. s. om rimmet blir blott en upprepning af samma ord». Jag är öfvertygad om, att denna mening är ett eko, antagligen återgifvande någon tysks mening, ehuru kanske med svensk förmedling. I alla händelser är det icke stödt på empirisk forskning — något som är ett oeftergifligt kraf inom metriken. Rörande den svenska versen kan jag nämligen som svensk anse mig omdömesgill åtminstone i en viss grad och bestrider till alla delar Beckmans uttalande.

Först och främst må det framhållas att frågan gäller undantagsförhållanden. Ljudligt identiska rim påträffas i svensk diktning endast mycket sparsamt. Rimmet i svenskan sträcker sig ju i allmänhet ej längre tillbaka än till och med den betonade vokalen i rimmets första stafvelse, medan det däremot i franskan ofta sträcker sig längre, ja, af vissa metrici (Banville t. d.) anses detta nödvändigt (»Sans consonne d'appui, pas de Rime

et, par conséquent, pas de poésie», s. 50). Antalet homonymer är i svenskan ej så synnerligen stort. Snoilskys första diktsamling (350 sidor) har endast tre homonymrim (*tunga* (adj.) — *tunga* (subst.) s. 202, *pålen* — *Polen*, s. 207, samt *gång* — *pelargång* s. 92) hvarjämte en gång en hel versrad upprepas, då viol rimmar med viol (s. 166). Karlfeldts »Fridolins visor» nyttjar homonymrimmet något rikligare: *midt* — *mütt* (s. 31), *tänder*, subst. — *tänder*, vb. (s. 57), *färga* — *färja* (s. 96) samt *väntanstider* — *knoppningstider* (s. 96) på 120 sidor. Den störste af alla svenska formkonstnärer, Gustaf Fröding, har också ett litet antal slika. I »Guitarr och Dragharmonika» träffas först en (fritt formad) ghasel, också ett versslag som grundar sig på upprepning af rimordet. Vidare: *ge mig* — *ge mig*, identiskt rim; *bringen* — *ingen* — *ingen* — *ingen* — *vingen* — *ingen*, där hela diktens verkan beror på det energiska upprepandet; *äta dig* — *äta dig*, likaledes identiska rim. I »Nya Dikter» möter oss: *blig* — *blig* — *mig*; *sin sorg* — *min sorg* och *oss ock* — *oss ock*, hvarjämte de tre första stroferna på dikten »Förrädaren» ha sina jämna rader lika eller med rimorden identiska. I »Stänk och Flikar» upprepas en rad nästan helt och hållet; i ett par senare dikter rimma *kanhända* och *måhända* med hvarann, och två rader i »Konstteori» sluta med: *måla så*. Från Tegnér kan jag anföra bland annat: *längesen* — *sen*, *väl* — *farväl*, *äfvänväl* — *väl*, *nu* — *ännu*, *så* — *också*, *bondelag* — *lag*, *kungaval* — *val*, *gång* — *gång*, *gång* — *berserksgång*, *under*, s. — *under*, prep. (samtliga ur Fritiofs saga); vidare: *väl* — *likväl*, *annorledes* — *likaledes*, *land* — *fosterland*, *nu* — *ännu* (det finnes ytterligare några rim af sammansättningar med sina grundord), *vård* — *värld* 2 ggr, *värden* — *världen*, *fallet*, a. — *fallet*, s., *visa* v. — *visa* s., *hop* s. — (i) *hop*, *hvar* — *var*, *lockar* v. — *lockar* s., 2 ggr, *själ* — *stjäl* 2 ggr, *moder* s. — *moder* pl., *väcks* — *väx*, *gömma* v. — *gömma* s., *i* — *däri*, *uti* — *däri*, *gjord* — *jord* 2 ggr, *jord* — *gjord*, således ett beaktansvärdt antal utan att man likväl kan säga att de öfverflöda. Hit hör näppeligen *sjön* — *skön* (flera ggr), som inte rimmar, men i den mån det betraktades som rim skulle höra hit.

Äfven Runebergs språkbruk förete några, ehuru färre ljudligt identiska rim. Sålunda har han *gång* — *gång* (3 ggr), *själfva* — *skälfva*, *cj* — *cj*, *af* — *utaf*, *idag* — *hälgedag*; samt vidare *förut* — *ut* (2 ggr), *nu* — *ännu* (3 ggr), *spira* — *fira* — *spira*, *likafullt* — *fullt*, *så* — *också* (2 ggr) samt några gånger rim af sammansättning och grundord.

Med dessa exempel för ögonen ser man Beckmans kategoriska regel med ett visst misstroende. Det är påtagligt, att man måste analysera hvarje särskildt fall och söka förklaringen till det intryck, som man erfar vid uppläsningen af hvar och ett. För min del kan jag inte anse ljudligt identiska rimord a priori förkastliga, och på grund af de exempel jag funnit är jag böjd för den öfvertygelsen att i de flesta fall, då upprepning af samma ord förekommer har detta varit till godo — naturligtvis beroende därpå, att skalderna använt detta rimsätt just i och för ernåendet af en viss effekt<sup>1</sup>. Detta synes ha varit obeaktadt af de metriker, som behandlat hithörande frågor. Endast Weigand har en liknande åskådning, då han förklarar: »Quand les poètes tachent de produire *un effet particulier*<sup>2</sup> par la rime du même mot, il faut leur permettre de s'écarter de la règle générale» (s. 84). Som prof anför han Chateaubriands ypperliga rader:

»Helène appuyait sur mon coeur  
son coeur» (La patrie.)

Såväl öfverensstämmelsen som skillnaden mellan vanlig fransk (t. d. Banville) och vanlig svensk (t. d. Beckman) uppfattning inger mig misstro. Då rimorden äro »samma ord» — i hvilket fall både Banville och Beckman anse rimmet orent — tror jag att en af författaren afsedd och medvetet eftersträfvad verkan merendels måste tillgodoses. Då de ljudligt identiska orden »ha olika betydelse» — i hvilket fall Banville anser rimmet ypperligt och Beckman finner det med nätt nöd uthärdligt — tror jag att en allmän regel är mycket tvifvelaktig. Flertalet analyserade fall i svensk dikt ha emellertid synts mig icke vällyckade, ehuru sällan mycket stötande.

Att homonymrim emellertid verkligen upptagas i fransk poesi, det framgår inte blott af teoretikernas uttalanden, utan äfven och framsför allt af homonymrimmens talrikhet. Schenk anför ett ganska stort antal ur Cyrano de Bergerac, hos Leconte de Lisle har jag räknat ej få och hos Verlaine är antalet ej heller ringa, som jag får tillfälle att visa nedan. Detta tyder på helt andra förhållanden än i svenskan.

<sup>1</sup> Samma uppfattning af identiska rim i svenskan har jag tidigare funnit endast i en otryckt uppsats »Om rimmen hos några svenska skaldar» af fröken *Stina Wittrock*, v.t. 1900 i proseminariet för nordiska språk i Uppsala.

<sup>2</sup> Kursiveradt af mig.

Den ymniga förekomsten af homonymrim torde väl vara en af orsakerna till stadgandet att ljudligt identiska rim ej skulle vara tillåtna, då betydelserna sammanfalla. Ty det gällde ju att inskränka antalet på något sätt. Säkerligen skulle äfven i svenskan känslan af enformighet göra sig gällande, om samma rim upprepades så ofta som fallet ofta är i fransk poesi. Svårt synes det mig att förklara, hvarför just denna inskränkning gjordes. Ty då de icke — såsom ofvan är framhållet — skola tjäna ett bestämdt syfte genom den fullständiga ljudupprepningen (icke såsom i sestinen framkalla känslan af saknad, eller stärka grundstämningen såsom refrängord, eller låta känslans utveckling fortskrida genom stark accentuering af intrycket som i parnour), icke skola uppfylla något af de ändamål, som upprepningen sedan äldsta tider varit ett medel att nå, då synes mig deras uppträdande snarast störa harmonien. Verlaines första quatrain i »Sur le balcon» (Parallèlement):

Toutes deux regardaient s'enfuir les hirondelles:  
L'une pâle aux cheveux de jais, et l'autre *blonde*,  
Et rose, et leurs peignoirs légers de vieille *blonde*  
Vaguement serpentaient, nuages, autour d'elles.

är ett typiskt exempel på ett homonymrim, som för mitt — en utlänning — öra ej gör intryck af välljud.

Likaså

Les miens et moi, le ciel nous *voie*  
Par l'humble *voie*  
Entrer, Seigneur, dans Votre joie.

(Amour.)

Votre amour, Mère tendre, et votre culte *tendre*.  
Ah! vous aimer, n'aimer Dieu que pour vous, ne *tendre*  
A lui qu'en vous — — — — — (Amour.)

C'est la ville où se caille et se *lie*  
Ce passé qu'on boit jusqu'à la *lie*. (Amour.)

Sur la route en poussière où tous les pieds ont *lui*.  
Bon voyage! Et le Rire, et, plus vieille que *lui*,  
Toi, Tristesse (Sagesse.)

Trempe-la de tes eaux *vives*  
O mon coeur, que tu ne *vives*  
Qu'aux fins d'une bonne mort! (Sagesse.)

Jag har här anfört endast några få fall och tillägger att äfven åtskilliga andra än de anförda äro ställda som *rimes plates*, hvarigenom den inbördes öfverensstämmelsen mellan orden framträder ännu mera.

Tobler anmärker att »manche finden die möglichste Häufung von Reimen aus Wörtern gleichen Stammes besonders schön». Äfven *rimes équivoques* ha ju funnit ifriga dyrkare, men den retning som föreligger i deras ordspel och väl varit den enda orsaken till deras omtyckthet, saknas ju vid de stambefryndade rimmen och föreligger inte heller, synes det mig, i dem jag ofvan anfört från Verlaine.

Den förklaring, som jag därför är böjd att anse ha största sannolikheten för sig är den, att homonymrimmens tillåtlighet och identitetsrimmens otillåtlighet endast hvilat på gammal tradition. Redan medeltidsdikterna (*Chanson de Roland* till dömmes) visa ju liknande regler. Och att den franska metriken haft svårt att frigöra sig från nedärfda fördomar och stadganden, det behöfver ju inte styrkas genom någon utläggning. Då jag inte funnit något uttalande, hvaraf jag kan sluta hurudant franska örons intryck är af de identiska rimmen, föredrar jag att sluta i enlighet med min uppfattning af de svenska rimförhållandena på följande sätt: homonyma rim, som äro tillfälliga, d. v. s. ej framkallade af skaldens sträfvan att åstadkomma en viss effekt genom upprepning (samma rim) eller sådana som äro bizarra (*rimes équivoques*), äro ej tilltalande, om de än i mindre antal äro tolerabla, framför allt då de ej förekomma som *rimes plates*.

Ty ett sådant rimpar, som Verlaines blonde — blonde, nödgar det inte åhöraren till en störande reflektion? Vore det »samma ord» som komme igen i andra raden, då behöfdes ej någon särskild hjärnansträngning för att sammanställa ordet med dess motsvarighet. Men nu måste man sträfva att hålla isär dessa två ord, som ljudligt sammanfalla, och detta synes mig distrahera en smula. Och hur liten än denna distraktion kan vara, afleder den likväl uppmärksamheten från dess hufvudväg — detta utan att denna distraktion har något som helst poetiskt ändamål. I alla öfriga *rimes riches* är det ju fullt tillräckligt att de rimmande ordens uddljud skilja sig från hvarann. Visserligen är det sant, att det är en förtjänst hos det första rimordet, om det »ne fait jamais prévoir celle du second», en förtjänst hvilken kanske skulle kunna tillerkännas homonymrimmen, men

jag tror att den fullt uppväges af den svikna förväntningen, då identiteten upptäckes. Den förra effekten är analyserad i olika litteraturer, men den senare är veterligen hittills icke beaktad och den får likväl icke förbises.<sup>1</sup>

Verlaine är för öfrigt icke alldeles fri från sådana fördömliga rim, där samma ord upprepas utan att någon effekt därmed synes eftersträfvad. Åtminstone kan jag för min del inte upptäcka någon sådan i strofen (Sagesse):

Dans ce vague d'un Dimanche  
Voici se jouer *aussi*  
De grandes brebis *aussi*  
Douce que leur laine blanche<sup>2</sup>.

Äfven ur andra synpunkter felaktiga rim träffas ju ehuru sällsynt (: *cris* — *fls*, Sagesse). En räkning ger vid handen att af de omkring 18,000 rim (d. v. s. 9,000 rimpar) som finnas i Verlaines Oeuvres complètes (delarna I—III) äro omkring 360 (180 rimpar) homonymrim, d. v. s. dessa utgöra ungefär 2 0/10 af hela antalet. Det kan förtjäna påpekas, att icke så få af dessa återkomma mycket ofta, äro bland dem som skalden använder mesta antalet gånger. Sådana äro *point* (negationsordet) och *point* (subst.) äfven rimmade med *poing*, *pas* (negationsordet) och *pas* (subst.), *chair(s)* och *cher(s)*, *nom* och *non*, *fin* (adj.) och *fin* (subst.), ofta rimmade äfven med *faim*; vidare rimma ofta *ville(s)* och *vile(s)*, *chocur(s)* och *coeur(s)*, *nue* (ptcp.) och *nue* (s.), *croix* och *crois*, *fête(s)* och *faite(s)*, *veux* och *voeux*, *guerre* och *guère*, *maux* och *mots*, *doigt* och *doit*. Jag anmärker dessa oftast förekommande homonymrim, emedan det ju är vedertagen sed att tala om banaliteten hos vissa rim<sup>3</sup>. Jag har för min del bragts till tvifvel på att det verkligen finns rim, som äro utslitna. Förnämligast har *E. von der Recke* (Principerne for den danske Verskunst II: 261) härvid påverkat min uppfattning. Han påstår med bestämdhet att öfvertygelsen om att vissa rim äro utslitna endast hvilar på vidskepelse. Språkets förråd af rim är ju begränsadt och att skapa nya låter sig endast göra inom mycket inskränkta gränser. Vore det sant att vi endast hade att röra oss bland de relativt mindre nyttjade rimmen,

<sup>1</sup> Jfr *H. Briv*, Om Stavelserimet i Dansk, Dania V: 183.

<sup>2</sup> Tvenne dylika dåliga rimpar äro äfven *eut* — *eut* och *corps* — *corps* (Parallèlement) alldeles bredvid hvarann.

<sup>3</sup> Se Schenk a. a. sidorna 73 och 104.

vore dessa i sin ordning snart utnötta, hvarefter allt rimmande snart vore omöjliggjordt. Trots de invändningar, som *H. Brix* riktat mot Recke, synes mig hans uppfattning vara den närmast riktiga, ehuru jag anser att rimmen äfven från denna synpunkt behöfde undersökas för att få förhållandena klargjorda. Några ord af Banville kunna anföras emot Banville själf och mot banalitetsteorien. Han påpekar (sid. 68) att Victor Hugo använt »le plus plat et le plus usé de ces accouplements de rimes banales, qui est amour et jour» på ett sätt, som föryngrat detta utslitna rimpar, så att man på det uppgifna stället rakt förgäter dess banalitet. Han bifogar reflexionen: »Ulysse seul le peut». Men man kan draga en alldeles motsatt slutsats, nämligen den att detta rim (och dess likar) endast klingar banalt hos den klene skalden, medan däremot hvarje Ulixes, d. v. s. hvarje äkta skald, mäktar återge det dess rätta, unga klang<sup>1</sup>.

Till dessa homonymrim har jag inte räknat sådana, som bildas af ett ord med artikel, såsom *latente* och *l'attente*, *lune* och *l'une*, eller *los* och *l'os*, eller af ord med de såsom *deux* och *d'eux*, lika litet som sammanskrifningar af typen *m'aime* (och *même*) eller *qu'elle* (och *quelle*) och *n'est* (och *net*). Och inte heller har jag medräknat de identiska rimmen — beroende på den afvikande uppfattning jag har angående deras natur — annat än i de fall, då jag inte kunnat leta ut någon särskild orsak till upprepningen, någon viss eftersträfvad effekt. Frånräknade äro äfven de ställen — icke så få förresten — där Verlaine rimmat utländska ord med franska (såsom eng. *poor* och *pour*, *Bonheur*), ehuru de höra hit, om ljudsubstitutionen är fullständig; i motsatt fall äro de naturligtvis otillfredsställande som rim. Medräknas alla dessa stiger procenten till omkring 3.

Såsom ett exempel på den ypperliga verkan identiska rim kunna äga, då de nyttjas medvetet, tillåter jag mig att anförä första strofen af *Sagesse* I, 22:

<sup>1</sup> Uppfattningen af rimtrivialitet tyckes gå i arf från den ene till den andre med samma villfarelser omotiverade upprepade; typisk för den vedertagna åsikten synes mig *Gottschall* (Poetik, Breslau 1858): Ebenso wie die Bedeutungslosigkeit der Reime ist ihre Trivialität zu vermeiden, die stereotypische Wiederkehr beliebter Klänge. Nichts giebt einer Dichtung einen so blässen und fadenscheinigen Charakter, als dieses Schaugepränge abgetragener Reime. In neuer Zeit hat man dem Reim mehr *Neuheit* und *Arom* zu geben verstanden.



Pourquoi triste, ô mon âme,  
 Triste jusqu'à la mort,  
 Quand l'effort te *réclame*,  
 Quand le suprême effort  
 Est là qui te *réclame*?

Minst sagdt tvifvelaktiga förefalla mig däremot åtskilliga fall; för att påpeka endast ur ett arbete hänvisar jag till Parallèlement dikterna Prologue supprimé (aboli) a un livre »d'invectives», Lunes II, Carta piana.

I samband med ofvan anförda prof på Verlaines rimkonst vill jag framhålla, hur ofta och hur skickligt han begagnar sig af upprepningar, både af hela rader och af rimmen. Stundom närma sig hans dikter intill parnounen och det är ett ovanligt stort antal, som visa identiska rim och omsagda rader eller half-rader. Sålunda har dikten Caprice (Parallèlement) hvars fyra strofer äro sexradiga, samma rim i de två första raderna. Rim-följden är a a b c c b och a a äro: *vrai — vrai, venue — bienvenue, vrai — vrai* och *certes — certes*. Mycket uttrycksfull är äfven Lucien Létinois XII (Amour), där rimmen äro följande:

1) cheval	2) treillis	3) canons	4) mort	5) desseins
trompettes	corvée	colosses	splendide	impénétrables
martial	treillis	noms	mort	desseins
trompettes	trouvée	colosses	thyphoïde	impénétrables

Kanske ej fullt lika verkningsfull är n:o XVII i samma dikt-cykel, där ungefär hvarannan strof har rimes plates och hvarannan rimes croisées. Af de nio stroferna har tredjedelen rimmen identiska två och två (*eux — lui — lui — eux* o. s. v.), och den andra tredjedelen två af fyra rim identiska.

Sagesse I: 19 upprepar åtminstone första radens rimord i fjärde raden, III: 6 upprepar första radens rim i tredje raden och III: 6 bjuder på rimparen *blanches — conquis — exquis — blanches* och *coeur — sable — coupable — coeur*. Un veuf parle (Amour) låter första radens rim bilda refräng som rim i sista raden, Saint Graal (Amour) har i två af de fyra stroferna andra radens och i en tredje radens rimord som sista radens rim. Bonheur IV har nästan i alla strofer några identiska rimpar, samma diktsamlings n:o VII har tvenne, n:o XIII ett, n:o XXVIII är byggd på rimupprepning, Ascension (Liturgies intimes) har dubbel upprepning i en strof, Pénitence (L. i.) upprepar första

radens rim som sista radens rim i fyra af diktens fem strofer. Det femte af Odes en son honneur slutligen har sina strofer byggda på följande sätt:

Quand je cause avec toi paisiblement,  
Ce m'est vraiment charmant, tu causes si paisiblement.

Quand je dispute et te fais des reproches,  
Tu disputes, c'est drôle, et me fais aussi des reproches, o. s. v.

Denna uppräknings, som inte är afsedd att vara fullständig, kan i sin mån bidra till att illustrera Banvilles sats att »la rime est tout le vers», isynnerhet, om man ser de anförda exemplen under den synvinkeln, att identiska rim inte äro några rim.

En annan egenskap hos vissa af Verlaines rimpar förtjänar äfven att blifva omnämnd, ehuru jag kanske gör orätt i att tillskrifva den en högre rang än experimentets. Den må i alla fall tills vidare bli ställd på observation och jämförd med liknande företeelser hos andra moderna franska skaldar. Jag menar uppträdandet af *rimpar som bestå af ett manligt och ett kvinnligt rim*.

Några isolerade fenomen kunna gifvetvis inte ha betydelsen af ett försök till kullstörtande af den väldiga barrikad på rimmandets kungsväg, som heter skillnaden mellan manliga och kvinnliga rim. Mot dessa få antecknade fall står ju hela Verlaines öfriga produktion. Men de äro ändå ett tidens tecken, ett förebud som varslar om den stundande frigörelse, då rimmet verkligen blir ett rim för örat utan hänsyn till stafningen, då passé och chassée opåtaladt få rimma med hvarann, en revolution i fransk metrik, som väl kommer att få större räckvidd än nyromantikernas ryktbara. Men hvilket brott mot traditionen blir det inte! Clair Tisseur skrifver om olikheten mellan rimmen (a. a. 282): »Litré a écrit la prononciation des mots terminés en e muet en substituant à cet e une virgule en l'air: flamm'. Si l'on entraînait dans les vues de Littré, il n'y aurait aucun motif valable pour ne pas faire rimer un mot à désinence masculine avec un mot à désinence féminine. *Et telle était certainement sa pensée*<sup>1</sup>. Nous n'en sommes pas encore là. Il y a, au prononcer honnête, une différence sensible entre fus et fues.» Det är gifvet att det uttal, som Tisseur kallar fram, inte är det populära och framför allt inte det, hvartill språkutvecklingen är på väg, utan i stället det, hvarifrån nuets uttal är på

<sup>1</sup> Kursiveradt af mig.

väg. En radikal stafningsreform, som toge sin utgångspunkt i det högtidligare samtalsspråket, skulle förmodligen ge denna rimreform ett godt handtag, men då utsikterna i Frankrike för en dylik äro inga alls eller högst minimala — våra likväl botliga missförhållanden i svensk stafning äro ju allmänt älskade och ömt kvarhållna redan de, huru mycket dyrbarare måste inte då de franska vara, som äro så mycket värre — får man väl vänta, tills en skald, som går ut ifrån dagens lif och dagens språk, nydanar rim-systemet.

Verlaine har haft en föregångare bland les parnassiens i detta vågstycke, nämligen Th. de Banville. Lubarsch meddelar (a. a. 280) en dikt af denne, som han finner »höchst merkwürdig», emedan den rimmar manliga rim med kvinnliga, och anser den stå mycket enstaka. Verlaine erbjuder ett par exempel på medvetet uppror i samma stil som Banville, hvilka således också förtjäna samma omdöme, åtminstone »merkwürdig». En står i *Romances sans paroles* (Ariettes oubliées, VI) och dess rim äro följande:

1) <i>Nivelle</i>	2) <i>public</i>	3) <i>La Ramée</i>	4) <i>Qui dam!</i>
<i>guet</i>	<i>obscure</i>	<i>Roi</i>	<i>homme</i>
<i>Michel</i>	<i>Angélique</i>	<i>famé</i>	<i>flamme</i>
<i>s'en égaie</i>	<i>mur</i>	<i>joie</i>	<i>vobis-cum!</i>
5) <i>bleuc</i>	6) <i>grigon</i>	7) <i>place</i>	8) <i>arrive</i>
<i>frou-frou</i>	<i>bosse</i>	<i>abbé</i>	<i>fatigué</i>
<i>palscbleu</i>	<i>bafoue</i>	<i>las</i>	<i>naïf</i>
<i>loue</i>	<i>Loss</i>	<i>attrapée</i>	<i>s'en égaie</i>

Om man undersöker de kvinnliga verssluten efter Lubarschs metod och uppfattning, så finner man, att äfven Verlaines dikt endast uppvisar tvenne versslut, som framför *e muet* hafva en stafvelsebildande konsonant, nämligen *qu* och *v* (jfr Lubarsch sid. 12), medan 7 hafva vokal framför *e*, 2 *m*, 1 *n*, 1 *l*, 1 *r* och 2 *s*. Emellertid står ju på Verlaines debetsida rimmet *arrive* — *naïf*.

I *Amour* finnes en liten dikt »*Gais et contents*», som visar samma rimprincip genomförd. Dess rim äro:

1) <i>légère</i>	2) <i>même</i>	3) <i>pare</i>	4) <i>joie</i>	5) <i>reconnaissance</i>
<i>tricolore</i>	<i>moque</i>	<i>Patrie</i>	<i>essayée</i>	<i>meure</i>
<i>l'air</i>	<i>Tandem!</i>	<i>départ</i>	<i>quoi</i>	<i>sens</i> <sup>1</sup>
<i>encore</i>	<i>choc</i>	<i>Paris</i>	<i>sied</i>	<i>cœur</i>

<sup>1</sup> *sens* rimmar i en annan verlainesk dikt mot *reconnaisants*.

N:o XX af Chansons pour elle har fem treradiga strofer, som äro rimmade efter schemat: abb, acc, dee, dff, ggg, aa äro: *café* och *fées*, dd äro *Dieu* och *bleues*.

N:o XVIII af Odes en son honneur, som innehåller sex sexradiga strofer med rimschemat ababcc, har a och b med manligt versslut mot kvinnligt utan undantag, hvaremot cc alltid äro lika. Rimmen äro:

1) <i>deux</i>	2) <i>complaire</i>	3) <i>frais</i>	4) <i>bravoure</i>	5) <i>sort</i>	6) <i>annonçai</i>
<i>style</i>	<i>caprices</i>	<i>mer</i>	<i>ressuscite-</i>	<i>coups</i>	<i>vers</i>
<i>feues</i>	<i>air</i>	<i>près</i>	<i>pour</i>	<i>encore</i>	<i>gaic</i>
<i>subtil</i>	<i>iris</i>	<i>amère</i>	<i>Sit!</i>	<i>mones</i>	<i>somnifères</i>
<i>fus</i>	<i>triplice</i>	<i>ainsi</i>	<i>pantèle</i>	<i>là</i>	<i>cher</i>
<i>us</i>	<i>complice</i>	<i>transi</i>	<i>telle</i>	<i>là</i>	<i>chair</i>

I Jadis et naguere finnes vidare en sonett, som är betitlad Vers pour être calomnié — naturligtvis för rimmens skull. De äro nämligen: *sommeil* — *lit* — *lit* — *soleil* — *merveille* — *plie* — *folie* — *éveille* — *amour* — *jour* — *tel* — *bouche* — *farouche* — *immortelle*<sup>1</sup>.

Af Épigrammes har VI rimmen *vie* — *heur* — *ravit* — *leurre* och är sålunda också lagtrotsande. I den efter Verlaines död utgifna lilla diktsamlingen Chair finnas flera dikter, där vissa rader endast assonera, medan andra bilda dylika oppositionella rim. Cykeln Assonances galantes har sålunda paren *photographie* — *défi*, *photographie* — *vit*, *chair* — *chère*. Vers en assonances erbjuder *normales* — *mal*, *cœur* — *s'épeure*, *tel* — *telle*, *hypocrisie* — *choisi*, *amer* — *sincère*, *Livine* — *spleen*. En tredje dikt kallas Vers sans rimes, men två af dess strofer äro likväl rimmade: *plume* — *argent* — *fûmes* — *gens*; *affaires* — *tic-tacs* — *sévère* — *trac*, hvaremot den tredje ej erhållit samma ans: *importe* — *jamaïs* — *Mort* — *effraye*. Huruvida Verlaine själf satt namn på dessa dikter, känner jag inte; han har emellertid dikter

<sup>1</sup> I ett sammanhang anför jag här en del oregelbundenheter i Verlaines sonetter. *Sagesse* III: 18 har följande versslut: *soit* — *littéralement* — *gouvernement* — *surcroît* — *voie* — *complimente* — *parlemente* — *voie* — *plus* — *élus* — *souverain* — *eues* — *sues* — *reine*; *Explication* (i *Parallèlement*) har följande: *ami* — *sein* — *demi* — *dessein* — *ennemies* — *obscène* — *lamies* — *scène* — *gaiment* — *chastement* — *ment* — *tourmentes* — *amantes* — *infamantes*. *Sapho* (i *Parallèlement*) har terzetterna före quatrainen, alltså rimmen: *roides* — *irrite* — *froides* — *Rite* — *dédaignées* — *poignées* — *accalmies* — *gloire* — *mémoire* — *endormies* — *blêmies* — *Moire* — *noire* — *Annie*. *Maurice Bouchor* (*Dédicaces* XIII) har quatrainerim-

hvilkas rim ingalunda äro regelrättare än dessa, men som likväl ej i sina titlar innehålla något påpekande däraf. För öfrigt förekomma i Bonheur två dikter, som äro orimmade, men assonerade (XXIX och XXXI) med versslut sådana som: *mauves — fleurs — jaunes — fleuve* och *dolente — commémoratoire — vivants — paroisses*.

De undantagsförhållanden som jag nu återgifvit, vinna i betydelse därigenom att Verlaine äfven gjort opposition mot den traditionella lagen om rimföljden, stadgandet att efter manligt rimpar bör följa kvinnligt och tvärtom. Med rätta beskyller Lubarsch denna lag för att innehålla »einen doppelten Widersinn». Den är icke grundad på örats kraf och den kan komma att hindra rimförbindelser af harmonisk klang — det är ju två kraftiga skäl emot denna lag. Verlaine är den mycket olydig och äfven häri följer han Banville — för att nu inte tala om de diktare som lefde och skrefvo, innan lagen vardt tillverkad.

Då det synes mig onödigt att uppräknat alla de dikter, som i detta afseende tillhöra de oregelbundna, nöjer jag mig med att endast nämna hvad som synes mig karaktäristiskast. Af de fyrtiofem dikter, som Parallèlement innehåller, afvika sjutton från lagen om rimföljden. Åtta — bland dem sju af samlingens åtta första dikter — hafva uteslutande kvinnliga rim; några af dem äro sonetter och tillhöra sålunda de irreguliera, som Banville nämner dem. Undersöker man dem efter Lubarschs uppfattning af ljudvärdet hos e alltefter den eller de konsonanter, som föregå, så finner man att i allmänhet växla e muet och e sourd i dessa versslut, ehuru långt ifrån regelbundet. Fyra dikter hafva uteslutande manliga rim. Fem dikter hafva strofer sammansatta af rim af samma slag, men hvarannan strof har manliga, hvarannan kvinnliga eller också äro i någon del af dikten rimmen korsade. En sonett har sin första quatraine och sin första tercett manliga och de andra stroferna kvinn-

men: *soldat — d'or — encor — état — date — arbore — pore — constate*, således en rimställning abba**c**bb**c**. Det är långt ifrån sällsynt att quatrainerna ej ha samma rim (alltså abba**c**dd**c**), äfven rimes croisées förekomma. Stundom ha quatrainerna endast manliga, stundom endast kvinnliga rim. I *Jadis et naguère* finnes en sonett med det betecknande namnet *sonnet boiteux*, hvars rim äro: *mal — infortuné — animal — fané — Bible — vermeilles — terrible — vieilles — glapit — sohos — hâos — espérance — triste — Bible*. Påfallande äro också rimmen i *Dédicaces VII*: *pieds — degrés — chamarrées — pillées — expiées — mordées — démesurés — pépiés — monde — jolis — appaliés — front — Gomez — messe*

liga, en annan sonett har quatrainerna manliga, men terzetterna kvinnliga. Caprice har hvarannan strof (af typen a a b c c b) manlig och hvarannan kvinnlig. Sagesse har trenne dikter med uteslutande kvinnliga rim, en sonett med endast manliga samt tvänne med följd af olika manliga och kvinnliga rim. I Fêtes galantes har en dikt endast manliga, en endast kvinnliga rim, och en har hvarannan strof manligt, hvarannan kvinnligt rimmad. Poèmes Saturniens har två dikter med enbart manliga rim, Amour två dikter af samma rimning och två enbart kvinnligt rimmade samt två med växelvis manligt och kvinnligt rimmade strofer. Dans les limbes har en dikt manligt, en kvinnligt rimmad och en med rimföljden a a b b c c o. s. v., där endast femte, åttonde och elfte rimparen äro kvinnliga. I Dédicaces äro rimföljderna oregelbundna i ett mycket stort antal dikter. Tre af Épigrammes äro enbart manligt rimmade. Oregelbundna äro för öfrigt dikter äfven i Invectives, Bonheur, Chansons pour elle, Odes en son honneur, Liturgies intimes, Jadis et naguère. Flertalet strofer kunna vara regelbundna, men en och annan bildar undantag. Regelbundna äro egentligen endast alexandrinerna, i alla öfriga versslag tillåter sig Verlaine hvilken rimföljd som helst <sup>1</sup>.

Ett själfsvåld, som några gånger påträffas hos Verlaine, är rim på halfva ord. Denna våldsamma form af enjambement har gifvetvis inget direkt poetiskt värde, utan kan endast göra tjänst i burleskt eller nonchalant syfte. Jag har redan anført ett af dessa rim, nämligen ur XVIII af Odes en son honneur, raden

— — — 'Tu ressuscite-  
Rais un défunt, le bandant pour  
Le déduit dont Vénus dit: *Sûr!*

Fullt lika stötande äro inte dessa två:

— — — — par conséquent,  
Pour aimer et chercher le qu'en-  
Dira-t-on, (Dans les limbes XVI.)

<sup>1</sup> Äfven lagstiftaren själf, Malherbe, tillät sig dikter med endast manliga eller endast kvinnliga rim, se *P. Groebinkel*, Der Versbau bei Philippe Desportes und François de Malherbe (Französische Studien I: 108).

Aux fins de sommer »l'ennemi»  
Composé de quatre vieillards, d'une demi-  
Douzaine d'ordinands (Invectives XX.)

Två dylika bredvid hvarann som rim verka nästan lyx:

Voyez de Banville. et voyez Lecon-  
Te de Lisle, et tôt pratiquons leur con-  
Duite et soyons, tels ces deux preux, nature.  
(Dédicaces X.)

— — — comparable à tel ex-  
Boyard qu'entortille un vortex  
De mainte et mainte couverture. (Dédicaces XXIII.)

A la nouvelle de ce départ déplorable  
Si je n'avais l'orgueil de vous avoir, à ta-  
ble d'hôte,

och i samma dikt:

--- grâce à votre talent de femme exquise-  
Ment amusante, (Dédicaces III.)

Les muses et le poète (Invectives XVII), som stundom  
assonerar, stundom rimmar raderna (Ritt — mérites, Albert —  
révère, net — déshonnête, quiconque — donc, sublime — *olim*,  
précieux — malgracieuses) »pour être calomnié» har äfven rimmet

Soit le Bienfaiteur qu'il pré-  
Tend être par mont et pré<sup>1</sup>,

Äfven i svensk dikt finnas dylika experiment. Jag anför  
endast följande, samtliga gällande sammansatta ord: V. Ryd-  
berg har i Grottesången:

ser med välbehag, hur glitter-  
strödda dansarinnan spritter  
som i rytmiskt rus vid citter-  
knäppars klang

och

Jord och himmel skola undra,  
när de se en byggnad, hundra-,  
hundrafaldt så bred och vid

och

<sup>1</sup> Jfr ett par liknande rim, som anföras af Brix (Dania V: 35. o. 65) från  
Gjellerup och Ibsen.

tills han dignande ihjäl-  
trampas under hälarne.

C. F. Dahlgren har

spelewerke'  
Lifve och stärke  
Erke-  
Pappa för vår bål! Gutår! (Visa om Våren.)

G. L. Sommelius har

Borsta släpmunderingshatten,  
Dofta in ett par glacé-  
Handskar väl med rosenvatten  
Eller cedro, ett tu, tre!

och

Noga afmätt på det gröna  
Lena hyendet, med djur-  
Stycket måladt af den sköna

och

Bispen, statsreligionens mönster-  
Namn, är inbrändt på en fönster-  
Ruta i antikt manér.

Öfversikten öfver »les rimes riches» och »les rimes suffi-  
santes», »la succession des rimes» och »les mots employés à la  
rime» nödgas jag på grund af bristande tid uppskjuta till ett  
senare tillfälle.

Anmärkning. Först efter fullbordandet af denna uppsats gjorde jag  
bekantskap med *J. Möllman*, Der homonyme Reim im französischen, Münster  
1896, som lämnar en utförlig historisk utredning rörande förekomsten af homo-  
nymrim i äldre franska dikter, men däremot endast i förbigående berör moderna  
författare. Trots sitt uttalande, att homonymer äro »gleichlautende Bezeich-  
nungen verschiedener Begriffe», talar han om »homonymcr Reim = wo ein  
Wort am Ende eines Verses reimt mit einem gleich *geschriebenen* oder ge-  
sprochenen am Ende des folgenden Verses» — för öfrigt ej den enda likheten  
med Schenk. I slutet af arbetet nämnas Mallarmé och Verlaine som rimför-  
därfvare bland »les décadents».





# MODUS CONJUNCTIVUS

SÄRSKILDT I FRANSKAN

SPRÅKBIOLOGISK STUDIE

AF

P. A. GEIJER





Att säkert begränsa de på grammatikens område allmänt antagna kategorierna, och att för hvar och en af dem finna fullt tillfredsställande definitioner är en uppgift, som väl kan sägas trotsa alla bemödanden; åtminstone har den ännu icke fått en lösning, hvarom alla kunnat enas. Denna svårighet framgår ur språkens egen natur, som ej medgifver skarpa och fasta indelningar. Hvarföre så förhåller sig är en fråga som för sitt fulla besvarande skulle kräfvä en så vidlyftig utredning af språkens verkliga utvecklingsgång och af alla de faktorer, med hvilka man därvid har att räkna, att en sådan ej kan rymmas inom ramen af en kort uppsats, äfven om författaren af dessa rader ägde alla förutsättningar för en så svår och komplicerad uppgift, hvarpå han dock ingalunda gör anspråk. Som denna fråga likväl står i nära sammanhang med det ämne, som utgör föremålet för denna uppsats, vill författaren inledningsvis framhålla vissa synpunkter, som med den äga sammanhang, oeh särskildt leda uppmärksamheten på språkens allmänna förhållande till det logiska tänkandet och den ur en analys af tänkandets väsen och verksamhet framgånga logiken.

Språket måste betraktas som en gemensam produkt af den verksamhet, som många generationer tänkande individer utöfvat för att forma och meddela sina intryck och tankar. Åt denna fas af sitt psykiska lif ha de dock aldrig ägnat annat än en sekundär uppmärksamhet, upptagna som de varit af sitt tankelifs alster, till hvilkas formande för att meddelas åt andra språket tjänat som ett underordnad medel. Men först genom språket får tanken en medveten form, och de förutsätta därför hvarandra. Ett sådant intimt samband mellan tänkandet, som är det primära, och språket, som är det sekundära, har helt naturligt medfört stor öfverensstämmelse mellan språkets byggnad och

tankens. Iakttagandet af denna öfverensstämmelse har väckt en tendens att för språkets analys använda samma metod, som utbildats under bemödandet att analysera tanken och dess verksamhetsformer. Språk och tänkande visade sig också mottagliga för samma analytiska metod. Logikens begrepp och termer, såsom t. ex. sats, subjekt och predikat, substans och accidens med flera kategorier funno helt naturligt sin tillämpning i språket. Grammatiken utbildades därför till ett slags språklogik, och den logiska analysen blef bestämmande för den grammatiska. Detta förfarande var också långtifrån oberättigadt, eftersom vårt talande ju är en reflex af vårt tänkande, och man bör erkänna, att logiken använd som medel och regel för språkanalysen har i väsentlig mån bidragit att vinna en klarare inblick i språkets mekanism och byggnad, för hvilka grammatiken har till uppgift att redogöra. Särskildt på grammatikens syntaktiska del har logiken tryckt sin stämpel, en naturlig konsekvens af språkets och tankens gemensamhet i ursprung och inbördes ordningsföljd.

Men man har också funnit, att språkens faktiska organism ej låter fullständigt intvinga sig i logikens ram. Det händer icke sällan, att en tanke framställes under en språklig form, som alls icke öfverensstämmer med den, som indiceras af en därpå tillämpad logisk analys. Trots språkets nära beroende af tanken förefaller det dock i mångt och mycket vara ganska ojämt och ologiskt hopkommet. En sådan brist på öfverensstämmelse kan ej bero på annat, än att språket i sin faktiska utveckling följt andra banor än dem, som logiken skulle utstakat. Härtill måste man närmast söka orsaken i människans oförmåga att ständigt iakttaga ett logiskt förfaringssätt och vidare, som en följd däraf, i den från logisk synpunkt otillfredsställande byggnad, som successive kommit till stånd för språket. Om man nämligen närmare granskar ett gifvet språk i dess aktuella skick, finner man snart, att dess konstruktion företer bilden af en byggnad, hvars särskilda delar ej äga full homogenitet, utan tvärtom att af sådana, som dock fylla samma uppgift, några tydligen äro arkaiska, andra däremot bära en mera modern prägel; och vidare att flera byggnadsdelar apterats om för andra ändamål än dem, för hvilka de ursprungligen voro afsedda, under det att andra ganska nyckfullt inpassats på sin plats. En offentlig byggnad, som i stil och sammansättning företedde en sådan blandning af kvarlevor från olika ålderskeden och så många nyckfulla oegentligheter, som

språken faktiskt det göra, skulle af arkitekterna betraktas såsom något i sin genre fullkomligt monstruöst.

Den historiska anledningen till detta förhållande ligger däri, att språket alltid har haft karaktären af någonting sekundärt, på hvilket man ej riktat sin fulla uppmärksamhet, och som man utan särskild omsorg danat och format så godt resurserna detta medgifvit. Dessa resurser ha alltid på många punkter varit ojämna och bristfälliga, hvaraf följden blifvit den, att språkets på tradition beroende aktuella tillgångar aldrig kunna tillfullo framvisa ett så väl organiseradt material, att detta motsvarar det logiska tänkandets kraf på fasthet och konsekvens.

Fasthet och konsekvens äro nämligen tvenne egenskaper, på hvilka språket näppeligen kan göra anspråk; det är å ena sidan alltför fogligt, å den andra alltför fattigt och som tänkandets redskap alltför ofullständigt för att i nämnvärd grad kunna framvisa egenskaper af sådan solid beskaffenhet. Dess foglighet framgår t. ex. af den lätthet, hvarmed det underkastas inflytelser från störande analogiska attraktioner; dess fattigdom röjer sig bland annat därigenom, att samma former stundom fylla flera olika uppgifter, samt att ett och samma ord kan omfatta många skiftande betydelser. Ett språk af, teoretiskt sedt, ideal fullkomlighet, som tillfredsställde alla kraf på fullständighet i ordförrådet samt på fast och full utbildning af dess byggnad, skulle te sig helt annorlunda än något af de språk, som nu talas på vår jord. Det skulle äga en sådan rikedom på former eller dem ersättande hjälpord och vidare ett så ymnigt ordförråd, att ingens lifstid räckte till att lära sig behärska ett så fylligt språk. Det är sålunda vår egen ofullkomlighet och speciellt vårt minnes otillräcklighet, som vållar, att från den ideala fullkomlighetens synpunkt vårt språk måste te sig som ett allt för fogligt och bristfälligt redskap.

Men då det nu så förhåller sig, att språket måste lämpa sig efter vår minnessvaghet och förfogar öfver så begränsade och ojämna resurser, att samma sak måste tjäna flera olika ändamål, så följer däraf, att ett språk aldrig kan på alla punkter vinna fast varaktighet och säker konsekvens i sin byggnad. Om vårt eget språk, trots dessa brister, likväl tyckes fylla alla de kraf, som vi faktiskt ställa på detsamma, så beror detta därpå, att så ofullständigt det än är, lämnar det oss likväl tillräcklig ledning för att fatta den därmed uttryckta tanken, hvartill dock den

aktuella situationen och sammanhanget med det föregående mera verksamt bidraga, än man vanligen föreställer sig.

Man kan häraf förstå, att ett språk bör befinna sig i ständig rörelse och utgöra en konstruktion, som under växlande öden aldrig når sin fulla afslutning. Vår oförmåga att i minnet aktualisera alla dess resurser, hvilka för öfrigt aldrig äro tillräckligt ymniga och varierade, ehuru de visserligen kunna på samma gång göra intryck af relativt öfverflöd, emedan språket ofta medgifver valet mellan flera uttryck för samma tanke, är den närmaste anledningen till denna språkets eviga växling och förändring. I meddelandets ögonblick är den talande hänvisad till sina egna språkresurser, hvilka alltid, såväl med afseende på ordförråd som former och syntaktiska vändningar, äro ännu mera ojämna och ofullständiga, än förhållandet skulle vara, om han fullt behärskade sitt språks alla aktuella tillgångar.

För att särskildt rikta vår uppmärksamhet på huru det i detta hänseende förhåller sig med de grammatiska kategorierna, bör man erinra sig, att dessa visserligen genom den teoretiska språkanalysen först vinna karakter af medvetna sådana, men att, om de eljest äro berättigade, de dock ha sin motsvarighet i det faktiskt föreliggande språket, och sålunda den talande bör af dem omedelbart äga åtminstone en dunkel känning. Men af dessa kategorier finnas några, som jämförelsevis sällan komma i fråga att användas, under det att de med dem närmast beslätade ständigt tagas i anspråk för meddelandet. Af tvenne hvarandra närstående sådana, kan därför, jämförd med sin granne, den ena vara relativt svagare och mindre lifligt kvarhållas i minnet. Detta bör särskildt vara förhållandet med kategorier, hvilkas uppgift är att uttrycka en tankeskiftning, som vanligen genom andra medel äfven göres märkbar, om den ej redan tillräckligt accentueras af sammanhanget med det föregående. Häre kan då ligga anledning till en förskjutning af de båda kategoriernas respektive användningsområden, i det att den i minnet starkast fasthållna inkräktar på sin grannes. Genom en sådan förskjutning kan en kategori allt mera trängas undan och försvagas, så att den ej kan hålla sig uppe i full lifskraft ens i sådana fall, då den kan tyckas väl motiverad och ganska behöflig för tankens riktiga nyansering.

Ett språks kategorier kunna således sakna skarp begränsning mot hvarandra, och deras verkliga innebörd föresväfvar

endast dunkelt den talande, men ändock utgöra de underlaget för den ur teoretisk analys af dem framgångna systematiska grammatiken. Man kan därför knappast vänta annat, än att denna endast approximativt skall passa in på det verkliga språket i dess, liksom sjäslifvets, rörliga och mångskiftande yttringar.

A priori kan man sälunda taga för gifvet, att full enighet ej skall förefinnas angående de allmänt antagna språkkategoriernas faktiska innebörd och säkra begränsning. Också äro de alla ställda under debatt, och särskildt är detta fallet med de båda verbala kategorierna, indikativ och konjunktiv, som närmast med afseende på deras användning i franskan här skola sysselsätta oss.

Dessa båda personliga modus stå hvarandra så nära, att till och med inom ett och samma språk deras respektive användningsområden växla från den ena perioden till den andra. I det stora hela, ehuru icke undantagslöst, går förskjutningen af demarkationslinjen dem emellan i den riktningen, att indikativens område vidgas på konjunktivens bekostnad. Detta förhållande utgör visserligen ej något absolut hinder för att åt dem finna fullt tillfredsställande definitioner, ty det för hvar och en af dem särskildt karakteriserande kunde det oaktadt framträda fullt klart och tydligt; så synes mig t. ex. vara fallet med det franska skriftspråkets båda indikativa tempus, *passé défini* och *imparfait*, ehuru man får erkänna, att de hafva ett område gemensamt, inom hvilket valfrihet är medgifven. Men svårigheten att i språkbruket vinna en sådan säker gränslinje kan äfven bero på motsvarande svårighet att i språkkänslan fullt aktualisera en böjningsforms egentliga innebörd, och detta tyckes vara fallet med konjunktiven. Det har nämligen visat sig, att språkforskare, då de sökt träffa det för hvardera af dessa modus verkliga karakteriserande, slutligen fått nöja sig med att för endera af dem gifva definitionen en negativ form. Detta uttalas också tydligt af H. Wunderlich<sup>1</sup> i följande ordalag: »Auch die Definition selbst wird immer negativ zu fassen sein: der Indikativ ist eben diejenige Form, in der der Verbalinhalt frei erscheint von jeder Beeinflussung durch die Willensthätigkeit, sei es des Redenden oder eines Dritten.» — G. Gröber<sup>2</sup> ger däremot åt konjunktivens definition en negativ formulering, då han säger: »Der französische

<sup>1</sup> Der deutsche Satzbau, s. 56. Stuttgart 1892.

<sup>2</sup> Grundriss der Romanischen Philologie I, s. 214.

Subjonctif ist daher ausschliesslich Modus des abhängigen Satzes. Er ist immer nur eines Sinnes: Gegensatz des Indikativs.» — W. Meyer-Lübke<sup>1</sup> karakteriserar indikativens i följande kortfattade sats: »L'indicatif présente la simple énonciation». Han afhåller sig däremot från att för konjunktiven formulera en definition, som skulle karakterisera detta modus i alla dess olika användningar i såväl hufvud- som bisatser. Liknande är förhållandet med andra grammatici, som åt denna fråga ägnat särskild uppmärksamhet.

För att själf i korthet angifva hvad som synes mig väsentligen utmärka det ena af dessa modus i jämförelse med det andra, vill jag använda följande formulering: Genom indikativens framställles satsens innehåll rent objektivt, utan all nyansering; konjunktiven däremot tjänar att åt satsens objektiva innehåll meddela en nyans, hvarigenom förhållandet emellan detta tankeinnehåll och dess subjekt i något hänseende karakteriseras.

För indikativens är denna formulering knappast något annat än en öfversättning af den nyss anförda af W. Meyer-Lübke; den öfverensstämmer för öfrigt med de flesta andras. Konjunktivens uppgift och användningssfär angifves dock af mig något vidsträcktare samt äfven mera obestämdt, än vanligen är fallet. Jag medgifver också gärna, att den så till vida är för vidsträckt, som därmed gränsen icke uppdrages äfven mellan detta modus och imperativen, genom hvilket senare modus subjektet, den talande, likaledes anger sitt förhållande till satsens objektiva innehåll. Å andra sidan torde man allt för skarpt begränsa konjunktivens uppgift, då man inskränker den till att angifva ett moment af viljande, affekt eller irrealitet, ty det synes mig stundom svårt att tvinga in ett gifvet fall af konjunktiv under någon af dessa synpunkter. Visserligen kan en i det franska språket förekommande konjunktiv vanligen inordnas inom endera af nämnda kategorier, och det framgår af situationen och sammanhanget, till hvilken af dem den bör räknas. Det är alltså dessa båda faktorer, som härvid äro bestämmande, men stundom synas de mig icke leda fram till någon af dessa trenne kategorier, utan snarare angifva en skiftning af så obestämd natur, att den ej medger annan generell karakterisering, än att genom den subjektet liksom skymtar fram bakom den med satsen uttryckta tanken. Ehuru man direkt och omedelbart har full kännning af

<sup>1</sup> Grammaire des langues romanes, III § 117,



den ifrågavarande konjunktivens uppgift, kan dock för den teoretiska analysen uppstå tvekan angående den till denna konjunktiv bäst passande rubriken. För alla de fall, i hvilka konjunktiv kommer till användning, är det dock gemensamt, att tanken genom den får en starkare färgton, hvarigenom meddelas en lifligare förnimmelse af det subjekt, från hvilket denna tanke utgått. Då indikativen användes, öfverlämnas åt situation och sammanhang att ensamma angifva den aktuella tankeskiftningen; genom konjunktiven bidrager härtill äfven böjningsformen.

För att närmare belysa, hvad jag anser konstituera skillnaden mellan dessa båda modus, vill jag här anföra tvenne serier af franska exempel, som alla äro identiska med afseende på subjekt och predikat, men i hvar och ett varieras tankens nyantering; i den första serien är indikativen, i den senare konjunktiven uteslutande använd.

A. — *Elle est heureuse. — Elle est heureuse! — Elle est heureuse?* — *Je me suis assuré qu'elle est heureuse. — Je me figure qu'elle est heureuse. — Je me demande si elle est heureuse.*

I alla dessa satser kombineras föreställningen om lycka såsom predikat med den ifrågavarande individen såsom subjekt, men i uppfattningssättet för denna kombination anger dock hvar och en af dem en särskild skiftning, som uteslutande framgår af sammanhang och tonfall. Ehuru några af dessa satser rent af bilda motsats mot hvarandra, återkommer dock i dem alla samma indikativa verbalform, hvilken alltså måste uppfattas som fullkomligt neutral och färglös. Indikativen tar själf ingen befattning med satsens modala element, hvars framhållande öfverlämnas åt andra faktorer, hvarföre den från denna synpunkt knappast kan betraktas som ett modus, utan snarare får uppfattas som en ram åt de i språket använda tempusformerna. Om vi detta oakadt vant oss att anse indikativen såsom realitetens modus, grundar sig detta åskådningssätt just på dess fullständigt neutrala karaktär, hvarigenom uppmärksamheten förträdesvis riktas på det af böjningsformen tydligt angifna tidsförhållandet, och då inga beledsagande faktorer af annan art verka störande, föranledes man helt naturligt att med lokaliseringen i tiden förbinda känslan af realitet.

B. — *Qu'elle soit heureuse! — Je souhaite qu'elle soit heureuse. — Je trouve étrange qu'elle soit heureuse. — Je ne crois*

*pas qu'elle soit heureuse. — Qu'elle soit heureuse, je n'en doute pas. — Qu'elle soit heureuse, c'est l'objet de toutes mes prières.*

I alla dessa satser bidrager böjningsformen att leda uppmärksamheten på subjektet och dess relation till sitt uttalande, ehuru visserligen äfven i dem sammanhang och tonfall närmast karakterisera denna relation. Konjunktiven har sålunda faktiskt ingen synnerligen maktpåliggande uppgift, och den med densamma afsedda effekten kunde äfven vinnas med andra hjälpmedel, men genom den åstadkommes dock en i någon mån lifligare och rikare nyansering.

Indikativen har således sin styrka i förmågan att säkert angifva tidsförhållandet; konjunktiven är, som bekant, svag i detta hänseende, men meddelar däremot ett fullare intryck af det modala sambandet mellan subjektet och den uttalade tanken. Satsen vinner därigenom i effektfullhet, men en sådan effekt ernås ofta äfven genom andra faktorer, och det är egentligen där dessa faktorer ej lämna tillräcklig ledning, som konjunktiven får sin rätta motivering.

Mellan subjektet och den uttalade satsen kan relationen i de speciella fallen mycket varieras, och det kan ofta falla sig svårt att genom teoretisk analys i vissa större grupper inordna dem alla. Särskildt i det franska skriftspråket, där konjunktivens modus ännu är ganska lifaktigt, synes mig användningsfall däraf icke sällan förekomma, i hvilka den modala skiftningen har en så speciell karaktär, att de ej låta sig inpassas i någon af den descriptiva grammatikens grupperingar. Men just i sådana fall framträder konjunktiven vida effektfullare och sålunda från stilens synpunkt bättre motiverad än i flertalet af de i grammatiken uppräknade fallen, där det modala elementet, detta modus förutan, redan är tillräckligt angifven; t. ex. *Je veux qu'on m'obéisse*, där man nästan kan känna sig tveksam, huruvida konjunkten icke snarare bör uppfattas såsom själf uteslutande motiverad af det i modalt hänseende tillräckligt målade *je veux*, än såsom en förstärkning, hvarigenom subjektets förhållande till sin utsaga än lifligare accentueras.

Från det fullt moderna franska högspråket i tal eller skrift må här anföras några citat, som synas mig särskildt ägnade att angifva det för konjunktiven egentligen karakteriserande, emedan de faktorer äro svaga, som i dem kunde bidraga att framkalla en förnimmelse af den modala skiftning, som författaren afser,

hvaraf följer, att konjunktiven så godt som ensam blir bärare af densamma. De äro vidare valda i syfte att uppvisa, huruledes konjunktiven icke alltid låter säkert inordna sig inom någon af de för densamma vanligen antagna kategorierna, hvarigenom de stödjå den af mig här ofvan framställda, något vidgade uppfattningen af konjunktivens väsen och användningssfär.

1. — *La seule explication logique du fait qu'elle ne fasse pas parler les ministres étrangers. c'est qu'ils sont morts.* — Hebdomadébats 28 Juillet 1900, p. 156.

Att denna konjunktiv *fasse* skulle kunna förklaras ur författarens vilja att åt satsens innehåll gifva en, om än svag, skiftning af irrealitet förefaller mig ej antagligt. Snarare skulle satsen ifråga kunna uppfattas såsom i någon mån koncessiv. Men ehuru många fall af konjunktiv få sin förklaring däraf, att tanken nyanseras af ett koncessivt element, fastän så svagt och förbleknadt, att man endast efter noggrann analys kan uppvisa det, torde författaren här näppeligen velat antyda ett sådant element, då han själf framställer saken som ett faktum. Det är visserligen möjligt, att det nu anförda konjunktivfallet har sin utgångspunkt i den i det franska språket vidsträckta användningen af detta modus i koncessiva satser. Men just därför, att den koncessiva konjunktiven där så ofta kommer till användning, kan man tänka sig, att man från denna utgångspunkt skridit vidare och kommit in på ett område, där tanken ej längre kan uppfattas såsom egande koncessiv natur; af användningen i sådant syfte kvarstår ett icke längre koncessivt element, som endast innebär, att den talande vill antyda sitt subjektiva förhållande till satsens innehåll. I detta citat skulle det således af konjunktiven icke framgå, att författaren är villig medgifva sannolikheten af ett faktum, ty därigenom skulle han i själfva verket draga detta faktum under debatt, utan endast att det är något, hvartill han vill accentuera sin subjektiva ställning, som här karaktäriseras af att han finner hela saken något egendomlig. Man skulle därför möjligen vilja inordna detta konjunktivfall inom affektens område, men någon än så ringa grad af en sådan själsstämning synes mig svårt att inlägga i detta kalla resonemang.

Jag är öfvertygad, att om man framlade detta citat till pröfning af ett större antal syntaktiska auktoriteter, skulle några förklara den däri förekommande konjunktiven till sin egentliga

natur vara dubitativ; andra skulle karakterisera den såsom väsentligen koncessiv, och slutligen skulle några däri se uttrycket för en affekt. Under sådana sannolikhetsförhållanden synes det mig antagligast, att denna konjunktiv rätteligen icke bör anses uteslutande äga någon af dessa karaktärer, utan att den beror därpå, att författaren genom valet af detta modus velat antyda, att han ej är färdig att ställa sig rent objektiv inför ett faktum, med hvilket han ännu ej hunnit göra sig förtrogen. Till satsens objektiva innehåll fogas ett element, som till sin art är subjektivt, d. v. s. subjektet inmänger däri något af sin individuella stämning eller uppfattning. Visserligen är detta tilläggs-element oftast af dubitativ, volitiv eller affektisk natur, men stundom är det blott ett medel, hvarigenom subjektet afsiktligt undviker att rent objektivt framställa satsens innehåll, och det faller sig då mycket svårt att till en i sådant syfte använd konjunktiv finna annat än en mycket generell etikett.

2. — *La théorie qu'on puisse insulter gratuitement quelqu'un et s'abriter ensuite derrière des motifs quelconques . . . est absolument inadmissible.* — Le Gaulois 3 Mars 1900.

Den i detta citat angifna teoriens existens förnekas icke af författaren, men genom konjunktiven får man en förnimmelse däraf, att hans förhållande till densamma är i något hänseende individuellt, och hufvudsatsen lämnar efteråt den upplysningen, att detta gäller dess befogenhet, hvilken han afgjort bestrider. Man har sålunda här tvenne moment, som båda motivera konjunktiven; af dem erinrar det ena om oratio obliqua, ty författaren antyder genom sitt val af modus, att det är en från annan person utgången tanke, som han gjort till föremål för sitt begrundande; hans ogillande af denna sats utgör det andra.

3. — *Ne crois-tu pas que cette révolution fasse plutôt le jeu des politiciens?* — Hebdomadé debates, 23 Janvier 1897, p. 184.

Framför det af den deskriptiva grammatiken för liknande fall indicerade futur absolu har författaren här föredragit présent du subjonctif, hvilket rättast torde förklaras sålunda, att då han nu till sin interlokutörs närmare pröfning framlägger sin tanke, vill han genom valet af modus antyda, att han gör det helt modest, emedan tanken är ny och således ännu är hans egen individuella, hvartill kommer, att han ej känner sig fullt säker, att den icke möter motsägelse.

4. — *Il n'y a à cela qu'un remède, c'est que l'Italien devienne laborieux.* — Revue Bleue, 1900, II. p. 562.

I detta citat antydes genom konjunktiven en modal skiftning liknande den i det föregående, ehuru ännu uttrycksfullare. Tanken utgör ett nyvunnet resultat af författarens egna betraktelser, och han framställer den nu under konjunktivens form, dels af denna anledning, men äfven och kanske mest af höflig hänsyn, och emedan han i sin sats ser ett önskemål. — Af detta citat finner man, huru rikt och skiftande det innehåll kan vara, som af en skicklig stilist suggereras genom en enda konjunktiv.

5. — *Avec l'obligation d'y ajouter sur les mœurs et usages des différents pays que j'ai visités les observations que je peux . . que je puisse faire.* — Antecknadt från ett samtal med en fransman.

Då den talande rättade *peux* till *puisse*, antyddes äfven i tonfallet, att han gjorde det af blygsamhet för att låta märka, att han icke själf gjorde anspråk på att äga någon större förmåga i detta hänseende.

6. — *Nous comprenons ainsi la raison de la création du mot, et nous nous expliquons qu'il ait passé dans l'usage vulgaire.* — Journal des Savants, 1900, Mai, p. 304.

Konjunktiven modifierar här ej blott uppfattningssättet för den sats, i hvilken den själf förekommer, utan den lämnar äfven ledning att rätt tolka det föregående verbet *s'expliquer*, så att därmed uttryckes, att författaren finner det angifna förloppet ej blott förklarligt utan äfven naturligt; tanken får sålunda en svagt koncessiv skiftning. — Konjunktiv efter verbet *expliquer* i denna betydelse omnämnes stundom i fullständigare deskriptiva grammatikor.

7. — *Que le mot soit savant dans les langues vulgaires, c'est ce qu'a très bien montré M. A. Thomas.* — Journal des Savants, 1900, Mai, p. 305.

Det har ofta framhållits, att enligt fransk språkvana användes konjunktiv i en substantivsats, som inleder perioden. Anledningen till detta språkbruk, som väl får sägas särskildt tillhöra den mera utbildade resonerande stilen, torde få sökas däri, att den talande vill antyda, att han liksom ställer sig pröfvande inför den i satsen uttryckta tanken, som han därefter beledsagar med ett förklarande tillägg i form af hufvudsats.

Konjunktivens uppgift är sålunda endast den generella att konstituera relation mellan satsens innehåll och dess subjekt. Som det ofta kännes öfverflödigt att betona denna relation, emedan den är själfklar, får emellertid i dylika fall indikativen ej sällan företrädet.

Den med *que* inledda satsen utgör i konstruktioner af denna typ en sammanfattning eller rekapitulation af en föregående tanke, som i den nya perioden spelar rollen af psykologiskt subjekt, ty den bildar utgångspunkten för det följande. Ehuru satsen ej är i egentlig mening beroende, får den dock karaktär af bisats, emedan den för tanken ingår såsom en redan fullt afslutad satsdel i den under byggnad befintliga perioden, där den intager subjektets vanliga initiala plats. Dess innehåll kunde dock äfven meddelas under hufvudsatsens form, ehuru det därigenom finge en starkare betoning, än det för tillfället kräfver. Den däraf framkallade koordinationen af de båda satserna skulle i någon mån afleda uppmärksamheten från den senare, som meddelar det logiska predikatet, hvars betoningsgrad alltid bör öfverträffa subjektsdelens. Man jämföre citatet i dess ursprungliga lydelse med t. ex. följande transskription däraf: *En effet, le mot est savant dans les langues vulgaires; M. A. Thomas l'a très bien montré.* Den egentliga skillnaden ligger däri, att den första satsen nu får samma betoning som den senare och därmed äfven upphör att kännas till denna intaga subjektsförhållande.

Det är ganska antagligt, att dessa försök till analys af de nu anförda citaten icke skola vinna fullständig anslutning, ty valet af synpunkter för att fullt uppfatta innebörden af de i dem förekommande konjunktiverna, torde inom vissa gränser utfalla ganska olika, allteftersom den ena eller andra nyansen af den grundton, som karaktäriserar detta modus, starkare tilldrager sig den persons uppmärksamhet, som anställer analysen. Men detta bevisar icke, att den omedelbara men ofta komplicerade förnimmelse, som i de särskilda fallen meddelas genom konjunktiven, varierar från den ena individen till den andra, utan endast att man vid analysen företrädesvis fäster sig vid olika element, som i förening framkalla denna förnimmelse. På liknande sätt kan ett musikstycke väcka samma stämning hos åhörarna, hvilka dock sedan divergera vid försöken att utreda stämningens verkliga karaktär.

Såsom redan blifvit framhållet, kan konjunktiven sägas i

det franska språket hafva tvenne olika användningsområden, hvilka dock icke representera särskilda arter däraf, ty dess egentliga natur röjer sig i båda oförändrad. Af dessa omfattar det större och vidsträcktare sådana användningar af detta modus, hvilka äro djupt rotade i det traditionella språkbruket. Men den förekommer då vanligen i förening med någon annan språkfaktor, som kraftigare än konjunktiven själf medför den afsedda modala effekten, hvarföre den i sådant sammanhang blir tämligen betydelselös och osjälfständig, så att den förefaller egentligen vara framkallad eller, som man säger, styrd af denna beledsagande faktor. Inom det andra området framträder konjunktiven för den aktuella språkkänslan mera spontant och i samband därmed mera verksamt, och man får alltså här bättre tillfälle att undersöka och uppfatta dess verkliga karaktär. Konjunktiven utgör då ett godt stilistiskt hjälpmedel, hvarigenom man kortfattadt men effektriikt kan angifva en tankeskiftning, som visserligen kunde, ehuru ej lika enkelt och stilfullt, äfven med andra medel göras märkbar. Detta område är emellertid icke synnerligen vidsträckt och tillhör nästan uteslutande det högre skriftspråket. Häraf följer, att modus conjunctivus i det stora hela har en ganska svag position i det allmänna aktuella språkbruket; inom sitt större område är det faktiskt tämligen umbärligt, inom det mindre kräfver det i de flesta fall en i stilistiskt hänseende uppöfvad smak för att med verklig skicklighet kunna anbringas. Till denna i dess egen natur inneboende brist på full lifskraft tillkomma äfven andra faktorer, som gemensamt verka i den riktningen, att de i det egentliga talspråket och i samband därmed äfven i skrift alltmera reducera dess användning. Sådant är förhållandet i många språk, och denna tendens gör sig ganska kraftigt gällande äfven i det franska språket, sådant det i våra dagar talas och skrives af dem, som antingen ringakta gamla traditioner eller ej längre af dem äga full kännning. I det följande vill jag söka uppvisa dessa faktorer och förklara, hvarföre de på bruket af konjunktiven utöfva en reducerande verkan.

För att till en början rikta uppmärksamheten på förhållandet i hufvudsatser, vill jag erinra därom, att man vanligen anser, att i verkliga hufvudsatser konjunktiven knappast längre

användes annat än i traditionella uttryck; t. ex. *Fasse le ciel!*. *Dieu soit loué!* I det aktuella språket inledes vanligen de konjunktiva hufvudsatserna af ett *que*, hvilket man betraktar som identiskt med den substantivsatsers allmänt inledande konjunktionen *que*, hvaraf skulle följa, att sådana satser ej fullt äga hufvudsatsnatur. Ursprungligen bisatser skulle de sålunda endast därigenom ha fått själfständig karaktär, att den inledande satsen undertrycktes och till en början ersattes af en åtbörd eller uttrycksfullt tonfall. Dessa ersättningsmedel försvagades småningom, men *que* bibehölls som en kvarleva från den fullständigare typen, enligt hvilken tankar af denna art under formen af en bisats ingingo i en af tvenne satser bestående period<sup>1</sup>. Därigenom vanns den praktiska fördelen, att äfven om böjningsformen, såsom identisk med den indikativa, icke kunde angifva modusförhållandet, detta likväl aktualiserades. Den vid detta förklaringsätt följda tankegången torde klart framgå af följande exempel. För att uttrycka tanken »Må hon bli lycklig», användes i det äldre franska språkbruket typerna »*Soit-elle heureuse*», eller, ehuru sparsamt, »*Elle soit heureuse*». Vid sidan af dem förekom äfven den fylligare typen »*Je souhaite qu'elle soit heureuse*». När då det inledande »*Je souhaite*» på ofvan angifvet sätt undertrycktes, kvarstod isoleradt *Qu'elle soit heureuse*, som därigenom fick karaktär af hufvudsats, ehuru det inledande *que* fortfarande innebar en erinran om satsens ursprungliga beskaffenhet. För dem, hos hvilka detta *que* ej väcker någon sådan erinran, blir det snarare uteslutande ett satsmärke, som underlättar en riktig uppfattning af modusförhållandet, och detta särskildt i sådana fall, då böjningsformen på grund af sin tvetydighet ej därom lämnar upplysning; man jämföre t. ex. satserna »*Elle passe maintenant*» och »*Qu'elle passe maintenant*».

Det är ju möjligt att man genom detta förklaringsätt har träffat det verkliga förloppet. Men det förefaller mig minst lika sannolikt, att detta *que* har sin utgångspunkt i det adverbiala *que*, som användes att inleda utropssatser; t. ex. »*Qu'elle est heureuse*!» Själfständiga konjunktivsatsers äro, äfven de, exklamativa, och de skilja sig från rena utropssatser därigenom, att i dem det nyanserande elementet har viljandets natur, under det att dessa senare lämna uttryck åt en affekt. Det inledande *que* kan således i båda fallen uppfattas som ett slags initialt utrops-

<sup>1</sup> W. Meyer-Lübke, Gramm. des langues romanes, III. § 117.



tecken, hvarefter verbets modus konstituerar satsens speciella art. Om den i en sats använda böjningsformen ej kan angifva denna artskillnad, lämnar ordkombinationen såsom sådan ofullständig ledning, men bristen kan fyllas med tillhjälp af sammanhang och tonfall. En sådan fras som t. ex. »*Qu'il travaille bien, ce garçon*». isolerad hufvudsats, är alltid exklamativ, men man kan ej af ordgruppen finna, huruvida därmed afses att uttrycka beundran eller önskan.

Slutligen kan man äfven antaga, att båda de ofvan antydda förloppen i samverkan gjort sig gällande för att i språkbruket framkalla en tendens att med ett inledande *que* karakterisera konjunktiva hufvudsatser, och med hänsyn till språkens stora mottaglighet för kontaminationer torde man få lämna företrädet åt denna hypotes. Men under alla förhållanden böra konjunktivsätser af denna typ anses vara lika goda hufvudsatser som sådana af den äldre typen eller som de med *que* inledda utropsatserna. Med afseende på det ifrågavarande *que* kan man sålunda känna sig tveksam, huru det rätteligen bör rubriceras, samt huruvida det bör ledas tillbaka till ett adverb eller till en konjunktion; ett nytt exempel på de grammatiska kategoriernas brist på skarpa och fasta gränser.

I detta sammanhang må äfven framhållas, att då man för konjunktiva hufvudsatser adopterade denna yngre typ, vann man därigenom en annan praktisk fördel jämte den redan nämnda. Den lämnade nämligen utväg att tydligt karakterisera dem utan att därför rubba ordföljden, hvilket ägde rum i den oftast använda och uttrycksfullaste äldre typen; t. ex. *Vive le roi!* En liknande tendens till förmån för bevarandet af s. k. rak ordföljd har i det lägre hvardagsspråket börjat göra sig gällande i direkta frågesatser genom att efter verbalformen tillfoga ett *ti*, hvars utgångspunkt tydligen är det pronomen *il*, som i sådana satser så ofta återkommer på platsen efter verbet. I t. ex. »*Ce garçon dort-il?*» uttaladt *dorti*, uppfattades *ti* som frågemärke, och genom att på detta sätt använda det kunde man i en direkt frågesats umbära inversionen och erhöll alltså en frågetyp med rak ordföljd; man säger t. ex. »*Je dors-ti?*» i st. f. »*Dors-je?*» eller »*Est-ce que je dors?*»; jämf. G. Paris i Romania, 1877, p. 438—. I franskan tyckes härigenom ett särskildt och rätt egenomligt modus interrogativus vara under förberedelse. Med bevarande af vanlig rak ordföljd är det franska folkspråket således

på väg att förvärfva fasta särskilda typer för alla olika arter af hufvudsats. I vanlig påståendesats, verbet i indikativ men intet särskildt karaktärsmärke; i affektisk utropssats, ett inledande *que* och verbet i indikativ; i volitiv sådan, likaledes *que* men verbet i konjunktiv; i direkt fråga, verbet i indikativ men beledsagadt af frågemärket *ti*; ordföljden är identisk i dem alla. Exempel: *Cela est vrai; Que cela est vrai! Que cela soit vrai! C'est-ti vrai?*

Från oratio obliqua, där konjunktiven i franskan aldrig varit riktigt hemmastadd, är den fullständigt undanträngd sedan flera sekler tillbaka. När den talande särskildt önskar att till ett aflägsnare plan förvisa sitt meddelande för att därigenom klarare framhålla, att han endast i andra hand är dess subjekt, användes numera i sådant syfte icke sällan conditionnel, om hvars konkurrens med konjunktiven längre fram blir tillfälle att tala. — Liknande är förhållandet med indirekta frågesatser, ehuru i dem konjunktiven ganska länge kunde användas. Ytterst sporadiskt förekommer den ännu idag i sådana satser, och detta särskildt efter negativt *il importe*; jämf. Alfr. Johanssons notis i Z. für franz. Sprache XVII. 2, s. 195.

Det är dock särskildt i de med *que* inledda substantivsatserna, som de orsaker starkast göra sig gällande, hvilka medföra inskränkningar i bruket af konjunktiven. Hvarföre de i dessa satser tydligast träda fram, beror på det ofvan antydda förhållandet, att den styrande satsen redan tillräckligt konstituerat tankens modala karaktär, och att därför konjunktiven, hvars uppgift går i samma riktning, i sådana kombinationer får sig tilldelad en underordnad fyllnadsroll. Genom detta grannskap blir den själf mindre uttrycksfull och får i sammanhang därmed svagare motståndskraft mot en tendens i språket att vidga användningen af andra böjningsformer. Denna tendens har möligen sin djupaste grund i en hos den stora allmänheten alltmera aftagande benägenhet för den lifligare nyansering, som vinnes genom konjunktiven, och hvarigenom detta modus i det hvardagliga talspråket fått en vida mer begränsad uppgift, än det har för fint bildade skriftställare, hvilka taga språkets alla tillgångar starkt i anspråk för att gifva sin stil den rätta fulländningen. Men brister och svaga punkter i konjunktivkategoriens formella utbildning främja dock denna tendens, äfven om de ej kunna sägas hafva direkt framkallat den. — Ehuru dessa orsaker

verka generellt, medföra de dock inom subsantivsatserna tydligast en afvikelse från gamla, i den descriptiva grammatiken klart angifna traditionella språkbruk, hvarföre en allmän redogörelse för dem kan i detta sammanhang synas motiverad. Som de santidigt utöfva sin reducerande inflytelse, ligger ingen större vikt på den ordningsföljd, i hvilken de här anföras.

1. — Inom konjunktivens kategori äger franskan, som bekant, två enkla böjningsformer, présent och imparfait, af hvilka dock den sistnämnda har i talspråket blifvit föremål för en afgjord obenägenhet. Härom har M. Antoine Thomas för icke längesedan yttrat: *Nous assistons depuis longtemps à l'agonie du passé défini et à celle de l'imparfait du subjonctif, auxquels la propagande du livre donne seule un reste de vie*<sup>1</sup>.

Det är sålunda icke blott en konjunktiv utan äfven en indikativ böjningsform, som blifvit omoderna och kommit ur bruk i det aktuella talspråket, så att de numera endast tillhöra den litterära stilen. Denna tendens att antikvera dem båda synes mig få sin förklaring af tvenne olika, men samverkande orsaker. — Från formens synpunkt ha de stor inbördes frändskap, men stå för öfrigt ganska isolerade i systemet och te sig där egenomliga och nästan arkaiska, hvarföre de ej med samma lätthet kvarhållas i minnet som öfriga tempusformer, hvilka i sin byggnad följa samma typ och därigenom stödja hvarandra. — Härtill kommer från synpunkten af deras användning, att båda äga starka konkurrenser, som främja deras antikverande. Passé défini ersättes lätt i vissa fall af imparfait, men ännu oftare af det sammansatta passé indéfini, som har en stark position genom sin presensform och däraf följande klara precisering af tidsmomentet, som det ställer i direkt relation till den talandes naturligaste och närmaste temporal utgångspunkt, det närvarande. Imparfait du subjonctif är äfven det utsatt för trängsel. Å ena sidan kan det, utan att otydlighet däraf uppstår, icke sällan ersättas af présent du subjonctif, emedan tidsrelationen är i konjunktiva bisatser oftast af underordnad betydelse. Å andra sidan, och starkast, tränges det undan af det synnerligen lifaktiga conditionnel, som, på samma gång det står nära futur absolu och stöddes däraf, tillfölje af sin oklara temporal uppgift äfven innebär fröet till ett modalt element, hvarigenom det blir sär-

<sup>1</sup> Essais de philologie française, Paris 1897, p. 192.

skildt lämpligt att ersätta en konjunktivform, för hvilken språket fattat obenägenhet.

I det följande blir äfven tillfälle att anförä citat, som lämna exempel på användning af conditionnel i stället för det enligt traditionellt språkbruk i dem indicerade imparfait du subjonctif, hvarföre här blott må meddelas ett exempel på det äfven i skrift ingalunda sällsynta fallet, att man låter présent du subjonctif ersätta imparfait af samma modus för att därigenom undvika en verbalform, vid hvilken man är ovan, och som därföre verkar missljudande: *Il pourrait bien arriver, aussi, qu'ils s'entendissent et ne se massent ensemble à une poussée pour en finir avec une »récréation» qui dure vraiment depuis trop longtemps.* La Nouvelle Revue, Sept. 1901, p. 92.

I detta citat har författaren iakttagit den traditionella tempusföljden för det första verbet i subjektssatsen, men han har sedan dragit sig för att anbringa den onekligen missljudande formen *massassent*, som han undkommit genom den föga stötande inkonsekvensen att i stället tillgripa presensformen. För att bättre dölja denna ackommodation efter örats kraf, kunde det lätt ha händt, att han äfven gifvit företrädet åt formen *s'entendent*, hvarigenom han hade fullständigt brutit med gamla traditioner. Vi ha sålunda här ett rätt belysande exempel på huru det går till vid öfvergången från ett äldre språkbruk till ett yngre. — Detta senare har redan så till vida fått offentlig sanktion, att efter conditionnel i hufvudsatsen det bör officiellt tolereras, enligt La liste annexée à l'arrêté du 31 juillet 1900.

Om man vidare betänker, att inom franskans ojämförligt starkaste konjugation, den s. k. första, hvilken numera är den enda, som rekryteras med nybildade verb, indikativens och konjunktivens resp. presensformer endast i första och andra personen pluralis differentieras från hvarandra, kan detta innebära en anledning till deras fullständiga assimilation efter indikativens mönster. Sedan nu imparfait du subjonctif redan kommit ur bruk, innebure detta, formellt betraktadt, att nämnda konjugation komme i fullständig mistning af särskilda konjunktiva böjningsformer. Häraf ser man huru svagt det formella stöd är, som inom de vida talrikaste franska verben ännu kan hålla språkkänslan medveten om ett särskildt modus conjunctivus. Det är alltså ganska förklarligt, att i vissa dialekter man

endast återfinner svaga spår af hela detta modus<sup>1</sup>. — I högspråket framträder den afsedda modala skiftningen med större effekt, om den uttryckes genom något af de verb, hvilkas konjunktiva presensformer skarpt skilja sig från indikativens. Detta är särskildt fallet med verben *avoir, être, faire, pouvoir, savoir* och *aller* jämte några andra; och det har icke sällan förefallit mig, som om författare afsiktligt gifvit satsen en sådan lydelse, att någon af dessa konjunktivformer däri kunnat anbringas, då de önskat att med en viss liflighet accentuera modusförhållandet.

2. — Det har redan blifvit framhållet, att de böjningsformer, öfver hvilka modus conjunctivus äger att förfoga, icke räcka till för att motsvara alla kraf på ett tydligt angifvande af tidsförhållandet, men att denna brist vanligen icke vållar någon verklig otydlighet. I synnerhet saknas särskilda futurala former, och när därför behovet starkt gör sig gällande att klart angifva tanken såsom afseende framtiden, kan man vika för frestelsen att fylla denna brist genom att i strid mot det traditionella språkbruket i satsen anbringa verbet under formen af ett tempus futurum.

Ex. — *Il ne faut pas croire que jamais les peuples mettront dans leur reconnaissance ceux qui les nourrissent à côté de ceux qui les tuent.* — A. Karr, *Les Femmes*, p. 276.

*Je ne dis pas que la République ne sera servie alors que par des républicains.* — *Revue Bleue* 1899 I. p. 488.

*On avait pu douter jusqu'à ces derniers temps que l'ancien président du Conseil serait appelé en justice sans l'autorisation de la Chambre.* — *Hébdod.* 2 Mars 1895, p. 9.

Angående detta sista exempel kan man känna sig tveksam, huruvida conditionnel där fått företrädet, emedan det bättre än imparfait du subjonctif anger det futurala, eller emedan författaren följt den ofvan framhållna allmänna tendensen att undvika den sistnämnda böjningsformen. Sannolikt ha båda dessa faktorer inverkat på hans val.

3. — Jämte dessa på formella brister i konjunktivkategorien beroende tendenser att på dess bekostnad gynna andra böjningsformer, verkar i samma riktning den redan anförda omständigheten, att i beroende satser konjunktiven kan kännas relativt öfverflödig, emedan det modala förhållandet redan med tillräcklig tydlighet framgår af hufvudsatsen. Slutligen tillkom-

<sup>1</sup> Meyer-Lübke, *Grammaire des langues romanes*. III. s. 665.

mer äfven, att det traditionella språkbruket icke sällan indicerar konjunktiven i satser, hvilkas innehåll väcker känslan af realitet, hvarigenom uppstår en konflikt angående valet af modus, i hvilken indikativen allt oftare afgår med segern. — De i sådana fall hos fullt moderna författare framträdande afvikelserna från äldre språkbruk hafva ofta blifvit påpekade<sup>1</sup>, hvarföre jag här inskränker mig till en hastig öfverblick af dem och följer därvid det i de deskriptiva grammatikerna vanligen iakttagna schemat.

A. — Substantivsatser. — I dem är konjunktiven indicerad, då de genom den styrande satsen karakteriseras såsom uttryck för viljande, affekt eller irrealitet.

a. — Såsom viljandets modus tyckes konjunktiven fortfarande vara fast rotad i språkbruket; åtminstone finner man i skrift knappast exempel på afvikelser annat än i de fall, då hufvudsatsen endast angifver en svag och passiv grad af viljande, hvilket t. ex. är händelsen med de koncessiva verben *accorder*, *admettre*, *convenir* och andra dylika. R. W. L. s. 50 anför talrika citat, i hvilka indikativen efter något af dessa verb fått företrädet. — I det aktuella talspråket har äfven på detta område imparfait du subjonctif af ofvan angifven anledning blifvit ersatt af conditionnel, och detta finner man bekräftadt af följande citat, som äro hämtade från *Les beaux dimanches* af H. Lavedan, som i denna volym söker troget återgifva det för borgerliga Pariserkretsar naturliga samtalsspråket: *Oui, je voudrais qu'on serait une vingtaine, moi.* p. 6. — *Faudrait seulement que ça durerait.* p. 117.

b. — Särskildt för satser med reallt innehåll, men som meddelas under intrycket af en affekt, kan den talande vackla angående valet af modus, allteftersom realitetskänslan eller sinnesstämningen starkast kräfver sitt uttryck. Det i sådana satser iakttagna språkbruket visar också inom franskans äldre och yngre perioder en förskjutning, som egendomligt nog går i den riktningen, att den deskriptiva grammatiken kunnat för det moderna skriftspråket uppställa som regel användning af konjunktiven, under det att i fornfranskan indikativen fick företrädet.

<sup>1</sup> O. Örtenblad, *Mélanges grammaticaux*, Band I af denna publikation. — Anna Ahlström, *Étude sur la langue de Flaubert*, Thèse, Upsala 1899. — R. W. L. Bidrag till belysning af språkbruket i franskan. Stockholm 1890. — Alfred Stenhagen, Smärre bidrag till belysning af språkbruket i franskan, Norrköping 1901; m. fl. arbeten.

Det numera i skrift iakttagna språkbruket har först under 1700-talet fullt trängt sig fram<sup>1</sup>; hvarvid dock är att erinra, dels att man i skriftspråket ofta ger tanken en sådan form att konjunktionen undvikas, dels att folkspråket ännu lär stå kvar på det äldre stadiet. R. W. L. ss. 49—50 meddelar ett par citat från *Revue des Deux Mondes*, i hvilka indikativen är använd i full strid mot vanligen iakttagen regel; af dem må här anföras följande: *On se plaint que le respect s'en va; on se plaint que l'Allemagne est minée par le socialisme*. Man märker lätt, att konjunktionen här skulle inneburit en nyansering af tanken, för hvilken författaren var främmande.

c. — Irrealiteten får sitt naturligaste uttryck genom negation i hufvudsatsen; det endast ovissa, därigenom att en styrande sats med sin form eller verbets betydelse meddelar en kännning däraf. Men den i hufvudsatsen förekommande negationen kan stundom egentligen tillkomma den beroende substantivsatsen, ehuru den genom anticipation införlifvats med den förstnämnda; äfvenledes kunna faktiskt affirmerande satser af någon anledning ha erhållit den modesta formen af villkorliga eller frågande. I båda fallen är man fullt berättigad att anbringa bisatsens verb i indikativ utan hänsyn till den deskriptiva grammatikens ofta väl mekaniskt uttryckta regel<sup>2</sup>, som dock för fall af denna art framkallat vacklan i språkbruket. Följande citat belysa nämnda förhållande: *On ne doit pas s'imaginer que Velasquez a été séduit uniquement par le pittoresque de ces estropiemens*. Lecomte, Espagne p. 220. — Här är meningen tydligen den, att man bör känna sig öfvertygad, att V. icke uteslutande låtit sig ledas af dylika intryck.

*Si vous croyez que je puis vous être utile*. — Här har försatsen betydelsen »eftersom ni tyckes tro», hvarigenom i den beroende satsen indikativen är fullt motiverad. Däremot i *Si vous croyez que je puisse vous être utile* föreligger betydelsen, »om så är att ni tror». Jämför *Diction. général, Traité* p. 272.

R. W. L. s. 50 meddelar tvenne citat, som kunna kräfva en undersökning. *Ce n'est pas à dire que les ministres pourront rester les bras croisés*; där *ce n'est pas à dire* tyckes vara i det närmaste liktydigt med *tout de même* jämte en till verbet fogad

<sup>1</sup> A. Haase, Franz. Syntax des XVII Jahrhunderts, § 78, Leipzig 1888.

<sup>2</sup> I Fransk skolgrammatik af Gullberg och Edström meddelas denna regel med klart angifna inskränkingar.

negation, och således ingen verklig anledning till konjunktiv föreligger. — *Ce n'est pas à dire que la cause de l'instruction publique sera gagnée*; här däremot tyckes den inledande frasen ha sin fulla betydelse, hvarföre futurum *sera* torde ha framkallats af behovet att klart angifva att tanken bör refereras till framtiden men icke till det närvarande, då sålunda valet af modus beror af konjunktivens brist på särskildt tempus futurum.

B. — De relativa bisatserna bilda två stora grupper, de explikativa och de determinerande. De förra äro undanstickna, parentetiska hufvudsatser och till sin natur kategoriska, hvarföre anledning till konjunktiv i dem aldrig förefinnes. De determinerande åter stå i omedelbar förbindelse med sitt korrelat och meddela detta en bestämning, hvars modala karaktär kan variera. Arten af denna karaktär är alltså afgörande för valet af modus. Inom denna senare grupp är konjunktiven tydligt indicerad, då satsen är final, emedan då det volitiva elementet är tillräckligt starkt för att hos den talande väcka behovet att klart låta detta framträda, oeh en konjunktiv böjningsform är härför det enklaste medlet. Afvikelser härifrån torde också vara ytterst sällsynta, men kunna någongång framkallas af begäret att genom en futurform med särskild tydlighet angifva tidsrelationen. — Äro de åter koncessiva, kunna de tjäna till uttryck för en så svag och förbleknad viljenyans, att den kunde förefalla bli väl lifligt accentuerad genom en konjunktiv, hvaremot innehållets realitet starkt tränger sig fram och tyckes kräva indikativ. Emellertid röjer sig i det franska skriftspråket fortfarande en fint utbildad förnimmelse af detta koncessiva element, så att det genom en konjunktiv kommer till uttryck, äfven när det vid analysen gör sig föga märkbart. Att härifrån uppvisa undantag faller sig svårt, emedan man knappast kan objektivt bestämma den gräns, där det koncessivas område vidtager. Detta framgår af den olikhet i uppfattning, som ännu gör sig gällande vid förklaringen af den i relativsatser efter en superlativ eller däremot svarande begrepp brukliga konjunktiven, hvilken efter A. Toblers skarpsinniga analys<sup>1</sup> väl rättast antages ha sin grund i en om än svagt koncessiv nyantering.

Affektiska kunna relativsatserna knappast vara, ty de ingå ej i hufvudsatsen såsom en del af denna, hvilket däremot är fallet med de af *que* inledda satserna; och en affekt tål väl

<sup>1</sup> Vermischte Beiträge zur französischen Grammatik, II, s. 14—.



knappast att skjutas undan i det sekundära. Man skulle visserligen kunna tänka sig affekten liksom utbredd öfver hela perioden, men det förefaller mig ändock, som skulle udden däraf brytas vid öfvergången till en verklig bisats. I ett för tillfället komponerad exempel sådant som detta: *Mais c'est un monstre de perversité le fils qui ait pu lever la main sur sa propre mère!* känner jag mig tveksam, huruvida konjunktiven, äfven om den skulle gillas af en fransman, verkar som uttryck för en affekt eller icke snarare försvagar tanken genom att i den inblanda någonting koncessivt. Det förefaller mig själf, som skulle satsens verkan ökas genom att använda indikativen, emedan ett betonande af handlingens realitet tjänar att starkare motivera affekten. För öfrigt äro på sinnesstämningens område alla gränser flytande, och det faller sig ej lätt att uppdraga en bestämd demarkationslinje mellan det affektiska och det koncessiva. — För irrealitetens relativsatser gälla naturligtvis samma synpunkter som för andra bisatser af liknande karaktär.

C. — I adverbiala bisatser af många slag motiveras konjunktiven af den modala skiftning, för hvilken de äro ett uttryck, och då ett sådant motiv föreligger fullt aktuellt, har jag ej funnit andra afvikelser än dem, som bero på begäret att i vissa fall tydligt angifva det futurala, eller på tendensen att föredraga conditionnel framför imparfait du subjunctif. Men det förekommer stundom, att den i sådana satser ingående tanken eger karaktär af hufvudsats, ehuru den uttryckes under formen af en bisats för att genom en sådan anordning gifva perioden en från stilens synpunkt bättre varierad konstruktion. I sådana fall föreligger ingen verklig anledning till konjunktiv, men om den likväl användes, kan detta bero på analogi med andra på likartadt sätt konstruerade verkliga bisatser, och sannolikt äfven därpå, att tanken kan i någon mån modifieras af den lydelse, som den erhållit. I båda fallen kan dock språkkänslan vackla, hvaraf framkallas osäkerhet vid valet af verbets modala form. Sådant inträffar särskildt med de koncessiva bisatserna, och det har af flera språkgranskare blifvit påpekadt, att i dem indikativen enligt fullt modernt språkbruk börjar blifva allt mindre sällsynt. Detta förhållande innebär sålunda icke, att i fransmannens språkkänsla behovet af modal nyansering på denna punkt försvagats, utan endast att för vissa koncessiva satsformer man börjar förlora känningen af deras ursprungliga uppgift, så

att de kunna användas för andra ändamål än det rent concessiva. Detta slag af satser eger stor frändskap med de adversativa, emedan man ofta gör ett medgifvande för att så mycket starkare betona något; som därtill bildar motsats. Skillnaden ligger egentligen däri, att rent adversativa satser oftast äro hvarandra jämbördiga och därför sammanställas med tillhjälp af koordinerande konjunktioner. Vidare kan äfven indikativen sägas innebära ett medgifvande, ehuru af objektiv och allmängiltig natur. Om man nu af någon anledning börjat allt oftare använda en gifven concessiv satsform för den af tvenne hvarandra motsatta tankar, som man vill för ögonblicket svagast framhålla, och detta utan att i densamma inmänga någonting subjektivt, så minskas denna satsforms uttrycksfullhet, och den inledande konjunktionens betydelsekraft reduceras. Så är till exempel händelsen med konjunktionen *quoique*, af hvars ursprungliga betydelse »huru mycket än» den talande helt visst har ringa känning. Liknande är förhållandet med *bien que*, och ännu på 1600-talet gällde för dem båda, att språkbruket lemnade frihet med afseende på valet af modus<sup>1</sup>. Den nu gällande regeln är sålunda relativt ny, men iakttages ganska samvetsgrannt i det litterära språket, ehuru äfven där indikativen börjar framträda. För att använda det redan af flera anförda citatet från Zola: *Ces quatre meubles d'acajou et de reps bleu . . . dont ils étaient si fiers, bien qu'ils en riaient parfois*, så synes det mig alldeles påtagligt, att den verkliga concessiva tankeformen »huru mycket de än skrattade däråt» varit författaren absolut främmande. Hans enda afsikt var att sammanställa tvenne motsatser, och för att vinna en vackrare periodbyggnad klädde han den ena i bisatsens form. Själfva tankeinnehållet hade väl utan märkbar modifikation kunnat erhålla följande lydelse: *dont ils étaient si fiers; tout de même ils en riaient parfois*. Stundom, ehuru sällan, kan det vara nästan likgiltigt, åt hvilken af de båda adversativen man ger formen af en bisats. Följande för tillfället komponerade exempel tyckes mig medgifva en sådan omkastning: *Il est déjà bachelier, bien qu'il n'ait pas encore dix-sept ans*, och *Bien qu'il soit déjà bachelier, il n'a pas encore dix-sept ans*. Enda skillnaden är, att den i form af hufvudsats meddelade tanken framträder en smula starkare än den andra; någonting verklig koncessivt föreligger näppeligen. — Då nu

<sup>1</sup> Haase, l. c. § 83.

denna satsform stundom användes utanför sin egentliga befogenhet, närmast i syfte att angifva en gradskillnad mellan tvenne adversativ, och då språkets historia visar, att man förr ägt stor frihet i valet af modus, förefaller det som en nästan obefogad inskränkning, att den deskriptiva grammatiken numera under alla förhållanden föreskrifver konjunktiv. Att man i det litterära språkbruket så pass samvetsgrannt iakttagit denna regel, kan knappast bero på annat än att själfva ordkombinationen, *bien que* t. ex. som ju ofta användes med verklig, om än svag koncessiv betydelse, väcker en känsla af subjektivitet, som ju ej grumlar tanken, ehuru något sådant icke ingick i dess inre, ännu ej af ord determinerade form. Önskar man särskildt betona det koncessiva, så föredrager man andra, mindre nötta konstruktionsformer, t. ex. *Il n'a pas encore dix-sept ans. mais si jeune qu'il soit, il est déjà bachelier*.

Af temporala bisatser, i hvilka konjunktiv faktiskt förekommer, synas mig de, som inledas af *avant que* eller *après que* genom sammanställning erbjuda ett visst intresse. Enligt det på goda grunder stödda allmänna språkbruket användes helt naturligt konjunktiv efter *avant que*, som innebär negerande, »då ännu icke»; däremot indikativ efter *après que*, som inleder meddelande om ett afslutadt faktum, »då redan». Men nu äga de båda mycken frändskap därigenom att de, hvar åt sitt håll, förlägga det meddelade bortom hufvudtankens tidsmoment. Genom däraf framkallad kontamination kan någon vacklan tänkas uppstå med afseende på valet af modus. Som bekant, stöter man stundom i skriftspråket på ett *fût* eller ett *eût* i satser inledda med *après que*, utan att man därtill kan finna minsta rimliga anledning. Vanligen anses detta endast vara ett ortografiskt misstag för *fut*, *eut*. Men man finner i sådana satser äfven andra former af imparfait du subjonctif, hvarpå här följer exempel: *Mais un grand silence s'était fait autour de l'arène, après que les trompettes eussent sonné l'entrée d'une nouvelle victime*; Rev. Bleue 1886, II. p. 33. Man kan därför sätta ifråga, om icke dylika inadvartenser snarare äro framkallade af en sväfvande erinring om den efter *avant que* obligatoriska konjunktiven. Möjligen kan passé défini-formen i följande citat: . . . *on comprend plus facilement la conquête de l'Italie par les idées françaises avant qu'elle se fit par les armes*; Rev. Crit. 1901, II. p. 171, i sin tur bero på inflytelse från den efter *après que*

fordrade indikativen. Det är dock mera sannolikt, att känningen af det historiskt faktiska i satsens innehåll föranledt afvikelsen från den allmänna regeln. Om nu också sådana avvikelser stundom framkallas af kontamination, kan man dock lätt förstå, att de endast sällan förekomma i skrift, då ju språkkänslan har säker ledning för valet af modus med afseende på båda dessa konjunktioner. — R. W. L. s. 57 meddelar ett citat: *Il ne faut pas compler sur une reprise sérieuse avant que les questions pendantes seront résolues*, hvars författare här funnit en tydlig futurform behöflig, ehuru för den allmänna språkkänslan *avant que* i detta sammanhang gör den tämligen öfverflödig.

Då man vill uppvisa en yttre och påtaglig causa movens till den här ofvan för franskan konstaterade tendensen att inskränka användningen af modus conjunctivus, har man att i första rummet fästa sig vid de båda, redan framhållna faktorer, som från formens synpunkt bidragit att försvaga denna moduskategori. Den för franska ord gemensamma ljudskridningen, genom hvilken obetonade ändelser alldeles förstummats, verkade därhän, att inom den första och på verb rikaste conjugationen présent du subjonctif nästan sammanföll med motsvarande tempus af indikativen. Språkminnets obenägenhet att fasthålla verbalformer af en från flertalet sådana avvikande typ framkallade å sin sida, att imparfait du subjonctif numera får betraktas som ett tempus af uteslutande litterär användning. Sedan sålunda de konjunktiven karakteriserande böjningsformerna blifvit starkt reducerade, medförde detta en motsvarande reduktion af språkkänslans benägenhet att som syntaktiskt hjälpmedel använda detta modus, som numera står på gränsen att bortdö ur tal-språket; på vissa böjningsformer när af några få, men ofta använda verb samt ett antal i någon mån arkaiska talesätt. Den i franskan sålunda framträdande tendensen att åt den litterära stilen reservera ett indikativt tempus, passé défini, och nära nog hela modus conjunctivus är en företeelse, som man ej återfinner i de öfriga romanska språken. En blick på förhållandet i italienskan visar, att en sådan tendens allt fortfarande är för detta språk fullkomligt främmande, hvarmed står i sammanhang, att man där ej heller kan konstatera de företeelser, som få antagas hafva väckt och främjat den i franskan.

Italienskan kan nämligen med afseende på bruket af konjunktiven sägas fullt stå kvar på samma ståndpunkt som fornfranskan. Där förekommer konjunktiven ännu i oratio obliqua och indirekta frågesatser, i de med *se* inledda villkorssatserna, i relativa bisatser med indeterminerad korrelat, o. s. v. Detta modus är där alltså fortfarande fullt lifaktigt, och jag har ej kunnat spåra någon tendens att minska dess användning. Härmed bör sammanställas, att i italienskan præsens af konjunktiven inom alla konjugationerna fullt tillräckligt skiljer sig från motsvarande indikativa böjningsformer, samt vidare att icke ens folkspråket, åtminstone icke det toskanska<sup>1</sup>, visar böjelse att antikvera indikativens enkla perfectum och i sammanhang därmed konjunktivens imperfectum. Från formens synpunkt ter sig sålunda i italienskan konjunktivens kategori vida kraftigare än i franskan, och i detta förhållande kan man med skäl söka förklaringen därtill, att italienarna för att i tal och skrift inlägga en liflig och uttrycksfull nyansering använda konjunktiven i flera fall och vida oftare än fransmännen. Häri ser jag ett af de företräden, som italienskan äger framför franskan, då det gäller friheten att låta talet noga följa tankens individuella skiftning.

För att genom exempel belysa, huru olika nämnda båda språk ställa sig till användningen af konjunktiv, har jag i detta hänseende anställt en jämförelse mellan den franska originaltexten af Pailleron's berömda komedi »Le monde où l'on s'ennuie» och den ansedde litteratören Bersezio's italienska översättning af densamma. Det har då visat sig, att i den franska texten konjunktiv finnes använd endast 54 gånger mot ej mindre än 114 gånger i den italienska. Frekvensen af detta modus visar sig sålunda mer än dubbelt större i det sistnämnda språket, och detta ehuru någon enstaka gång, fastän ytterst sällan, en fransk konjunktiv blifvit återgifven med annan verbalform, t. ex. infinitiv. Af de i den franska texten använda konjunktiva böjningsformerna sammanfalla 18, d. v. s. en tredjedel, med motsvarande indikativa, så att man för att determinera dem såsom konjunktiver måste erinra sig den franska grammatikens regler angående bruket af detta modus. Af den italienska textens 114 konjunktiver gäller detta däremot endast för tvenne, *usciamo*

<sup>1</sup> Jämför »In città e in campagna», hvars författare, avv. Franceschi, anses i dessa *dialoghi* ha med stor talang och mycket troget återgivit det lägre talspråket i Florenz och Toscana.

s. 5 och *facciamo* s. 58; hvartill kommer *abbiamo* s. 60, om hvilket man af denna anledning där kan känna sig tveksam, till hvilketdera modus det rätteligen bör hänföras. Här af framgår, att från formens synpunkt denna kategori är i italienskan vida starkare än i franskan, och detta förklarar äfven dess större lifaktighet i italienarnes språkkänsla.

Speciellt för franskan lämnar denna statistiska undersökning några resultat, som i detta sammanhang äfven torde för tjäna att framhållas. I den franska texten återkommer endast fem gånger någon form af imparfait du subjonctif, och af alla konjunktivfallen tillkommer halfva antalet verben *être*, *avoir*, *faire*, *aller*, *pouvoir* och *savoir*. Med hänsyn till dessa förhållanden kan man finna det ganska förklarligt, att böjningsformen imparfait du subjonctif, som i en lång teaterpjäs så ytterst sällan finnes använd, i det allmänna språkminnet endast har en tynande tillvaro och därifrån lätt undantränges af sin yngre konkurrent, det lifskraftiga conditionnel. Vidare lämnas stöd för mitt antagande, att det närmast är de nyss anförda, i tal-språket ofta använda verben *être*, *avoir*, etc. som i den franska språkkänslan genom sina tydligt markerade, specifika konjunktivformer ännu hålla vid makt en om än allt svagare medvetenhet af en speciell konjunktiv kategori.

Såsom ett allmänt resultat af de undersökningar, på hvilka hela denna uppsats hvilar, torde få anses, att äfven från syntaktisk synpunkt ett språks utveckling bör tänkas stå i ett afgörande beroende af dess fonetiska kynne. Ett språk kan sägas utgöra en organism af säregen natur, inom hvilken på grund af bristande fonetisk nutrition något organ stundom träffas af atrofi och blir mindre användbart, i den mån symptomet framskrider. Denna brist kompenseras dock samtidigt därigenom att ett annat organ så att säga hypertrofieras och öfvertager, jämte de ursprungliga, äfven det tynande organets funktioner. Språkets organism förblifver således alltid lika användbar och sviker aldrig sin uppgift att tjäna som uttrycksmedel åt vårt sjäslif, ehuru man stundom kan tycka, att genom en sådan omdaning den förlorar i smidig elegans och plastisk skönhet.



**Aperçu bibliographique des ouvrages de philologie romane  
et germanique publiés par des Suédois depuis le  
mois d'octobre 1898 jusqu' à 1902.**

Abréviations.

**Archiv** = Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen.

**D. L.** = Deutsche Literaturzeitung.

**Giorn. stor. lett.** = Giornale storico della letteratura italiana.

**Hum. nouv.** = L'Humanité nouvelle.

**Indog. Forsch. Anz.** = Indogermanische Forschungen, Anzeiger.

**Krit. Jahresb.** = Kritischer Jahresbericht über die Fortschritte der Romanischen Philologie.

**L. C.** = Literarisches Centralblatt.

**Literaturbl.** = Literaturblatt für germanische und romanische Philologie.

**Nord. Tidskr.** = Nordisk tidskrift för vetenskap, konst och industri.

**Nord. Tidskr. f. fil.** = Nordisk tidskrift för filologi. Tredje Række.

**O. och B.** = Ord och Bild.

**Pedag. Tidskr.** = Pedagogisk tidskrift.

**Phonet. Stud.** = Phonetische Studien.

**R. crit.** = Revue critique d'histoire et de littérature.

**R. d'hist. litt.** = Revue d'histoire littéraire de la France.

**R. d. l. rom.** = Revue des langues romanes.

**R. de phil. fr.** = Revue de philologie française et provençale.

**Rom.** = Romania, recueil trimestriel, consacré à l'étude des langues et des littératures romanes.

**Z. f. fr. Spr.** = Zeitschrift für französische Sprache und Litteratur.

**Z. f. rom. Phil.** = Zeitschrift für romanische Philologie.

**I. Philologie romane.**

**1898.**

**V. E. LIDFORSS.** *Ciden och Cidsångerna.* Ett national-epos och dess hjälte. (Nord. Tidskr. p. 137—151).

**G. RYDBERG.** *Zur Geschichte des französischen a.* II. 2, p. 203—408. Upsala.

- Voir: — R. crit. '99, I, p. 101—103 (E. Bourciez). — R. de phil. fr. '99, p. 69—72 (G. S.). — Archiv CIII. p. 439—441 (W. Meyer-Lübke). — Z. f. rom. Phil. '00, p. 434—436 (E. Herzog). — Nord. Tidskr. f. fil. VIII p. 61—64 (Kr. Sandfeld-Jensen).
- E. STAAFF. *Article sur A contribution to the history of the unaccented vowels in old french by W. P. Shepard.* Easton '97. (R. de phil. fr. p. 316—322).
- J. VISING. *Rolandssången jämte en inledning om den älsta franska litteraturen.* Göteborg.
- Voir: — R. crit. '99, II. p. 46—47 (Wallensköld).
- Article sur *Französische Syntax von G. Stier*, Wolfenbüttel, '96. (Literaturbl. col. 379—383).
- *Den fransk-klassiska stilens uppkomst.* (Göteborgs Högskolas festskrift tillägnad konsul O. Ekman; tirage à part).

## 1899.

- ANNA AHLSTRÖM. *Étude sur la langue de Flaubert.* Thèse, Upsala, in-8, 120 p.
- Voir: — Hum. nouv. '00, I. p. 242 (Fr. Nosadwsky). — R. d'hist. litt. '99, 645—646 (L. Clément).
- H. ANDERSSON. *L'amusement de l'r finale en français.* Réponse à M. Vising. (Rom. 592—595).
- O. E. BOSSON. *Vaucluse och dess Petrarcaminnen.* (O. o. B. p. 410—418).
- E. EDSTRÖM. *Dreyfusprocessen och den franska syntaxen.* (Pedag. Tidskr. p. 535—542).
- G. ERNST. *La flexion de l'article, des noms de nombre, des pronoms et des verbes, dans le ROLAND D'OXFORD.* Lund, in-4, 88 p.
- Voir: — Rom. '00, p. 476.
- J. FALK. *Étude sociale sur les chansons de geste.* Thèse, Upsala, in-8, 136 p.
- Voir: — Rom. '00, p. 629.
- A. HILLMAN. *Antonio de Trucba*, en baskisk folklifsskildrare, skald och historiker. (Nord. Tidskr. p. 49—57).
- *Pedro Antonio de Alarcon*; några anteckningar. (Nord. Tidskr. p. 191—204).
- G. LENÉ. *Les substantifs postverbaux dans la langue française.* Thèse, Upsala, in-8, 148 p.



- Voir: — R. de phil. fr. '99, p. 146—149 (G. S.). — R. crit. '99, II. p. 200—201 (E. Bourciez). — Rom. '00, p. 440—445 (G. P.). — Archiv CV p. 203—206 (A. Tobler). — Literaturbl. '01, p. 286—290 (E. Staaff). — Hum. nouv. '00, I. p. 242 (Fr. Nosadwsky).
- V. E. LIDFORSS. *Två blad ur Dantes Inferno*. (O. o. B. p. 159—163).
- J. MORTENSEN. *Medeltidsdramat i Frankrike*. Göteborg, in-12, 203 p.
- Voir: — R. crit. '99, II. p. 115—116 (L. Pineau). — D. L. '99, col. 1797—1798 (W. Söderhjelm). — Rom. '00, p. 149—150.
- Å. WILSON MUNTHE. *Ein neuer Beitrag zur Kenntniss der asturischen Mundarten*. (Z. f. rom. Phil. p. 321—325).
- H. B. ROMBERG. *L'Idée de la durée par rapport aux verbes et aux substantifs verbaux en français moderne*. Thèse, Lund, in-12, 155 p.
- Voir: — R. crit. '00, p. 112—113 (E. Bourciez). — Z. f. fr. Spr. '01, p. 95—100 (E. Herzog).
- ANNA M. ROOS. *En katalonisk folkvisa*. (O. o. B. p. 177—187).
- E. STAAFF. Article sur *Grammaire historique de la langue française, I. par Kr. Nyrop*, Copenhague, 1899. (Nord. Tidskr. f. fil. VIII. p. 112—116).
- A. STENHAGEN. *Några iakttagelser angående språkbruket i modern franska*. (Programme de lycée, Norrköping, in-4, 32 p.).

L'auteur a réuni dans cette brochure un grand nombre d'observations et de réflexions grammaticales que sa lecture de la littérature française de nos jours lui a suggérées. Comme cette lecture est très vaste et que l'auteur possède une connaissance très solide du français moderne, ses remarques offrent souvent de l'intérêt et méritent d'être prises en considération par les grammairiens.

M. S. s'occupe d'abord de quelques détails de la prononciation et de la morphologie pour passer ensuite à la syntaxe. Il montre des exemples curieux de verbes neutres ou réfléchis conjugués avec *avoir*, il constate, à l'encontre de la plupart de nos grammaires, l'emploi fréquent avec certains verbes de *à lui* au lieu de *y*, lorsqu'il s'agit d'une chose. Mais c'est avant tout le verbe qui a attiré son attention. Ainsi il a trouvé des exemples de *si* conditionnel

avec le futur ou le conditionnel. Il constate l'empiètement de ces temps sur le domaine du subjonctif dans plusieurs cas, surtout après les verbes exprimant la volonté, et il montre que le subjonctif se trouve souvent après les verbes de la catégorie *croire*, même lorsque la proposition principale est affirmative. — Il s'oppose — à notre avis sans raison suffisante — à l'explication donnée par M. Tobler du subjonctif dans la phrase *un des bons dîners que j'aie faits* et donne des exemples de cette construction. Encore d'autres singularités concernant le subjonctif sont l'objet de remarques souvent intéressantes. — Parmi les observations sur l'infinitif, mentionnons celles qui regardent l'usage de l'infinitif sans *à* après *aimer*; l'auteur en donne une explication qui, sans être impossible, ne nous paraît guère nécessaire. Notons encore quelques remarques sur le verbe *faire*, sur la négation explétive et sur l'usage de la préposition *en* devant l'article ainsi que de certaines autres prépositions dans différents cas.

Nous n'avons indiqué qu'une partie des questions qui font l'objet de la «mosaïque» grammaticale de M. S. Souvent ces questions offrent surtout l'intérêt de la curiosité, mais souvent ses observations ont aussi une portée plus vaste et plus importante. (E. Staaff).

- C. WAHLUND. *Sagan om Rosen*. Efter den af prof. Gaston Paris i Paris den 24 November 1893 till prof. Adolf Tobler's i Berlin silfverbröllop utgifna fornfranska dikten *Le conte de la Rose* i originalets versmått öfversatt af Carl Wahlund, illustrerad af Carl Larsson. Till den 9 Augusti 1899. Stockholm, in-4, 52 p.
- Voir: — Rom. '99, p. 648. — Dania '99, p. 240 (Kr. N.).
- A. WESTHOLM. *Étude historique sur la construction du type «li filz le rei» en français*. Thèse, Upsala, in-4, 52 p.
- Voir: — Rom. '00, p. 151. — — Archiv CIII. p. 441—442 (A. Tobler). — Literaturbl. '00, col. 16—17 (J. Vising). — Hum. nouv. '00, I. p. 242 (Fr. Nosadwsky).
- J. VISING. *Om förstummandet af finalt r i franskan*. (Pedag. Tidskr. p. 166—173).
- *L'amusement de l'r finale en français*. (Rom. p. 579—591).
- F. WULFF. *De las Rimas de Juan de la Cueva*, primera parte. (Homenaje à Menéndez y Pelayo, Madrid 1899).
- H. O. ÖSTBERG. *Les voyelles vélaires accentuées, la diphtongue au et la désinence -avus dans quelques noms de lieux de la France du nord*. Thèse, Upsala, in-8, 100 p.

Voir: — Rom. '00, p. 157—158. — Hum. nouv. '00, I. p. 242 (Fr. Nosadwsky). — Literaturbl. '01, col. 328—332 (E. Herzog).

## 1900.

- H. ANDERSSON. *Sur l'amuissement de l'r finale en français*. Réponse à M. Clédat. (R. de phil. fr. p. 108—111).
- E. EDSTRÖM. *Smärre bidrag till belysande af språkbruket i modern franska*. (Pedag. Tidskr. p. 193—207).
- G. ERNST. *Étude sur les pronoms personnels employés comme régimes en ancien français*. Lund, in-4, 26 p.
- H. HAGELIN. *Språkreformen i Frankrike*. Undervisningsministeriets den 31 Juli 1900 fastställda förenklingar i syntax och ortografi. Stockholm, in-12, 30 p.
- H. LINDGREN. *Skalder och tänkare*. Litterära essayer. Stockholm, Gernandt, in-8, 404 p. — Fransmän, p. 273—404.
- O. REINHOLDSSON. *Sur les pléonasmes syntaxiques de l'ancien français*. Thèse, Upsala, in-8, 65 p.

La dissertation de M. R. a pour objet une question syntaxique extrêmement intéressante. Sans épuiser le sujet et tout en donnant lieu à plus d'une objection, son livre doit pourtant être regardé comme une contribution utile à l'étude de la syntaxe de l'anc.-français: il offre une riche collection d'exemples et contient plusieurs remarques justes et intéressantes. — L'auteur commence par une introduction où il essaye de définir ce qu'il faut comprendre par un pléonisme syntaxique, en appuyant surtout sur la différence entre le pléonisme et la tautologie. Il divise son ouvrage en deux chapitres principaux. Le premier, qui est de beaucoup le plus important (p. 12—57), est consacré aux pléonismes répétants. Ce chapitre se divise en deux catégories: 1. Pléonismes où la répétition est faite par des expressions identiques ou équivalentes aux expressions identiques (Ex. *Rex Chielperings il se fud mors*). 2. Pléonismes où la répétition est faite par des expressions apparentées (Ex. *Or en verrez, si verrez mon torment, Et mon martyre* et mon *duel* qui est grans). Dans la première de ces catégories l'auteur traite d'abord les *pronoms* (personnels, possessifs et démonstratifs), ensuite les *adverbes*, puis les *prépositions* et enfin les *conjonctions*. Dans la seconde, il parle d'abord du cas où la répétition est faite par des membres coordonnés et sépare le cas où ces membres sont des synonymes, de celui où ce sont des expressions qui, sans être synonymes, représentent la même idée. Puis

il examine les pléonasmes où la répétition est faite par des membres non coordonnés; dans ce cas le pléonisme peut être a) *complément direct* b) *complément du substantif* c) *adjectif* d) *complément circonstanciel*. Le second chapitre du livre (p. 58—61), qu'on aurait voulu plus long, est consacré aux pléonasmes non répétants. L'auteur les divise en deux groupes: 1. Expressions n'ayant pas de sens dans la phrase (Ex. *s'en aller*) 2. Expressions qui, tout en gardant leur sens, forment une partie illogique de la construction (Ex. *pas, point* et autres renforcements de la négation; *ne* explétif). M. R. termine son livre par la liste des textes dépouillés et des ouvrages consultés.

(E. Staaff.)

- E. RODHE. *La nouvelle réforme de l'orthographe et de la syntaxe françaises*. Lund, in-8, 52 p.  
 Voir: — R. crit. '00, II. p. 511—512 (E. Bourciez). — Nord. Tidskr. f. fil. IX. p. 158 (Kr. Sandfeld-Jensen). — Literaturbl. '01. col. 166—170 (A. G. Ott).  
 — *Bidrag till kännedomen om det franska talspråkets syntax och fraseologi*. (Pedag. Tidskr. p. 397—419).  
 O. ROHNSTRÖM. *Étude sur Jehan Bodel*. Thèse, Upsala in-8, XVI—207 p.  
 Voir: — Rom. '01, p. 479 (G. P.). — R. de phil. fr. '00, p. 298—302 (J. Désormaux). — R. d. l. rom. '01, p. 278—279 (Wallensköld). — Archive belge '00, p. 199—200 (A. Doutrepont).  
 R. STEFFEN. *Viktor Hugo och hans strid med Napoleon III*. Stockholm, A. Bonnier, in-8, 47 p.  
 A. STENHAGEN. *Det franska språkreskriptet*. (Pedag. Tidskr. p. 383—386).  
 E. WALBERG. *Le Bestiaire de Philippe de Thain*. Texte critique, publié avec introduction, notes et glossaire. Paris, Welter, in-8, CXIV—175 p.  
 Voir: — Rom. '00, p. 589—592 (G. P.). — Archiv CV. p. 194—197 (A. Tobler). — L. C. '01, col. 847—848 (-Ctz-G.). — Nord. Tidskr. f. fil. IX. p. 156—157 (Kr. Sandfeld-Jensen).  
 J. VISING. *Franska språket i England*, Chap. I—III. Göteborg, in-8, 33 p.  
 — *Anglonormannisch*, 1895—1896; Krit. Jahresb. IV. I. 296—298.  
 — *Anglonormannische Literatur*, 1895—1896; Ib. IV. II. 112—113.

- J. VISING. Article sur *Der anglonormannische Boeve de Haumtone* ed. Albert Stimming. Halle, 1899. (Z. f. fr. Spr. p. 21—26).
- E. WRANGEL. *Viktor Hugos lyriska diktning*. (Nord. Tidskr. p. 628—640).
- F. WULFF. *De franska historiska tempora*. Lund, Gleerup, in-8, 43 p.  
Voir: — Nord. Tidskr. f. fil. IX. 180—181 (W. Stigaard).  
— *La rythmicité de l'alexandrin français*. Esquisse. Lund, in-4, 80 p.  
Voir: — Archiv CVI. p. 221—222 (A. Tobler). — Z. f. fr. Spr. '01, p. 65—72 (E. Stengel). — R. d. l. rom, '01, p. 84—87 (M. Grammont).

## 1901.

Le 9 avril de cette année, un grand nombre de romanistes suédois, amis et élèves de M. P. A. GEIJER, ont célébré le soixantième anniversaire de sa naissance en lui dédiant un beau volume avec ce titre:

*Uppsatser i romansk filologi* tillägnade professor P. A. Geijer på hans sextioårsdag, den 9 April 1901. Upsala, in-8, 302 p. — Ce volume, outre la dédicace portant quatre-vingt-neuf signatures, se compose des seize articles suivants:

- C. WAHLUND. *De Hel. Birgitta tillskrifna femton böckerna*, efter ett unikt franskt manuskript i National-Biblioteket i Paris. p. 1—24.
- C. SVEDELIUS. *Was charakterisiert die Satzanalyse des Französischen am meisten?* p. 25—56.
- Å. W:SON MUNTHE. *Bemerkungen zu Baists schrift »Longimanus und manilargus»*. p. 57—72.
- S. F. EURÉN. *Rousseau et le Misanthrope de Molière*. p. 73—82.
- E. WALBERG. *Sur blou, bloi en ancien français*. p. 83—98.
- G. SUNDSTEDT. *Sur l'extension dialectale du subjonctif dans les propositions comparatives du vieux français*. p. 99—126.
- KERSTIN HÅRD AF SEGERSTAD. *Sur l'âge et l'auteur du fragment de Bruxelles, Gormund et Isembard*. p. 127—140.
- FR. WULFF. *Petrarcas första redaktion af canz. »Che debbb'io far»?* p. 141—150.
- G. LENÉ. *Om ett fall af bisats i hufvudsatsanvändning i romanska språk*. p. 151—172.

- ANNA AHLSTRÖM. *Remarques sur l'arrêté du 31 Juillet 1900 relatif à la simplification de la syntaxe française*. p. 173—186.
- AUGUSTA LJUNGQVIST. *Mirèio*, provençalsk dikt af *Frederi Mistral*. Första sången. Översatt till svenskan. p. 187—224.
- P. A. LANGE. *Über den Einfluss des Französischen auf die deutsche Sprache im 17. und 18. Jahrhundert*. p. 225—240.
- I. COLLIJN. *Sur la vie de sainte Marie-Madeleine*. p. 241—250.
- E. STAAFF. *Desver et rêver*, essai étymologique. p. 251—264.
- K. F. SUNDÉN. *Quelques remarques sur la délimitation de la syntaxe*. p. 265—290.
- H. O. ÖSTBERG. *Sur les pronoms possessifs au singulier dans le vieux français et le vieux provençal*. p. 291—302.

\*            \*            \*

- E. EDSTRÖM. *Den franska språkreformen*. (Pedag. Tidskr. p. 217—228).
- H. HAGELIN. *Den franska språkreformen*. Bidrag till en kommentar öfver den franska undervisningsministerns stadga af den 31 Juli 1900. (Verdandi, p. 108—119, 173—196).
- O. LAGERCRANTZ. *Eine wortgruppe bei Verrius Flaccus*. 1. lat. andruare redandruare; 2. malt. androna andare. (Z. f. vergl. Sprachf. XXXVII. p. 157—177).
- E. RODHE. *Essais de philologie moderne*. I. Les grammairiens et le français parlé, 183 p. — II. La méthode mécanique en grammaire, 66 p. Lund, Gleerup, in-8.

Vol. I. — Le livre comprend trois articles. Dans le premier, intitulé *Les grammairiens et le français parlé*, l'auteur discute la question de la variété de langage qu'il faut adopter dans l'enseignement élémentaire du français. Il constate qu'actuellement les grammaires offrent une collection d'exemples sans homogénéité et où l'on trouve des phrases purement littéraires à côté d'expressions du langage familier ou même vulgaire, des tournures depuis longtemps vieilles à côté d'expressions toutes modernes. Étant donné qu'aujourd'hui, où la conversation entre dans le programme de l'enseignement, c'est la langue vivante et parlée qu'il faut apprendre aux élèves, l'auteur relève le grand inconvénient que comporte la différence entre le langage représenté par la grammaire et celui que le professeur doit enseigner. Pour bien montrer jusqu'à quel degré cette différence existe et combien de réformes s'imposent à cet égard, l'auteur soumet un chapitre (celui des pronoms) d'une de nos grammaires les plus usitées (celle de M. Wid-

holm 3<sup>e</sup> éd. 1892) à une critique détaillée où il examine chaque exemple et donne son avis sur la forme qu'il faudrait y donner selon l'usage de la langue actuelle. — Cet article, qui témoigne d'une profonde connaissance du français moderne, est rempli d'observations et de remarques justes et frappantes. — Dans le second article, M. R. examine le chapitre consacré à l'argot dans le livre bien connu de M. Kron, *Le petit parisien*, et dans le troisième il soumet quelques chapitres de la grammaire française de M. Plattner à un examen critique du même genre que celui qu'il consacre à la grammaire de M. Widholm. Mais ici c'est la morphologie qu'il a choisie comme objet de ses remarques. — M. R. termine son livre par un index complet des mots et expressions qui y sont traités.

Vol. II. — Par la *méthode mécanique* l'auteur comprend une méthode d'écrire des thèses qui fleurit surtout en Allemagne mais qui de là s'est répandue à d'autres pays et à laquelle selon l'auteur la Suède n'est pas non plus tout à fait étrangère. Cette méthode consiste, selon M. R., »à traiter une langue vivante comme une chose morte et à dissimuler sous une apparence de méthode et de précision scientifiques une connaissance superficielle de l'auteur étudié et de la langue en général. Ses partisans cherchent non pas à s'adresser d'abord à l'auteur, à noter les particularités de son style et à en grouper ensemble les caractères les plus saillants, mais à recourir en premier lieu à la grammaire et à faire rentrer tant bien que mal dans les cadres connus tout ce qu'ils peuvent trouver d'exemples». Comme modèle d'un ouvrage de ce genre M. R. a choisi un traité allemand par M. Wandschneider: *Sprachgebrauch bei Alphonse Daudet; Wortstellung und Verb*, qu'il critique en détail en ajoutant ses propres réflexions sur le style de Daudet. — Dans un avant-propos, qui ne manque ni d'esprit ni d'exagération, l'auteur exprime ses opinions sur la méthode en question. — Un index complet rend le petit livre facile à consulter. (E. Staaff).

- *La réforme de l'orthographe et de la syntaxe françaises.* (R. de phil. fr. p. 137—148).
- *L'enseignement pratique et l'érudition pure.* (Die neueren Sprachen IX. p. 140—146).
- *Les différences de ton dans le vocabulaire français.* (Ib. IX. p. 392—397).
- A. STENHAGEN. *Smärre bidrag till belysning af språkbruket i friskan*, in-4, 8 p. Programme de lycée, Norrköping).

Dans cette nouvelle série d'observations grammaticales sur le français moderne, l'auteur s'occupe exclusivement de

petites questions de détail. Enumérons les rubriques des paragraphes: *Marianne* (prononciation); *Conquérir* (flexion); *Nul*; *Quelque, quelqu'un, quelque chose* (dans les phrases négatives); *Subjonctif* (dans quelques cas spéciaux); *Participe passé* (à propos de la réforme de la Syntaxe); *Faire*; *D'avantage* (Exemples avec *de* et *que*; comparaison entre la signification de *d'avantage* et celle de *plus*); *Bien, beaucoup* (la différence entre les deux); *Là-bas*; *Suggestif*.  
(E. Staaff.)

- C. WAHLUND. *Eine altprovenzalische Prosaübersetzung von Brendans Meerfahrt*, in-8, 24 p. — Fait partie du volume dédié à M. Wendelin Förster le 26 oct. à l'occasion de son vingt-cinquième anniversaire en qualité de professeur des langues romanes à Bonn.
- *Die altfranzösische Prosaübersetzung von Brendans Meerfahrt nach der Pariser Hdschr. Nat.-Bibl. fr. 1553 von neuem mit Einleitung, lat. und altfrz. Parallel-Texten, Anmerkungen und Glossar herausgegeben*, in-8 XC + 335 p. (Skrifter utgifna af K. Humanistiska Vetenskaps-Samfundet i Upsala. IV. 3).
- E. WALBERG. *Étude sur la langue du ms. ancien fonds royal 3466 de la bibliothèque royale de Copenhague*, in-8, 32 p. (Från Filologiska föreningen i Lund, II).
- Article sur *Étude sur les couleurs en vieux français*, par A. G. Ott, Paris, Bouillon, 1899. (Z. f. rom. Phil. p. 633—635).
- *Deux détails du Bestiaire de Philippe de Thaan*. (Ib. p. 697—704).
- J. VISING. *Le français en Angleterre*, Mémoire sur les études de l'anglo-normand. (Annales internationales d'histoire. Congrès de Paris 1900. 6<sup>e</sup> section, histoire comparée des littératures. Armand Colin, Paris 1901. p. 43—48).
- *Franska språket i England*, chap. IV et V, Göteborg, in-8, 26 p.
- L. WISTÉN. *Les constructions gérondives absolues dans les œuvres de Cervantes*, in-8, 96 p. Thèse, Lund.

Dans la préface de son ouvrage, l'auteur essaye de fixer la date où ont été composés deux des ouvrages de Cervantes, *La Guarda cuidadosa* et *El juez de los divorcios*, il discute l'authenticité de certains ouvrages attribués à Cervantes mais dont l'origine est fort contestée et il finit



par dresser la liste des œuvres qu'il regarde comme authentiques et qui lui ont toutes fourni les matériaux à ses recherches.

Son étude a pour objet les constructions gérondives absolues. L'auteur a réuni toutes les constructions de ce genre qui se trouvent dans les œuvres de Cervantes, et il en a fait une classification fort détaillée. Comme il réserve pour la seconde partie de son étude »l'examen du rôle que jouent au point de vue stylistique» ces constructions, nous ne nous prononcerons pas cette fois sur les résultats de ses recherches. — L'auteur divise son étude en trois parties principales: I Les constructions absolues où entre le gérondif simple sans *en*; II Le gérondif prépositionnel avec *en*; III Le gérondif périphrastique. Ce serait trop long de rendre compte ici de toutes les divisions et subdivisions de chaque chapitre et de chaque paragraphe. L'auteur a groupé ses nombreux exemples avec beaucoup de soin; il a établi des catégories à part partout où les rapports syntaxiques ou le sens de la phrase y donnent lieu. Il est à regretter que l'arrangement typographique, qui, dans un ouvrage de ce genre, a une importance toute particulière, laisse beaucoup à désirer et rend la lecture du livre un peu ardue. — L'ouvrage de M. W. rendra sans doute de bons services à ceux qui s'occupent de la syntaxe espagnole qui, comme le dit l'auteur, ouvre aux explorateurs un vaste champ d'étude où presque tout reste encore à faire. (E. Staaff.)

F. WULFF. *L' « Amorosa reggia » del Petrarca*. in-8, 14 p. (Rivista d'Italia fasc. 10<sup>o</sup>, 1901).

— *Petrarcas « Italia mia » i svensk och italiensk dräkt*, in-8, 28 p. — Leçon d'inauguration, le 29 Nov. 1901.

#### Additions et corrections à la bibliographie du volume précédent.

1894.

A. NORDFELT. *Quelques remarques sur les consonnes labiales finales*, in-8, 19 p. Stockholm.

Voir: — Rom. '95, p. 488. — Krit. Jahresb. IV. I. p. 202 (A. Risop).

1896.

G. RYDBERG. *Zur Geschichte des französischen a*, etc.

Voir: — Z. f. rom. Phil. '99, p. 466—469 (E. Herzog).

## 1897.

- P. A. GEIJER. *Historisk öfverblick af latinets qui och qualis*, etc.  
 Voir: — Krit. Jahresb. V. I. p. 106 (W. Meyer-Lübke).
- A. HILLMAN. *Den spanska sederromanens återuppståndelse i nittonde århundradet*. Fernan Caballero. (Nord Tidskr. p. 491—511).
- A. LINDSTRÖM. *L'analogue dans la déclinaison*, etc.  
 Voir: — Z. f. fr. Spr. '98, p. 241—245 (E. Herzog). — Literaturbl. '99, col. 311—315 (E. Staaff). — R. de phil. fr. '99, p. 72—76 (A. Devaux). — Rom. '01, p. 469.
- J. MORTENSEN. *Profandramat i Frankrike*.  
 Voir: — R. d. l. rom. '98, p. 124 (A. Jeanroy).
- C. SVEDELIUS. *L'analyse du langage*, etc.  
 Voir: Krit. Jahresb. V. I. p. 13—15 (L. Sütterlin). — Z. f. fr. Spr. '99, p. 70—74 (E. Herzog). — Literaturbl. '99, col. 49—52 (W. Meyer-Lübke). — Indog. Forsch. Anz. '00, p. 6—18 (O. Dittrich).
- J. VISING. *Anglonormannisch 1891—1894*. (Krit. Jahresb. II. p. 248—252).

## 1898.

- N. ERDMANN. *Molière*.  
 Voir: — O. o. B. Dagboken p. 58—59 (E. G.)
- L. LINDBERG. *Les locutions verbales figées*, etc.  
 Voir: — Z. f. fr. Spr. '99, p. 29—33 (J. Vising). — Z. f. rom. Phil. '00, p. 135—139 (A. Schulze).
- A. LINDER. *Plainte de la Vierge*, etc.  
 Voir: — Literaturbl. '99, col. 90—91 (W. Meyer-Lübke). — Giorn. stor. lett. XXXIV. p. 428—429 (R.).
- G. LINDQVIST. *Quelques observations sur le développement des désinences du présent de l'indicatif*, etc.  
 Voir: — Z. f. fr. Spr. '99, p. 33—39 (E. Staaff). — Literaturbl. '99, col. 375—378: Krit. Jahresb. V. I. p. 111 (W. Meyer-Lübke).
- J. VISING. Article sur *Lewis Freeman Mott, The System of Courtly Love studied as an introduction to the Vita Nuova of Dante*. Boston, 1896, (Z. f. fr. Spr. p. 40—43).
- F. WULFF. *Andare, Andar*, etc.  
 Voir: — Krit. Jahresb. V. I. p. 115 (W. Meyer-Lübke).

## II. Philologie germanique.

1898.

- E. BJÖRKMAN, *Miszellen zur englischen Wortkunde* (Archiv CI. p. 390—395).  
 F. HOLTHAUSEN. *Textkritik der mittenglischen Generydes-romanze*. (Göteborgs högskolas årsskrift, III. 5. 7 p.)  
 A. MALMSTEDT. *Några bidrag till den engelska syntaxen*. (Pedag. Tidskr. p. 529—530 et 545—562).

1899.

- E. BJÖRKMAN. *Altville im Sachsenspiegel*. (Z. f. deutsches Altertum und deutsche Literatur, XLIII. p. 146—150).  
 F. HOLTHAUSEN. *Die altenglischen Waldere-Bruchstücke*. (Göteborgs högskolas årsskrift, V. 5. 17 p.)  
 Voir: — Z. f. deutsche Philologie '01, p. 139—140 (H. Gering). — D. L. '01, col. 993.  
 K. F. JOHANSSON. *Über aisl. eldr, ags. æled 'feuer' usw.* (Z. f. deutsche Philologie, XXXI. p. 285—302).  
 A. KOCK. *Zur gotischen Lautlehre*. (Z. f. vergl. Sprachforschung, XXXVI. p. 571—583).  
 E. WADSTEIN. *Kleinere altsächsische Sprachdenkmäler mit Anmerkungen und Glossar*. (Denkmäler herausg. vom Verein für niederd. Sprachforschung, VI. xv + 250 p.)  
 Voir: — D. L. '01, col. 160—162 (F. Wrede). — Z. f. deutsches Altertum Anzeiger, 1900 p. 201—210 (E. Steinmeyer). — Literaturbl. '01, vol. 5—6 (O. Behaghel).

1900.

- N. BERNER. *Die mit der Partikel ge- gebildeten Wörter im Heliand*. in-8, 98 p. Thèse. Lund.  
 E. BJÖRKMAN. *Zur englischen Wortkunde*. (Archiv CIII. p. 347—349).  
 — *Zur dialektischen Provenienz der Nordischen Lehnwörter im Englischen* (Språkvetenskapliga sällskapet i Upsala förhandlingar 1897—1900, p. 1—28).  
 — *Scandinavian Loan-words in Middle English*. I. in-8, Thèse, Upsala.  
 Voir: — Anglia, Beibl. XI. p. 240—243 (M. Förster). — L. C. '01, col. 978—979 (K. L.), Modern Language Quarterly vol. III n:o 3, p. 190—101 (W. P. Ker).

- F. HOLTTHAUSEN. *Om studiet af germanska språk vid de svenska universiteten*. (Nord. Tidskr. 447—453).
- P. A. LANGE. *Die pleonastische Negation im Deutschen*, in-4, 14 p. (Programme de lycée, Upsala).
- H. LINDGREN. *Skalder och tänkare*. Litterära essayer. Stockholm, Gernandt, in-8, 404 p. — Engelsmän, p. 169—272.
- E. NILSSON. *The syntax of the homilies and homiletical treatises of the XII and XIII centuries, edited by Richard Morris, critically treated*. Part I. in-8, XI+89 p. Thèse. Lund.
- K. F. SCHMIDT. *Studies in the Language of Peacock*, in-8. Thèse. Upsala.
- E. WADSTEIN. *The Clermont Runic Casket*. (Skrifter utgifna af K. Humanistiska Vetenskaps-Samfundet i Upsala, VI. 7).
- *Altsächsische Worterklärungen I*. (Z. f. deutsches Altertum XLIII. p. 131—136).

## 1901.

- E. G. ARNSTRÖM. *Beobachtungen über die deutsche Satzbetonungsweise*, in-4, 16 p. (Programme de lycée, Kalmar).
- E. BJÖRKMAN. *Die Pflanzennamen der althochdeutschen Glossen I*. (Zschr. f. deutsche Wortforschung II p. 202—233).
- A. DAHLSTEDT. *Rhythm and Word-Order in Anglo-Saxon and Semi-Saxon with special reference to their development in Modern English*, in-8, 246 p. Thèse, Lund.
- P. A. LANGE. *Über die Sprache der Gottschedin in ihren Briefen*, in-8. (Upsala universitets årsskrift).
- H. PSILANDER. *Die niederdeutsche Apokalypse*, in-8, 90 p. Thèse, Upsala.
- E. RODHE. *Om dunkelheten i Robert Brownings dikter*. (Skolan, p. 164—171).
- E. WADSTEIN. *Ett engelskt fornminne från 700-talet och Englands dåtida kultur*, in-8, 25 p. (Nordisk Universitetstidskrift I.).

## Additions à la bibliographie du volume précédent.

## 1894.

- A. NOREEN. *Abriss der urgermanischen Lautlehre*, etc.  
Voir: — Z. f. deutsches Altertum Anz. '99, p. 113—123 (H. Möller).

1895.

F. HOLTHAUSEN. *Die englische Aussprache*, etc.

Voir: — Anglia, Beiblatt IX. p. 171—175 (K. Luick).

1898.

A. MALMSTEDT. *Studies in English Grammar*.

Voir: — Anglia, Beiblatt IX. p. 83—85 (Klapperich).

---

Le premier volume de cette publication, paru en 1898, a été l'objet de comptes rendus dans les journaux suivants:

Pedag. Tidskr. '99, p. 89—101 (J. Vising). — Nord. Tidskr. '99, p. 242—245 (Kr. Nyrop). — R. d. l. rom. '00, p. 78—80 (M. Grammont). — Rom. '99, p. 292—296 (J. Vising). — Neu-philol. Mitteilungen, Sept.—Oct. '99 (W. Söderhjelm).

En outre ont été annoncés séparément:

E. STAAFF. *Le suffixe -ime, -ième en français*.

Voir: — Z. f. fr. Spr. XXI. p. 164—165 (E. Herzog).

C. WAILUND. *Modernismes en -isme et en -iste*.

Voir: — R. d'hist. litt. '99, p. 159. — R. d. l. rom. '99, p. 565 (H. Teulié). Revue Universelle Larousse. (Ant. Thomas). — R. crit. '99, I. p. 30—31 (A. C.), etc.

Upsala, Décembre 1901.

*La Rédaction.*











THE BORROWER WILL BE CHARGED  
AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT  
RETURNED TO THE LIBRARY ON OR  
BEFORE THE LAST DATE STAMPED  
BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE  
NOTICES DOES NOT EXEMPT THE  
BORROWER FROM OVERDUE FEES.

STANFORD  
CHARGE

